

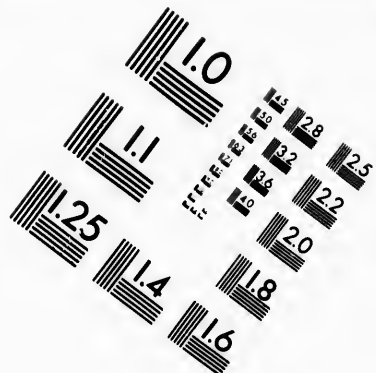
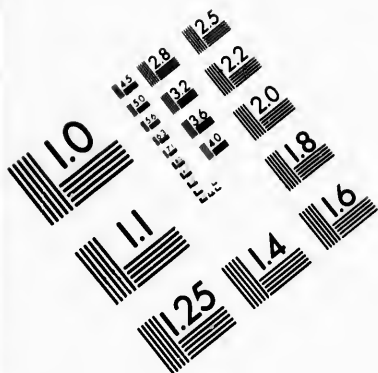
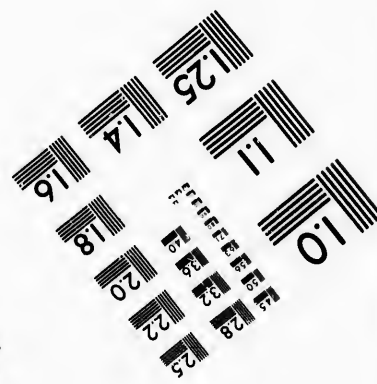
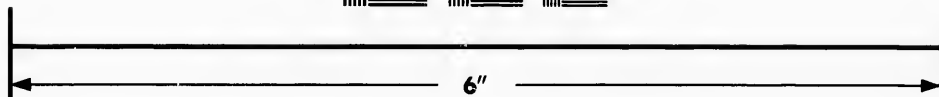
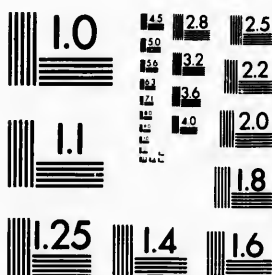


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1982

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/
Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/
Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- ☐ Coloured pages/
Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/
Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/
Pages détachées
- ☒ Showthrough/
Transparence
- ☐ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/
Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
☐	☐	☐	☒	☐	☐
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

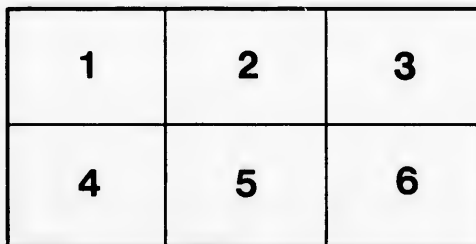
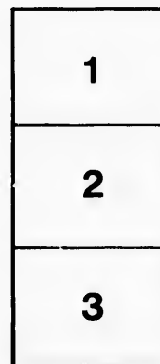
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ➡ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ➡ signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

plaire
es détails
ques du
nt modifier
kiger une
le filmage

d/
guées

aire

by errata
ned to
ent
une pelure,
façon à



32X

Co

De
Te

Par

54

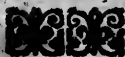
HISTOIRE
GENERALE,
DES ISLES
DE S. CHRISTOPHE,
DE LA GUADELOUPE,
DE LA MARTINIQUE,
ET AUTRES
DANS L'AMERIQUE.

Où l'on verra l'establissement des Colonies Fran-
çoises, dans ces Isles; leurs guerres Ciuiles &
Estrangeres, & tout ce qui se passe dans les
voyages & retours des Indes.

Comme aussi plusieurs belles particularitez des Antilles de l'Amerique:
Vne description generale de l'Isle de la Guadeloupe: de tous ses
Mineraux, de ses Pierrieres, de ses Riuieres, Fontaines &
Estangs: & de toutes ses Plantes.

*De plus, la description de tous les Animaux de la Mer, de l'Air, & de la
Terre: & un Traité fort ample des Mœurs des Sauvages du pays, de l'Estat
de la Colonie françoise, & des Esclaves, tant Mores, que Sauvages.*

Par le R.P. Jean Baptiste DU TERTRE, Religieux de l'Ordre des FF. Pres-
cheurs, du Nouitiat du Faux-bourg Saint Germain de Paris,
Missionnaire Apostolique dans l'Amerique.



A PARIS,
Chez IACQUES LANGLOIS, Imprimeur Ordinaire du Roy,
Au Mont de sainte Geneuieue, vis à vis la Fontaine.
Et EMMANUEL LANGLOIS, dans la grand'Salle du Palais,
à la Reynne de Paix.

M. D C. L I V.

Avec Privilège du Roy, & Approbation des Superieurs.

THE CHURCH

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

la
se
F
p
ce



A MESSIRE
ACHILLES
DE HARLAY,

CHEVALIER, SEIGNEVR, ET COMTE
de Beaumont, &c. Conseiller du Roy en ses Con-
seils d'Estat & Priué, & Maistre des Requestes or-
dinaires de son Hostel.



ONSIEVR,

*Si ie prends la hardiesse de mettre vostre nom il-
lustre au commencement de ce Liure ; c'est pour luy
servir de Protecteur : car il a sujet de craindre, tout
Francois qu'il est, d'estre traité comme Estranger,
parce qu'il tient si peu de la Politesse & du langage de
ce temps, que sans doute on auroit peine à le souffrir,*
à ij.

EPISTRE

sans l'éclat & la recommandation que le fameux
 nom de Harlay luy doit indubitablement donner.
 Qui fera reflexion, Monsieur, sur le choix que
 j'ay fait en vous dédiant mon ouvrage, qui ne se sou-
 vienne aussi-tost de la gloire de vostre Maison, & ne
 vous regarde comme le digne successeur de ce grand
 homme qui fut le veritable Achille de l'Estat, l'or-
 nement de son siecle, l'Ame & la Colonne de l'Au-
 guste Parlement de Paris, & le plus ferme appuy
 à la Couronne de nos Roys Henry III. & Henry le
 Grand d'immortelle memoire? c'est pour ce suiet,
 Monsieur, & pour m'acquitter en partie des obli-
 gations que ie vous ay, que ie vous presente ce Liure,
 puisque tout ce qui peut partir de mon peu d'esprit
 ne vous doit pas estre moins acquis que moy-mesme.
 D'ailleurs si les Curieux recoivent quelque satisfac-
 tion de mon travail (c'est à vous, Monsieur, qu'ils
 seront particulierement obligez): car ie ne l'eus pas
 plustost apporté en France, que vous luy seruistes
 d'Azile & de Pere, puisque le desir que j'auois de
 vous satisfaire, m'obligea de mettre en ordre les me-
 moires & differentes remarques que j'auois fait
 dans mes voyages: & pendant ma demeure dans
 les isles de l'Amerique, j'en fis vn Recueil que ie vous
 presentay il y a quelques années: Il recut de vous vn
 accueil tout à fait favorable; & luy ayant ouuert
 l'entrée de vostre Bibliotheque, vous luy donnastes

EPISTRE

rang parmy ces doctes manuscrits qui la composent. Je me serois sans doute contenté de le voir dans une si honorable Compagnie, & n'aurois iamais pensé à le donner au public, si ie n'auois été auerty qu'il étoit plus mal-heureux sur la terre que sur la mer, & qu'apres auoir éuité les Pirates de dix-huit cens lieües de mer, il étoit tombé entre les mains de certains autres Pirates, qui font profession de s'enrichir des pertes d'autrui, & qu'ils vouloient mettre au iour sous leur nom, encore qu'ils n'en eussent qu'une copie fort imparfaite. Cette consideration, Monsieur, est la dernier qui m'a fait resoudre de le faire imprimer, & de luy faire porter un nom qui imprimast du respect & de la crainte à ses enuieux: Le voicy, Monsieur, qui auant que de voir le iour vient demander vostre protection; vous l'avez tousiours accordé à son Auteur: c'est pourquoy il espere la mesme grace, & qu'il se sentira des bontez que vous avez tousiours eües pour un pauvre Religieux, qui seroit tout à fait indigne de l'habit & du caractere qu'il porte, s'il n'estoit, par un veritable principe de charité,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-obligé seruiteur,
F. I. B. DV TERTRE, de l'Ordre des
Freres Prescheurs.

AV LECTEUR.

IL y a plus de quatre ans, que l'obeyssance que ie dois à mes Superieurs, iointe aux tres-instantes, & presque importunes prieres de mes amis, me contrainit d'écrire ce Liure avec autant de repugnance, que i'auois de iuste sujet de m'en diuertir; d'autant qu'à mon retour des Indes, ie trouuay la langue Françoisse dans vn si haut degré de politesse; que i'auois raison d'apprehender que la rudesse de mon style ne rebutast mesme les plus grossiers, & ne leur fit estimer mon discours aussi sauuage que le pays que ie leur décris. Dans cette pensée ie l'auois comme abandonné, & me contentant de l'auoir donné à vne personne de haute condition, qui me faisoit l'honneur de m'aymer, ie ne pensois plus à le faire imprimer. Certainement, il n'auroit pas si tost veu le iour, si ie n'auois esté bien informé que l'on auoit surpris ma copie, pour la faire imprimer sous vn autre nom que le mien; l'on en auoit desia parlé à quelques Imprimeurs, lesquels m'en donnerent aduis; si bien qu'ayant esté contraint d'en haster vn peu trop l'impression, ie ne doute pas que tu n'y rencontre beaucoup de fautes, qui sont inseparables d'une impression precipitée. Je te le presente tel qu'il est, fort peu orné de belles paroles; mais autant sincere & veritable, comme le discours en est naïf & succinct. Je me promets au moins, que si tu n'es satisfait du discours, que le grand nombre de belles & curieuses remarques, qui sont comme autant de belles fleurs.

AV LECTEUR.

produites dans vn mauuais terroir , te donneront du contentement.

Où comme ie sçay tres-bien que le bel ordre & agencement de chaque chose en son lieu , contente autant vn esprit bien réglé, que le desordre & la confusion le choque & le rebute, i'ay eu vn soin tres-particulier de traiter toutes ces matieres si differentes avec tant d'ordre , que i'apprehende que tu ne me blasme d'auoir esté trop court , plustost que de t'en-nuyer dans la lecture de ce Liure. En effet, ie me suis étudié de propos deliberé à retrancher de ce Liure tout ce que i'ay creu qui n'estoit pas necessaire à mon dessein, qui est de décrire tout simplement les choses que i'ay remarquées durant mon séjour dans l'Amerique, & de donner vne entiere connoissance de tout le bien qui s'y rencontre sans aucune exageration, & de tout le mal sans aucun déguisement, ce qui est vne chose assez rare dans la pluspart des Auteurs, qui ont iusques icy écrit de l'Amerique. Que si tu trouue du superflu dans quelques vnës de ses parties, qui peut-estre ne te plairont pas également, sçache que ie n'ay pas écrit pour toy seul ; car lors que i'ay conceu le dessein de ce Liure , i'ay eu en veüe non seulement la satisfaction des curieux ; mais l'vtilité des habitans du pays, aussi bien que d'informer ceux qui veulent faire le voyage, de plusieurs choses qui leur sont absolument necessaires : si bien qu'il se pourra faire que les choses qui choqueront ton esprit, seront l'vtilité & les delices des autres.

Ie t'auertis aussi, mon cher Lecteur, qu'encore bien

A V LECTEUR

que ie traite seulement icy de quelques isles particulieres de l'Amerique , tu dois iuger sur le mesme pied , tant de la terre ferme , que des autres isles qui sont entre les deux Tropics ; car c'est la mesme temperature, le mesme terroir, les mesmes plantes, & les mesmes animaux, exceptez quelques singes, & quelques bestes feroces qui ne se rencontrent pas dans les isles ; & tant s'en faut que ces isles vallent moins dans l'estat où elles sont que la terre ferme, qu'au contraire , ie suis certain que dans deux ou trois années, l'experience fera changer d'opinion à plusieurs qui ne m'ont pas voulu croire.

Si tu dis qu'il y a encore plusieurs belles remarques à faire dans le pays, desquelles ie ne fais aucune mention , i'en demeure d'accord, & croy assurement que si i'auois écrit sur les lieux , i'auois dit quelque chose d'auantage ; mais ie t'assure que sçauroit esté peu de chose ; contente-toy de ma bonne volonté , & reçois le peu que ie te donne d'aussi bonne part , que ie te l'offre de bon cœur.



ak
cán

1.
cao
éti

2.,
côu

3. M
tica
tibo
boü

4. F
bīma

5. Ch
huén
chi c

nocat

6. M
torón
boüir

A D V I S A V L E C T E V R.

A My Lecteur, afin que rien ne manqua à ton entière satisfaction, j'ay prié instamment le R. P. Raymond Breton, Supérieur & Commissaire de la Mission de nostre S. Ordre dans les Antilles de l'Amérique, qu'il me donna quelques parcelles des traductions qu'il a fait de nos mystères en la langue de nos Sauvages. Je te les presente de bon cœur. Tu verras dans ce peu de lignes combien cette langue est ingrate & indigente, & les grands travaux que ce bon Pere a pris pour s'y rendre parfait. Je t'aurois donné cy son Catechisme entier, si ie n'auois eu peur d'abuser de ta patience.

Lëtiboüic yoümaan
ak'Iráheu aka saint A-
cámbohé.

Au nom du Pere, & du Fils, &
du saint Esprit.

L'Oraison Dominicale.

1. Kioümoüé titanyem
caoüé, tamainguala éy-
éti oüaróman.

Nostre Pere qui és au ciel em-
pyré, honoré soit ton nom, à cau-
se de nous.

2. Nemboüilla boubé-
coüni oüaone.

Ton ciel nous aduienne.

3. Maingatkatou thoat-
tica ayé oula: Huibónā
tiboüic nonum cachi ti-
boüicbali oübécou.

Obeysance soit rendüe à ta
parole: par nous sur la terre ain-
si qu'au ciel.

4. Hu crébali eboe-rim
bimalé okoigné.

Donne-nous aujourd'huy nô-
tre pain ordinaire.

5. Cheüllé-katou-banun
huénocatini bibonam ca
chi cheüllé-oüábali nhe-
nócaten-ibé huibónam.

Pardonnez-nous les meschan-
cetes que nous auons faites.

6. Menépeton oüaattica
toróman tachaoüante-
boüironi.

Ainsi que nous pardonnons
celles que nos semblables nous
font.

Que nous ne soyons surmontez
par tentation.

7. Irheü chibaiketa-
baqua tiouiné toülibani:
ân-ankatou.

Mais fais-nous eschaper du mal,
Ainsî soit-il.

La Salutation Angelique.

Mabouïc Maria ouïée chioüa-
main bômptou libônâ Ichéi-
ri, likia bimaléem, aouérégouï-
tibou n'hioüiné ámon ouïié,
likia kia aüéregoyen áragna-
num Iesu.

Salut, ô Marie, tu plais à Dieu,
il est avec toi, tu es plus heureuse
que les autres femmes, & plus est
heureux ton Fils, Iesus.

Sancte Marie Ichéiri-chanü
Kélêmeicheráriba ouâoichéé
iéheumerioüia ikóigné huita-
toüli ábou kia.

De Dieu la Mere, prie pour nous
meschens, maintenant & à nostre
mort.

Symbole des Apostres.

Moingnattzena libonam
Icheiri ioumaam ouboütoü-
gouïéméti chicaboüitinum
oubecou, nonum amiem, éké-
nétoüpaoka.

Je crois & me confie en Dieu le
Pere qui peut tout, facteur du
Ciel & de la Terre, sans ma-
tiere.

Ineglé libonam lamoïnterée
Iesus-Christ ouayoüboütoü-
licou.

Et puis à son Fils vnique Iesus-
Christ nostre Capitaine.

Ebechouoüti ouékéli-méem
Brómam sainct Acambocé,
n'heümainti tao Maria Vier-
ge oka.

Conceu homme par le saint
Esprit, né de Marie estant Vier-
ge.

Apagoüti liouboütoümalí
aboüicheem Ponce Pilate.

Affligé sous le gouuernement de
Ponce Pilate.

Attaroüti toüágon tabá-
goné;aoéti, achonamoin-
rououti kia.

Attaché sur la Croix, mort &
enseueüly.

Nántiti toüraliio-ni, lelo-
üan ouágo huyeou nouba-
cáiti niouiné nheketalium.

Descendu aux Enfers le troisié-
me iour, ressusité des morts.

Aoualiroüti oubicou-agoni;
anioüroüti liaon-agoüicheem
lioumaan macháuyanrágon-

Monté au Ciel, assis à la droite
de son Pere qui pe ut tout.

méméti:

Nyaincheem nembotibali
(nâonicoüa) toubara lihuebé-
mali nhieumali, nhipopomali-
bouic Kiaya ouëkliem.

Moingattéténa libónam
saint Acamboécé.

Ton nhatânenabouüli émé-
rigoütou moingattécium :
nhipoponi alloucouragon-
nâunicoüa callinéméthium.

Nhenocadini culleüli.

Nhâcobou-koo otibatali.

Manchonchonti-kia youani.

An-ankatou.

La bénédiction avant le repas.

Beni homan. Resp. Icheiri.

Beni thoattica-ouâ-lé huiuc-
élebanabouüli kia liaon Iesu-
Christ: Léti inicoülâmaliro-
cou youimaan ak' iropômme-
ti Acamboécé, huelcénguapa-
nibara ouâoné.

Action de grâces après le repas.

Yao ouâignem bibónam
Erei otiboutougoutiouté
n'hâbara bitéuenné-bonâlé
ouâoné.

Les Commandemens de Dieu.

Tibouïnali aonacani kabou-
letakati itara tiem lorómam
Icheiri chon ouâacabo.

1. Ayouboutoulicoü timani
áo, Bicheiricou Kia. Icheipa-
batibou iouiné.

2. Minalérenni Kéaka báuba
ráo iéti akanum huelcéngay
haman-méém.

3. Aban láoyagon ouâacabo-

De là il viendra (le crois) pour
se vanger sur la malice & bonté
des hommes.

Je crois & me consie au saint
Esprit.

A l'assemblée uniuerelle des
croyans, à la mutuelle communi-
cation du bien des bons.

A la remission des pechez.

A la resurrection des propres
corps: & à la vie qui ne finit point.
Ainsi soit-il.

Benissez. Resp. Dieu.

Que la droite de Iesus-Christ
benisse donc nous & nostre man-
ger: en la vertu du nom du Pere &
du Fils & du bon Esprit, afin qu'il
nous profite.

Nous vous rendons grâces Roy
tout-puissant, pour tous vos dons
que vous nous avez départis.

Des preceptes d'amour escripts,
Dieu en a fait dix.

Je suis ton Roy & ton Dieu, Tu
n'en auras d'autres que moy.

Tu n'affermes rien pour tout
avec mon nom, lors qu'il sera
inutil.

Six iours pour ton travail, tu te

poürconi hu eyou bāo tōūba-
ra bioti atakimali, emeruaba-
bibou tōochē timameli bāo.

4. Chamaingnay bauba nāo-
né bitignonum halé tanibara
bakebouli.

5. Eouēpabatibou.

6. Mehüerebatiboti.

7. Monémepabatiboti.

8. Oūchoünnepabatibou aka.
bo ariāgua kia n'hinri bibé.

9. Maignoūmoürakoatibá-
tiboū tiboūic liani ayoūmoū-
licoū.

10. Ekénnépabatiboū tibo-
ūic lihuénappoūé-bonalé lil-
liguini kia.

Biamakeiroūi mamboūle-
tōntoūa choūboūtouirotioū-
toūa choūboūtouirotioūtoū-
lic tóromakoūa.

1. Pānirotūba méem nhibó-
nam bikibé roka cachi kani-
rakoa klée, toūbali bibonam.

2. Manikoatibatiboū-méé
n'hibonam cachi manikoūa-
koūléé, n'hābali bibonam.

reposeras le iour d'après.

Tu feras grand estime de tes pro-
geniteurs, afin que tu aye vne
longue vieillesse.

Tu ne tueras point.

Tu ne feras point luxurieux.

Tu ne desroberas pas.

Tu ne mentiras point principa-
lement quand tu accuseras ton
prochain.

Tu ne conuoiteras la femme de
ton prochain.

Tu n'enuiras ses biens ny ses
animaux.

Il y en a encore deux non escrit,
mais connus de soy-mesme.

1. Tu feras à autrui, cecy ainsi que
tu veux t'estre fait.

2. Tu ne leur feras ce mal, ainsi
que tu ne veux pas qu'on te le
fasse.



T A B L E
DES TRAITEZ
DES CHAPITRES ET PARAGRAPHERS
contenus en ce Liure.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

DE la naissance de la Colonie Françoisé dans l'Isle de saint Christophe, 1

CHAPITRE II.

De l'establissement de la Colonie Françoisé dans l'Isle de la Guadeloupe. 27

CHAP. III.

De l'establissement de la Colonie Françoisé dans l'Isle de la Martinique, & autres. 68

CHAP. IV.

De tout ce qui se passe de plus considerable dans les voyages de France en l'Amerique, 75

§. 1. De mes voyages en l'Amerique, & de ce qui s'y remarque de plus curieux, 76

§. 2. De mes retours de l'Amerique en France, 87

II. PARTIE.

I. TRAITE'.

CHAP. I.

De la temperature de l'air. 99

CHAP. II.

De la diuersité des saisons, 104

CHAP. III.

Des differentes agitations de l'air, 107

§. 1. Des Ouragans, 108

§. 2. Du Puchot. 110

§. 3. Des Rafalles, 111

CHAP. IV.

Du flux & du reflux de la mer. 112

II. TRAITE'.

CHAP. I.

Description generale de l'Isle de la Guadeloupe, 114

§. 1. Description de la terre toute nue. ib.

§. 2. Des deux cots de sacs, 119

§. 3. Des Escueils, des Bancs, des Rades & des Mouillages, 122

CHAP. II.

Des Mineraux, 125

§. 1. De la Mine d'or, ibid.

§. 2. De la Mine d'argent, 126

§. 3. Des Mines de fer, 127

§. 4. Des mines de soulfre & de vitriol, ibid.

T A B L E

§. 5. De la Mine de saumon, 128 CHAP. III. Des pierres. §. 1. Des umbilics où pierres aux yeux, <i>ibid.</i> §. 2. Des pierres vertes, 130 §. 3. Du cristal, 131 §. 4. Du sel, 132 §. 5. Des Materiaux, comme pierres de taille, des Briques, des thuelles, du plâtre, des pierres à faire la chaux, & des pierres de ponces, 133 CHAP. IV. Des riuieres, des torrens, des fontaines, & des estangs, 135 §. 1. Des riuieres, <i>ibid.</i> §. 2. Des fontaines boïllantes, 138 §. 3. Des estangs, 141	qu'on appelle Kareibes, 157 §. 11. Du petun, 158 §. 12. De l'herbe vine & sensible, 161 §. 13. De l'Aloës & autres semperuines, 162 §. 14. Des Cousins, 163 §. 15. Du Ricinus ou figuier d'enfer, 164 §. 16. De deux sortes de Lys qui croissent dans l'Amerique, <i>ibid.</i> §. 17. De l'herbe au Musc, ou mauue musquée, 165 §. 18. D'une espee de violier, 166 §. 19. D'un petit Pauror blanc, <i>ibid.</i> §. 20. De l'herbe fascheuse, poil de chat, ou mal nommée, 167 §. 21. Du Patagon, <i>ibid.</i> §. 22. De l'herbe laitense, 168 §. 23. Des Cannes de sucre, & de la maniere qu'on le fait, 169 §. 24. Des autres Cannes qui croissent dans le pays, 174 §. 25. Des Balisiers, 175 §. 26. Du solaman, ou herbe aux hebecheis, 176 §. 27. De l'indigo, 177 §. 28. Du Manyoc, 198 De la façon de faire le pain & la boisson ordinaire avec le manyoc, 182 §. 29. Des Patates, 185 §. 30. Du Luca, 187 §. 31. De la plante appelée sargaço, 189 §. 32. Du Gingembre, 190
---	--

III. PARTIE.

I. TRAITE.

Des Plantes.

CHAP. I.

Des plantes qui ne portent point de fructs, 145 §. 1. Des plantes communes, & sans graines, 146 §. 2. Des capillaires, 149 §. 3. De la scolopandre, 150 §. 4. D'une plante dont les femmes Sauvages se seruent pour estre fécondes, <i>ibid.</i> §. 5. D'un Ione odoriferant qui facilite l'enfantement, 151 §. 6. De l'herbe aux fleches, <i>ibid.</i> §. 7. De deux sortes d'herbes qui guerissent le mal de dents, 152 §. 8. Du piment, 153 §. 9. De la Chine, 154 §. 10. De deux sortes de choux	De la façon de faire le pain & la boisson ordinaire avec le manyoc, 182 §. 29. Des Patates, 185 §. 30. Du Luca, 187 §. 31. De la plante appelée sargaço, 189 §. 32. Du Gingembre, 190 CHAP. II. Des plantes qui portent des fructs, 191 §. 1. De l'Ananas, <i>ibid.</i> §. 2. Des Karatas, 195 §. 3. Du chardon, 194 §. 4. Du Grossailler de l'Amerique,
---	--

DES CHAPITRES.

- 196
§. 5. De la fleur de la passion, & de son fruit, *ibid.*
§. 6. Du fruit d'une plante rampante que quelqu'uns appellent pomme de liane, & d'autres chassaigne, 199
§. 7. De la Vigne, 200
§. 8. De toutes sortes de citrouilles, callebasses, melons & concôbres, 201
§. 9. Des bannanes & figues de l'Amerique, 202
- II. TRAITE'.
Des Arbres sauvages & sans fruits, & des Arbres fruitiers.
CHAP. I.
Des Arbres sauvages & sans fruits, 206
De quelques arbrisseaux mediceinaux.
§. 1. Du Pignon d'Inde, *ibid.*
§. 2. D'un arbrisseau que quelques habitants appellent arbre de baume, & de la sauge arborescente, 209
§. 3. Du poyure long, 210
§. 4. De la Canelle qui se trouve dans la grande terre de la Guadeloupe, 211
§. 5. Du bois de Sandalle & de Gayac, 212
§. 6. Du bois de chandelle, 214
§. 7. Du Roucou, 215
§. 8. Du coton, 216
§. 9. De l'arbre à enyurer les peisons, *ibid.*
§. 10. Du mahot, 217
§. 11. Des crocs de chien, 218
§. 12. De l'arbre l'aïcleus, 219
§. 13. Du Iasmin, *ibid.*
Des bois à bastir.
§. 14. De quatre sortes de bois épineux, 220
§. 15. Du bois d'Inde, ou l'aurier aromatique, 222
§. 16. De trois sortes d'acomas, 223
§. 17. De deux sortes d'Acojou qui ne portent point de fruits, 224
§. 18. De deux sortes de Gommiers, 226
§. 19. Du bois de Rose ou Cypre, 227
§. 20. Du bois vert, 228
§. 21. Des bois rouges, qui sont bons à bastir, *ibid.*
§. 22. Du bois de fer, 229
§. 23. Des bois à petites feuilles, 230
§. 24. D'une sorte de bois noir qu'on appelle courroussa, *ibid.*
§. 25. De l'arbre qui porte les saumonnettes, 231
§. 26. De toutes les sortes de palmistes que l'on a vus dans la Guadeloupe, 232
§. 27. Du Latanier, 237
- CHAP. II.
De tous les arbres qui portent des fruits, tant de ceux qu'on mange, que de ceux qui sont un peu considerables, 238
§. 1. De tout ce qu'il y a d'arbres fruitiers dans ces Isles que nous voyons en France, *ibid.*
§. 2. De deux sortes de cassiers ou canisicriers, 240
§. 3. Du Corossol & des Momins, 241
§. 4. De deux sortes de Cashimas, 243
§. 5. Des prunes de Momins, 244
§. 6. De l'acajou, *ibid.*
§. 7. Des Gonyanes, 245

T A B L E

§. 8. D'un arbrisseau qui porte de petites cerises,	246
§. 9. Du Condrier,	247
§. 10. Du Raisiner,	248
§. 11. De deux sortes de Papayers,	249
§. 12. Des Callebassiers,	250
§. 13. Du Courbaril,	251
§. 14. Du Genipa,	252
§. 15. Des Pommes de Manco- nille,	254

IV. PARTIE.

I. TRAITE'.

Des Poissons.

CHAP. I.

Des poissons de la mer,	259
§. 1. Des Baleines,	261
§. 2. Des Soufleurs,	263
§. 3. Du Lamantin, ou Manai,	264
§. 4. Du Requier,	268
§. 5. De la Becune & autres poissons dangereux,	271
§. 6. Du poisson armé,	273
§. 7. Des poissons volants : & de la Dorade,	275
§. 8. De la Remore,	278
§. 9. Du petit poisson appelé Pilote,	280
§. 10. De la Galere,	281
§. 11. Des trois especes de tortuës, à sçavoir la tortuë franche, le Carec & la Kaonane,	283
§. 12. De la Kaonane,	284
§. 13. Du Carec,	285
§. 14. De plusieurs poissons à co- quilles,	290

CHAP. II.

Des poissons de riuere.

§. 1. Du petit Titiry,	291
§. 2. De quelques poissons qui ont du rapport avec ceux de la Fran- ce,	292

II. TRAITE'.

Des animaux de l'air.

CHAP. I.

Des oyseaux,	294
§. 1. De l'Arraz,	295
§. 2. Des Perroquets,	298
§. 3. Des Papriques,	299
§. 4. Du Flamand,	300
§. 5. Du Colibri,	301
§. 6. De la Fregatte,	305
§. 7. Du grand-Gosier,	308
§. 8. Du Crabier,	310
§. 9. Des Mauues, des Faux, & des festu-en-cul,	311
§. 10. De tous les oyseaux de riuere & de marests,	312
§. 11. De l'oyseau appelé diable,	313
§. 12. De trois sortes d'oyseaux de proye : sçavoir du Mansesfenil, du Pejcheur, & des Emerillons, ibid.	
§. 13. Des Perdrix,	315
§. 14. Des Ramiers,	316
§. 15. Des Griues & des autres petits oyseaux du pays,	317
§. 16. Des Arandelles,	318
§. 17. Des oyseaux domestiques, com- me poules d'indes & poules com- munes,	321

CHAP. II.

Des mouches,	ibid.
§. 1. Des Abeilles,	322
§. 2. Des mouches luisantes,	323
§. 3. Des mouches cornuës,	325
§. 4. Des Guespes,	326

DES CHAPITRES.

- | | |
|---|---|
| <p>§. 5. Des <i>Maringoins</i> & des <i>Mou-
stiques</i>, 328</p> <p>§. 6. De quelques autres especes de
mouches qui ne se voyent point
dans l'Europe : & des mouches
communes, 330</p> | <p>rons, 368</p> <p>§. 10. Des Soldats ou <i>Cancelles</i>,
378</p> <p>§. 11. Des <i>scorpions</i> de l'isle de la
<i>Guadeloupe</i>, 381</p> <p>§. 12. Des <i>araignées</i>, & principale-
ment d'une monstrueuse espèce que
l'on voit à la <i>Martinique</i>, 382</p> <p>§. 13. Des <i>Fourmis</i>, 384</p> <p>§. 14. Des <i>Poux de bois</i>, 386</p> <p>§. 15. Des <i>Chenilles</i>, 388</p> <p>§. 16. Des <i>Rauets</i>, 389</p> <p>§. 17. Des <i>vermines</i>, comme <i>poux</i> &
<i>puces</i>, 390</p> <p>§. 18. Des <i>Chiques</i>, <i>ibid.</i></p> |
|---|---|

I. TRAITE'.

Des animaux de la terre.

CHAP. I.

Des animaux à quatre pieds.

- | | |
|---|--|
| <p>§. 1. Des bestes de labour, 332</p> <p>§. 2. Des <i>Porcs</i> qui se rencontrent
dans toutes ces isles; & une agrea-
ble description de la chasse, 333</p> <p>§. 3. De l'<i>Acoury</i>, 340</p> <p>§. 4. Des <i>Lappins</i>, 341</p> <p>§. 5. Des <i>Piloris</i> ou <i>Rats musquez</i>,
342</p> | <p>§. 6. Des rats communs, 343</p> <p>§. 7. Des <i>Souris</i>, 345</p> <p>§. 8. Des <i>chats</i>, <i>ibid.</i></p> <p>§. 9. Des <i>chiens</i>, 346</p> |
|---|--|

CHAP. II.

De toutes les reptiles, amphibies
& vermines, 347

- | | |
|---|---|
| <p>§. 1. Des <i>lezards</i>, <i>ibid.</i></p> | <p>De cinq autres especes de petits
<i>lezards</i>, 351</p> |
|---|---|

De toutes les reptiles, amphibies
& vermines, 347

- | | |
|---|---|
| <p>§. 1. Des <i>lezards</i>, <i>ibid.</i></p> | <p>De cinq autres especes de petits
<i>lezards</i>, 351</p> |
|---|---|

De toutes les reptiles, amphibies
& vermines, 347

- | | |
|---|---|
| <p>§. 1. Des <i>lezards</i>, <i>ibid.</i></p> | <p>De cinq autres especes de petits
<i>lezards</i>, 351</p> |
|---|---|

De toutes les reptiles, amphibies
& vermines, 347

- | | |
|---|---|
| <p>§. 1. Des <i>lezards</i>, <i>ibid.</i></p> | <p>De cinq autres especes de petits
<i>lezards</i>, 351</p> |
|---|---|

De toutes les reptiles, amphibies
& vermines, 347

- | | |
|---|---|
| <p>§. 1. Des <i>lezards</i>, <i>ibid.</i></p> | <p>De cinq autres especes de petits
<i>lezards</i>, 351</p> |
|---|---|

De toutes les reptiles, amphibies
& vermines, 347

- | | |
|---|---|
| <p>§. 1. Des <i>lezards</i>, <i>ibid.</i></p> | <p>De cinq autres especes de petits
<i>lezards</i>, 351</p> |
|---|---|

De toutes les reptiles, amphibies
& vermines, 347

- | | |
|---|---|
| <p>§. 1. Des <i>lezards</i>, <i>ibid.</i></p> | <p>De cinq autres especes de petits
<i>lezards</i>, 351</p> |
|---|---|

De toutes les reptiles, amphibies
& vermines, 347

- | | |
|---|---|
| <p>§. 1. Des <i>lezards</i>, <i>ibid.</i></p> | <p>De cinq autres especes de petits
<i>lezards</i>, 351</p> |
|---|---|

De toutes les reptiles, amphibies
& vermines, 347

- | | |
|---|---|
| <p>§. 1. Des <i>lezards</i>, <i>ibid.</i></p> | <p>De cinq autres especes de petits
<i>lezards</i>, 351</p> |
|---|---|

De toutes les reptiles, amphibies
& vermines, 347

- | | |
|---|---|
| <p>§. 1. Des <i>lezards</i>, <i>ibid.</i></p> | <p>De cinq autres especes de petits
<i>lezards</i>, 351</p> |
|---|---|

De toutes les reptiles, amphibies
& vermines, 347

- | | |
|---|---|
| <p>§. 1. Des <i>lezards</i>, <i>ibid.</i></p> | <p>De cinq autres especes de petits
<i>lezards</i>, 351</p> |
|---|---|

De toutes les reptiles, amphibies
& vermines, 347

- | | |
|---|---|
| <p>§. 1. Des <i>lezards</i>, <i>ibid.</i></p> | <p>De cinq autres especes de petits
<i>lezards</i>, 351</p> |
|---|---|

De toutes les reptiles, amphibies
& vermines, 347

- | | |
|---|---|
| <p>§. 1. Des <i>lezards</i>, <i>ibid.</i></p> | <p>De cinq autres especes de petits
<i>lezards</i>, 351</p> |
|---|---|

De toutes les reptiles, amphibies
& vermines, 347

V. PARTIE.

CHAP. I.

Des habitans naturels des Antif-
les de l'Amerique, appelez ka-
raïbes ou Sauvages, 393

- | | |
|--|-----------------------------------|
| <p>§. 1. Des <i>Sauvages</i> en general,
396</p> | <p>§. 2. De leur origine, 401</p> |
|--|-----------------------------------|

Des habitans naturels des Antif-
les de l'Amerique, appelez ka-
raïbes ou Sauvages, 393

- | | |
|--|-----------------------------------|
| <p>§. 1. Des <i>Sauvages</i> en general,
396</p> | <p>§. 2. De leur origine, 401</p> |
|--|-----------------------------------|

Des habitans naturels des Antif-
les de l'Amerique, appelez ka-
raïbes ou Sauvages, 393

- | | |
|--|-----------------------------------|
| <p>§. 1. Des <i>Sauvages</i> en general,
396</p> | <p>§. 2. De leur origine, 401</p> |
|--|-----------------------------------|

Des habitans naturels des Antif-
les de l'Amerique, appelez ka-
raïbes ou Sauvages, 393

- | | |
|--|-----------------------------------|
| <p>§. 1. Des <i>Sauvages</i> en general,
396</p> | <p>§. 2. De leur origine, 401</p> |
|--|-----------------------------------|

Des habitans naturels des Antif-
les de l'Amerique, appelez ka-
raïbes ou Sauvages, 393

- | | |
|--|-----------------------------------|
| <p>§. 1. Des <i>Sauvages</i> en general,
396</p> | <p>§. 2. De leur origine, 401</p> |
|--|-----------------------------------|

Des habitans naturels des Antif-
les de l'Amerique, appelez ka-
raïbes ou Sauvages, 393

- | | |
|--|-----------------------------------|
| <p>§. 1. Des <i>Sauvages</i> en general,
396</p> | <p>§. 2. De leur origine, 401</p> |
|--|-----------------------------------|

Des habitans naturels des Antif-
les de l'Amerique, appelez ka-
raïbes ou Sauvages, 393

- | | |
|--|-----------------------------------|
| <p>§. 1. Des <i>Sauvages</i> en general,
396</p> | <p>§. 2. De leur origine, 401</p> |
|--|-----------------------------------|

Des habitans naturels des Antif-
les de l'Amerique, appelez ka-
raïbes ou Sauvages, 393

- | | |
|--|-----------------------------------|
| <p>§. 1. Des <i>Sauvages</i> en general,
396</p> | <p>§. 2. De leur origine, 401</p> |
|--|-----------------------------------|

Des habitans naturels des Antif-
les de l'Amerique, appelez ka-
raïbes ou Sauvages, 393

- | | |
|--|-----------------------------------|
| <p>§. 1. Des <i>Sauvages</i> en general,
396</p> | <p>§. 2. De leur origine, 401</p> |
|--|-----------------------------------|

Des habitans naturels des Antif-
les de l'Amerique, appelez ka-
raïbes ou Sauvages, 393

- | | |
|--|-----------------------------------|
| <p>§. 1. Des <i>Sauvages</i> en general,
396</p> | <p>§. 2. De leur origine, 401</p> |
|--|-----------------------------------|

Des habitans naturels des Antif-
les de l'Amerique, appelez ka-
raïbes ou Sauvages, 393

- | | |
|--|-----------------------------------|
| <p>§. 1. Des <i>Sauvages</i> en general,
396</p> | <p>§. 2. De leur origine, 401</p> |
|--|-----------------------------------|

Des habitans naturels des Antif-
les de l'Amerique, appelez ka-
raïbes ou Sauvages, 393

- | | |
|--|-----------------------------------|
| <p>§. 1. Des <i>Sauvages</i> en general,
396</p> | <p>§. 2. De leur origine, 401</p> |
|--|-----------------------------------|

Des habitans naturels des Antif-
les de l'Amerique, appelez ka-
raïbes ou Sauvages, 393

- | | |
|--|-----------------------------------|
| <p>§. 1. Des <i>Sauvages</i> en general,
396</p> | <p>§. 2. De leur origine, 401</p> |
|--|-----------------------------------|

Des habitans naturels des Antif-
les de l'Amerique, appelez ka-
raïbes ou Sauvages, 393

- | | |
|--|-----------------------------------|
| <p>§. 1. Des <i>Sauvages</i> en general,
396</p> | <p>§. 2. De leur origine, 401</p> |
|--|-----------------------------------|

Des habitans naturels des Antif-
les de l'Amerique, appelez ka-
raïbes ou Sauvages, 393

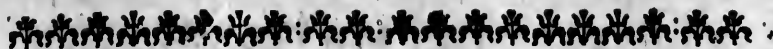
TABLE DES MATIERE

<i>ils se seruent.</i>	441	<i>la conuersion des Sauvages,</i>	460
<i>par. II. De leurs maladies, mort & funeraillles.</i>	459	<i>Second obstacle,</i>	461
<i>par. II. Conclusion de ce Chapitre, où il est traité de quelques obstacles qui se rencontrent à la conuersion des Sauvages.</i>	458	CHAP. II.	
<i>Premier obstacle, qui se rencontre à</i>		<i>Des François de nostre colonie.</i>	446
		CHAP. III.	
		<i>Des esclaves, tant Mores que sauvages,</i>	473



R
No
H
dan
mo
No
nib
no
liu
Inc
nu
Ma
ter

N
de S
Iste
dan
nai
tro
Aur



L I C E N T I A

R E V E R E N D I S S I M I P A T R I S

Thomæ Turci, totius Ordinis FF. Prædicato-
rum Magistri Generalis.

*Nos Frater Thomas Turcus sacra Theologie Professor, totiusque Or-
dinis FF. Prædicat. Magister Generalis & humilis servus.*

HARU serie nostrique authoritate officij tibi R. P. F. Ioanni
Baptistæ du Tertre, licentiam facimus impressioni man-
dandi librum à te editum de Insula Guadalupa, in America,
modò prius à R. Admod. P. Priore & Lectoribus Theologicis
Nouitiatus nostri Gener. Parisensis approbetur, servatis om-
nibus iuxta decreta Sûmorum Pontificum, sacri Concilij Trid.
nostrarum sacrarum Constitutionum, Capitulorum Genera-
lium, & specialiter Capituli ultimi Valentini, aliisque servandis.
In quorum fidem his officij nostri sigillo munitis propria ma-
nu subscripsimus. Datum Romæ in Conuentu nostro Sanctæ
Mariæ super Mineruam, die 8. Nouemb. An. Dom. 1648. Fra-
ter THOMAS TURCVS. qui supra.

Registrata. folio 258.

F. IACOBVS BARELIER Socius.

Locus † sigilli.

Approbation des Lecteurs en Theologie.

NOUS sous-signez Professeurs en Theologie, du Conuent de
l'Annonciade de l'Ordre des FF. Prescheurs de la Congregation
de S. Louis, certifions auoir veu le Liure intitulé, *Histoire Generale des
Isles de S. Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique, & autres
dans l'Amerique*, composé par le R. P. Jean Baptiste du Tertre, Missio-
naire Apostolique dans l'Amerique, dans lequel nous n'auons rien
trouué contraire à la Foy, ny aux bonnes mœurs. Fait à Paris ce 8.
Auril 1654.

F. PHILIPPE BORDEREAU.

F. ANDRÉ VVIDEHEN.

Extrait du Privilege du Roy.

LOVIS Par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos Amex & Faux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Baillifs, Seneschaux, Prevosts & leurs Lieutenans, & tous autres nos Justiciers qu'il appartiendra. Saluts. Nostre cher & bien aymé le Pere Jean Baptiste du Tertre, Prestre, Religieux de l'Ordre des Freres Prescheurs, Profés du Nouriat General des Jacobins Reformes du Faux-bourg S. Germain à Paris, nous a fait remonstrer qu'il a composé vn Livre intitulé, *L'Histoire generale des Isles de S. Christophe, Guadeloupe, Martinique & autres de l'Amerique, &c.* avec plusieurs Cartes, Figures & Images: Lequel Livre il desireroit mettre en lumiere, & ny faire imprimer pour le bien & utilité du public, s'il nous plaisoit luy accorder les Lettres sur ce necessaires: A ces causes Nous luy avons permis & octroyé, & par ces presentes permettons & octroyons audit Pere Jean Baptiste du Tertre, de faire imprimer, vendre & debiter ledit Livre avec lesdites Cartes, Figures & Images necessaires en taille douce, ou autrement, comme il auisera bon estre en tous les lieux de nostre obeysance, par tel Imprimeur, Graveur & Libraire qu'il voudra choisir, en vn ou plusieurs volumes, en telles grandeurs, marges ou caracteres, & autant de fois que bon luy semblera durant neuf ans entiers & accomplis, à compter du iour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois; & faisons tres-expresses defenses à toutes personnes de quelque qualité ou condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ny distribuer ledit Livre durant le dit tps en aucun lieu de nostre obeysance, sous pretexte d'augmentation, correction, changement de titre, faulx marques ou autrement, en quelque forte & maniere que ce puisse estre sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront son droit, à peine de quinze cens liures d'amende, payable par chacun des contreuenans, applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hôtel-Dieu de nostre bonne Ville de Paris, & l'autre tiers au Libraire que l'Exposant aura choisi, de confiscation des exemplaires contre-faits, & de tous despens, dommages & interests, à la charge qu'il sera mis trois exemplaires dudit Livre, deux en nostre Bibliotheque publique, & vn en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur Molé, Cheualier, Garde des Sceaux de France, avant que de l'exposer en vente, & de faire enregistrer ces presentes es Registres de la Communauté des Libraires Imprimeurs de nostre Ville de Paris, à peine d'estre delcheus de la grace du Privilege; Si vous mandons & à chacun de vous enioignons, que de nostre present Privilege & permission & du contenu cy-dessus vous fassiez & souffriez iouir plainement & paisiblement ledit Exposant, & ceux qui auront droit de luy sans qu'il leur soit donné aucun empeschement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre, vn Extrait des presentes, elles soient renuës pour deüment signifiées, & foy y soit adioutée & aux coppies collationnées par vn de nos Amex & Faux Conseillers Secretaires comme à l'Original: Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'exécution des presentes tous exploits necessaires sans demander autre permission: Car tel est nostre plaisir; nonobstant Clameur de Haro, Charte Normandye, prise à partie, & Lettres à ce contraires. Donné à Paris le 16. de Mars, l'an 1654. & de nostre Regne le onzieme.

Par le Roy en son Conseil,
V ABOIS.

Ledit R. P. Jean Baptiste du Tertre a cédé & transporté le Privilege cy-dessus à Jacques Langlois, Imprimeur ordinaire du Roy, pour en iouir aux termes & conditions d'iceluy, ainsi qu'ils ont contenu le 25. d'Auril 1654.

HISTOIRE

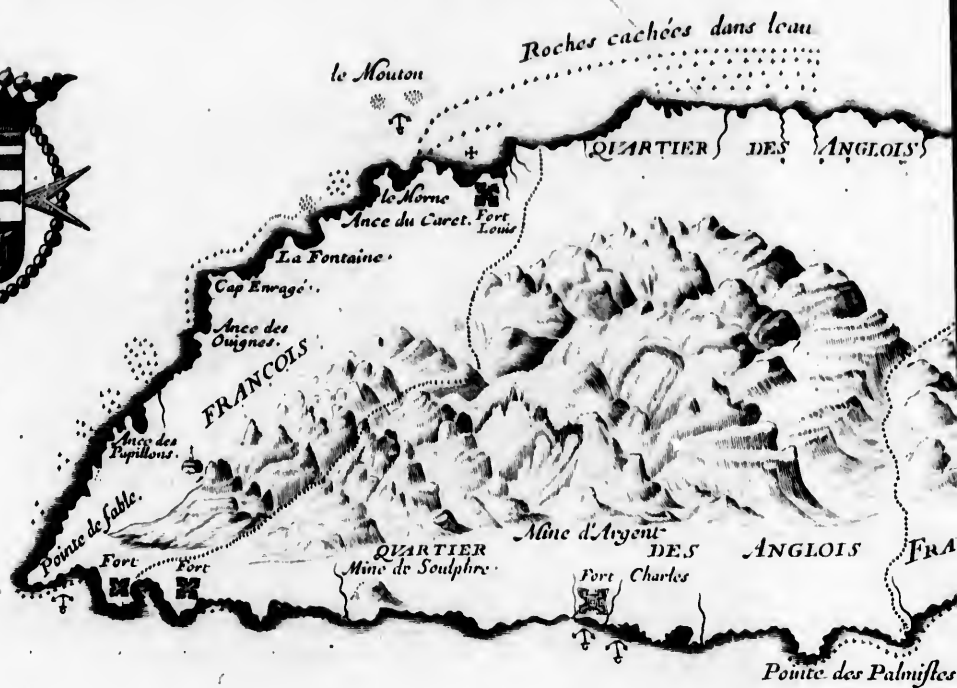
re; A nos Amez &
Baillifs, Seneschaux
ppartiendra. Saluts
, Religieux de POr-
obios Reformez du
mpose vn Liure in-
artique & autres de
el Liure il desireroit
du public, s'il nous
a v s s s; Nous luy
stroyons audit here
Liure avec lesdites
nt, comme il auisera
eur, Graveur & Li-
randeur, marges ou
s entiers & accom-
our la premiere fois,
ualite ou condition
ledit Liure durant le
ntation, correction,
re & maniere que ce
ront son droit, a pei-
creuenans, applica-
de Paris, & l'autre
exemplaires contre-
fera mis trois exem-
n en celle de nostre
France, auant que de
s de la Communau-
l'estre descheus de la
gnons, que de nostre
ez & souffriez iouir
oit de luy sans qu'il
ant au commence-
t tenuës pour dele-
nées par vn de nos
ntaillons au pre-
ution des presentes
est nostre plaisir;
& L'etres à ce con-
e onzieme.

on Conseil,
I S.

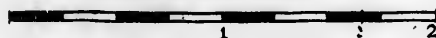
orté le Priuilege
y, pour en iouyr
le 25. d'Avril
HISTOIRE



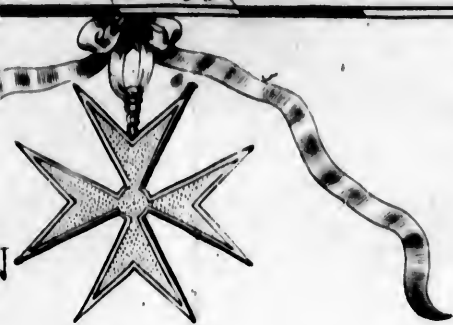
LE GRAND OCEAN



Eschelle de deux Lieues



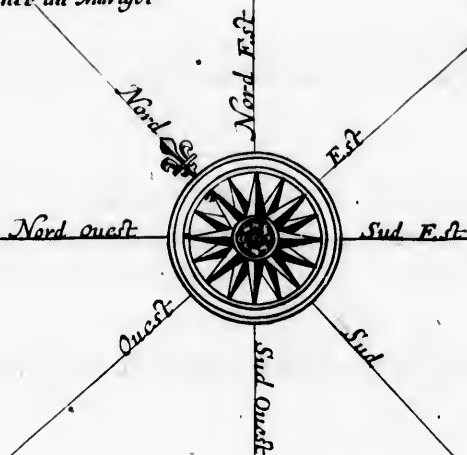
Avec priuil. du Roy



échées dans leau

ARTIER DES ANGLOIS

OV MER DE NORT.



II

D

D



te
fi



HISTOIRE

DE L'ESTABLISSEMENT
DES COLONIES
FRANCOISES,

Dans les Isles de saint Christophe,
Guadeloupe, Martinique, & autres;
& de ce qui se passe dans les voyages
de l'Amerique.

PREMIERE PARTIE.

*De la naissance de la Colonie dans l'Isle de saint Christophe
premiere des Isles habitée par les François.*

CHAPITRE PREMIER.



'Ay. souuent admiré dans l'Antiquité pro-
phane l'auanture de deux petits jumeaux
nouuellement nez, qui apres auoir esté jet-
tez dans le Tybre, recueillis par vne louve, qui leur
fit office de mere, & éleuez dans vne cabane de Ber-

A

ger; ont esté comme la semence feconde qui a produit ce grand arbre de l'Empire Romain, dont les branches se sont étenduës & multipliées par l'Univers. Je n'ay pas trouué moins étrange ce que les Lettres saintes nous apprennent de la merueilleuse fortune du petit Ioseph, tiré de sa cisternne, & deschargé de ses chaines; pour estre fait Viceroy de toute l'Egypte. L'élevation de Moyse est encore vn grand miracle de la Prouidence, qui sauue cét enfant exposé d'vn naufrage inéuitable, pour en faire le Dieu de Pharaon, & le Libérateur de son peuple: Mais ie puis dire, sans rien donner à la flatterie, que l'establissement de nostre Colonie Françoisse dans les Isles Cannibales n'est pas moins émerueillable, ny moins étonnant. Car si nous considerons avec attention son commencement & son progresz, nous la verrons naistre comme vne petite source, qui se dégorgeant insensiblement par des voyes connuës seulement de Dieu, malgré les obstacles des montagnes, & les contradictions des hommes, va inonder les plus belles terres de l'Amerique. Elle vous semblera d'abord ruinée tout à fait dans sa naissance, & vous remarquerez en mesme temps, que recueillant les pieces de son débris, elle se reestablit sur ses propres ruynes contre toute sorte d'esperance, & avec tant d'auantage & tant de succez, que toute abandonnée & toute persecutée, mesme qu'elle estoit de ceux qui la deuoient maintenir, elle remplit desia d'habitans François plusieurs belles terres capables de composer autant de Prouinces.

DANS L'ISLE DE S. CHRISTOPHE. 3

Les richesses prodigieuses que les Espagnols tiroient de ce nouveau monde, firent naître le desir d'en auoir leur part, à toutes les Nations de l'Europe. A cét effect force auanturiers équiperent des Nauires pour aller trafiquer avec les Sauvages: mais l'Espagnol, qui croit estre seul & legitime possesseur de ce grand pays, se preualant de la donation qu'Alexandre VI. en auoit fait aux Roys Catholiques Ferdinand & Isabelle, l'an 1493. pour y establir le Christianisme, s'y opposa fortement, & traicta de Pirates & de Corsaires, tous ceux qu'il trouua entre les deux Tropiques. Voila le sujet de la guerre dans les Indes Occidentales. Or soit que les autres Nations estimassent cette donation friuole, ou que ce fut par forme de représaille, elles se roidirent contre les efforts des Espagnols, & y firent souuent de très-riches prises: elles ont continué cette petite guerre, iusqu'à ce que Dieu leur eut inspiré le dessein d'habiter vne si riche partie du monde, de laquelle il semble qu'il en veuille priuer cette nation ambitieuse, qui s'en est rendue indigne par les horribles cruautéz qu'elle a exercée sur les Indiens: cruautéz si estranges & si inouyées, que le Reuerendissime Pere Barthelemy de Las Casas, Eueque de Chiapa, Religieux de l'Orde des FF. Prêcheurs, assure comme témoin oculaire, que les Espagnols en quarante ans, ont massacré cinquante millions d'hommes dans les Isles d'Hispaniola, de Cuba & de S. Jean de Portric.

Je sçay bien qu'on pourroit m'alléguer que j'ay très mauuaise grace d'écrire que Dieu veut priuer les Es-

pagnols des terres de l'Amerique, afin d'en gratifier les François, qui pour auoir moins fait mourir de Sauvages, n'ont pas esté moins barbares qu'eux; eu égard qu'ils les ont chassés de l'isle de saint Christophe, aussi bien que de celle de la Guadeloupe. Mais ie puis répondre, que si vous lisez attentiuement cette Histoire, vous trouuerez que Dieu s'est comporté enuers les François, comme il a fait avec les Israélites dans les deserts, ne laissant pas impuny vn seul de leurs crimes; car il est certain que tous ceux qui ont trempé leurs mains dans le sang de ces pauvres innocens, ont expié leur massacre par la perte de leur vie ou de leurs biens.

Entre plusieurs Capitaines qui taschoient de faire fortune dans l'Amerique, vn Gentil-homme nommé Desnambuc, cadet de la maison de Vauderop en Normandie, se voyant priué des biens deus à sa qualité & à sa naissance, à cause de la rigueur des loix du pays, resolut ou de mourir genereusement, ou de suiure les traces de quantité de braues hommes, qui auoient fait vne fortune tres-auantageuse dans cette nouuelle & opulente partie du monde.

Il part de Dieppe l'an 1625. dans vn brigantin armé de quatre pieces de canon & de quelques pierriers, avec enuiron trente-cinq hommes, tous bons soldats bien disciplinez & bien agueris. Arriué aux Kaymans, il se trouue aussi-tost découuert par vn Gallion d'Espagne d'environ quatre cens tonneaux, & monté de trente pieces d'artillerie, lequel le prend à son auantage dans vne baye, & l'attaquant.

DANS L'ISLE DE S. CHRISTOPHE. 5

soudainement à coups de canon, luy donne à peine le temps de se reconnoistre. La surprise neansmoins ne fit point perdre courage à nostre Capitaine genereux; au contraire, redoublant ses forces par la resistance, il soustint le choc l'espace de trois heures, avec tant d'opiniaistreté, que l'Espagnol fut contraint de l'abandonner, apres la perte de la moitié de ses gens.

Mais que la victoire sembla funeste à nostre cadet! il voit apparament sa fortune renuersée; son vaisseau ne peut plus tenir la mer, ses voiles sont déchirées, ses cordages sont rompus, huiet ou dix de ses hommes ont esté tuez, & la plus grande partie des autres sont blesez dangereusement. A quoy se resoudra-il en vn estat si déplorable? inspiré de Dieu, qui l'auoit choisi comme le Pere des habitans, & comme le Fondateur des Colonies Françoises dans les isles Cannibales: Il aborde l'isle de saint Christophe, située au dix-septième degré de latitude Septentrionale, pour y racommoder son brigantin, & y faire panser tous ses blesez par le Chirurgien qu'il auoit embarqué avec luy.

Il rencontre dans cette isle vingt-cinq ou trente François, refugiez en diuers temps & par différentes occasions, s'entretenans en grande paix avec les Sauvages, & se nourrissans des viures qu'ils leur fournissoient fort liberalement. L'arriuée de Monsieur Desnambuc avec ses gens leur donna beaucoup de consolation: Ils vécurent avec luy l'espace de sept ou huiet mois, l'aymans comme leur pere, &

l'honorans comme leur Chef : il faisoit du pétun avec eux , lequel valoit en ce temps-là dans nos Havres douze ou quinze francs la liure ; pendant que l'on reparoit son vaisseau , ou qu'il attendoit la commodité de quelqu'autre navire pour repasser en Europe.

Il faut icy observer qu'un Capitaine Anglois , nommé Vvaërnard , aussi mal traité par les Espagnols, que Monsieur Desnambuc l'auoit esté, se jeta presque en mesme temps que luy dans saint Christophe. Cét Anglois viuoit en mesme intelligence avec les Sauvages que Monsieur Desnambuc. Cependant ces Barbares entrent en défiance des vns & des autres ; parce que dans un vin general qu'ils firent, le Diable leur persuada par la bouche de leurs *Boyez*, que ces Nations Estrangeres n'estoient abordées d'as l'Isle que pour les y massacrer cruellement, comme elles auoient tué leurs ancestres dans toutes les terres qu'elles occupēt. Cét esprit de manfonge n'eut pas beaucoup de peine à les porter à s'en deffaire en une nuit ; ils en prennent la resolution, choisissent le temps que la Lune seroit à pic, c'est à dire, en son plain, & ils eussent infailliblement exécuté une si sanglante deliberation, si la diuine Providence n'eut détourné cet orage, permettant que les François & les Anglois en furent auertis par un Sauvage , qui pour quelque interest particulier decouurit le secret de ses compatriotes , & leur attira le malheur, qu'ils premeditoient de décharger sur les autres ; car nos François & les Anglois deffestans une

Nous expliquons cette comédie dans le §. 7. de la 1. partie.

DANS L'ISLE DE S. CHRISTOPHE. 7

si horrible conspiration, les preuindrent chacun dans son quartier, & en vne mesme nuit les poignarderent tous dormans dans leurs liëts, sans en excepter vn seul, sinon quelques-vnes des plus belles femmes pour assouuir leurs brutales passions, & en faire leurs esclaves: Il y en eut cent ou six vingt de tuez; cela fait, ces deux Capitaines Desnambuc & Vvaërnard concerterent ensemble sur le dessein qu'ils auoient d'habiter cette Isle; & apres auoir projeté le partage des terres, tel que nous dirons cy-apres, ils partent de l'Isle de saint Christophe presqu'en mesme temps pour trauailler à l'establissement de quelque Compagnie, qui püst subuenir aux frais necessaires.

Monsieur Desnambuc charge sa barque de pe-tun, & de tout ce qu'il peut trouuer de plus curieux, s'en vient en France, ou ayant beaucoup gagné sur sa marchandise, il arriua à Paris en fort bon équipage. Pour venir about de ses pretensions, il fit en sorte par le moyen de quelques-vns de ses amis, d'exposer à Monseigneur le Cardinal de Richelieu la fertilité de toutes ces isles, & les grandes richesses qu'on en pouuoit tirer: en quoy il reüssit avec tant de bon-heur, que son Eminence approuuant sa proposition, permit l'establissement de la Compagnie de l'Isle de S. Christophe, le dernier iour du mois d'Octobre l'an 1626.

Cette Compagnie fut composée de personnes de haute qualité; & quoy que le premier fond de chaque particulier ne fut que de deux mille liures, Mon-

seigneur le Cardinal y prenant plusieurs parts, comme firent quelques autres à son imitation, il se trouua vne somme capable de fournir à l'équipage de plusieurs nauires. Ces Seigneurs de la Compagnie donnerent Monsieur de Rossey pour collegue à Monsieur Desnambuc ; & apres que tous deux eurent receu leur congé en pareille forme, datté du 14. Nouembre 1626. & fait vn traicté, qui portoit entre plusieurs conditions onereuses, que les habitans donneroient la moitié de leur travail ausdits Seigneurs de la Compagnie ; ils leuent enuiron trois cens hommes qu'ils embarquent dans trois nauires, équipez aux frais de la Compagnie, pour les mener à l'isle de saint Christophe.

Cent mille liures auancées pour cét embarquement, furent si mal ménagez, que nos gens n'eurent pas fait deux cens lieues en mer, que les viures leur manquerent, & trauerferent avec plus de malheur qu'on ait iamais fait, depuis que les isles sont frequentées. Arriuez dans l'isle à la pointe de sable au commencement de May 1627. ils débarquerent leur monde tout en desordre, & dans vn si pitoyable estat, que le plus fort d'entr'eux auoit bien de la peine à se soustenir ; la pluspart estoient à demy-morts, couchez sur le sable sans aucun secours, ny spirituel ny temporel : & ce qui est horrible à entendre, les Crables decendues en grande abondance au bord de la mer, & amoncelées les vnes sur les autres aussi haut que les maisons, en mangerent plus de trente. Nos deux Capitaines r'assemblerent

*Voyés la
descri-
ption de
cét ani-
mal en la
4. partie
traicté 2.
§. 10.*

DANS L'ISLE DE S. CHRISTOPHE.

rent les plus sains, & les ayant diuisé par la moitié, Monsieur Desnambuc fut prendre son quartier à la Capsterre, & Monsieur de Rossey à la Basse-terre, laissant tout le reste à la miséricorde de Dieu. l'oubliois de dire qu'on auoit mené vn bon Prestre dans le premier embarquement, lequel voyant tant de miseres, & craignant d'en éprouuer encore de plus fascheuses, s'en retourna aussi tost en France.

Le Capitaine Vvaërnard ayant trouué plus de disposition en Angleterre au succez de son dessein, que Monsieur Desnambuc n'en auoit rencontré en France, eut bien tost formé vne Compagnie, de laquelle le Milord Karlay estoit chef: de sorte qu'il estoit desia arriué à saint Christophe, & auoit pris son poste à la grande Rade, avec quatre cens hommes, sains, gaillards & bien munis de toute sorte de provisions; il receut fort ciuilement nos deux Capitaines; puis d'un commun accord partagerent la terre de l'Isle saint Ohirophe, le treizième de May l'an 1627. pour, & aux noms des Roys de France & d'Angleterre, selon les Commissions qu'ils en auoient apporté, ainsi qu'il est fort ponctuellement remarqué sur la carte: neantmoins la chasse, la pesche, les salines, les riuieres, la mer, les Rades, les mines, les bois de teintures & de prix demeurerent communs à toutes les deux Nations.

Que si nos deux Colonies sont si dissemblables dans leur establisement, elles ne le sont pas moins dans leurs progres. Il est vray que toutes deux trouuerent l'Isle également dépourue de viures

pour l'une & pour l'autre : mais si les Anglois ressentirent quelque chose de la famine, ce fut plustost à cause du grand nombre d'hommes, que la compagnie Angloise y enuoya, qu'à cause de l'indigence commune ; d'autant que les nauires qui les apportèrent, mettoient tousiours à terre des viures pour les faire subsister, iusqu'à ce que les pois & les Patates qu'ils plantoient, eussent atteint leur maturité. Mais au contraire, nos François estans arriuez dans l'isle, malades & affoiblis par le trauail d'une si rude trauersée, souffrirent non seulement par la famine, mais encor par le défaut de secours, qui fut tel, que pendant toute une année ils ne virèrent pas vn seul nauire François à leur costé.

La Colonie Angloise s'augmenta si fort, qu'ils furent contrains d'enuoyer vne partie de leurs hommes pour habiter l'isle des Nieuës, distante seulement de deux lieues de celle de saint Christophe ; tandis que nos François mouroient de faim, & dépérissent tellement faute de secours, que de quatre cens hommes qu'ils deuoient estre dans l'isle, ils furent reduits à cent cinquante ; si bien que les Anglois prirent de là occasion de tirer auantage de leur malheur, & de bastir sur leurs ruines. Ils murmurent & crient tout haut, qu'il n'est pas raisonnable qu'une si chetive colonie les empesche de s'estendre au de là des limites qui leur sont prescrites. Monsieur Desnambuc fait tout ce qu'il peut pour adoucir les choses, leur remontrant que les ordres du Roy luy auoient lié les mains, & que ce luy seroit

DANS L'ISLE DE S. CHRISTOPHE. 11

une tâche trop grande de les laisser enfreindre sans son consentement : mais les Anglois faisans instance sur le petit nombre d'hommes qui leur restoit, lesquels sans vn prompt secours periroient aussi bien que les autres ; il les prie de luy donner le temps de faire vn voyage en France , pour proposer l'estat de cette Colonie au Roy , & pour apprendre sa volonté là dessus. Ce qui luy ayant esté accordé, il part promptement, laissant le gouuernement & la conduite à Monsieur de Rosley.

Il n'est pas plustost en mer, qu'un secours inespéré arriue à nos François : ce fut vn nauire de Zelande chargé de viures, d'estoffes, & de toute sorte de denrées nécessaires dans les isles ; le Capitaine de ce vaisseau ayant trouué du perun bien conditionné chez les François, les encourage & les prie de trauailler pour luy, leur promettant de les secourir dans six mois, & de leur apporter des viures & tout ce qu'ils auroient besoin.

Cependant Monsieur Desnambuc arriué en France, fait aussi-tost le narré sincere à Messieurs de la Compagnie de tout ce qui se passoit, les asseurant que s'il n'estoit efficacement assisté, tout ce qu'ils auoient auancé iusques alors, estoit infalliblement perdu : on expose la mesme chose à Monseigneur le Cardinal de Richelieu, qui resolut de luy donner du secours. Pour cet effect, il fit promptement équiper quatre grands nauires de Roy, & deux autres moyens ; les Seigneurs de la Compagnie de leur part, leuerent trois cens hommes à leurs frais pour

habiter dans l'isle. Tout cét embarquement partit du Havre de Grace au mois de Iuin l'an 1629. sous la conduite de Monsieur de Cahusac, & arriva à sainte Oublie au mois d'Aoust suivant.

Aussi tost que la flotte fut arrivée, Monsieur de Cahusac fit sommer le Capitaine Vvaërnard, pour ratifier les contracts de la partition des terres, & pour laisser aux François la paisible possession des quartiers qui leurs estoient échus en partage. L'Anglois demanda trois iours pour en deliberer. Monsieur de Cahusac répond, qu'il n'a pas vn moment de temps à donner, & que si cela ne se fait toute à l'heure, il va huer le combat à dix nauires Anglois, qui estoient le long de la coste, & qui s'estimoient beaucoup plus forts que les nostres. Les Anglois differans vn peu trop, il leue l'ancre pour aller attaquer les nauires: ce qu'ayans reconnu, ils se disposerent au combat, & l'attendirent avec bonne resolution. La bataille fut grande, & ils furent longtemps aux prises, sans sçauoir qui auroit le dessus; mais trois de leurs nauires estans demeurez à Monsieur de Cahusac, quelques vns jettez à la coste, & le reste ayant esté contrains de fuir tout en desordre, nostre Admiral demeura victorieux, ayant perdu fort peu de monde, entre lesquels fut regretté vn de ses Capitaines, nommé Pompierre, Gentil-homme fort considéré.

Les Anglois voyans le desauantage qu'auoient eu leurs nauires, creurent qu'il y auoit plus de huit cens hommes dans les nostres, & apprehenderent

tellement que nos soldats ne poufissent leur poin-
te, qu'ils enuoyerent promptement le fils de leur
Capitaine Vvaïnard, qui estoit vn jeune homme
tres-bien né, & extremement chery des François, avec
promesse de ne les iamais inquieter pour la posses-
sion de ce qui leur estoit écheu en partage l'an
1617.

Monsieur de Cahusac ayant heureusement
remis les François dans la iouissance de leurs
biens, & débarqué les trois cens hommes le-
uez par les Seigneurs de la Compagnie, permit à
ses Capitaines d'aller courir le bon bord le long des
illes habitées par les Espagnols. Le Capitaine Gi-
ron, qui a tousiours suiuy son caprice, quitta la floc-
te contre les ordres de son Amiral, lequel ayant des-
seind d'habiter à ses frais l'Isle de saint Eustache (qui
est vne petite Isle à deux lieues de saint Christophe,
la plus forte d'assiette qu'on'aye veu dans toutes les
Isles de l'Amerique) y fit travailler en sa presence
pour y bastir vn fort, & y commencer vne habita-
tion.

Nos François iouissans d'vne profonde paix avec
les Anglois, croyoient n'auoir plus d'ennemis à
combattre; pour ce sujet ils ne songerent plus qu'à
planter du pétun, & des viures sur leurs habitations,
lors que vers la fin d'Octobre de la mesme année
Voicy arriuer Don Federic de Toledo, General d'v-
ne armée, composée de trente-cinq grs Gallions,
avec ordre expresse du Roy d'Espagne son maistre,
de chasser les François & les Anglois de l'Isle de

sainct Christophe. Arriué aux Niéues, il enleue d'abord trois ou quatre nauires Anglois, & destache vn Gallion, de la flotte pour en poursuiure vn autre qui vint échoüer sous la forteresse des François à la Basse-terre. Estant tout proche de terre, il salüa la forteresse de trois coups de canon sans balles: Monsieur de Rossey qui y commandoit, luy répond de trois autres coups chargez de balles au trauers de son nauire: le Capitaine du Gallion dissimule, & se contente d'enleuer sa prise. Le soir venu toute la flotte mouille l'ancre à deux portées de canon de la forteresse. Monsieur de Rossey demande du secours aux Anglois & à Monsieur Desnambuc qui commandoit à la Capsterre: ceux là enuoyerent huit cens hommes, & celuy-cy deux cens: Il se retranche toute la nuit le long de la coste. A huit heures du matin, trois grandes chaloupes chargées de soldats, partent de l'Amiral pour mettre pied à terre, sous la conduite d'un Capitaine Italien fort estimé, & tenu pour le plus experimenté à faire des décentes, qui fut dans toute l'armée Espagnole. Il descend avec ses soldats, à deux portées de mousquet du retranchement des habitans, où il se retranche; puis fait auancer du monde pour vn second retranchement, & gagner ainsi pied à pied iusqu'au retranchement des nostres. L'Amiral fit aussi-tost partir de tous les nauires, des chaloupes chargées de soldats, pour descendre à la faueur de cette ter-rasse. Alors vn ieune Gentil-homme nommé du Parquet, nepueu de Monsieur Desnambuc, voyant

DANS L'ISLE DE S. CHRISTOPHE. 15

le procédé des Espagnols, & que Monsieur de Rossey les laissoit descendre sans s'y opposer, luy dit; Quoy Monsieur, endurerons-nous que ces ennemis triomphent de nous sans les combattre? Souffrirons-nous qu'ils nous égorgent, sans montrer de la résistance? Sera-il dit que les Espagnols attaquent les François, sans éprouver leur valeur? la gloire de nostre nation nous doit estre plus considerable. Al-
lons M^r, il faut mourir avec honneur, ou empêcher leur descente. Monsieur de Rossey le voyant si resolu, luy donna ordre de s'opposer à leurs efforts, luy promettant de le seconder: Il ne luy determine personne pour vne si perilleuse entreprise; neantmoins dix ou douze volontaires, ravis d'une si extraordinaire generosité, l'accompagnèrent. Il part aussi-tost du retranchement, met le pied sur la tranchée des ennemis, ses deux pistolets luy ayant manqué, il les jette à la teste de ceux qui se presentent à luy. Son mousqueton luy en fait autant, il met l'espée à la main, & prend resolution de mourir plustost en homme de cœur, que de receler. Les volontaires qui l'auoient suiuy, le soustenoient vigoureusement, faisant des merueilles de leurs personnes. Le Capitaine Italien, qui conduisoit les Espagnols, vint aux mains avec luy, & apres quelque résistance de part & d'autre, nostre ieune Heros luy passe son espée au trauers du corps & le tua. En fin, apres auoir fait ce que le plus genereux homme auroit pû faire en vne pareille rencontre, il tomba blessé d'onze coups, & fut tiré dans la tran-

chée ennemie par des Sergens, avec les crochets de leurs halebardes, puis porté dans le nauire de Dom Federic de Tolède, qui fit tout ce qu'il pût pour luy sauuer la vie; mais il mourut dix iours apres, laissant à la posterité vn monument d'vne gloire immortelle, & vn sensible regret à ses ennemis, qui auoient conçu vne haute estime de sa valeur.

Monsieur de Rossey voyant Monsieur du Parquet tombé comme mort, que les volontaires laschoient le pied, & que l'Espagnol poursuioit vivement sa pointe, prend le premier l'épouuante, estonne ses soldats de sa seule contenance, dit tout haut qu'il se faut sauuer, & prend la course vers la Capiterre, où tout le monde s'efforce de le suivre à perte d' haleine. Ils crient à leur arriuée, que tout est perdu, que l'Espagnol les poursuit, qu'il se faut embarquer dans les deux nauires qui estoient à la rade, & abandonner l'Isle. Monsieur Desnambuc rasche de les rassurer, leur remontrant l'auantage de son poste, que les ennemis n'entreprendroient iamais de faire huit lieues de chemin au trauers des bois, où on leur pourroit dresser des embuscades dangereuses, & que pour conclusion qu'il leurestoit plus auantageux & plus glorieux, d'exposer genereusement leur vie pour le seruice du Roy, que de faire vne si honteuse retraite. Monsieur de Rossey demande qu'on eienne conseil pour en deliberer, où la brigade estant la plus forte, il fut conclu qu'on abandonneroit l'Isle de saint Christophe, qu'on iroit habiter celle de la Barbade, & qu'on poignarderoit Mon-

sieur

DANS L'ISLE DE S. CHRISTOPHE. 17

seur Desnambuc, au cas qu'il n'y voulut consentir: si bien qu'estant contraint de ceder à la violence, ils s'embarquerent environ quatre cens hommes dans les nauires du Capitaine des Roches, & du Capitaine Liot, qui estoient pour lors à la rade de la Capsterre.

Les Anglois voyans que les Espagnols s'estoient saisis de la forteresse des François, s'accorderent avec eux, à condition de quitter l'isle dans la premiere commodité. Dom Federic de Toledé en fit aussi tost embarquer le plus qu'il pust, dans les quatre nauires qu'il leur auoit pris en arriuant, & les fit partir en sa presence pour l'Angleterre, le reste promettant d'en faire autant au premier iour. En suite, les Espagnols ayans visité tous les quartiers de l'isle, & reconnu que les François s'en estoient fuis, ils prirent les six pieces de canon qui leur appartenoient, & continuerent leur route, menaçant les Anglois de ne leur point donner de quartier, s'ils les retrouuoient iamais dans l'isle.

Retournons à nostre pauvre Colonie, qui flotte sur les eaux de la mer, comme les deux petits lumaux sur le Tybre, comme vn Ioseph dans sa cisterne, & comme Moyse dans son berceau sur le Nil; elle est conduite par la toute-puissante main de la Prouidence diuine, qui la tirera sans doute de tous ces mal-heurs, & par des éuenemens inesperez, la fera surgir à bon port.

Comme cet embarquement auoit esté impreueu & precipité, de quatre cens hommes dans deux na-

uires, qui n'auoient des viures que pour leurs équipages, ils furent en peu de temps reduits à l'extrémité, de n'auoir plus qu'un ver d'eau, & du biscuit la pesanteur d'une balle de mousquet par chaque iour. Cependant ils sont batus de vents contraires, & voguent plus de trois semaines dans ce miserable estat, sans pouuoir atteindre l'isle des Barbades, qu'ils auoient projecté d'aller habiter: mais au contraire, Dieu, en ayant autrement disposé, lors qu'ils pensoient auoir fait plus de cent lieues, ils se trouuerent proche de l'isle de S. Martin, distante de celle de S. Christophe de sept lieues.

Ils n'eurent pas plustost reconnu cette isle, estans pressés de la necessité, qu'ils mirent tout le monde à terre, pour aller chercher à boire & à manger; mais dans l'endroit le plus sec & le plus sterile de toute l'isle, ils ny trouuerent, ny riuieres, ny fontaines, ny mares d'eau douce pour se rafraischir; de sorte qu'ils furent contrains de faire des puits dans le sable, d'où ils tirerent de l'eau à demy salée; telle qu'elle estoit vn chacun en but, & sept ou huit qui en prirent vn peu dauantage que les autres, creuerent & moururent sur les puits.

Nos deux Capitaines estoient demeurez dans le nauire du Capitaine des Roches, affligez extraordinairement de voir estoufer dans son berceau la Colonie qui leur auoit cousté tant de trauail & tant de fatigues. Monsieur de Rossez n'y voyant aucun remede, se resolut de tout abandonner: à cet effect, il desbaucha quelques officiers, & contre le gré de

Monsieur Desnambuc fit partir le Capitaine des Roches pour s'en reuenir en France, où aussi-tost qu'il fut arriué, Monsieur le Cardinal de Richelieu le fit mettre dans la Bastille, où il a demeuré fort long-temps.

Nos François voyans le Capitaine des Roches party, creurent qu'ils estoient tout à fait abandonnez de leurs Chefs, qui estoient tous deux dans ce nauire. Ils ont recours aux larmes & aux regrets, & passent toute la nuit dans vne tristesse qui n'est pas imaginable : le iour venu ils vont sur le bord de la mer continuer leurs plaintes, où ils découurent la barque du Capitaine Liot, qui estoit allé chercher des viures; le Pilote de cette barque les console, les assurant que Monsieur de Rossey estoit party seul, & que Monsieur Desnambuc estoit resolu de viure & de mourir avec eux: la ioye qu'ils eurent de cette nouuelle fut si grande, qu'ils se mirent tous à tirer leurs pistolets & fusils en l'air, pour témoigner leur satisfaction; car ils aymoient tendrement ce Gentil-homme, qui mit aussi-tost pied à terre, & apres auoir par sa presence & par ses paroles releué le courage abatu de ces pauvres desesperes, il assembla son conseil, où il fut encore vne fois resolu d'aller à l'isle des Barbades. Il s'embarqua avec environ cent cinquante hommes dans le nauire du Capitaine Liot, laissant le reste dans saint Martin, avec promesse de les enuoyer querir si-tost qu'il auroit pris terre. Apres trois ou quatre iours de navigation assez fascheuse, ils abordent heureusement

à l'Isle d'Antigua, où ils rencontrent le nauiue du Capitaine Giron, qui y prenoit des caué: ils y firent ceste isle de tous costez, & sans trouuée mal faire, marescageuse, & difficile à habiter, ils prièrent instamment ce Capitaine de les conduire à l'Isle de Montserrat, habitée des Sauvages qui auoient quantité de viures: ce qu'il fit tres-volontiers, bien aise de trouuer l'occasion de rendre quelque service signalé aux François, qui peut effacer la faute qu'il auoit commis, abandonnant son Amiral contre les ordres du Roy.

Le Capitaine Giron ayant desia rendu ce bon office aux François de la Colonie, crut qu'il n'en falloit pas demeurer là, mais qu'il deuoit acheuer la chose, d'aussi bonne grace comme il l'auoit commencée: Il part aussi-tost pour aller reconnoistre l'Isle de saint Christophe, & trouua à son arrivée que les Anglois, resolu de se moquer de la promesse qu'ils auoient fait à l'Espagnol, en estoient seuls demeurez les maistres. Au moment qu'ils l'eurent reconnu, ils luy enuoyerent vn Capitaine dans vne chaloupe, pour luy deffendre l'abord de la terre: Giron répond, que puis qu'ils le traitoient d'ennemy, qu'il leur alloit faire ressentir ce qu'il pouuoit sur la mer; & au mesme temps attaque deux nauires Anglois, qui estoient à la rade, sans leur donner le loisir de se reconnoistre; & apres les auoir fort mal traité à coups de canon, il s'en empare; puis vient mouiller l'ancre proche d'un troisieme, plus grand que les deux autres.

nauire du
ils y firent
couée mal
er, ils prie-
uire à l'isle
qui auoient
niers, bien
que serui-
sants qu'il
contre les
de ce bon
creux qu'il
u'il deuoit
ce comme
pour aller
& trouuè
se mocquer
agnol, en
u moment
nt vn capi-
ffendre l'a-
is qu'ils le
ire ressen-
me temps
nt à la ra-
noistre; &
canon, il
e proche
x autres.

DANS L'ISLE DE S. CHRISTOPHE. 21

iurant & protestant, que s'il tiroit vn seul coup de canon, il le couleroit à fond. Cela fait, il enuoye promptement vne de ses deux prises à Montsarrat, & l'autre à saint Martin, pour ramener tous les François dans l'isle de saint Christophe: cette nouuelle surprit extrêmement nos habitans, qui n'esperoient rien moins qu'un si heureux succès, d'une affaire en vn si mauuais estat; ils en pleurent de ioye, & apres mille benedictions & actions de graces à Dieu, ils partent de Montsarrat & de saint Martin, pour retourner à saint Christophe, aussi contents que les Israélites sortirent de l'Egypte pour entrer dans la terre de Promission.

Giron voyant ses deux nauires arriuez, dans lesquels il y auoit bien encor trois cens cinquante hommes tous bons soldats & bien armez, parle plus haut qu'auparauant, & menace les Anglois de leur passer sur le vètre, s'ils font la moindre resistance. Mais quoy que les Anglois fussent en beaucoup plus grand nombre que les nostres, n'estans pas aguerris, & la plus grande partie sans armes, acquiescerent amiablement à tout ce que les François voulurent; si bien que Monsieur Desnambuc se saisit de ses anciens postes, & tous les particuliers de leurs habitations; cela arriua enuiron trois mois apres la deffaitte.

Nos François, qui à leur sortie de saint Christophe auoient laissé leurs habitations en tres-bon ordre, bien plantées, munies de bonnes cases, & de toute sorte d'outils pour cultiuer la terre, trouue-

rent que l'Espagnol auoit tout renuersé, arraché les viures, & enleué iusqu'au moindre ferrement: cela fut cause qu'ils commencerent à souffrir tout de nouveau, & la famine les pressa si fort, qu'ils fussent tous peris de faim; si deux mois apres leur arrivée, ils n'eussent esté secourus par le Capitaine de Zelande, qui auoit traité avec Monsieur Desnambuc auant son départ. Ce Capitaine fut si sensiblement touché de leurs miseres, qu'il leur vendit, pain, vin, viande, & tout ce qui leur estoit necessaire, à six mois de payement.

Nos habitans à la faueur de ce secours, plantent des viures, font tant de petun, que ce charitable Zelandois, qui les auoit assisté si à propos, receut à son retour le payement comptant de toutes ses marchandises, sans que nos habitans se mettent en peine de rien enuoyer aux Seigneurs de la Compagnie, pour les droits qui leur estoient deus par leurs traittez: ils continuent de trafiquer avec les Hollandois, qui ne les laissent manquer dequoy que ce soit, horsmis des hommes, qu'ils ne pouuoient tirer que de la France.

Cependant, la Compagnie se plaint qu'ayant auancé plus de cinquante mille escus, pour l'establissement de cette Colonie, il n'est pas raisonnable que les Estrangers en ayent le fruiet. Nos habitans répondent qu'il y a de l'iniustice dans le traité qu'ils ont fait avec ces Seigneurs, & que s'il le vouloient garder, il ne leur resteroit pas dequoy auoir vne chemise, apres les auoir payé. La Compagnie

DANS L'ISLE DE S. CHRISTOPHE. 23

croyant qu'ils ne se pourroient passer d'elle, se promet de les contraindre, en leur déniaut tout le secours qu'elle leur pouuoit donner : elle les laisse deux ans entiers sans les vouloir assister d'un Prestre, qui leur administra les Sacremens : on saisit leurs marchandises dans tous les Havres de France; on emprisonne leur personnes; & on va si auant, que de deffendre aux Capitaines des nauires dans leur congé, de passer à l'isle de saint Christophe. Mais nos habitans se voyans secourus des Hollandois, semocquent des efforts de la Compagnie, & se résoluent de ne iamais enuoyer vne livre de petun en France, si on ne modifioit le premier traicté : si bien que les Seigneurs de la Compagnie iugeans assez que toutes ces violences ne se pourroient terminer qu'à la ruyne de la Colonie, & à la perte de tout ce qu'ils auoient auancé; ils choisirent vn expedient plus doux; à sçauoir, de leur enuoyer sur la fin de l'année 1631. vne barque, appelée la Cardinale, qui leur portoit pour secours, vn Prestre, deux Capitaines, deux Lieutenans, deux Enseignes, deux Sergens, deux Corporaux, deux Anspfades, deux femmes, deux enfans, & deux Commis pour connoistre de ce different, & modifier les droicts, selon qu'ils le iugeoient à propos. Après que ces Commis eurent entendu les raisons des habitans, il fut arresté d'un consentement commun; que les droicts de la Compagnie seroient de cent livres de petun par teste pour chacun an. Ce qui a tousiours esté gardé depuis, iusqu'à ce que les Seigneurs de la

Compagnie se soient deffait de ces illes en les vendant à des particuliers.

Nos François voyans que la Colonie Angloise s'augmentoit à proportion que la nostre diminuoit, & qu'il y auoit desia cinq ou six mille Anglois, au lieu que les nostres n'estoient plus qu'environ deux cens; ils se maintiennent en gens desesperes en attendant du secours; ne sortent iamais de leurs habitations, qu'ils n'ayent cinq ou six pistolets pendus à vne ceinture de cuir, & vn fusil sur l'espaule; si bien qu'ils imprimerent vne si grande terreur de leurs personnes dans l'esprit des Anglois, que les plus hardis d'entr'eux estoient forcez d'auoir ingenuëment qu'ils aymoient mieux auoir affaire à deux Diabes, qu'à vn François.

Durant tout ce grand abandonnement, nos François viuent sous la sage conduire de Monsieur Desnambuc, avec tant d'vnion, que tout estoit commun parmy eux; & quoy qu'il n'y eut ny Notaire, ny Procureur, ny Sergent, il y auoit plus de foy & de seureté dans la seule parole d'un homme, que dans toutes les écritures des Tabellions: s'il arriuoit quelque different, Monsieur Desnambuc en estoit seul le Iuge, & les terminoit avec tant d'adresse, que tous vnanimement se soumettoient à ses ordonnances avec ioye. Sa prudence parut dans vne occasion fort épineuse, en ce qu'il appaisa & pacifia vne querelle, qui eut jetté nos habitans dans leurs premieres miseres, & eut entierement ruyné la Colonie. En voicy le sujet. Environ la fin de l'année

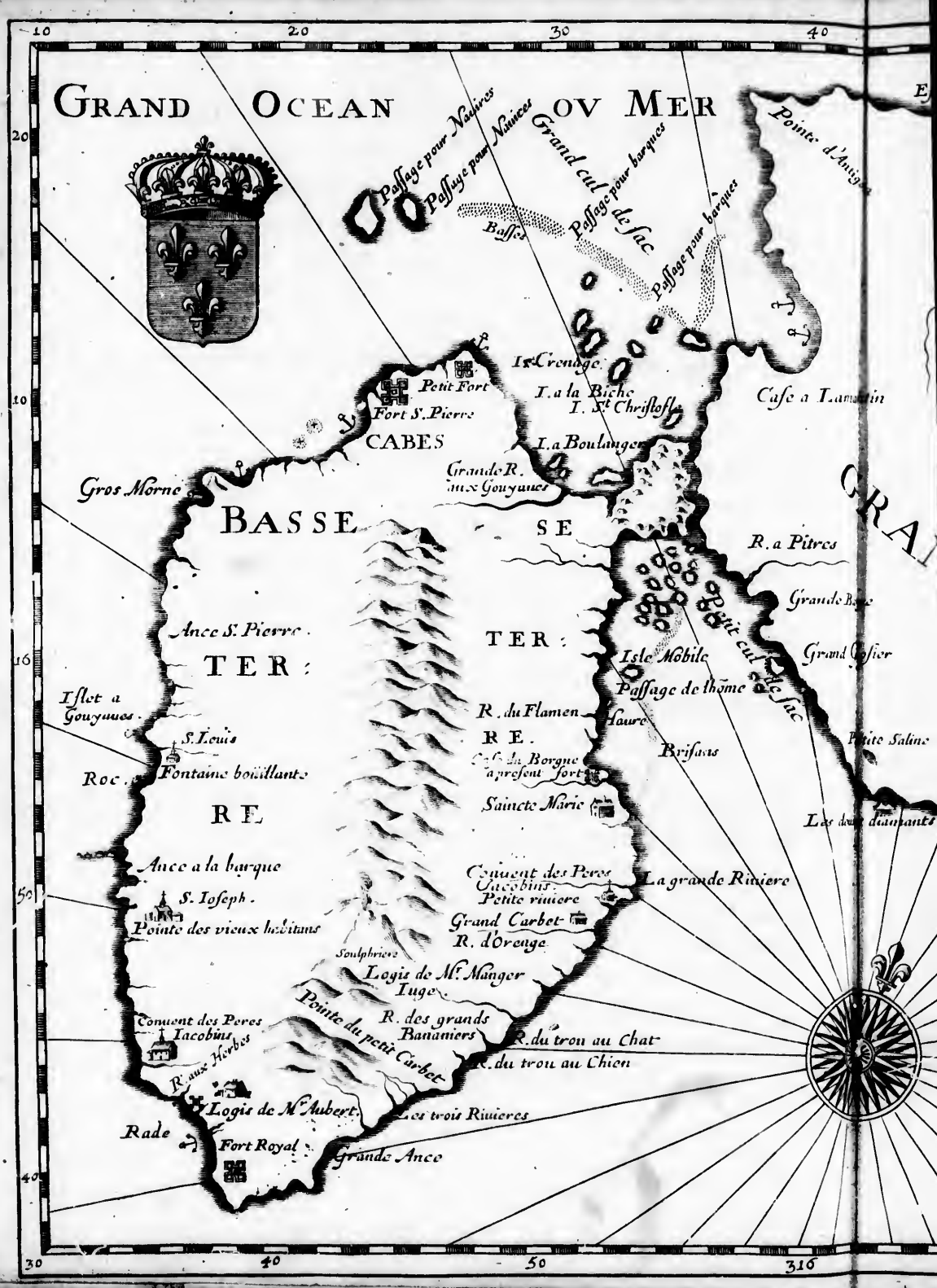
1633. il se leua vn murmure des seruiteurs François contre leurs maistres. Tous les seruiteurs demanderent leur liberté à Monsieur Desnambuc, luy remontrans qu'ils auoient par leur trauail rembourfé au double leurs maistres, des frais qu'ils auoient fait pour eux, soit dans la trauersée, soit dans l'isle: D'autre-part les maistres se preualans de la coustume des Anglois, qui engageoient leurs hommes à sept ans de seruitude, pretendent n'auoir pas moins despensé que les Anglois, pour le passage de leurs seruiteurs, & par consequent qu'ils en deuoient tirer le mesme seruice. Ce Pere commun trouua d'abord de l'aigreur & de l'opiniastreté dans l'esprit des vns & des autres; neantmoins se seruant de cette affabilité qui luy gaignoit les cœurs d'vn chacun, il les contenta tous, faisant vn reglement, autant iudicieux qu'utile & necessaire à la Colonie, qui portoit que les seruiteurs passez dans l'isle aux despens de leurs maistres, les seruiroient trois ans entiers, à gages proportionnez à leurs forces, apres lequel temps, ils auroient pleine liberté de retourner en France, où de s'habiter dans l'isle. L'autorité de ce Gentil-homme a eu tant de poids, que cette loy a esté & est encor inuiolablement gardée dans toutes les isles que les François habitent.

Ce different appaisé, il ne manquoit plus rien à ce petit siecle d'or que des hommes, lesquels les Seigneurs de la Compagnie ne vouloient plus risquer, dans l'apprehension de tout perdre avec les

deniers qu'ils auoient auancé dans les premiers embarquemens. Ce que les habitans ayant connu, il commencerent à venir eux-mêmes en France en l'an 1633. & 1634. & leuer des hommes à leurs frais, pour peupler l'isle: d'où vient que depuis ce temps, on n'a iamais payé les droits de la Compagnie qu'à regret.

Nostre Colonie s'estant vn peu r'afferemie par les efforts de nos habitans, commença bien-toist à s'épandre dans les plus belles isles voisines, ainsi que nous dirons dans la suite de l'histoire: I' faut pourtant auoïer que n'estant pas secouruë de la Compagnie, elle n'a fait que languir dans saint Christophe, iusqu'à l'arriuée de Monsieur de Poincy, Lieutenant General pour le Roy: ce braue Cheualier voulant s'acquiter de cét illustre employ dans l'Amerique, avec autant de gloire qu'il en auoit emporté en Europe, dans les plus importantes charges de l'armée nauale, où il auoit commandé plusieurs fois en qualité de Vice Admiral de France; employa ses soins & le reuenu de ses Commanderies à peupler, policer, & orner cette isle: il y a fait bâtir des Eglises, vn superbe chasteau, où il loge; vne citadelle à la pointe de sable, vne bourgade à la Basse-terre, & plusieurs autres beaux edifices: il a fait agrandir les chemins, qu'il a ornez en plusieurs endroits, d'orangers & de cistroniers. Son bon gouuernement a attiré les François de toutes parts, pour y habiter, & les marchands, pour y vendre des esclaves, qui font comme les deux bases d'vne Co-

T, 160
premiers
yant con-
s en Fran-
nes à leurs
depuis ce
a Compa-
nie par les
-toit à s'é-
ainsi que
faut pour-
e la Com-
et Christo-
incy, Lieu-
Cheualier
y dans l'A-
a auoit em-
antes char-
mandé plu-
de France;
amanderies
y a fait bâ-
lloge; vne
rgade à la
ifices: il a
n plusieurs
n bon gou-
parts, pour
endre des
d'vne Co-



GRAND OCEAN

OV MER



Passage pour Nègres
Passage pour Nègres
Grand cul de sac
Passage pour barques
Passage pour barques

Pointe d'Antig

CABES

Gros Morne

BASSE

SE

R. a Pitres

Ance S. Pierre

TER

TER

Ilot a Gouyaves

S. Louis

Roc

Fontaine bouillante

RE

R. du Flamen

RE

C. de la Borque
à present fort

Sainte Marie

Isle Mobile
Passage de thome

Brisas

Pointe Saline

Ance a la barque

S. Joseph

Pointe des vieux habitants

Convent des Peres
Jacobins

Petite riviere

Grand Carbet

R. d'orange

La grande Riviere

Souphriers

Logis de M. Manger
Luge

Convent des Peres
Jacobins

R. aux Herbes

Pointe du petit Carbet
R. des grands
Bananiers

R. du trou au Chat

R. du trou au Chien

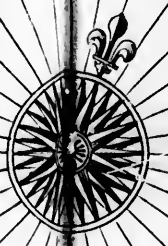
Rade

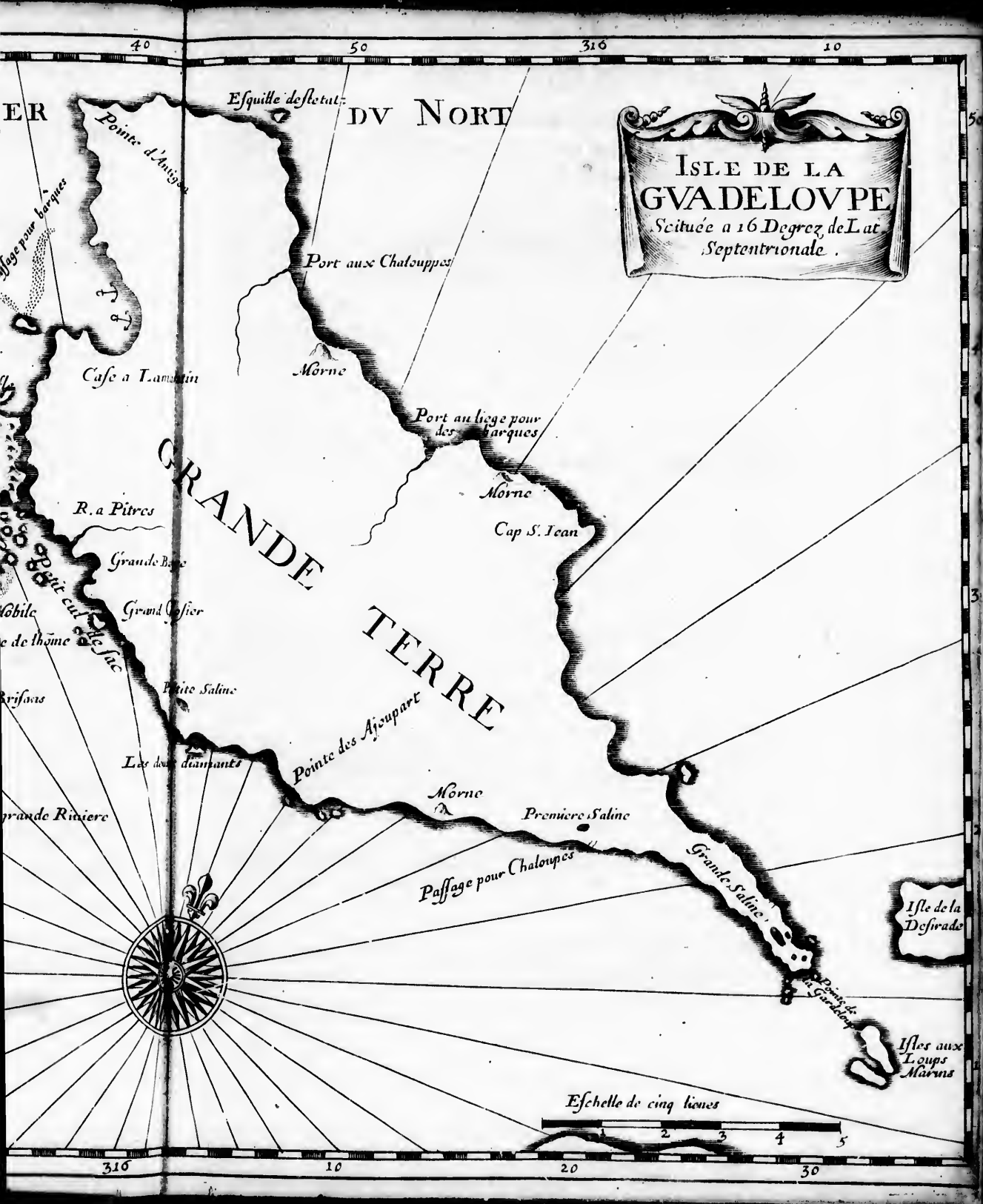
Logis de M. Aubert

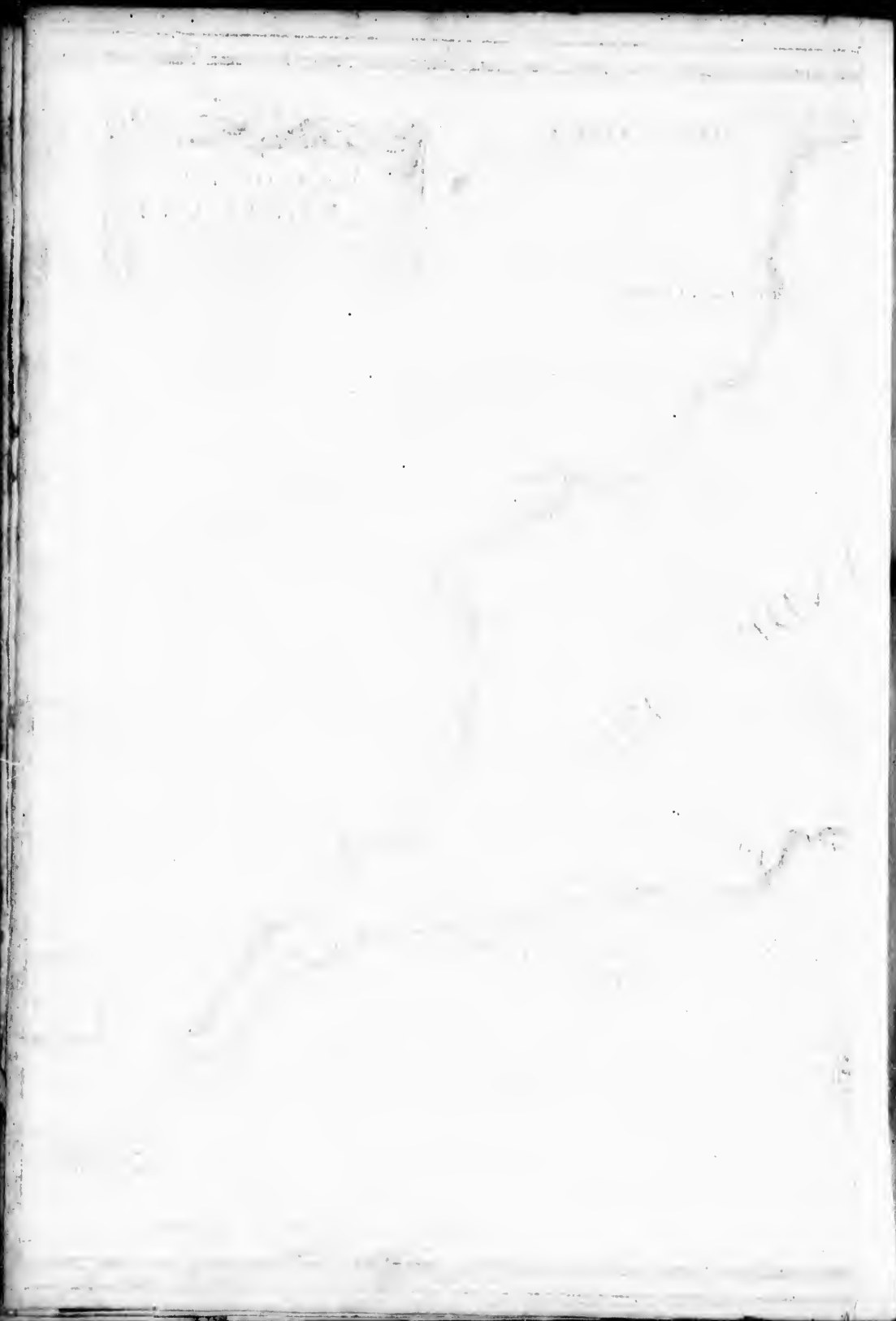
Les trois Rivières

Fort Royal

Grande Ance







l
n
o
8
c
l
l
c
g
c
D
I
an
C
p
I
v
cl
d
p
ft
p
s
b
c

DANS L'ISLE DE S. CHRISTOPHE. 17

lonie. En fin, il en a fait non seulement la Capitale, mais la plus florissante de toutes les isles. Il s'est rendu redoutable aux Anglois, aymable aux François, & gouverne encor aujourd'huy cette isle avec la charge de Lieutenant General du Roy sur toutes les autres. Je ne veux pas m'estendre icy à décrire les éloges de cet illustre Gouverneur, cette matiere exige vne plume mieux taillée que la mienne, & la quantité de ses beaux faits est si prodigieuse, qu'elle empliroit plusieurs volumes.

De l'establissement de la Colonie Françoisse, dans l'Isle de la Guadeloupe.

CHAPITRE SECOND.

IL y auoit dans l'Isle de saint Christophe vn Capitaine, nommé de Loliue, des plus riches, des plus anciens, & des plus courageux habitans de cette Colonie Françoisse. Ce Gentil-homme auoit vne parfaicte connoissance de la qualité de toutes les Isles voisines, pour les auoir fort fréquenté: Estant venu en France l'an 1634. avec quantité de marchandise, il rencontra dans la ville de Dieppe peu de iours apres son arriuée, vn Gentil-homme appelé Dupleffis, lequel auoit desja esté à saint Christophe avec Monsieur de Cahusac, & estoit sur le point d'y retourner: Ces deux Gentils-hommes s'entretenans tous les iours de la fertilité, & de la beauté de toutes ces isles, mais particulièrement de celle de la Guadeloupe (qui a des auantages cre-

considerables sur toutes les autres) conceurent vn genereux dessein d'y ietter vne nouuelle Colonie.

Ils viennent à Paris, communiquent leur resolution aux Seigneurs de la Compagnie, leur font vne declaration fort sincere de la grandeur, beauté, & fertilité de cette isle, les assurent de leur fidelité & engagement à leurs interets, pourueu qu'ils veüillent interiner leur requeste. Les Seigneurs de la Compagnie en parlent à Monseigneur le Cardinal de Richelieu; il les écouta volontiers, les receut avec joye, approuua, & loua leur entreprise, & ordonna que leurs commissions fussent expédiées.

Il ne sçay ce que conceut ce grand Genie de cette proposition, luy qui ne projettoit rien de petit dans ses desseins : mais il est certain qu'il tint vn discours au Reuerend Pere Carré, Superieur du Nouuiat des FF. Prescheurs à Paris, qui faisoit assez connoistre qu'il esperoit vn tres-signalé progrez de l'establissement de la Colonie dans cette isle; car il luy dit qu'il vouloit establir vn Seminaire dans la Guadeloupe, qu'il rempliroit de Religieux de nôtre Ordre, pour s'en seruir non seulement dans les isles, mais dans les terres fermes, où il vouloit jeter des Colonies Françoises. Il le pria de luy destiner promptement quelques Religieux pour secourir spirituellement, & les François de cette future colonie, & les Sauvages naturels du pays.

Le Reuerend Pere Carré inclinant volontiers à de si saints desirs, & voulant seconder vne si Chrê-

DANS L'ISLE DE LA GVADELOVPE. 29

tienne entreprise, luy nomma quatre de ses Religieux, véritablement dignes de cét employ : à sçavoir, le Reuerend Pere Pelican, Docteur de la Faculté de Paris, le Reuerend Pere Griffon, le Reuerend Pere Nicolas de saint Dominique, & le Reuerend Pere Raymond Breton ; Dieu voulant par vn effet de son adorable Prouidence, que la conduite spirituelle de cette isle fut donnée aux Religieux de saint Dominique, comme ayant esté teinte du sang des genereux enfans de cét ordre Apostolique.

Nos Historiens font mention de douze Religieux, qui ont arrousé la terre de la Guadeloupe du sang qu'ils y ont répandu, en publiant l'Euangile aux Barbares qui l'habitoient. Le Reuerend Pere Malpeus dans son liure intitulé, *palma fidei FF. Predicatorum*, en parle en ces termes. *Anno Domini M. DC. III. mense Decembri, in Insula Guadalupe VI. nostris ad Philippinas proficiscentes, pro Christi fide martyrium constanter subiit. Inter quos à P. Petro Caluo lib. 2. de lacrymis Religionum recensentur, F. IOANNES DE MORATALLA, Conuentus Valentini, uti & ceteri subsequentes, alumnus. F. VINCENTIVS PALAV, F. IOANNES MARTINEZ, natus in villa Alcanizenfi, Regni Aragonia. F. HYACINTIVS CISTERNES, horum agones descripsit Admod. R. P. F. Ioannes Naya, natione Aragonensis ex opido de Alquezar, testis oculatus, ex in societate Martyrum duabus sagittis vulneratus. Extat eius descriptio in Archiuo Conuentus S. Petri martyris Calatayubienfis.* Le Reuerend P. Alphonse Fernandes

dans ses Concertations, appuyé sur l'autorité du Chapitre General de tout l'Ordre des Freres Prescheurs, tenu à Paris l'an 1611. qui en parle dans ses Actes, nous produit encore six autres martyrs, que les Sauvages de la Guadeloupe tuèrent à coups de fleches l'année suiuant mil six cens quatre, voicy ce qu'il en a écrit. F. PETRVS MORENVS, natione Hispanus, ex opido Villalua del Rey, Conuentus Segobiensis alumnus, ad viucam Domini Iaponensem & Chinensem excolendam nauigans, in itinere ad insulam Guadalupensem vnà cum quinque sodalibus Ordinis, Barbarorum sagittis anno Domini M. DC. IV. occubuit. Christianis verò corpora eorum colligentibus, caterisque, qui in ea classe uehebantur, illustria signa apparuerunt, quæ martyrum sanctitatem conspicue demonstrarent.

Monseigneur le Cardinal extrêmement satisfait de l'offre du Reuerend Pere Carré, en fit écrire aussitost à Rome, pour obtenir vne Mission du Pape Urbain VIII. où il eut tant de credit, que sa Sainteté accorda sa demande, fit expedier vn Bref, dans lequel, outre les priuileges, & les faueurs dont il gratifia les nouveaux Missionnaires, il semble déroger assez ouuertement à la donation d'Alexandre VI. en permettant à des Religieux François d'aller à ces isles de l'Amerique, desquelles personne ne pouuoit approcher sous peine d'excommunication, portée dans la Bulle adressée aux Roys de Castille, qui deffend; *Quibuscumque personis, cuiuscumque dignitatis, etiam Imperialis & Regalis status, gradus, ordinis, vel conditionis, sub excommunicationis latæ sententiæ*

N T,
rité du Cha-
Prescheurs,
as les Actes,
que les Sau-
pups de fief-
e, voicy ce
vs, natione
us Segobiensis
Chinensem ex-
Guadalupensem
rorum sagittis
ianis verò cor-
lasse uehebant
m sanctitatem

ent satisfait
it écrire auf-
ion du Pape
ne sa Sainte-
Bref, dans
dont il gra-
ble déroger
exandre VI.
is d'aller à
ersonne ne
mmunica-
oys de Ca-
cuinſcumque
radus, ordi-
te ſententia

DANS L'ISLE DE LA GUADELOUPE. 31

*pœna, quam eo ipſo, ſi contra fecerint, incurrant, diſtrictius inhi-
bemus, ne ad Inſulas, & terras firmas inuentas, & inue-
niendas, detectas, & detegendas, verſus Occidentem & Me-
ridiem, fabricando & conſtruendo lineam à Polo Arctico, ad
Polum Antarcticum, ſive terræ firmæ, & inſulæ inuen-
ta & inueniendæ ſint verſus Indiam, aut verſus aliam
quancumque partem, quæ linea diſtet à qualibet inſularum,
quæ vulgariter nuncupantur, de los Azores, y Capo Verd,
centum leücis verſus Occidentem, & Meridiem, ut præfertur,
pro mercibus habendis, vel quavis alia de cauſa accedere præ-
ſumant, abſque veſtra, ac Hæredum & Succellorum veſtro-
rum prædictorum licentia ſpeciali, &c. Datum Romæ apud
S. Petrum anno Incarnationis Dominicæ M. CCCC.
XCIII. quarto Nonas Maij, Pontificatus noſtri anno primo.
Qui voudra voir au long cette Bulle, la trouuera
dans noſtre Bzouius, au Tome dix-huitième des
Annales Eccleſiaſtiques, en l'an 1493. d'où j'ay tiré
cecy.*

Mais le Bref d'Urbain VIII. leue ces cenſures &
ces obſtacles, en ce qu'il inſtituë nos Religieux, Miſ-
ſionnaires dans ces Indes, ſous la protection du
Tres-Chreſtien Roy de France : Voila comme en
parole le titre de nos priuileges ; *Facultates conceſſæ à
Sanctiſſimo DD. N. Urbano, diuina prouidentia Papæ
VIII. Fratri Petro Pellicano & tribus alijs eius ſocijs ordi-
nis Prædicatorum, deſtinatis Miſſionarijs ad Indos, protectis
Chriſtianiſſimo Rege Gallie.* Et afin d'oſter toute équi-
uoque qu'on pouuoit faire ſur ce mot d'Indos. Le
meſme ſainct Pere s'explique aſſez dans vn autre
Bref enuoyé au Reuerend Pere Armand de la Paix,

specifiant l'isle de la Guadeloupe, il est datté du dix-septième Mars 1644. *F. Armando à Pace ex Nouitiatu Generali Parisiensis ordinis S. Dominici, eiusdem ordinis, Praefecto Missionis ad insulam Guadalupam.* La sacrée Congregation, de propaganda fide, en a fait vn decret tres-avantageux, confirmant la Mission aux FF. Prescheurs, & ordonnant qu'on leur feroit tenir les grands Priuileges dont le Pape les auoit fauorisez. En voicy les propres termes: *Decretum sacra Congregationis de propaganda fide habitæ die V. Decemb. 1645. Referente Eminentissimo D. Card. Albornotio statum insule de Guadalupe, ex relatione à Nuntio Galliarum, transmissa; sacra Congregatio Missionem Dominicanorum ad insulam praefatam confirmauit, & facultates antea expeditas pro Patre Armando à Pace Parisiensi dictæ Missionis Superiore, quem illius Praefectum declarauit, ad eum Nuntium mitti iussit, ut illas ad praefatum Patrem deferri curet. Signé Card. Capponi, avec vn paraphe & vn sceau de cire rouge, & contre-signé de son Secretaire.*

I'ay fait cette digression, pendant que nos deux Capitaines de l'Oliue & Duplessis, sollicitoient puissamment à Paris, ou apres auoir sejourné quelque temps, on leur expedia deux Commissions égales, pour commander chacun dans son quartier, à la moitié du peuple qu'on leur enuoyroit. Les Seigneurs de la Compagnie leur auancerent trois mille liures, pour estre employées dans l'achapt de quatre pieces de canon de Breteüil; de cent mousquets, de cent picques, & de cent corps de cuirasse; ce qu'ils deuoient également partager à leur arri-
uée

uée dans l'isle. Mais comme l'entreprise estoit grande, & exigeoit vne dépense, à laquelle nos deux Capitaines n'auroient sans doute pû suruenir; ils traiterent avec quatre ou cinq Marchands de Dieppe, & s'obligerent reciproquement par contract: sçauoir, les Marchands d'une part, à faire passer à leurs frais 1500. hommes dans la Guadeloupe, & à les assister de viures, iusqu'à ce qu'il y en eut suffisamment dans l'isle pour leur nourriture: & nos Capitaines d'autre-part s'engagerent à leur faire payer vingt liures de petun par teste des habitans passez à leurs frais, (sans prejudicier aux droits de la Compagnie): & de plus, que pendant dix années, personne ne pourroit trafiquer dans cette isle, sinon les Capitaines des nauires enuoyez par les Marchands.

Cela fait, nos Capitaines amasserent en diligence cinq cens hommes, qui presque tous furent obligez à seruir trois ans pour leurs passages; les vns à nos Capitaines; les autres aux Marchands, & à quelques particuliers, 'aux frais desquels ils auoient passé. Monsieur de l'Oliue & Monsieur Duplessis, s'embarquerent avec quatre cens hommes dans le nauires du Capitaine Fel, & environ cent dans la barque de Dauid Michel, sous la conduite d'un nommé la Ramée.

Ils partirent de la rade de Dieppe le vingtiesme May l'an 1635. Nos deux chefs, dont les Commissions estoient égales, auoient desia eu quelque differend touchant la primauté; ce qui fut la racine, &

le commencement funeste de tous les desordres; car si deux Monarques sont incompatibles dans vn Royaume, deux Gouverneurs ne le sont pas moins dans vne isle; principalement lors qu'ils sont d'une humeur differente, comme estoient ces deux Messieurs, dont le premier estoit vn soldat tres-courageux, doüé de quelque bonté naturelle; mais si facile à persuader, que sans beaucoup de Rhetorique, on le faisoit condescendre à tout ce qu'on souhaitoit. Le second estoit d'un esprit plus doux, tres-capable, & d'un bon iugement; il auroit sans doute gardé vne parfaite intelligence avec Monsieur de l'Olieue, si celuy-cy n'auoit esté perpetuellement comme obsédé par vne troupe de plusieurs gens perdus & sans ame, qui luy seruans de conseil peruertissoient tout ce qu'on luy faisoit conceuoir de bon.

La trauersée de toute cette Colonie fut tres-fauorable: Ils arriuerent le vingt-cinquième iour de Iuin à l'isle de la Martinique, qui n'estoit alors habitée que des Sauvages. Le mesme iour nos Religieux y planterent la Croix, au pied de laquelle nos Capitaines appliquèrent les fleurs de lys. Les Sauvages y estoient presens, & comme des singes firent toutes les ceremonies qu'ils virent pratiquer dans cette action, s'agenouïllans & baïsans la terre comme nos François.

Le vingt-huitième de Iuin 1635. veille de saint Pierre & saint Paul, cette nouvelle peuplade arriva à la Guadeloupe: le lendemain nos Peres dresse-

DANS L'ISLE DE LA GVADELOVPE. 35

rent vn Autel, erigerent la croix, bastirent vne Chapelle dans laquelle ils celebrerent le saint Sacrifice de la Messe, & le mois de Septembre suiuant, ayant receu le Bref de leur Mission, en datté du douzième Iuillet 1635. ils en firent la lecture publiquement avec vne satisfaction incroyable de tous les habitans, lesquels depuis ce temps là, leur ont rendu tous les deuoirs d'ouïailles, comme à leurs seuls & legitimes Pasteurs.

Nos deux Chefs n'eurent pas plustost mis pied à terre, qu'ils chercherét vn lieu commode pour habiter: à cét effet, ils parcoururent toute la coste, & apres s'estre beaucoup trauaillez, ils choisirent par mal-heur l'endroit le plus ingrat de toute l'isle, tant à cause que la terre y estoit rouge (& par consequent plus propre à faire de la brique, qu'à recevoir du plan) qu'à cause des montagnes. En ce mauuais lieu, ils déchargerent tout ce qui estoit dans les deux nauires, & partagerent tant les hommes, que les viures & munitions de guerre, non sans beaucoup de bruit & querelle entre ces deux Capitaines.

Monsieur de l'Oliue se plaça à la droite, & fit bastir vn petit fort qu'il nomma, le Fort saint Pierre, parce qu'en ce iour consacré à la memoire de ce Prince des Apostres, ils auoient pris possession de l'isle & arboré les armes de France. Monsieur Dupleffis tint la gauche, & s'habitu enuiron deux portées de mousquet de son compagnon, leurs habitatiōs demeurans separées par vne petite riuere

Cependant nos Capitaines firent vne faute, qui a fait perdre la vie a plus de la moitié de leurs hommes, laquelle fut de ne pas aborder l'isle de la Barboude, habitée par les Anglois, cōme on leur auoit conseillé, dans laquelle a peu de frais, ils eussent pū auoir tout ce qui leur estoit necessaire; si bien qu'ils se trouuerent à la Guadeloupe dans les bois, sans auoir ny manyoc, ny patates, ny pois, ny febues, pour semer; d'ailleurs, n'ayans apporté dans leurs nauires des viures que pour deux mois, ils se virent obligez de retrancher de la liure de paste, qu'ils donnoient tous les iours à chacun de leurs hommes, & d'aller à saint Christophe le quinzième de Iuillet, pour en rapporter du bois de manyoc & de patate pour planter, & des viures pour soulager leurs gens, en attendant le secours qu'on auoit promis de leur enuoyer de France.

Il n'est pas possible de décrire tout ce qu'endura ce pauvre peuple, que ces Messieurs auoient laissez entre les mains de certains Commandeurs, qui les traitoient plus mal que des esclaves: on ne les poussoit au travail, quoy qu'affoiblis par la misere & par la faim, qu'à coups de baston & d'hallebarde; si bien que quelques vns d'entr'eux, qui auoient esté captifs en Barbarie, maudissoient l'heure qu'ils en estoient sortis; ils se donnoient au Diable, pour uen qu'il voulut les repasser en France, plusieurs moururent avec cét horrible blasphème dans la bouche; d'autres s'enfuyrent dans vn Canot, mais ils furent repris à saint Christophe, & eussent esté

DANS L'ISLE DE LA GUADELOUPE. 17

pendus, si la mauuaise intelligence de nos Capitaines ne leur eut sauué la vie.

Je ne sçay de quel auenglement estoient frappez nos deux Chefs ; car quoy qu'ils eussent pris le pre-texte d'aller à saint Christophé , pour y chercher du plan & des viures, ils retournerent à la Guadeloupe le quatorzième d'Aoust , aussi peu chargez de l'un & de l'autre , comme ils en estoient partis ; si bien qu'il fallut bien-tost reduire la liure de paste (qu'on leur donnoit par chaque iour) à cinq onces ; & mesme on ne leur en faisoit la distribution, qu'apres auoir trauaillé iusqu'à midy. Tout ce peuple en estoit reduit au desespoir , & la plus grande occupation de nos Religieux n'estoit pas seulement de consoler ceux qui en estoient capables ; mais d'empescher les vns de se precipiter dans la mer , & d'arracher les cordes des mains des autres , avec lesquelles ils se vouloient pendre : Ceux qui furent assez hardis pour desrober quelque morceau de pain, estoient chastiez comme criminels, quelques-uns furent attachez au Carcan, d'autres furent fouet-tez , & d'autres furent marquez sur l'espaule de la fleur de lys.

Nos François dans l'extremité de leurs maux, au-roient sans doute receu beaucoup de soulagement des Sauuages de l'isle, si leur humeur impatiente ne les eut rebuté ; car ces barbares ne se doutant point du dessein qu'on auoit de leur faire la guerre , venoient souuent les visiter , & iamais les mains vuides ; ayant mesme remarqué que nos gens auoient

*C'est
une espe
ce de ba-
teau, du
quel
nous par-
lerons en
la 5. par.
ch. 1. §. 10*

nécessité de viures, leurs *Pirogues* estoient tousiours remplies de Tortuës, de Lezards, de cochons, de poissons, de cassane, de patates, & de toute sorte de fruiçts du pays. Mais nos gens ennemis de leur propre bon-heur, se plaignent de leur trop frequentes visites, disans qu'ils ne venoient à autre dessein que pour reconnoistre leur foible, & entirer auantage.

Dans cette pensée on en mal-traiçta quelques-vns, & mesme on fut sur le point d'en défaire deux ou trois *Pirogues* qui se presentoient. Les Sauvages, à qui peu de chose donne l'épouuante, s'enfuyrent & ne retournerent plus: on commença bien-tost à ressentir leur absence par la priuation des commoditez qu'ils auoient coustume d'apporter aux habitans. Pour lors on les combloit d'iniures & de maledictions; on crioit qu'ils vouloient faire perir de faim vne partie des François, pour auoir meilleur marché du reste: En vn mot, on concludoit qu'il falloit aller tuër tous les Sauvages, prendre leurs femmes & leurs enfans, & se saisir de leurs biens. Le Reuerend Pere Raymond fit tous ses efforts pour destourner cét orage de dessus la teste de ces innocens mal-heureux. A ses remonstrances Monsieur de l'Oliue quitta ce detestable dessein, & luy promit solemnellement qu'il ne feroit aucun tort aux Sauvages, si auparauant il n'en estoit attaqué: mais en perdant de veuë ce bon Religieux, la premiere conference qu'il auoit avec certains boutefeux, qui luy seruoient de con-

seil, luy faisoit oublier ses promesses & changer de resolution.

Le seizième Septembre, lors que tous nos habitants estoient reduits à la dernière extrémité, on aperceut le navire du Capitaine l'Abbé, fretté par les marchands de Dieppe : à son arrivée tous ces tristes affamez créurent qu'il estoit chargé de viures pour les secourir ; dans cette croyance ils firent quelque demonstration d'allegresse : mais elle fut bien courte, car ce navire ayant amené près de cent hommes, il n'auoit apporté de quoy les nourrir que pour trois mois ; si bien que ce secours si ardemment attendu, ne seruit qu'à les rendre plus misérables.

Tout ce peuple affligé estoit dans vne consternation si estrange, qu'il ne sçauoit à quoy se résoudre. Monsieur de l'Oliue commença tout de bon à traiter avec son conseil, de faire la guerre aux Sauvages ; mais trouuant Monsieur Duplessis fort peu flexible à ses volontez, il s'embarqua dans le navire du Capitaine l'Abbé pour aller à saint Christophe y sonder Monsieur Desnambuc, qui en estoit Gouverneur, & tascher de luy faire agreer qu'on declarast la guerre aux Sauvages. Ce braue Gentil-homme n'y voulut iamais consentir ; au contraire, il tascha de le destourner de cette mal-heureuse entreprise, & luy fit promettre de s'en desister.

Durant son absence, Monsieur Duplessis voyant la misere de son peuple, & les affaires dans vn train de tres-mal reüssir, en conceut vn tel regret ; qu'il en mourut le quatrième de Decembre 1635. Les

Sauuages qui estoient à l'isle de la Dominique, furent auertis de son trépas le mesme iour, & à la mesme heure par vn *Boyé*: Ils le pleurerent & en firent autant de deuil, que s'il eut esté vn des plus considerables d'entr'eux.

Monsieur de l'Oliue auerty de la mort de son compaignon, retourna promptement à la Guadeloupe, s'empara de tout le peuple, & creut, se voyant seul maistre absolu, que tout le monde feroit ioug à ses volontez. En effet, il fit conclure la guerre aux Sauuages le vingtième Ianuier mil six cens trente-six. Pour preuue de cela, ayant apperceu le mesme iour à vne lieue du fort, vn Canot de Sauuage, il commanda des hommes pour les aller massacrer; mais à leur arriuee ils trouuerent qu'ils s'estoient retirez.

Pendant cette conjoncture de temps, arriua que quelques Sauuages prirent vn liét de coton dans le cul-de sac à des Vareurs, au lieu duquel ils mirent vn porc & des fruiets; c'estoit plus que le liét ne valloit; & mesme ceux qui y estoient interessez m'ont asseuré, qu'on le leur faisoit à croire. Or quand cela auroit esté, c'estoit vne simplicité de Sauuage qu'il falloit dissimuler; neantmoins on prit pre-texte là-dessus pour conclure la guerre.

Vn iour que nostre Reuerend Pere Raymond estoit occupé auprès des malades, qui estoient en grand nombre; Monsieur de l'Oliue s'embarqua avec tous les Autheurs de cette conspiration, & s'en allerent, sous pre-texte de chercher vne place plus

plus saine , vers les habitations des Sauvages , qui estoient , où est à present situé le fort Royal : les Sauvages s'estoient prudemment disposez à la fuite , & auoient mis le feu à leurs Cases, amassé & emporté tous leurs viures ; en sorte qu'il ne restoit plus qu'un bon vieillard, nommé le Capitaine Yance , aagé de plus de six vingt ans , avec trois de ses fils , & deux autres ieunes Sauvages : il estoit sur le point de s'embarquer , & comme il vit les François venir à luy , il leur cria plusieurs fois , *France non point fasche*, ne se pouuant mieux expliquer : On luy protesta qu'il ne luy feroit fait aucun tort , qu'il n'auoit qu'à venir en assurance avec ses enfans ; ce qu'il fit aussi-tost.

Quand on se fut saisi de sa personne & de ses fils, Monsieur de l'Oliue changea de face & de discours, l'appella traistre , & luy dit ; qu'il estoit bien instruit de la conjuration qu'il auoit faite avec ses compatriotes , pour venir tuër les François : mais voyant que ce vieil Sauvage le nioit opiniastrement, il tira vne monstre de sa poche , & luy dit ; Tiens, voila le *Maboya* de France (c'est à dire le Diable) qui me l'a asseuré : Ce barbare tout surpris de voir les mouuemens & les ressorts de cette monstre, creut que Monsieur de l'Oliue luy disoit vray : il commença aussi-tost à iniurier ce diable supposé, luy disant qu'il estoit , vn meschant & vn imposteur, & que ny luy, ny les autres Sauvages n'auoient iamais pensé à faire aucun desplaisir aux François.

Monsieur de l'Oliue luy commanda d'enuoyer vn de ses enfans pour arrester les femmes , qui n'étoient qu'à cent pas de là ; ce bon vieillard donna cét ordre ; mais celuy qui fut enuoyé, au lieu de retourner, donna l'épouuante aux femmes , & leur fit auancer chemin vers la Case du Borgne , qui est le fort de sainte Marie : De quoy Monsieur de l'Oliue fut tellement irrité, qu'il fit lier le vieillard , & le fit mettre dans sa chaloupe avec vn de ses fils , lequel on poignarda aussi-tost en sa presence. Cela fait, ils vinrent au pere , qui estoit demeuré tout saisi d'une si horrible cruauté, & apres luy auoir doncinq ou six coups de cousteau , & cinq coups d'espée au trauers du corps , ils le jetterent tout lié dans la mer , la teste en bas ; mais comme ce bon homme estoit d'une nature fort robuste pour son âge, il faisoit encor quelques foibles efforts pour se sauuer , se deslia vne main , & nageoit vers la chaloupe, implorant la misericorde de ces inhumains, avec des cris capables d'amolir des cœurs de tygre; eux au lieu de le secourir par vne cruauté inouye, & par vne rage épouuanteable , l'assommerent à coups d'auirons.

Ils lierent les deux autres , & leur firent commandement de les conduire où estoient les femmes : Vn d'iceux iugeant bien qu'il ne seroit pas plus fauorablement traité que les autres, prit l'occasion d'une falaise, d'une hauteur prodigieuse, de laquelle il se precipita en bas dans des hasiers & des ronces, sans se rompre aucun membre : Quoy qu'il

N T,
d'enuoyer
es, qui n'é-
llard donna
u lieu de re-
s, & leur fit
, qui est le
r de l'Oliue
ard, & le fit
fils, lequel
Cela fait,
ré tout saisi
auoir don-
coups d'es-
ent tout lié
me ce bon
e pour son
rts pour se
vers la cha-
nhumains,
s de tygre;
inouye, &
ent à coups
rent com-
t les fem-
seroit pas
, prit l'oc-
gieuse, de
iers & des
Quoy qu'il

DANS L'ISLE DE LA GVADELOVPE. 43

se fut deschiré tout le corps, il ne laissa pas de se rendre le mesme iour à cinq lieuës de là, où estoient les autres Sauvages avec les femmes, pour les auertir de tout ce qui s'estoit passé. Remarquez icy vn trait signalé de debonnaireté en ce Sauvage, qui contrecarre la cruauté & barbarie des nostres. C'est qu'ayant rencontré au milieu de tous ces Sauvages vn garçon François, sans luy tesmoigner aucun ressentiment, se contenta de luy dire dans son baragoin, *ô Jacques, France mouche fasche, ly matté Karaïbes;* c'est à dire, Jacques les François sont extrêmement faschez, ils ont tué les Sauvages.

Cependant, nos Messieurs dans l'esperance qu'ils auoient de rencontrer les sauuageſſes, marchoiẽt à pas aïslez vers le lieu où ils les croyoient trouuer: Mais Dieu, qui auoĩt vn soin tout particulier de ces innocentes, en disposa autrement; car estans pris de la nuit, & abatus du trauail du chemin qu'ils auoient fait, ils furent contrains de se coucher sur le bord d'une riuierẽ, faisans reposer au milieu d'eux, le sauuage qui leur seruoit de guide: Ils s'y endormirent si profondement, que ce mal-heureux eut le temps de se deslier, & se sauuer à la faueur des bois & de la nuit: à leur réueil ils se trouuerent frustrez de leur attente, & furent obligez de s'en retourner sans conducteur, au trauers des bois, apres auoir visité toutes les habitations des sauuages.

Les Sauvages qui furent auertis par le premier qui s'en estoit fuy, s'auiserent d'une ruse qui cousta bien cher aux habitans; car voyans qu'ils auoient

beaucoup de manyoc meur dans leurs jardins du petit Carbet, ils le couperent au raz de terre; de sorte que nos François enrageoient de faim, sur les viures qu'ils fouloient aux pieds sans les connoistre.

Nos gens estans retournez, s'emparerent des habitations des Sauvages, deschargerent tout ce qu'ils auoient, & y laisserent quelques hommes pour les garder, en attendant qu'on y ameneroit tous les autres. Ils reuiennent au fort saint Pierre, les mains toutes rouges du sang de ces innocens, & leurs ames noircies de ce massacre. Le bruit de cette guerre & de ce qui s'y estoit passé, vint aux oreilles du Reuerend Pere Raymond; ce bon Pere fut aussi tost trouuer le Gouverneur, & luy remontra avec vn grand zele, qu'il ne luy estoit pas permis de faire la guerre sans sujet, à vne nation libre, non plus que de luy raurir iniustement ses biens; que l'intention du Roy & des Seigneurs de la Compagnie estoit, qu'on ne fit aucun tort aux Sauvages; au contraire qu'on maintint la paix avec eux, & qu'on trauailla à leur conuersion. Aussi-tost cette cabale qui auoit porté Monsieur de l'Oliue à vne action si iniuste, de laquelle il a eu tout le temps de se repentir, conspira contre ce vertueux Religieux, & persuada à ce Gouverneur, qu'il estoit Espagnol dans l'ame, qu'il s'en falloit défaire en le releguant dans quelque isle au milieu de la mer: ce qu'ils eussent executé, sans la crainte qu'ils eurent que le peuple ne les en empescha.

DANS L'ISLE DE LA GVADELOVPE. 45

Il n'est pas croyable combien ils firent pâtir nos Peres pendant ces desordres : mais Dieu, qui ne laisse rien d'impuny, commença bien-tost à leur faire ressentir le chastiment deu à de semblables crimes; car les Sauvages se resolurent à faire vne guerre ouverte à nos habitans, & à vanger par le venin de leurs flèches les outrages qu'ils auoient receu d'eux. Pour cet effet, ils quiterent l'isle de la Guadeloupe, & se retirerent dans celle de la Dominique, qui n'en est éloignée que de sept lieuës; ils y laisserent neantmoins les plus industrieux d'entr'eux, pour épier les déportemens des François, & reconnoistre leur foible.

Ils firent plusieurs incursions sur eux, dans lesquelles ils tuèrent soixante ou 80. hommes à diuerses fois, & prirent quelques prisonniers : ils sçauoient si bien se seruir de l'occasion, qu'ils les attaquoient souuent au dépourueu & à leur auantage. Ils y manquerent vne fois bien lourdement; car vn mois apres la guerre declarée, ayans découuert que Monsieur de l'Oliue faisoit trauailler quelques hommes dans vn desert assez éloigné de son Fort; ils armerent promptement cent cinquante ou deux cens hommes au plus, les embarquerent dans trois Pirogues, & vinrent avec dessein de les surprendre: Nos François les ayans apperceus de loin, eurent le temps de se disposer à les recevoir, & à leur dresser des embusches : Monsieur de l'Oliue leur fut au deuant, accompagné seulement de dix ou douze de ses meilleurs hommes, mais bien armez. Les

Sauuages mirent pied à terre, & ne se défiants nullement de l'embuscade, ils eurent aussi-tost les François à leur rencontre, sur lesquels ils firent pleuvoir vne gresle de fleches l'espace d'un demy quart-d'heure, sans en blesser vn seul : mais apres auoir esté contrains de lascher pied, ils coururent vers leurs Pirogues pour se rembarquer; & quoy qu'ils fussent fort pressez, ils se separerent en deux bandes, dont l'une ramassoit les morts & les blessez, pendant que l'autre soustenoit le choc, & se battoit avec beaucoup de generosité : la violence des nostres ne les pust empescher, qu'ils ne remportassent tout leurs morts, & ne reconduisissent leurs blessez, excepté vn qu'ils laisserent sans ame sur la place du combat. On tient qu'ils y perdirent vingt-quatre ou 25. hommes, outre vn grand nombre de blessez. Ils y laisserent aussi deux de leurs Pirogues pleines de leurs liets, & autre petit butin de sauuage.

Sur la fin d'Octobre de l'année suiuate mil six cens trente-six, les Sauuages ayans remarqué que vingt-cinq ou trente François faisoient vne habitation à la Capsterre, firent vn gros de sept cens ou huit cens hommes, tirez de toutes les isles qu'ils habitoient, & vinrent à la Guadeloupe, esperans de les surprendre au travail & sans deffense : mais il se rencontra heureusement que c'estoit vn iour de Feste, qui n'estoit pas marqué dans le Kalendrier des Sauuages : Nos François estoient disperez çà & là; les vns à la promenade, les autres à la pesche; si bien qu'ils apperceurent de loin les sauuages;

alors vn chacun se prit à courir vers vn petit Fort de pallissades qu'ils auoient fait : mais les Karaïbes courans plus viste qu'eux, en blessèrent six ou sept à coups de flesches, & en tuèrent quatre ; tout le reste se deffendit fort courageusement, mirent à mort plusieurs sauuages, entre lesquels il y en eut vn, que l'on a creu estre vn François renegat : Ce mal-heureux apres auoir pillé les ornemens de nôtre Eglise, foulé aux pieds vn Reliquaire, & mis en pieces vn Crucifix ; prit vn tison pour brusler la Chapelle ; mais la Iustice de Dieu le talonnant de près, il fut tué le tison à la main : Les sauuages voyans la genereuse resolution des nostres, se retirerent avec perte de quinze ou vingt hommes, & grand nombre de blesez.

Cette guerre par la permission de Dieu, auoit jeté dans le cœur de nos habitans vne telle terreur panique, que toute chose leur faisoit peur, comme autrefois à l'infortuné Caïn. Les feüilles rouges du bois, leur sembloient estre des sauuages, & leur faisoient donner l'allarme à toute l'isle ; vn arbre flottant sur la mer, estoit pris par eux pour vne Pirogue chargée de leurs ennemis ; de forte qu'ils n'auoient aucun repos, & ne sçauoient en quel lieu ils estoient en assurance. La famine y estoit si grande, qu'on en a veu quelques-vns manger les excréments de leurs camarades ; les autres broutoient l'herbe comme les bestes : Ils s'écartoient quelquefois dans les bois pour trouuer à manger, où bien souuent ils rendoient l'ame, faute de nourriture : on

en a trouué plusieurs mangez des chiens , qui estoient autant ou plus affamez que leurs maistres: les maladies en faisoient mourir beaucoup faute de secours & de viures : Nos Peres en enterroient assez souuent trois ou quatre dans vne mesme fosse.

Il est aisé à iuger que Dieu tenoit manifestement la main à cette horrible punition, veu l'abondance dans laquelle estoit l'isle pour lors, comme nous verrons dans la troisiéme & quatriéme partie de cette histoire. Ce qui me confirme dans ce sentiment , est l'erreur que firent les Pilotes qui conduisoient le nauire du Capitaine Barbeau , chargé de viures & de prouisions pour la Guadeloupe; lesquels estans arriuez à la hauteur de quinze degrez , & n'ayās plus qu'à suiure la route de l'Est à l'Ouest, c'est à dire, del'Orient à l'Occident, ils se fouruoyerent en sorte qu'ils allerent aborder la terre de la Floride , distante pour le moins de cinq cens lieuës de la Guadeloupe. Erreur tel que depuis qu'on nauige surmer, on en a fort peu veu de semblables. Peu de temps apres le Gouuerneur fut traouillé de si estranges conuulsions, qu'à tous momens , on le tenoit pour mort : En fin , il perd la veüe & vn peu apres le gouvernement de l'isle de la Guadeloupe, de laquelle il fut contraint de se retirer : Mais cette bonté de Dieu , qui mesle tousiours sa misericorde avec sa iustice , luy fermant les yeux du corps , luy fit ouurir ceux de l'ame; en sorte que reconnoissant ses fautes , il en fit penitence , vesou depuis fort Chrestienement , & fit vne fin assez heureuse.

Quant

N T,
chiens , qui
urs maîtres:
oup faute de
erroient assez
e fosse.

manifeste-
veul'abon-
ors, comme
ième partie
ans ce senti-
qui condui-
, chargé de
pe; les quels
degrez , &
Oùest, c'est
urvoyent
de la Flori-
lieux de la
on nauige
bles. Peu de
de si estran-
n le tenoit
a peu apres
pe, de la-
Mais cette
misericorde
corps, luy
onnoissant
depuis fort
heureuse.

Quant

DANS L'ISLE DE LA GUADELOUPE. 49

Quant aux autres , si ie ne craignois de me rendre importun , ie ferois voir par leur fin desastreuse, qu'il ne fait pas bon se joüir à Dieu , puis qu'il n'en a pas laissé vn seul impuny , & qui n'ait seruy d'vn épouuantable exemple à la posterité.

Tant de maux estoient plus que suffisans , pour faire releuer les cœurs & les yeux de nos François vers celuy , qui ne chastie que pour faire implorer sa clemence. En effet , le peu de gens de bien qui restoit dans la Guadeloupe vnis au Reuerend Pere Raymond , auquel les miseres de ce peuple estoient aussi sensibles que les siennes propres ; faisoient d'incessantes prieres à Dieu, pour estre secourus dans cette necessité extrême , & à ce qu'il plust à cette ineffable bonté de retirer tant soit peu sa main vangeresse de dessus eux , & leur faire respirer vn siecle plus doux.

Leurs prieres furent exaucées dans vn temps ou selon les apparences humaines , ils ne pouuoient estre secourus ; car l'isle de la Guadeloupe estoit tellement décriée en Europe , que pas vn nauire ny vouloit aller, ny mesme mouïller l'ancre estant aux isles; les Marchands de Dieppe, qui s'estoient ruynez à faire des embarquemens pour la peupler, voyans que leur bien profitoit si mal , perdirent courage , l'abandonnerent tout à fait , & quelques-uns en furent si fâchez , qu'ils en moururent de déplaisir : D'ailleurs , les Seigneurs de la Compagnie s'ouloyent si peu les habitans, qu'ils furent contrains, apres auoir tenu conseil en l'absence de Mon-

G

sieur de l'Oliue, d'implorer le secours de Monsieur le General de Poincy.

Ce genereux Lieutenant du Roy affligé de leur disgrâce, leur enuoya deux cens cinquante hommes, sous la conduite de Monsieur de la Vernade, & de Monsieur de Sabouilly, Gentil-homme fort confideré, pour auoir rendu de tres-grands serui-ces au Roy, dans ses armées en France & en Allema-gne.

Le secours spirituel arriua le lendemain, composé de six Religieux : à sçauoir, du Reuerend Pere Nicolas de la Mare, tres-fameux Docteur de Sorbonne, personnage autant recommandable pour la sainteté de sa vie, que pour sa grande doctrine, du Reuerend Pere Jean de saint Paul, de trois Freres Conuers, & de Moy.

A nostre arriuée nous trouuafmes, que le Reuerend Pere Raymond supportoit depuis trois ans tout le faix de cette Mission, trauaillant infatigablement luy seul au soulagement spirituel de nos François, dans lequel trois ou quatre autres auroient trouué assez d'employ pour s'occuper. Il estoit temps de l'assister, car il estoit reduit dans vne si grande misere, qu'il n'estoit plus couuert que d'un méchant habit de toile; outre ses trauaux (qui ne sont conceuables qu'à ceux qui en ont esté les spectateurs) il estoit dans vne necessité si grande de toutes choses, & souffroit des peines si affligeantes, que ie me suis mille fois estonné, de ce qu'un homme mortel ait tant enduré sans mourir. Il nous

DANS L'ISLE DE LA GVADELOVPE. 51

recut comme des Anges descendus du Ciel ; Et apres nous auoir mené dans la Chapelle de nostre-Dame du saint Rosaire, & là chanté le *Te Deum*, en action de grace, il enuoya chercher du pain pour nous donner à manger, ny en ayant pas vn seul morceau dans la case : nous fûmes tous plus consolez de cette grande pauvreté, que si nous eussions rencontré toutes les mines d'or des Indes, chacun de nous reputant à vn bon-heur extrême d'estre fait digne de patir pour la gloire de Iesus-Christ. Le Reuerend Pere de la Mare, apres s'estre deüement informé de la disposition des habitans, nous distribua à chacun vn quartier de cette vigne de nostre Seigneur pour y trauailler, & y faire tout ce que nous croitions necessaire, à ce qu'elle porta des fruits dignes de la vie eternelle.

Nous mîmes tous la main à l'œuvre, avec vne grande ferueur, & commençâmes chacun dans son canton à prescher, catechiser, administrer les Sacrements, & à solliciter les malades qui estoient en tres-grand nombre par toute l'isle.

Plus des trois quarts de ce secours nouuellement arriué, moururent ; quelques-vns en attribuent la cause aux Chefs, qui les retenoient par force pour trauailler dans leurs habitations, quoy qu'ils n'y fussent nullement obligez : les autres au mauuais air de l'isle, qui pour lors n'estoit pas encore decouverte des bois : en fin, les autres à la diserte des viures. Pour moy ie crois qu'il y auoit vn peu de l'vn & de l'autre ; sur tout, que la tristesse qu'ils auoient

de se voir détenus , & empeschez de faire leur profit, comme ils esperoient, en a plus fait mourir que le reste. Cependant, c'estoit la chose la plus pitoyable du monde à voir. Il y auoit presque deux cens hommes malades au logis de Monsieur de la Vernade, tous couchez sur la terre, ou au plus, sur des roseaux, dont la pluspart estoient reduits aux abois, veautrez dans leurs ordures, & sans aucun secours de perfonne: Je n'auois pas plustost fait à l'un; qu'il falloit courir à l'autre; quelquefois pendant que j'en enseuelissois vn dans des feüilles (il ne falloit pas parler de toile en ce temps là) ie n'entendois que des voix mourantes, qui disoient; Mon pere, attendez vn moment, il ne vous coustera pas plus de peine pour deux ou pour trois, que pour vn seul, & le plus souuent il arriuoit ainsi, car j'en enterrois assez communément deux ou trois dans vne mesme fosse; de sorte, que nonobstant la diligence & les soins de nos Chefs, nos François estoient sans doute à la veille de retomber dans le precipice de leur premiere infortune: car quoy que Monsieur de Sabouilly ne se donnast aucun repos, & qu'il fut perpetuellement en course à faire le tour de l'isle dans vne chaloupe, dans laquelle il auoit tousiours dix ou douze hommes armez avec soy: neantmoins les Sauvages enfléz & encouragez, tant par les auantages journaliers qu'ils auoient sur nous, que par les victoires remportées depuis peu sur les Anglois, faisoient plus opiniastrement la guerre qu'au parauant.

Monfieur de Saboüilly les eut deux ou trois fois en fa rencontre. A la premiere, apres auoir long-temps foustenu le choc de fept à huit cens Sauuages, il fut contraint de fe battre en retraite, & d'abandonner fon canot, que ces Barbares mirent auffi-toft en pieces. A la feconde rencontre, il fut plus mal traité qu'à la precedente; à cette fois Monfieur de Saboüilly auoit donné le mot à Monfieur de la Vernade, à ce qu'il le vint trouuer avec toutes fes forces; celuy-cy fe mit en chemin avec plus de quarante hommes armez: mais les pluyes furent fi abondantes, qu'il fut contraint de relafcher. Il y auoit defia quelque refroidiffement entre ces deux Meffieurs, ce qui donna occafion à quelques-vns de croire, que c'eftoit vne piece faite à la main, & que Monfieur de la Vernade ne prit l'occafion de cette pluye pour fe retirer, que pour laiffer fon compagnon dans le peril de la mort, qu'un autre moins genereux, & moins adroit que luy n'eut iamais euité; car apres s'eftre long-temps batu en pleine mer, auoir tué quinze ou feize Sauuages, & bleffé plufieurs des autres; ces Barbares affoiblis par la mort de leurs compagnons, ne fe rebuterent nullement; au contraire le ferrent de fi près, que luy ayant bleffé cinq hommes, defquels trois moururent vn peu apres, ils donnerent vn coup de fléche dans le bras droit de fon pilote; ce qui le contraignit de quitter la mer, & de fe retirer dans vn petit iflet, où ils le tinrent affiégué l'efpace de trente-fix heures, & luy décocherent vne fi grande quantité

de flèches, qu'il en auoit de quoy charger sa chaloupe, s'il les eut voulu ramasser. En fin, voyans qu'il estoit resolu de leur vendre sa vie bien chere, ils perdirent cœur, & leuerent le siege, luy disans vne infinité d'iniures.

D'ailleurs, toute l'isle estoit dans vn murmure general, & à la veille de faire vne ligue, ou plustost vne guerre ciuile, plus dangereuse que celle des Sauvages; & ce à cause que les Chefs opprimoient les anciens habitans, iusqu'à prendre à viue force leurs viures, sans mesme épargner les Ecclesiastiques. Alors, les anciens habitans commencerent à maudire le secours; chacun retiroit son épingle du jeu, disant qu'il n'auoit nullement approuué le conseil de demander du secours, quoy qu'en verité ils l'eussent tous tres-ardamment desiré.

En ce temps, Monsieur Aubert Capitaine de l'Isle de saint Christophe, estant à Paris pour quelques affaires de Monsieur le General de Poincy, fut pourueu du gouvernement de la Guadeloupe, par les Seigneurs de la Compagnie: Ce Capitaine à son arriuée rendit designalez seruices à ces Seigneurs & aux habitans de la Guadeloupe, desquels il a esté autant mal recompensé, qu'il en deuoit estre regardé de bon œil: car passant par l'isle de la Dominique, il se comporta avec tant de prudence & d'adresse, qu'il fit venir les Sauvages à son bord, auxquels ayant fait entendre qu'il venoit pour gouverner la Guadeloupe, qu'il vouloit estre leur Compere, & leur bon amy, mesme qu'il vouloit les deffen-

dre contre ceux qui leurs faisoient la guerre; à force de caresses & de presens , il leur fit promettre de retourner à la Guadeloupe , & fit vne forme de paix telle quelle , & autant solide qu'elle se pouuoit faire avec les Sauvages.

A son arriuée, qui fut à la fin de Septembre mil six cens quarante, il publia cette paix, laquelle nous receusmes avec la pluspart des habitans , comme la plus agreable nouuelle qu'on nous pouuoit annoncer : mais ceux qui auoient esté du conseil de la guerre , & plusieurs autres de cette mesme farine, ne la peurent aucunement gouster , disans qu'il estoit impossible de faire vne bonne reconciliation avec les Sauvages, & que pour leur regard, ils ne les admettroient iamais dedans l'isle qu'à coups de mousquets : mais hélas , qu'est-ce de douter & se méfier de la bonté & misericorde de Dieu ! car il leur arriua , au moins à plusieurs , tout de mesme qu'à ce mal-heureux Prince , qui doutant du renui-taillement de la ville de Samarie , fut écrasé sous les chariots qui portoient le mesme secours : car Monsieur Aubert ayant fait monter vne barque qu'il auoit apportée de France , s'estant mis dedans luy vingtième pour aller à saint Christophe , & s'estant arresté quelques iours à pescher des tortuës , & des lamentins pour y porter; la barque fut surprise d'un puissant coup de vent, son brat sous ses voiles le troisième Fevrier mil six cens quarante & vn, & entraîna toute cette detestable cabale au fond de la mer, & peut-estre au fond des enfers. Monsieur Aubert

se sauua avec dix des plus gens de bien , sur des planches & des aurons; Et ce que ie trouue d'estonnant & digne de remarque en cecy , c'est que ceux qui furent guarantis de ce naufrage ne sçauoient aucunement nager , & presque tous ceux qui se noyerent, nageoient comme des poissons.

Cependant, Monsieur Aubert fit grande diligence, pour empescher qu'en quelque lieu que les Sauvages abordassent dans l'isle, on ne parut point sur le riuage avec des armes , & qu'encor bien qu'on se tint tousiours sur ses gardes, on ne leur donnaist aucune matiere de soupçon. Ils ne manquerent pas à la promesse qu'ils auoient faite , s'en vindrent aborder à la grande Ance, & s'enquirent du logis de Monsieur Aubert, où ils furent aussi-tost conduits. Quand ils furent deuant la maison, on ne vit iamais des gens plus circonspects , & plus défiants; en effet, c'estoit vn peu trop hazarder le pacquet: car si Monsieur Aubert eut esté tel que son predecesseur, sans doute qu'on leur auroit fait vn fort mauvais party.

Après auoir fort long-temps contemplé toutes les auenuës , épié tous les gestes & mouuemens de nos François , & s'estre enquis plusieurs fois si on n'estoit plus fasché contr'eux; ils députerent deux des leurs les plus dispos, avec de tres-beaux Ananas dans leurs mains. Cependant la Pirogue demeurroit tousiours à flot , & en estat de se sauuer, en cas qu'on fit du tort aux deputez.

Monsieur Aubert de son costé donna ordre de
faire

faire promptement cacher toutes les armes ; luy-mesme leur fut au deuant sans son épée , les caressa , & les conduisit dans sa case , où ils furent dans de perpetuelles inquietudes , iusqu'à ce qu'ils eussent beu vn coup ou deux d'eau de vie : ce qui les ayant vn peu remis de leurs apprehensions, ils furent aussitost inuiter leurs compagnons à descendre , pour participer au bon traitement qu'on leur faisoit : ils le firent , en sorte neantmoins qu'il en demeuroit tousiours plus de la moitié dans la Pirogue , en estat de pouuoir faire retraite , en cas de desordre. En fin , apres beaucoup d'entretien tel qu'on le peut auoir avec des gens qui parlent plus par signes que par paroles , & qui n'ont pas beaucoup plus de raison que des brutes ; promesses furent reciproquement faites de part & d'autre , de ne se faire iamais aucun tort , & de se traiter dorefnauant comme amis ; apres quoy ils s'en retournerent les mains pleines de presens , le ventre remply d'eau de vie , & l'esprit tres-satisfait.

Ce bon acueil fait aux premiers, fut plus que suffisant pour attirer les autres ; (les Sauvages ayant cela qu'ils ferôt cent lieuës , & s'exposeront à tous les hazards , pour se trouuer à la desbauche de quelque bouteille de vin) outre que les necessitez qu'ils auoient des denrées des Europeans , comme haches , cousteaux , serpes , & autres choses semblables , les pressoient de fort près.

Ils recommencerent donc leurs anciennes visites , non sans grand profit des habitans : car outre qu'ils

nourrissoient presque toute l'isle de tortuës, de cochons, de lezards, de poissons boucânez, & des fruits du pays ; ils apportoiient quantité de beaux carets, des liëts de coton, & tout plain de petit butin qu'ils auoient rapporté de la deffaite des Anglois, lesquelles choses ils donnoient pour des bagatelles.

Le me rencontray à la descente de la seconde Pirogue, qui vint dans l'isle pour affermir la paix. Le premier des Sauuages qui mit pied à terre, vint droit à moy, comme s'il m'eut connu de longue main, & me prenant par le poing, il fit vn signe de Croix sur ma manche, & la baisa plusieurs fois : il me demanda en langue Espagnole vn Chapelet, & l'ayant interrogé de ce qu'il en vouloit faire, il fit réponse que c'estoit pour prier Dieu ; quoy qu'en effet, il n'eut autre dessein que de le pendre à son col, comme les autres, & en faire parade ; car j'ay sceu depuis que ce mal-heureux auoit esté dix ans esclau en Espagne, qu'il auoit esté instruit & baptisé, & qu'ayant trouué moyen de se sauuer, en les quitant il auoit renoncé au Christianisme. Il ne faut esperer autres choses des Sauuages, qui sont tant soit peu sur l'âge, & qui se sont desia froté au pillier de la feneantise, & trop grande liberté.

Le bruit de cette paix s'estendit par toutes les isles circonuoisines, voir mesme iusqu'en France ; de sorte que plusieurs personnes tant des isles voisines que de la France, venoient prendre des places dans la Guadeloupe. L'isle se peuploit, se découuroit, s'embellissoit & deuenoit meilleure de iour en

T,
tuës, de co-
& des fruits
eaux carets,
butin qu'ils
ois, lesquel-
lles.

Seconde Pi-
la paix. Le
terre, vint
de longue
vn signe de
eurs fois : il
Chapelet, &
faire, il fit
quoy qu'en
endre à son
de; car i'ay
esté dix ans
uit & bapti-
quer, en les
e. Il ne faut
ui sont tant
té au pillier

r toutes les
en France;
es isles voi-
des places
se décou-
de iour en

DANS L'ISLE DE LA GVADELOVPE. 59

iour. Les habitans commencerent deslors à tra-
uailer en toute seureté, & à faire grande quantité
de petun, qui passe sans contredit pour tres-excel-
lent. Les nauires qui ne sont attirez que par la mar-
chandise, & par le bon gouuernement, commen-
cerent à la frequenter, & mesme la pluspart des Ca-
pitaines de nauire reconnoissans la bonté, & la
beauté de l'isle, y prenoient des places & des habi-
tations, où ils amenoient quantité de monde. En
fin, la Guadeloupe estoit dans vn tres-bon chemin,
& si cela eut continué long-temps, elle seroit la plus
peuplée de toutes les isles, comme estant la plus bel-
le, la plus grande, & la meilleure.

Le peuple s'augmentant, nos trauaux redou-
bloient, & c'est merueille que nous n'y ayons tous
succombé; car outre les peines que nous prenions
auprès du peuple, nous estions contrains de bastir
nos cases, & d'aller nous-mesmes querir le bois de
nos petits bastimens sur nos épaules, à plus d'vne
grande demy-lieuë dans la montagne. Nous cou-
pions aussi sans l'assistance de personne, le bois de
nos habitations, qui n'est pas vn petit trauail. En
outre, il nous falloit cultiuer la terre, & planter nos
viures, si nous en voulions auoir. Je me suis mille
fois estonné que depuis dix-neuf ans, de onze Re-
ligieux qui y ont fait tant soit peu de residence, il
n'en soit mort que sept, veu les fatigues qu'il nous
a fallu essuyer. Quant à nostre façon de viure, ou-
tre l'abstinence de viande que nous y auons tous-
jours gardé, aussi bien que nos ieusnes de sept mois

l'année: C'est assez de dire que la plupart du temps, nous estions reduits à ne manger que des patates, lesquelles manquoient bien souuent, & du pourpier sauuage cuit au sel & à l'eau. Le reste de l'année nous ne faisons guere meilleure chere, nous auons mené cette vie austere, iusqu'à l'année 1647. que le Reuerendissime Pere Turco, General de nostre Ordre, modera beaucoup de nos rigueurs. Nostre pain est de la cassaue, fait de racine en la façon que nous dirons cy-apres. Nostre boisson ordinaire est de l'eau, ou au plus du ouÿcou, qui est comme de la bierre. Nous couchons sur des clayes faites de cordes de mahot. Voila ce qui regarde nostre forme de vie.

L'an mil six cens quarante & vn, le cinquième d'Octobre, deux bons Religieux enuoyez de Paris pour nous secourir, arriuerent heureusement en cette isle. A sçauoir, le Reuerend Pere Vincent Michel, & le Reuerend Pere Dominique de saint Gilles. Le premier estoit considéré parmy nous comme vn vray Saint, mais nous n'eûmes pas le bon-heur de le posseder long-temps: car à peine fut-il arriué, qu'il fut atteint d'une courte haleine & mal d'estomach du pays, qui luy fit faire le voyage des Indes en Paradis. Ce bon pere nous ayant predit le iour, & l'heure déterminée de son trépas; les yeux ficez au Ciel, le visage riant, & le Crucifix collé sur sa bouche, rendit sa tres-pure & tres-sainte ame à son Createur, le dix-huitiesme Nouembre en suiuant. Le second, voyant son cher compa-

DANS L'ISLE DE LA GVADELOVPE. 61

gnon decedé, s'employa de toutes ses forces à nous soulager; & quoy qu'il fut le plus foible de toute la troupe, il faisoit autant que pas vn de nous, en ce qui regarde le salut des ames, & ce avec tant de confiance, qu'apres auoir trauaillé presque cinq ans sans relasche, il mourut dans le champ comme vn braue soldat de Iesus-Christ. Sa vie exemplaire, & le zele qu'il auoit pour conuertir les ames, l'ont fait regretter de tous les habitans apres sa mort.

Iusqu'alors, quoy que nous estimassions nos trauaux, & mesme nos vies pour bien employées au seruice de tant de pauures Chrestiens, & pour maintenir dans cette isle la foy Orthodoxe, laquelle se feroit tout à fait abolie sans nos veilles & nos diligences: Cependant vn seul regret nous restoit, de ce que nous ne pouuions mettre en execution nostre premier dessein, à sçauoir de prescher l'Euangile aux Sauuages. Nous ne demandions rien avec plus d'instance à Dieu, aussi ne souhaitions-nous autre chose avec plus d'ardeur, puisque c'estoit ou uisoit directement nostre Mission.

Le Reuerend Pere de la Mare; voyant la paix s'affermir de iour en iour, la grande familiarité des Sauuages avec les François, & que mesme ils faisoient instance pour emmener vn de nos Religieux avec eux, creut qu'il n'auroit iamais vne plus fauorable occasion, & partant qu'il ne la deuoit laisser échaper; il fit donc dessein d'y aller luy-mesme, en communiqua avec Monsieur le Gouverneur, lequel pour luy complaire témoigna de l'approuuer, avec

promesse de le fauoriser dans son entreprise, quoy qu'il n'eut rien moins dans l'esprit; car le Reuerend Pere de la Mare, apres auoir fait promettre au Capitaine d'une Pirogue de Sauvages, de le porter à la Dominique; il me prit vne nuit pour son compagnon, avec vn de nos Freres Conuers, & nous ayant fait embarquer dans vn petit Canot, il se fit conduire chez Monsieur le Gouverneur pour le semondre de sa promesse. Son arriuée éclata, estant vne chose extrêmement rare de le voir en campagne, & mesme le Gouverneur prit de là occasion pour s'excuser, disant; que s'il s'estoit embarqué en cachette, il auroit secondé son dessein de tout son pouuoir; mais que le peuple estant témoin comme il approuuoit sa sortie, s'il arriuoit que les Sauvages luy fissent du tort, on ne chercheroit point d'autre garand que sa teste: C'est pourquoy, il le supplia de l'excuser, si pour cette fois il ne luy pouuoit accorder sa demande, l'assurant neantmoins qu'il luy permettroit de sortir quand il luy plairoit, pourueu qu'il s'y comportât si dextrement, que le peuple ne s'apperceut point qu'il luy eut permis: toutes ces belles assurances n'estoient que des échapatoires; car tout aussi-tost il en donna aduis à Monsieur le General de Poincy, & luy faisant entendre qu'il en pourroit arriuer quelque accident, qui pourroient renoueler la guerre; & qu'ainsi il enuoya au plustost vn ordre au Pere pour desister de son entreprise. Cét ordre arriua vn peu trop tard; car le Reuerend Pere de la Mare se voyant ainsi re-

N T,

prise, quoy
e Reuerend
mettre au Ca-
le porter à la
son compa-
rs , & nous
not , il se fit
r pour le se-
lata , estant
r en campa-
e là occasion
embarqué en
a de tout son
noin comme
e les Sauua-
heroit point
arquoy , il le
ois il ne luy
urant neant-
quand il luy
dextrement,
l luy eut per-
ient que des
onna aduis à
y faisant en-
e accident,
& qu'ainsi il
r desister de
u trop tard;
ant ainsi re-

DANS L'ISLE DE LA GUADELOUPE. 63

mis de iour à autre, se seruit de l'occasion d'une autre Pirogue , & fit partir secrettement le Reuerend Pere Raymond, avec le Frere Charles , deux Religieux veritablement dignes de cette commission : il leur donna ordre de reconnoistre & de rechercher curieusement ce qu'il y auroit à faire parmy les Sauvages, de quelle façon il se faudroit comporter en leur endroit, & qu'ils luy en vinssent rendre compte dans trois semaines , ou dans un mois pour le plus tard.

A la venue de ces deux Religieux dans l'isle de la Dominique , le Diable sembla jouïr de son reste, pour les faire massacrer, ou au moins les en chasser: Il parla aux Sauvages par la bouche de leurs Rioches (qui sont certains marmousets de coton) leur donnant faussement à entendre, que les François n'auoient autre dessein que de leur faire le mesme traitement, qu'on leur auoit fait dans le reste des isles, dans lesquelles ces nations estrangeres s'estoient tousiours insinuées par de petits commencemens, par apres s'étans acruës petit à petit, elles les auoient dépouillées de leurs biens, chassées de l'heritage de leurs ancestres , priuées de leurs terres , & cruellement massacrez. Le Capitaine Baron (c'est le nom du Sauvage qui auoit emmené nos Religieux) entendant les murmures de ses compatriotes , en donna aduis au Reuerend Pere Raymond, l'assurant qu'il le protegeroit autant qu'il luy seroit possible, quoy qu'il sembla quasi conuaincu par les apparantes raisons des autres Sauvages. Mais le Reuerend Pere



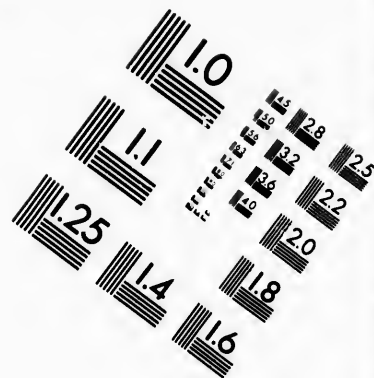
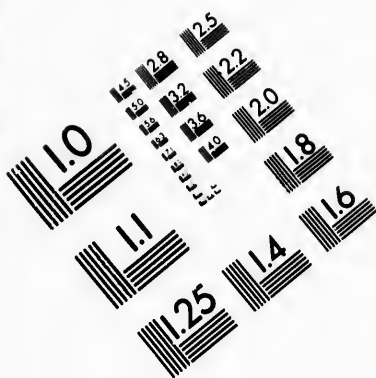
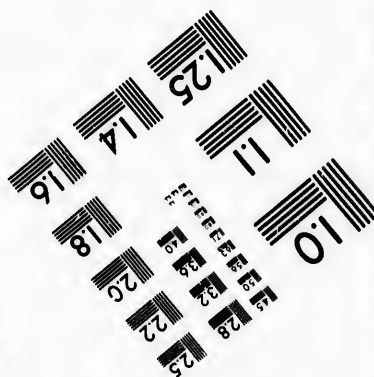
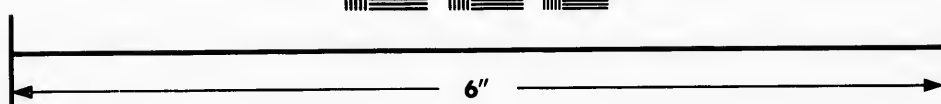
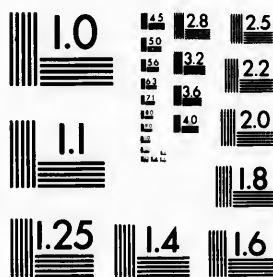


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



Raymond l'ayant desabusé ; il conuoqua tous les autres Sauvages à vn vin general (qui est vne desbauche de laquelle nous parlerons en son lieu.) La plupart estant assemblez , il prit la parole en faueur de ses hostes , desquels il tiroit desia plusieurs petits presens ; & afin d'haranguer avec plus d'autorité , & se rendre le peuple plus attentif , il prit vne cotte ou juppe d'une Dame Angloise qu'il auoit butiné à la guerre , & s'en vestit ; en sorte que , ce qui deuoit estre attaché sur les reins , estoit lié autour de son col. En cette posture il monta sur vne petite éminence de terre , commença à crier à plaine teste , & à haranguer avec tant de prolixité , que plus de la moitié de son auditoire s'en alla tout murmurant : mais les plus amateurs de la paix , goustèrent ses raisons & témoignèrent à nos Religieux , qu'ils se resjouysoient extremement de leur venuë.

Le Diable ayant manqué son coup en cette occasion , se seruit d'une autre inuention d'autant plus dangereuse , qu'elle estoit dans vne mauuaise teste , c'est à dire , dans la teste d'une femme. C'estoit vne des femmes du Capitaine le Baron , ou pour mieux dire , vne vieille Megere , à laquelle le Demon persuada de ruër nos Religieux ; elle leur dit son dessein , & se mit en deuoir de l'exécuter : mais vn de ses propres enfans , qui auoit conceu quelque bonne volonté pour le Reuerend Pere Raymond , voyant sa mere poussée d'un si mauuais genie , prit vne selle à trois pieds , & luy en frota si bien la teste & le corps , qu'il l'a guarit d'une si mauuaise maladie.

Pendant

DANS L'ISLE DE LA GVADELOVPE. 65

Pendant trois mois que le Reuerend Pere Raymond demeura dans la Dominique, il tascha de se perfectionner dans la langue des Sauvages: il en assembloit tous les iours le plus grand nombre qu'il pouuoit, leur apprenoit l'oraison Dominicale, le Symbole des Apostres, & leur preschoit qu'il y auoit vn Dieu, Createur de tout ce grand Vniuers, & qu'apres cette vie, il en falloit attendre vne autre, dans laquelle ce mesme Dieu puniroit les meschans par les flammes & par les tourmens eternels; & recompenseroit les bons par des biens infiniment plus grands, que tous ceux que nous pouuons conceuoir. Tous entendoient ses Catechismes avec beaucoup d'attention. La pluspart de ces pauvres gens oyant ces choses, entroient dans de profonds estonnemens, & s'enqueroient souuent de luy, s'il ne mentoit point, & si ce qu'il leur enseignoit, estoit veritable: mesme quelques vns d'entr'eux fremissoient à ce seul mot & recit des tourmens & des peines de l'Enfer. Voyant que le Pere leur disoit plusieurs choses qui passoient la portée de leurs esprits, ils s'enquestoient de quantité de choses curieuses, & nommément de la route du Soleil: car ils auoient tousiours crû que ce bel Astre en son couchant ne fit que se lauer dans la mer, comme ils font à la fin de tous leurs voyages, & que la nuit, les tenebres le cachant à nos yeux, il s'en retourne au matin au lieu d'où il estoit party, pour puis apres recommencer sa route ordinaire. Le Pere les voyant attirez par ces choses curieuses,

les en entretenoit fort souuent, y faisant fort adroitement glisser toutes les choses necessaires au salut.

En fin, soit que la poire ne fut pas encore mûre, ou que le Diable preuent les biens qui pouuoient arriuer de sa residence dans cette isle, fit ses derniers efforts pour l'en faire sortir. Quoy qu'il en soit, il est certain qu'on minatoit de le chasser à vive force au cas qu'il fit quelque resistance, & mesme on donna ordre à vn Capitaine de nauire de la Religion pretendue Reformée, de l'attirer dans son vaisseau, de l'enleuer, & le ramener à la Guadeloupe.

Pendant que l'on tramait ces beaux desseins, le Reuerend Pere de la Mare nostre Superieur, tomba dans sa maladie mortelle, ou pour mieux dire, sa maladie contractée dès le premier iour qu'il arriva aux Indes, redoubla pour le faire mourir. Ce bon Pere fut reduit en vn estat capable de donner de la compassion aux ames les plus barbares : les extrêmes austerités, qu'il auoit saintement pratiquées, l'auoient tellement attenué, qu'il n'auoit plus que la peau sur les os, voire mesme ils la perçoient en plusieurs endroits de son corps. Il estoit couché sur vne pauvre paille, sans liêt ny matelas, vestu de ses habits, sans pouoir remuer ny bras ny jambes, à moins que de sentir d'extrêmes douleurs. Il fut six semaines en ce pitoyable estat, sans toutefois desister de la predication : car il se faisoit porter sur le marche-pied de l'Autel, & là preschoit le peu-

ple zuec tant de ferveur, que s'il eut esté en vne sancté parfaite, rauissant vn chacun. Il auoit vn Religieux qui luy recitoit tous les iours autour de son grabat, les sept Pseaumes Penitenciaux, pendant lesquels il versoit vne telle quantité de larmes, que cela estoit prodigieux. Il auoit perpetuellement les yeux ficez au Ciel, & son esprit tellement occupé dans l'oraison mentale, qu'il sembloit auoir tout à fait abandonné le soin de son corps. Enfin, apres auoir bien lavé ses fautes dans cette mer de larmes, cette sainte ame s'enuola au Ciel, pour receuoir la Couronne de Iustice que Dieu preparoit au merite d'une si sainte vie, le 1. iour de Mars 1642. Il s'étoit fait donner vn peu auant sa mort l'habit de Frere Couuers, se iugeant indigne de mourir dans celui de Clerc.

Il commanda de plus, que trois heures apres son trépas on le mit en terre sous le seuil de la porte de l'Eglise, sans aucune pompe funebre, & sans en aduertir le peuple, tant il craignoit qu'on ne luy rendit quelque sorte d'honneur.

Ce bon Pere est mort, nous ne restions plus que trois Prestres & trois Freres, dans toute l'isle. Nous nous assemblâmes tous dans la maison de nostre Dame du saint Rosaire de la Basse-terre, où il estoit decedé, pour faire ces funerailles, apres lesquelles vn de nous fut élu Superieur.

Le douzième de Mars, le Reuerend Pere Raymond reuint à la Guadeloupe, pour rendre compte au Superieur du progres que l'on pourroit faire

aux Sauvages. Nous conclusmes tous, voyant les necessitez presentes & pressantes, qu'il falloit arrester le Reuerend Pere Raymond, differer le voyage des Sauvages à vne autrefois, & enuoyer vn Religieux en France, tant pour obtenir la renouation de nos priuileges qui alloient expirer, que pour ramener des Religieux, desquels nous auions grand besoin.

Etablissement de la Colonie Françoisse, dans l'Isle de la Martinique, & autres.

CHAPITRE TROISIÈME.

IL y a bien de la difference entre les Colonies qu'on enuoye de l'Europe, pour remplir les Isles de l'Amerique, & celles qu'on tire des isles desia peuplées pour les transporter dans vne autre prochaine. L'histoire de l'establissement dans l'isle de saint Christophe, & de la Guadeloupe, fait assez connoistre combien il y a de peines & de difficultez à essuyer, quand il faut leuer des cinq & six cens hommes à grand frais, (dont la pluspart vous échappent & se dérobent auant d'estre embarquez) leur faire passer vn trajet de dix-huit cens lieues, pour leur donner à deffricher & cultiuer vne terre toute couuerte de bois, & tres-mal saine, où il n'y a ny pain, ny paste, ny hostellerie, ny maison, & où il se fait vne si estrange reuolution d'humeurs par ce grand changement de climat, que tout le monde

oyant les
falloit ar-
er le voya-
rer vn Re-
nouation
e pour ra-
ons grand

l'Isle de la

E
Colonies
blir les Isles
illes desia
autre pro-
ns l'isle de
, fait assez
le difficul-
& six cens
vous écha-
uez) leur
uës, pour
erre toute
il n'y a ny
& où il se
ars par ce
le monde



L'ISLE DE LA
MARTINIQUE

Située à 14 Degrés 30 Minutes
de Latitude Septentrionale.



Eschelle de quatre Lieues.

Avec privil. du Roy.



to
re
ci
gi

fa
fec
ay
à l
ne
pr

on
De
bl
Ma

mi
me
no

les
l'A
nan
hor

for
con
me
qu

ten
lou
ma

tombe malade dès la descente, & plusieurs y meurent faute de secours, soit par l'absence des Medecins, soit pour le peu d'experience des Chirurgiens.

Il est d'ailleurs assez aisé à concevoir combien il faut souffrir, lors qu'on est réduit à attendre d'estre secourus par des personnes si éloignées, lesquelles ayans avancé cinq sols, en esperent vingt de profit à la fin de l'année, & qui se rebutent & abandonnent tout, lors que les affaires n'ont pas vn si prompt & si heureux succez, comme ceux qui les ont portez à ces entreprises, leur ont fait esperer: De là vient qu'il ne se faut pas émerveiller, si l'establisement de la Colonie Françoisé dans l'isle de la Martinique (située au quatorzième degré trente minutes de latitude Septentrionale) a si heureusement réüssi, qu'elle puisse maintenant enfanter de nouvelles peuplades qu'elle a desia déchargée dans les isles de la Grenade, & de sainte Alouise; puisque l'Auteur de cette entreprise a esté Monsieur Desnambuc, Gouverneur de l'isle de saint Christophe, homme puissant, riche, aymé de tout le peuple, fort experimenté à former des Colonies, & qui s'est comporté avec tant de prudence dans cet établissement, qu'il a sagement évité les écueils contre lesquels plusieurs autres auroient fait naufrage.

Ce brauc Gouverneur auoit depuis longtemps fait dessein d'habiter l'isle de la Guadeloupe, comme plus prochaine de celle où il commandoit, & plus à sa bien-seance, de laquelle il

La Guadeloupe

connoissoit tres-bien les auantages qu'elle auoit par dessus les autres : mais se voyant supplanté par Monsieur de l'Oliue , auquel il auoit communiqué son dessein , & apprehendant que quelqu'autre ne luy en fit autant de l'isle de la Martinique, il se resolut de ne plus differer.

Pour venir about d'une entreprise si hardie & si difficile dans son execution, il prend enuiron cent des vieux habitans de l'isle de saint Christophe, tous gens d'élite , accoustumez à l'air, au trauail , & à la fatigue du pays , & qui en vn mot n'ignoroient rien de tout ce qu'il faut faire, pour deffricher la terre, la bien cultiuier, y planter des viures & y entretenir des habitations.

Chacun de ces habitans fit prouision de bonnes armes, de poudre, de balles, de toute sorte d'outils, comme serpes, hoïes, haches, & autres vsten-silles. Ils se munirent du plan de manioc & de patates pour y planter , de pois & de febues pour y semer : toutes lesquelles choses manquent pour l'ordinaire à ceux qui partent de l'Europe, pour établir des Colonies dans les Indes.

Monsieur Desnambuc part de l'isle de saint Christophe , au commencement de Iuillet l'an mil six cens trente-cinq , & arrive à la Martinique cinq ou six iours apres : il y fit promptement bastir vn fort sur le bord de la mer , qu'il munit de canons , & de tout ce qui estoit necessaire pour le bien deffendre, il fut nommé le fort de saint Pierre, peut-estre à cause qu'il arriva dans cette isle le iour de l'Octa-

N T,
qu'elle auoit
upplanté par
communiqué
quelqu'autre ne
ue, il se reso-

hardie & si
environ cent
Christophe,
au trauail, &
n'ignoroient
fricher la ter-
& y entrere-

n de bonnes
e forte d'ou-
autres vten-
ye & de pa-
se bues pour
quent pour
pe, pour esta-

e saint Chri-
t l'an mil six
que cinq ou
astir yn fort
anons, & de
bien deffen-
e, peut-estre
r de l'Octa-

DANS L'ISLE DE LA MARTINIQUE. 71

ue des saints Apostres saint Pierre & saint Paul, aussi bien que Monsieur de l'Olive estoit descendu à la Guadeloupe le iour de leur Feste : Apres auoir veu commencer vne habitation, ils s'en retourna à saint Christophe, laissant Monsieur du Pont pour commander en qualité de son Lieutenant, avec ordre exprez de conseruer la paix avec les Sauvages, autant qu'il luy seroit possible.

Cependant, les Sauvages qui ne souffrent iamais le voisinage des Europeens que contre leur volonté, commencerent bien-tost à murmurer, & mesmes quelques-vns d'entr'eux ; (car ils n'estoient pas tous d'un mesme sentiment) eurent different avec les François, où il y en eut de tuez de part & d'autre.

Cecy fut cause que nos nouveaux habitans demeurèrent plus serrez proche du Fort qu'au parauant, & souffrirent beaucoup, n'osans aller seuls à la chasse, de peur d'estre rencontrés & mal-traitez par ces Barbares.

Ces Sauvages qui auoient assez mal à propos commencé la guerre contre les François, creurent qu'il les falloit entierement destruire, auant qu'ils prissent le temps de s'acroistre & de se multiplier. Pour cet effet, ils appellerent à leurs secours tous les Sauvages des mesmes isles voisines. Le iour assigné entr'eux, ils se presentent sous le fort faisant mine d'y vouloir descendre : mais Monsieur du Pont ayant esté auerty de cette entreprise par vn Sauvage mesme, auoit desia fait retirer tous ses soldats au

Fort, & charger son Canon de mitraille iusqu'à l'emboucheure; il les laissa approcher contre la terre, & les y voyant presque les vns sur les autres, il fit mettre le feu à son Canon, qui fit vn si estrange carnage de ces Sauvages, que ces pauvres gens croyans que tous les Maboyas de la France estoient sortis de la gueulle de ce Canon pour les destruire, s'enfuyrent sans oser depuis ce temps rien entreprendre contre les François.

Monfieur Desnambuc ayant eu aduis de la guerre contre les Sauvages, fit aussi-tost leuer quarante ou cinquante hommes, qu'il enuoya à la Martinique, sous la conduite de Monfieur de la Vallée, pour soustenir cette naissante Colonie: A l'arriuée de ce nouveau renfort, les Sauvages commencerent à lascher le pied, & à quitter leurs habitations les plus voisines des François, mettant le feu à toutes les cases, & arrachant tous les viures qui estoient dessus; mais nos habitans bien aises de trouuer de la terre découuerte, s'en saisirent aussi-tost, & ainsi peu à peu gagnerent plusieurs belles habitations, qui auroient cousté bien de la suëur, & peut-estre la vie de quantité de personnes, s'il les eut fallu mettre en l'état qu'ils les trouuerent.

Quelques mois s'écoulent, pendant lesquels nos habitans s'affermirent de plus en plus: les Capitaines des nauires y conduisent leurs vaisseaux pour y trafiquer, & les habitans de saint Christophe les secourent si à propos, que ces Barbares perdans l'esperance de pouuoir empêcher leurs conquestes,

parlerent

EN T,

traille iufqu'à
contre la ter-
les autres, il fit
fi eſtrange car-
s gens croyans
oient fortis de
ruire, s'enfuy-
entreprendre

duis de la guer-
leuer quarante
a à la Martini-
r de la Vallée,
ie: A l'arriuée
es commence-
urs habitations
nt le feu à tou-
es qui eſtoient
de trouuer de
ſſi-toſt, & ain-
es habitations,
& peut-eſtre la
eut fallu met-

nt lesquels nos
s: les Capitai-
vaiſſeaux pour
Chriſtophe les
bares perdans
s conquêtes,
parlerent

DANS L'ISLE DE LA MARTINIQUE. 73

parlerent d'accommodement. Monsieur du Pont les reçoit avec toute la douceur & affabilité imaginable, leur faisant entendre, que s'il leur auoit fait experimenter la rigueur des armes Françoises, ce n'auoit eſté qu'à regret, & pour les porter à vne bonne paix, qu'il ſouhaittoit avec autant de paſſion comme eux, que doreſnauant il viuroit avec eux comme leur frere, & porteroit en tout & par tout leurs intereſts: les Sauvages en font autant de leur coſté; & ainſi la paix fut conclüe ſur la fin de l'année, avec vne ioye reciproque des deux nations.

Monsieur du Pont extremement ſatisfait de cet accord, part auſſi-toſt de la Martinique pour en porter luy-meſme les heureuſes nouuelles à Monsieur Deſſanibuc, & le faire participant de ſa ioye: mais helas, que les lugemens de Dieu ſont inconce-uables! ce genereux Capitaine ne ſe déſiant nulle-ment de la Fortune qui luy auoit communiqué tant de faueurs, s'expoſe ſur le plus infidele de tous les élemens, ou cette volage luy fit cruellement reſſentir les effets ordinaires de ſon inſtance; car le nauire qui le porte n'eſt pas pluſtoſt appareillé, qu'il eſt ſurpris d'vne ſi violante tempeſte, qu'il eſt emporté par la fureur des vents à la coſte de l'ille d'Hiſpaniola, & auſſi-toſt pris par les Eſpagnols, couuert de chaînes, & ietté dans l'obſcurité d'vne priſon; où il demeura trois ans entiers, ſans qu'on en puſt ſçauoir aucune nou-uelle.

Tous les habitans souffrirent beaucoup pendant son absence, car il leur auoit fait esperer qu'il leur apporteroit des viures, ceux qu'ils auoient plantez n'ayans pas encor attein leur entiere maturité. Vn an se passe sans qu'on en apprenne aucune nouuelle, ce qui fit croire à vn chacun que la mer l'auoit engloury dans ses flots : si bien que Monsieur Desnambuc se sentant cassé de maladie & proche de sa fin, resolut d'y enuoyer Monsieur du Parquet son neveu, frere de ce ieune Gentil-homme, qui fut tué si glorieusement dans l'isle de S. Christophe, lors que les Espagnols y descendirent.

Ce braue Gentil-homme heritier du courage, de la valeur, & de la generosité de son frere; aussi bien que de son nom, a poursuivy cet establissement commencé avec tant de dextérité & de prudence, que nonobstant le decry de cette isle, à cause des serpens qu'elle nourrissoit en tres-grand nombre, auparauant qu'elle fut decouuerte, il la rendu si celebre qu'elle est à present la plus peuplée & la plus renommée des isles; faisant assez connoistre par sa sage conduite, que le bon gouvernement est capable de rendre heureux le plus infortuné pays du monde; & au contraire, qu'un mauuais Gouverneur dans vne bonne terre, est pire que si elle estoit couuerte de monstres & de serpens.

Comme ie n'ay maintenant autre dessein, que de donner vne parfaite connoissance de ce qui se passe de plus remarquable dans les nouuelles peupla-

ENT,
coup pendant
perer qu'il leur
noient plantez
iere maturité.
e aucune nou-
que la mer l'a-
que Monsieur
die & proche
ur du Parquet
homme, qui
S. Christophe,
t.
r du courage,
on frere; aussi
cét établisse-
rité & de pru-
ette iste, à cau-
n tres-grand
ouuerte, il la
t la plus peu-
faisant assez
le bon gou-
oureux le plus
traite, qu'un
terre, est pi-
res & de ser-
essein, que de
e qui se pas-
elles peupla-

DANS L'ISLE DE LA MARTINIQUE. 75

des enuoyées de l'Europe dans le nouveau monde; j'ay creu auoir entierement satisfait à la curiosité du Lecteur, en luy proposant ces trois establissemens de nostre Colonie Française, dans les isles de saint Christophe, de la Guadeloupe & de la Martinique, dans lesquels il pourra facilement voir tout le bien & le mal qui s'y rencontre; les fautes des vns, & la dexterité des autres; en vn mot, tout ce que ie pourrois dire, si ie traitois en particulier de toutes les autres isles habitées depuis celles-là par les François. Je me contenteray de vous dire, qu'ils ont jetté depuis quelque temps des Colonies dans les isles de la Tortuë, de saint Martin, de sainte Croix, de la Grenade, de sainte Alouisie, & de Marigalante: n'en ayant pas pour le present des memoires biens certains, ie me reserue à vne seconde Edition de ce liure, où ie feray peut-estre l'histoire entiere & generale de toutes les isles.

*De tout ce qui se passe de plus considerable dans les voyages
de France en l'Amerique.*

CHAPITRE QUATRIESME.

1. **P**LUSIEURS Auteurs qui ont esté en l'Amerique, ont fait des descriptions assez amples & assez prolixes de leurs voyages: mais parce qu'ils se sont plustost arrestez à décrire beaucoup de petites auantures particulières tout à fait inutiles, sans

rechercher ny approfondir les choses les plus curieuses; j'ay iugé qu'il estoit à propos d'insérer dans cette première partie de mon Histoire vn Chapitre diuisé en deux paragraphes, dans lesquels ie traiteray le plus succinctement qu'il me sera possible, des choses assez curieuses, dont le Lecteur ne doit pas estre rebuté.

De mes voyages en l'Amerique, & de ce qui s'y remarque de plus curieux.

§. I.

NOUS fîmes voiles le dix-septième Ianuier mil six cens quarante, dans vn vaisseau de cent ou six vingt tonneaux, si remply de marchandise, auparavant que sortir du Havre de Dieppe, qu'à peine pouuoit-on trouuer place pour se coucher de son long. Nous estions deux cens personnes & plus, tant hommes que femmes, de tous aages, de diuerses nations, & de Religion differente. Le Capitaine estoit heretique des plus obstinez, & qui nous fit beaucoup souffrir pendant le voyage, à l'occasion de quelques Huguenots, ausquels nous fîmes abjurer leur heresie.

Ie ne m'arreste pas icy à vous décrire les vomissemens & autres maux de la mer; l'infection insupportable des nauires remplis de malades couchez les vns sur les autres, parmy la fange & l'ordure; sur tout le fascheux embarras des femmes; les mauuais repas qu'il faut faire; la corruption des eaux,

des
res,
tune
dité
rité
s'en
roit
dage
pre
arriu
de :
quar
les pi
se des
à leur
dis, &
qu'on
tombe
nreter
renter
renco
le Lec
La
du car
vous f
appell
ques
mier
souffl
douce

desquelles assez souuent, quoy qu'infectes & puantes, on n'a pas suffisamment pour étancher l'importune ardeur d'une soif insupportable : l'incommodité de la vermine, dont il y a une si grande quantité que quelque diligence qu'on y apporte, on ne s'en feroit garantir ; quand mesme on coucheroit dans la Hune ; car on les voit monter aux cordages comme des matelots. Je ne dis rien des apprehensions des Pirates ; & accidens qui peuuent arriuer, si on ne s'en donne soigneusement de garde : comme par exemple celuy qui arriva à trois ou quatre jeunes hommes, lesquels s'estans mouillez les pieds en s'embarquant, n'eurent pas le soin de se deschauffer, auant que de dormir ; ils trouuerent à leur réueil qu'ils auoient les pieds tous engourdis, & sans sentiment ; si bien que quelque remede qu'on y peut apporter, les doigts des pieds leurs tomberent par pieces. Je rais plusieurs autres pauvretez, qu'on se peut assez imaginer, & me contenteray seulement de décrire trois choses qui se rencontrent dans les traueses, lesquelles ie supplie le Lecteur curieux de bien remarquer.

La premiere est, qu'arriuant vers le Tropique du cancer, & quelquefois mesme des les Canaries, vous faites rencontre des vents que les Mariniers appellent, *Aliséz* ; Ces vents (entre les deux Tropiques) suivent perpetuellement le cours du premier mobile (qui est de l'Orient à l'Occident) soufflant tousiours en poupe ; & cela avec une douceur, & un si grand temperament de la mer &

de l'air, que c'est vn continuel & agreable passe-temps, que de voguer sur cette mer, qu'on pourroit à bon droit appeller pacifique. Quant à moy ie me persuade que si tout l'Ocean luy ressembloit, les plus delicates Dames de Paris deuiendroient marinières, & aymeroiēt beaucoup mieux aller au Cour par mer dans vn vaisseau, que par terre dans leurs carrosses. D'où vient qu'allant aux Indes, on me recueille que des roses, dont les épines se font cruellement sentir au retour.

Le moisuis donné beaucoup de peine à chercher dans les Autheurs, la raison pourquoy ces vents Aliser soufflent tousiours de l'Est à l'Ouest, sans y auoir rien trouué qui m'ait peu satisfaire. Je sçay bien que les Astrologues disent, pour raison de cette merueille, qu'il y a quatre vents capitaux; à sçauoir, le Nort, le Sud, l'Est & l'Ouest, dominez par quatre differentes Planetes. Le vent du Nort estant extremement froid & sec, est domine par Iupiter; Celuy du Sud qui est chaud & humide, par Mars; celuy d'Ouest qui est froid & humide par la Lune; & celuy d'Est qui est moderément chaud & sec, par le Soleil, & est appellée pour cette raison, *Subsolanus ventus*; d'où vient que toutes ces regions situées sous la Zone Torride, estans gouvernées par ce bel œil du monde, ne respirent ordinairement que le vent qui symbolise avec elles par ses qualitez de chaud & sec.

Si m'est permis de dire mon sentiment sur vne matiere si difficile, ie crois que tout ainsi que le

pre
ap
sic
vn
par
s'él
qui
con
ren
uan
& l
ses.
des
de p
en b
au-tr
& la
seaux
La
ridic
droit
C'est
cance
leme
bre à
ratifs,
roft q
uire s
neme

able passe-
qu'on pour-
uant le moy
ressembloit,
tiendroient
mieux aller
que par terre
llant aux In-
des épiques se
à chercher
oy ces vents
duest, sans y
faire. Je sçay
raison de ces
pitaux; à sça-
dominez par
u Nord estant
é par Jupiter,
de, par Mars;
e par la Lune;
chaud & sec,
e raison, Sub-
es regions si-
uennées par
rdinairement
par ses quali-
ment sur vne
rainfi que le

premier mobile attirant tous les autres Cieux
apres soy, leur fait tenir vne route semblable à la
sienne; de mesme les vents tiendroient par tout
vn mesme chemin s'ils n'en estoient empeschez
par les frequentes & trop grossieres vapeurs, qui
s'éleuent dans les extrêmes parties du monde; ce
qui ne se trouuant pas sous la Zone Torride, au
contraire l'air y estant plus pur, plus subtil, & moins
remply de vapeurs; cette agitation de l'air ne trou-
uant point ces obstacles, suit sans difficulté le cours
& le branle du premier Moteur de toutes cho-
ses.

La seconde chose remarquable est, qu'au deçà
des Cauaries iusqu'aux Indes, on voit des troupes
de petits poissons voler aux enuirs des nauires,
en bande comme des aloüettes. Je vous renuoye
au traitté des poissons pour en voir la description,
& la chasse que leur donnent les Dorades & les oy-
seaux.

Dés ma
4 par.
c. 3. §. 7.

La troisiéme chose, est vne autant ancienne que
ridicule & plaisante custume, pratiquée à l'en-
droit de ceux qui font de longs voyages sur mer.
C'est qu'arriuant sous la ligne du Tropique du
cancer (ou deux fois l'année ou a le Soleil verticu-
lement opposé, sans qu'à midy il puisse faire om-
bre à vne chose droite.) On fait de grands prépa-
ratifs, comme pour celebrer quelque feste, ou plu-
tost quelque Bachadale. Tous les officiers du na-
uire s'habillent le plus grottesquement & boufon-
nement qu'ils peuuent. La pluspart sont armez de

tridents, de harpons, & autres instrumens de marine : les autres courent aux poiles, broches, chaudrons, l'esclafrites, & semblables vstensilles de cuisine ; ils se barbouillent le visage avec le noir qu'ils prennent au dessous des marmittes, & se rendent si hideux & si laids, qu'on les estimeroit de veritables demons. Le Pilote les met tous en rang, & marche à la teste, tenant d'une main vne petite carte marine, & de l'autre vne astrolabe, ou baston de iacob, qui sont les marques de sa dignité. Cependant, les tambours & les trompettes sonnent en grande allegresse, & cette bouffonne compagnie traïsaille de ioye, pendant que ceux qui n'ont pas encore passé le tropique, se dépouillent & se disposent à estre baignez : elle fait deux ou trois tours en ce mascarade équipage, apres lesquels le Pilote prend seance sur la damette, d'où il depesche incontinent deux de ses officiers, habillez comme ie l'ay décrit, vers le plus apparent de ceux qui doiuent estre lauez ; en suite le contraignent & tous les autres pareillement, à venir prêter serment sur la carte, qu'ils feront observer les mesmes choses à ceux qui passeront en leur compagnie ; ce qu'ayant tous iuré, on leur fait promettre de donner quelque aumosne aux pauvres, & de contribuer à la bonne chere de deux iours, par quelque bouteille de vin, langue de bœuf, jambon, ou autres rafraischissemens. Ce qu'estant fait, on commence à baigner. Nous fumes traitez fort courtoisement, & avec plus de ciuilité que nous n'en attendions

dion
men
passa
rent
On
gran
assez
de leu
jetton
demy
noist
cette
& des
Ie
gens
l'insti
mais
rienne
malac
chang
gnent
desia
conua
ne se
afflige
la vier
hardis
Zones
tenuës
pour c

ens de ma-
ches, chau-
renfilles de
uec le noir
s, & se ren-
timeroit de
us en rang,
vne petite
ou baston
gnité. Ce-
es sonnent
ne compa-
x qui n'ont
uillent & se
ux ou trois
lesquels le
ù il de pes-
billez com-
de ceux qui
raignent &
prêter ser-
les mesmes
apagnie; ce
tre de don-
contribuer
quelque bou-
ou autres
n commen-
courtoise-
n'en atten-
dions

dions des gens de mer, ils nous verserent seule-
ment vn verre d'eau sur la teste: mais tous les autres
passagers, hommes & femme sans exception, fu-
rent tant lauez, qu'en verité ils me faisoient pitié.
On les plongeoit trois ou quatre fois dans vne
grande cuue pleine d'eau de mer, où on les laissoit
assez long-temps boire tout leur saoul, & à la santé
de leur plus cheres amis; au sortir de là, on leur
jettoit vne telle quantité d'eau sur la teste, qu'vne
demy-heure apres ils ne se pouuoient pas recon-
noistre, tant ils en estoient étourdis. En fin, toute
cette ceremonie se termine par des resiouyssances
& desbauches excessiues.

Je me suis fort curieusement enquis à plusieurs
gens de marine, pour apprendre quelque chose de
l'institution de cette coustume, sans en auoir ia-
mais peu tirer vne bonne raison. Les Holandois
tiennent que c'est pour se garantir de plusieurs
maladies qu'on pourroit contracter par ce grand
changement de climat; c'est pourquoy ils se bai-
gnent tous dans la mer, aussi bien ceux qui y ont
desia passé que les autres. Cette raison n'est pas
conuinquante; car il ne paroist pas que ceux qui
ne se baignent point, soient plus tourmentez, &
affligez que les autres: Pour moy, ie crois que ce-
la vient de ce que ceux qui furent les premiers si
hardis, que de pousser leurs voiles iusques dans les
Zones torrides, lesquelles iusqu'alors auoient esté
tenuës par saint Augustin & beaucoup d'autres,
pour des lieux, secs, steriles & inhabitables; Ces

gens, dis-je, se voyant comme entrer dans vn autre monde, firent vne sorte d'allusion au baptême que l'on donne aux Chrestiens apres leur naissance; & en effet, on se sert encore du mot de baptiser sous la tropique, pour exprimer cette ceremonie.

Je ne puis passer sous silence ce qui nous arriva dans le second voyage que j'ay fait aux isles: C'est que prenans terre à l'isle de Madere (vne des Canaries) où nous sejournaſmes trois iours, durant lesquels tous nos passagers firent desbauche des vins les plus delicieux du monde, que cette isle produit, & sortans de cette terre nous experimentasmes ce que plusieurs grands Nauigateurs m'auoient asseuré; à ſçauoir, que la coste d'Afrique est tres-dangereuse aux Europeans: car nous n'eusmes pas fait cent lieuës, que les mieux sensez d'entre nous commencerent à perdre l'esprit, & à deuenir Hypochondriaque, sans qu'il parut aucune fièvre: Tout nostre pauure équipage estoit pour lors vn objet digne de risée & de compassion tout ensemble; car les vns s'imaginoient auoir la mort sur les espaulles, & s'efforçoient les iours & les nuits entiers à se décharger de cet importun fardeau: d'autres s'occupoient à rouler des barils sur le tillac: d'autres se persuadoient qu'ils estoient Roys, traitans tout le monde d'Ambassadeur; en fin, chacun faisoit vn mestier different. Cette estrange maladie dura trois semaines entieres, pendant lesquelles il n'y eut iamais que deux ou trois person-

nes
seru
pité
de v
ze p
auor
neſie
met
dans
vne
ſons
Ap
de de
terre
chaf
mes
expri
comp
triarc
Lymb
& les
qu'ils
il n'y
reille
couri
form
qui re
vne l
pour
à la f

dans vn au-
au baptême
sur naissan-
ot de bapti-
cette cere-

nous arriva
illes : C'est
(vne des
ours, du-
desbauche
que cette
ous experi-
navigateurs
e d'Afrique
nous n'eus-
sentez d'en-
it, & à de-
rur aucune
estoit pour
passion tout
oir la mort
& les nuits
n fardeau:
ls sur le til-
ient Roys,
en fin, cha-
e estrange
endant les-
is person-

nes raisonnables dans le nauire, que Dieu y con-
serua pour empêcher les plus furieux de se preci-
piter dans l'Océan; si bien que le moindre coup
de vent nous auroit infailliblement fait perir. On-
ze personnes en moururent, & tous ceux qui
auoient esté frappez de cette épouuentable phre-
nesie, furent plus de trois mois sans se pouuoir re-
mettre. Si quelque nauire nous eut rencontré
dans ce triste estat, on auroit crû que sçauroit esté
vne transmigration de l'Hospital des Petites Mai-
sons de Paris, aux Indes.

Après auoir assez fauorablement vogué l'espace
de deux mois entiers, sans aucune connoissance de
terre, sinon de l'isle de la Palme, que nous n'appro-
châmes que de cinq ou six lieuës, nous apperceuf-
mes la terre de la Martinique. Je ne vous sçaurois
exprimer la ioye qui nous saisit alors, sinon par la
comparaïson de celle que receurent ces bons Pa-
triarches, lors que Iesus-Christ descendit dans les
Lymbes pour les deliurer de ces horribles cachots,
& les rendre participans de la felicité eternelle,
qu'ils attendoient depuis tant de milliers d'années;
il n'y a que ceux qui se sont trouuez dans de pa-
reilles occasions, qui en puissent pertinament dis-
courir: Ace seul mot de terre, tous les malades
sortirent du fond du vaisseau, comme des morts
qui ressusciteroient de leurs tombeaux; ceux qui
vne heure auparauant n'eussent pas leué la teste
pour prendre vn bouillon, montoient allegrement
à la Hune, afin de voir la terre, qu'ils desiroient

comme vn Souuerain bien, & confideroient comme le terme où se deuoient finir tous les maux de la trauersée. Le Capitaine abandonna les eaux, desquelles on auoit eu à grande peine de quoy se raffraischir la bouche pendant tout le voyage: Dieu sçait; toutes puantes qu'elles estoient; quelle débauche on en fit. En fin, apres que nous eufmes chanté le *Te Deum*, en action de grace, tous les passagers se mirent à faire voler toutes les vieilles guenilles de la trauersée; plus druës que mouches à la mer, puis à se lauer, peigner, polir, ajuster, & faire parade de tout ce qu'ils auoient de plus beau, pour aller à terre; comme s'ils eussent esté aux nopces. En verité on vit, & cela se voit en tous les voyages, vn Hospital estre changé en Academie, & vne troupe de gueux, au moins en apparence, annoblie en vn moment.

Après auoir mouillé l'ancre, nous mîmes pied à terre vis à vis du logis de Monsieur du Parquet, Gouverneur de la Martinique, & fusmes rendre graces à Dieu dans sa petite Chapelle, bastie à la mode du pays; c'est à dire, de fourches & de roseaux, neantmoins tres proprement entretenüe par vn bon vieil Prestre, qui pour lors y faisoit les fonctions de Curé. Cela fait, nous luy fusmes rendre nos deuoirs. C'est vn Gentil-homme tres genereux & doué de toutes les bonnes qualitez, qui rendent vn homme recommandable: Il nous receut fort courtoisement, & nous regala avec beaucoup de magnificence; les mets estoient des tor-

ruës
fi ag
trait
fruid
goul
A
men
goul
pour
l'isle
tiniqu
calm
se de
reste
assez
insup
delou
pouu
deten
arriua
Q
mer,
poill
diren
quiem
& au
che
çons
couu
tion

voient com-
es maux de
a les caux,
dequoy se
e voyage:
ient, quel-
e nous euf-
grace, tous
es les vieil-
s que mou-
olir, ajuster,
ent de plus
eussent esté
se voit en
ngé en Aca-
ns en appa-
mes pied à
du Parquet,
mes rendre
bastie à la
es & de ro-
entretenüe
y faisoit les
usmes ren-
e tres-ge-
alitez, qui
Il nous re-
avec beau-
nt des tor-

ruës, des lezards & des crabes : mais tout cela étoit si agreablement diuersifié, qu'il y auoit de quoy traiter vn Prince : Le dessert estoit composé de fruiçts les plus exquis du pays, autant delicieux au goust qu'à la veüe.

Après trois iours de repos & de raffraichissement, que les miseres passées nous auoient fait goustier comme vn Paradis, il fallut faire voile pour la Guadeloupe; mais en passant par deuant l'isle de la Dominique, qui n'est distante de la Martinique que de sept lieuës, nous fumes pris d'un calme, assez ordinaire vis à vis de cette isle, à cause des hautes montagnes qui empêchent & arrestent le vent. Ce calme nous fit faire vn sejour assez ennuyeux de trois iours entiers, d'autant plus insupportable que nous estions à la veüe de la Guadeloupe, laquelle quoy que tant désirée, nous ne pouuions aborder. Pendant que nous sommes ainsi detenus, ie m'arresteraï à remarquer ce qui nous y arriua.

Quelques-vns des nostres iettans les yeux sur la mer, apperceurent plusieurs gros & monstrueux poissons d'une grandeur prodigieuse : les matelots dirent en mesme temps, que c'estoient des *Requiem*s, & coururent aussi-tost aux tridents, harpons, & autres semblables instrumens destinez à la pèche de tels animaux : ils leurs ietterent des hameçons proportionnez à leur grandeur & à leur force, couuerts d'une grande piece de lard : Cette inuention leur reüssit mieux que tous les autres; car après

en auoit pris sept, on attrapa le huitième, qui nous mit tous au repentir de luy auoir ietté l'hameçon; veu que dix hommes apres s'estre long-temps efforcez sur vn palan de nauire, pour letirer hors de l'eau, ne l'en peurent iamais faire sortir; de sorte que les plus forts furent contrains de leur prester la main. Il ne fut pas plustost hors de l'eau qu'il se mit à frapper si rudement de sa queue, qu'on auoit iuste suiet de craindre qu'il ne nous fit quelque desordre, & n'enfondra le tillac; ce que sans doute il eut fait, sans l'adresse d'un ieune matelot, qui le frappa si adroitement & si à propos d'une hache de Charpentier proche la queue, qu'il luy coupa les vertebres. Se sentant frappé, il se mit à souffler, & à écumer comme un taureau enragé, ouurant une gueulle capable d'engloutir un homme. Il auoit quatre rangs d'horribles dents. l'en feray une plus longue, & plus exacte description au traité des poissons.

Pendant que nous estions occupez à cette pesche, il s'éleua un petit vent, lequel en six ou sept heures nous porta heureusement à la Guadeloupe, que nous trouuâmes comme ie l'ay décrit, presque succombante sous la pesanteur des iustes châtimens de Dieu. La guerre, la famine, les maladies mortelles du pays, & l'aveuglement de leur Gouverneur, les auoient reduits à une telle extremité, qu'ils furent contrains de demander secours à Monsieur le General de Poincy, sans lequel ie crois qu'ils eussent abandonné l'isle, ou qu'ils y fus-

sent
iuste
ré du
claré
qu'h
uang

L
uis qu
amen
nir la
té pou
sain
ment
me fit
rite fr
duite
de gra
Nor
les tro
gnific
Capit
de, fr
Mon
plus d

ne, qui nous
l'hameçon;
g-temps ef-
irer hors de
ir; de sorte
leur prester
eau qu'il se
qu'on auoit
quelque de-
ans doute il
elot, qui le
ne hache de
y coupa les
souffler & à
urant vne
ne. Il auoit
ay vne plus
ité des poif-

cette pes-
six ou sept
Guadelou-
écrit, pres-
iustes châ-
es maladies
leur Gou-
extremité,
secours à
lequel ie
qu'ils y fus-

sont tous miserablement peris. Ils porteront tres-
iustement cette peine, pour auoir contre la volon-
té du Roy & des Seigneurs de la Compagnie, de-
claré aux Sauvages vne guerre autant iniuste
qu'honteuse, & empêché la promulgation de l'E-
uangile, & l'instruction de ce pauvre peuple.

De mes retours de l'Amerique en France.

§. I I.

LE Reuerend Pere Nicolas de la Mare, nostre
Superieur estant mort, nous fusmes tous d'a-
uis qu'il falloit enuoyer vn de nous en France, pour
amener de nouveaux Missionnaires, & pour obtie-
nir la continuation de nos priuileges : Je fus depu-
té pour faire le voyage, à cet effet, ie passay à l'isle de
sainct Christophe, ou apres auoir esté fort benigne-
ment receu de Monsieur le General de Poincy, il
me fit la faueur de me donner passage dans vne pe-
tite fregate qu'il enuoyoit en France, sous la con-
duite du Capitaine des Parquets, homme de mer &
de grand cœur.

Nous appareillâmes le quatorzième d'Auril, sur
les trois heures apres midy. On fit de grandes ma-
gnificences au départ de cette Fregate : Tous les
Capitaines des nauires qui estoient à la grande ra-
de, firent à qui mieux mieux pour complaire à
Monsieur de Poincy, qui estoit sur la rive. Il fut tiré
plus de deux cens coups de canon. Sur les huit heu-

88 REMARQUES DES RETOURS

res, il se fit vne Eclipsé de Lune qui donna de l'effroy à plusieurs des nostres, & mesme nostre Pilote en tiroit de tres-sinistres consequences. Cette Fregate estoit vn petit nauire de cinquante ou soixante tonneaux, des meilleurs voliers de la mer: mais si vieil qu'il estoit estimé de plusieurs incapable de faire le voyage, & peut-estre que c'estoit là, où le mal tenoit à ceux qui tiroient ces consequences. Nous débouquasmes assez heureusement, & apres auoir vogué iusqu'au vingt-huitième du mois, tousiours à vent contraire, nous nous trouuasmes sous la hauteur de la Vermude, qui est par les trente-quatre ou trente-cinq degrez du Nort, vn endroit extremémēt redouté de tous les Nauigateurs, à raison des exorbitantes tempestes qui y sont ordinaires. Le iour de saint Pierre vingt-neufième du mois, apres trois ou quatre heures de calme, vn vent d'Oëst commençat tout à coup à nous souffler en poupe, ce qui nous faisoit desia, mais trop tost, chanter le *Te Deum*; car la nuit étant venue, le calme nous reprit, le Ciel deuint obscur, & se mit à éclairer si effroyablement, qu'on ne voyoit que du feu. Sur les neuf heures du soir, vn puchot qui s'estoit formé dans ces chaleurs, prit nostre nauire inopinément par le beau-pré, & le coucha sur le costé, en sorte que nous crusmes tous estre perdus; mais comme il eut peu de prise sur cēt endroit, il passa incontinent, & le nauire se releua petit à petit. Ce tourbillon emporta avec soy en passant, toutes les morts, les sangs, les testes, & les

autres

autres
mes
rien
Espri
de pl
deter
plus
cun
pe
peine
En
vent
l'on
fusme
les fu
trains
nuit,
estoit
iour,
ment
voyoi
nauire
le soie
ceprez
marine
ris. Le
ce que
non,
augme
qu'à bo

autres blasphemes de nostre nauire, sur lesquels mes tres-frequentes remonstrances n'auoient pû rien gagner. Je ne sçay si ce vent estoit du saint Esprit; mais ie suis certain qu'en vn moment, il fit de plusieurs blasphemateurs, impies, lubriques; & determinez, vnetroupe de penitens qui n'auoient plus que le *peccati*, & le *Miserere* en bouche; chacun se doutant bien que ce puchot portoit en croupe, ne tempeste, de laquelle nous aurions de la peine de nous retirer.

En effet, après quelques coups de tonnerre, le vent se prit à souffler avec tant d'impetuosité, que l'on fut contraint de mettre à la cappe, où nous ne fusmes pas plus de deux heures, que toutes les voiles furent mises en pieces, & nous fusmes contrains de pouser à mast & à cordes le reste de la nuit, nous deffendant tousiours au mieux qu'il estoit possible des coups de mer. Avant qu'il fut iour, le vent deuint si violent, la mer si horriblement émeüe, & l'air si obscur & vilain, qu'on ne voyoit pas vn homme en plain iour d'vn bout du nauire à l'autre: Tout le monde perdoit courage & le soin de se soulager, pour se disposer à la mort, exceptez trois Portugais habiles hommes en fait de marine, & sans lesquels nous fussions mille fois peris. Le matin venu, on déchargea le nauire de tout ce que l'on peut, iusqu'à ietter deux pieces de canon, & la chaloupe dans la mer: mais la tempeste augmentoit de moment en moment, & crût iusqu'à tel point, que le ne crois pas que depuis dix

ans, il s'en soit veu vne si horrible. Vn de ces Portugais se tint dix-huit heures d'arrachepied au gouuernail, apres lesquelles tout abatu de trauail, il succomba, & en donna la charge à vn autre; & au mesme instant vn fortunal, ou coup de mer, donnant contre l'arriere du nauire, enfondre la Chambre, romple le gouuernail en deux piéces, & passant par dessus le nauire, l'emplit & le combla tout d'eau; de sorte que la pesanteur des eaux l'arresta tout court entre deux ondes de mer, hautes comme des montagnes, dont celle qui la suiuiot en queue le deuoit infailliblement engloutir.

Je ne me fiate point, ie sçay vn peu ce que c'est que de la mer: mais il est constant qu'humainement parlant, nous ne deuions pas demeurer vn moment sur l'eau: l'ay imputé nostre salut aux vœux que nous auions tous vnanimement fait à la sainte Vierge le mesme iour au matin. Cependant, les matelots qui estoient à demy-morts (car c'étoit le troisieme iour que nous passions sans boire, sans manger & sans dormir) voyans qu'il falloit perir, se prirent tous à faire leurs derniers efforts, comme des personnes qui agonisent contre la mort. Iamais ie ne vis de plus prompts & feruens ouuiers: en vn moment, tous les hauts-bans & cordages du grand mast, furent mis en piéces, & vn Charpentier adroit & vaillant garçon, en trois ou quatre coups de haches jetta le grand mast dans la mer, lequel en tombant rompit & emporta avec soy, le mast d'artimon. Le nauire estant déchargé d'un si

gra
& à
para
iette
ne p
fort
da e
gou
cun
mur
defa
uelis
les p
sur le
coup
n'enf
coup
mesm
ne re
sus le
La
Estoi
solati
tes,
voit i
tin le
qui e
mais
men
re gr

de ces Por-
che pied au
de travail,
n autre; & au
mer, don-
re la Cham-
es, & passant
combla tout
eaux l'arresta
hautes com-
la suiuiot en
utir.

ce que c'est
qu'humaine-
demeurer vn
re salut aux
ment fait à la
Cependant;
ts (car c'étoit
ns boire, sans
lloit perir, se
rts, comme
la mort. Ia-
ts ouriers:
cordages du
vn Charpen-
is ou quatre
dans la mer,
auec soy, le
argé d'un fi

DE L'AMERIQUE EN FRANCE. 91

grand fardeau, commença à se ressoudre, à voguer,
& à estre le jouiet des flots, comme il auoit esté au-
parauant, en sorte que nous eusmes le temps de
ietter toute l'eau avec des seaux; de bonne fortu-
ne pour nous, le tillac estoit estanché; & il entra
fort peu d'eau dans le fond de cale. On racommo-
da en suite, quoy qu'avec beaucoup de peine, le
gouuernail le mieux qu'il fut possible. Cela fait cha-
cun prit courage, & se resolut de reculer iusqu'à la
muraille, & se roidir contre la mort les perils & les
defastres, dans lesquels nous estions comme ense-
uelis; & dès là, plus de paresseux dans le vaisseau;
les plus malades qui sembloient auoir la mort
sur les levres, estoient des premiers au travail, vn
coup de siflet faisoit courir trente hommes où il
n'en falloit qu'un; cette diligence nous seruit beau-
coup, car quoy que la tempeste continua avec la
mesme violence iusqu'au lendemain matin, nous
ne receusmes aucun coup de mer qui passa par des-
sus le nauire.

La mesme nuit l'air deuint serain, & l'on vit des
Estoiles, ce qui nous apporta vne tres-grande con-
solation; car c'est vne maxime infallible des Pilo-
tes, que lors qu'on voit des estoiles la nuit, on
voit infalliblement le Soleil le iour suiuant. Le ma-
tin le vent s'appaisa tout à coup, & se mit à l'Oüest,
qui estoit le vent propre pour faire nostre route;
mais comme les ondes qui auoient esté excessiue-
ment émeuës par le vent de Nort, rouloient enco-
re grosses & hautes comme des montagnes, avec

impetuosité contre le vent, le nauire se prit à tan-
guér si rudement à la rencontre des ondes, qu'à
tous momens nous estions dans l'apprehension
qu'il se separast en deux pieces, & que nous trou-
uassions dans le beau-temps le naufrage, que nous
auions heureusement échapé au plus fort de la tem-
peste. Cela dura enuiron six heures, apres lesquelles
tout s'appaisa.

Or comme ie ne diray rien de mon second re-
tour en France, il faut que ie couche icy deux cho-
ses tres-remarquables qui nous arriuerent au mes-
me endroit, où nous auions esté si mal menez de la
tempeste. La premiere, c'est qu'un iour que la cha-
leur auoit extraordinairement excédé, nous vismes
sur les trois heures apres midy, comme aux qua-
tre coings de l'horizon, quatre grosses nuës, espois-
ses & fort obscures, lesquelles jettoient feu & flam-
mes de tous costez, & dans chacune d'icelles gron-
doit vn tonnerre different. Toutes quatre mon-
toient vers le Zenit, comme poussées par quatre
vents contraires, & en montant entreprenoient
toute la hauteur de l'horizon. Dieu sçait de quelle
apprehension i'estois alors saisi; quoy que ie n'en
fisse aucun semblant, ie m'attendois de n'en auoir
pas meilleur marché que la premiere fois, nous
n'eusmes pourtant que la peur. La nuit venue les
quatre nuës & les quatre tonnerres s'entreioigni-
rent, & des quatre n'en firent qu'un, qui faisoit
autant de bruit tout seul, que tous les quatre en-
semble. Sur les dix heures, le tonnerre se prit à es-

elate
te,
coup
uers
tort
odeu
cœur
auec
ray r
retou
La
cette
elle
car ne
à den
peine
ces h
pré. C
diray
Lect
i'en tr
Je
qui m
toute
lieuës
veu d
ques
voit t
& Fon
Festu-

le prit à tan-
des, qu'à
prehension
nous trou-
re, que nous
ort de la tem-
es lesquelles

second re-
y deux cho-
ent au mes-
menez de la
que la cha-
nous vismes
ne aux qua-
nuës, espoir-
feu & flam-
celles gron-
quatre mon-
s par quatre
reprenoient
it de quelle
que ie n'en
e n'en auoir
fois, nous
it venue les
ntreioigni-
qui faisoit
quatre en-
se prit à es-

DE L'AMERIQUE EN FRANCE. 23

clater effroyablement dix ou douze coups de sui-
te, à la fin desquels il tomba dans nostre nauire,
coupa la grande voile en deux pieces par le tra-
uers, brisa quelques cordages, & passa sans faire
tort à personne, laissant pourtant apres soy vne
odeur de souffre si infecte, qu'elle faisoit bondir le
cœur. Cela passé nous continuâmes nostre route
auec quelq' autres tempestes, desquelles ie ne di-
ray rien, puisque c'est vne chose ordinaire dans le
retour des Indes.

La seconde, c'est qu'au mesme endroit, apres
cette rude tempeste, la mer estant deuenue calme,
elle nous parut plus terrible que durant l'orage;
car nous la vismes couuerte d'herbe comme vn pré
à demy noyé: de sorte, que le nauire auoit de la
peine à auancer, à cause de la grande quantité de
ces herbes qui s'amassoient au deuant du Beau-
pré. Cela nous dura plus de cinquante lieues. Ie ne
diray rien dauantage de cette herbe, ie renuoye le
Lecteur en ma 3. Partie, chapitre 1. S. 31. auquel lieu
i'en traiteray assez amplement.

Ie ne veux pas aussi obmettre vne remarque,
qui me semble assez curieuse, qui est que durant
route cette grande trauersée de dix-huit cens
lieues, il ne se passa pas vn seul iour que ie n'ayé
veu des oyseaux: car depuis les isles Canibales, ius-
ques au trente-six ou trente-septième degré, l'on
voit tousiours certains oyseaux appelez *Fregates*,
& *Fou*, & vne espèce de Mauue, que l'on nomme
Festu-en-cul: & depuis là, iusques à cent lieues

94 REMARQUES DES RETOURS

des terres de l'Europe, il y a des Arondelles marines qui se voyent tous les iours, & qui sont vn presage de tempeste, lors qu'elles paroissent en grand nombre: si-tost que l'on approche des terres de l'Europe, l'on commence à voir des oyseaux de proie, des Aloüettes, des Chardonnerets & autres semblables, qui estans emportez par les vents perdent la veüe de la terre, & sont contrains de se venir percher sur les masts & sur les cordages des nauires.

Retournons chercher nostre pauvre Fregate, qui n'a encore fait que cinq cens lieües, & est à treize cens lieües du port où elle doit arriuer. Cependant desmastée de deux masts, toute brisée de coups de mer, vn gouuernail rompu, qui ne tient qu'à deux méchantes planches cheuillées: Nous voila tous dans vne grande perplexité; de relâcher aux Isles, il y a cinq cens lieües, & le vent est contraire; d'aller à Madere, on se détourne de deux cens lieües. Neantmoins tous les passagers, qui apres vne si rude secousse de mer, ne demandoient que la terre, crioïent tous d'vne voix qu'il falloit aller à Madere, par ce qu'il y auoit trop peu de viures dans le nauire, pour aller iusqu'en France avec vn mast. Mais le Capitaine qui craignoit que tout son monde ne le quitast, se resolut de plustost perir en mer, que de prendre terre en aucun lieu. Nous auions sauué de nostre débris, la grande vergue du grand mast, de laquelle on fit vn mast, sur lequel on ajusta au mieux que l'on püst vne grande voile, qui sans doute nous auroit beaucoup seruy, n'eut esté qu'à trois iours de

es marines
 un presage
 rand nom-
 de l'Euro-
 proie, des
 emblables,
 ent la veuë
 percher sur
 regate, qui
 est à treize
 Cependant
 de coups de
 t qu'à deux
 s voila tous
 r aux Isles, il
 ire; d'aller à
 eues. Neant-
 e si rude se-
 erre, crioïët
 ere, par ce
 auire, pour
 le Capitai-
 e le quitaft,
 de prendre
 é de nostre
 de laquelle
 mieux que
 te nous au-
 bis iours de

DE L'AMERIQUE EN FRANCE. 25

là, vn tourbillon de vent prit le mast, la voile & les cordages, & les emporta dans la mer. Ce tourbillon fut fuiuy d'une autre tempeste non si violante que la premiere, ny de si longue durée; mais qui ne laissa pas de nous donner bien de la peine.

En fin, pour couper court, nous acheuâmes nôtre voyage, qui dura en tout quarante deux iours, pendant lesquels nous experimentâmes tant de maux, & fîmes des ieûnes si rigides, qu'à nostre arriuée les habitans de la Rochelle virent dans nos personnes de viues images de leur ancienne misere; car nous n'auions que la peau sur les os, & le plus fort d'entre nous auoit de la peine à se soustenir.

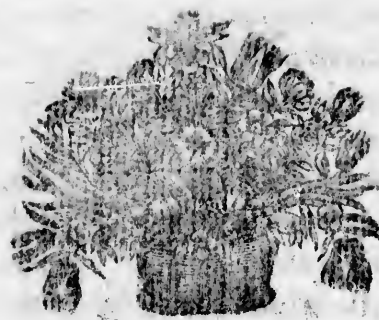
Fin de la premiere Partie.



DE LA MANIERE DE EN FRANCE

La description de cette partie de la France est la plus intéressante de toutes. On y trouve une multitude de choses qui ne se trouvent nulle part ailleurs. Les habitants de ce pays sont très-attachés à leur religion, et ils ont une grande vénération pour leurs pasteurs. Ils ont aussi une grande vénération pour leurs rois, et ils les regardent comme les plus saints des hommes. Les Français sont très-attachés à leur patrie, et ils ont une grande vénération pour leurs lois. Ils ont aussi une grande vénération pour leurs coutumes, et ils les regardent comme les plus sages des hommes. Les Français sont très-attachés à leur religion, et ils ont une grande vénération pour leurs pasteurs. Ils ont aussi une grande vénération pour leurs rois, et ils les regardent comme les plus saints des hommes. Les Français sont très-attachés à leur patrie, et ils ont une grande vénération pour leurs lois. Ils ont aussi une grande vénération pour leurs coutumes, et ils les regardent comme les plus sages des hommes.

Fin de la première partie



P
DIV

Esclai

De la
De la
Des di
Du fu

Descrip
Min
Des l
des l

SECONDE PARTIE.

DIVISEE EN DEUX TRAITEZ.

I. TRAITE'.

Esclaircissement de quelques particularitez
des Antilles de l'Amerique.

De la Temperature de l'air.

De la diuersité des saisons.

Des differentes agitations de l'air.

Du flux & du reflux de la mer.

II. TRAITE'.

*Description Generale de la Guadeloupe : Des
Mineraux : Des Pierreries et des Materiaux:
Des Riuieres, des Torrens, des Fontaines, &
des Estangs.*

2^E SONDÉ PARTIE

TRAITÉ DE DEUX TRAITÉS

LE TRAITÉ

de l'usage de plusieurs instruments
de l'usage de l'écriture

de l'usage de l'écriture
de l'usage de l'écriture
de l'usage de l'écriture
de l'usage de l'écriture

LE TRAITÉ

de l'usage de l'écriture
de l'usage de l'écriture
de l'usage de l'écriture
de l'usage de l'écriture

Esclair

De l'

De l'

Des

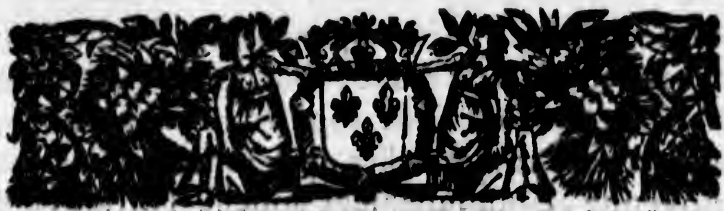
Du

Descript

Des



cercles



SECONDE PARTIE.

Divisée en deux Traitez.

I. TRAITE'.

Esclaircissement de quelques particularitez des
Antilles de l'Amerique.

De la Temperature de l'air.

De la diuersité des saisons.

Des differentes agitations de l'air.

Du flux & du reflux de la mer.

II. TRAITE'.

*Description generale de la Gnadeloupe : Des Mineraux :
Des Pierreries & des Matériaux : Des riuieres,
des torrens, des fontaines & des estangs.*

De la Temperature de l'air.

CHAPITRE PREMIER.

CE n'est pas sans raison, que les anciens Geo-
graphes faisant certe belle diuision du Ciel
& de la Terre en cinq Zones par les cinq
cerches, desquels ils composent la Sphere, ont eü

non seulement que les regions situées sous les Zones extrêmes, c'est à dire, sous les poles Arctique & Antartique estoient tout à fait inhabitables; mais encore toutes celles qui sont sous la Zone moyenne, communément appelé Torride, qui est depuis le Tropique du Cancer, iusqu'au Tropique du Capricorne. Les premieres, à raison des grandes, & continuelles froidures, causées par le perpetuel esloignement du Soleil: Les secondes, au contraire, par la presence continuelle de ce bel Astre, qui par les deuorantes ardeurs de ses rayons, brulle & desseiche, à ce qu'ils disent, tellement la terre, qu'elle est non seulement incapable d'y entretenir des habitans, non plus que des animaux: mais mesme ne peut porter ny arbre ny plante.

Les raisons qu'ils ont eu de faire ce iugement sont si apparantes, qu'il n'y a point de bon esprit qui ne s'en laisse persuader, puisque l'experience nous apprend, que d'autant plus que le Soleil s'éloigne de nous, d'autant plus sommes-nous tourmentez du froid, & que lors qu'il est au Tropique du Capricorne, les neiges, les glaces, & les frimats nous déuorent: au lieu qu'au contraire, plus il s'approche de nous, plus nous ressentons de sa chaleur; & lors mesmes qu'il arriue au Tropique du Cancer (duquel nous sommes distans de plus de huit cens lieues) nous pasmons & estoufons de chaleur, & quelquefois ces chaleurs arriuent à tel point, qu'on n'en scauroit souffrir d'auantage sans

DES

sous les Zones
Arctique
inhabitables;
sous la Zone
Torride, qui
s'étend jusqu'au Tropi-
que, à raison des
causées par le
rayon des secondes, au
delà de ce bel
rayon, tellement
incapa-
ble plus que des
ny arbre ny

ce iugement
de bon esprit
l'expérience
le Soleil s'é-
levé nous tour-
ne au Tropique
des, & les fri-
gides, plus il
y a de sa cha-
leur au Tropique du
Nord de plus de
chaleur nous de-
couvrons de
nouveau à tel
avantage sans

ANTISLES DE L'AMERIQUE. 101

mourir. Quelle conjecture donc peut-on faire des lieux sur lesquels il passe deux fois l'année, & dard de ses rayons à ligne perpendiculaire, puisqu'en France en estant esloigné de huit cens lieux, il cause de si estranges effets. Cette opinion a eu vne infinité de Partisans tres-fameux, entr'autres, Aristote *au second Livre des Meteores*, Ciceron, Philon Juif, Pline, le Venerable Bede, & l'Ange de l'Ecole nostre S. Thomas, dans la 1. Partie de la Somme, quest. 102. art. 2.

Neantmoins il s'est trouué des esprits tres-gene-
reux, qui malgré l'autorité de ces grands Genies,
& le sentiment commun de tous les Docteurs n'ont
pû trahir la verité qu'ils ont connû par la lumiere
de la raison; ils se sont declarez pour elle, ont em-
brassé ses interets contre le torrent, publians que
la Zone Torride estoit habitable, que la chaleur y
estoit agreablement temperée, & qu'on y respiroit
vn air sain & delicieux. Entre ceux qui ont souste-
nu cette opinion, Polibe, Ptolomée, Auicenne,
Auerroës, & Albert le Grand, sont les plus confi-
derables.

La suite des temps a fait connoistre la verité de
leur doctrine, & a obligé leurs plus grands enne-
mis à se declarer les Sectateurs d'une opinion,
qu'ils auoient combatuë avec de si apparantes rai-
sons: car l'experience, qui est la maistresse des Arts,
a fait voir par les effets ce qu'on croyoit impossi-
ble, puisque dans la decouverte de ce nouveau
monde, on a reconnu que toutes les regions situées

sous la Zone Torride, tant au deçà qu'au de là de la ligne Equinoctiale, sont les plus benignes, les plus saines, & les plus temperées de toutes les regions du monde: d'où vient que plusieurs Theologiens ont tenu que la terre d'Edem, ou le Paradis terrestre, étoit situé sous l'Equinoxe, comme au lieu le plus agreable de toute la terre.

Je trouue trois bonnes raisons de cecy. La premiere se peut tirer à mon iugement, de la route ordinaire du Soleil, qui sous l'Equinoxe ne paroist iamais plus de douze heures; de sorte qu'egalant les iours avec les nuits, le peu de temps qu'il a eu pour échauffer l'air par sa presence pendant le iour, est suffisamment temperé durant autant de temps de son absence, par les fraischeurs de la nuit.

J'ay aussi obserué que le Soleil ne se leuant qu'environ sur les six heures, il est pour l'ordinaire plus de dix heures avant qu'on ressente l'importunité de la chaleur: depuis dix iusqu'à trois la chaleur est grande, auquel temps elle decline peu a peu. Les Portugais & les Espagnols en ces regions ne sortent iamais pendant cette chaleur; ils disent de bonne heure, puis se mettent au liét, iusqu'à ce qu'elle soit vn peu passée. Mais quelque chaleur qu'il fasse pour lors, elle n'est iamais si excessiue que celle qu'on experimente en France au fort de l'Esté.

La seconderaison se peut prendre, de ce que toutes ces regions, sont environnées, & s'il faut ainsi dire, lauées & raffraichies des eaux de l'Océan:

DES

u'au de là de
enignes, les
outes les re-
eurs Theolo-
ou le Paradis
omme au lieu

ecy. La pre-
e la route or-
ne paroist ia-
qu'egalant les
qu'il a eu pour
t le iour, est
de temps de
uir.

levant qu'en-
ordinaire plus
l'importunité
la chaleur est
u a peu. Les
gions ne for-
ls disnent de
, iusqu'à ce
lque chaleur
s si excessiue
ce au fort de

, de ce que
s'il faut ain-
de l'Océan:

ANTISLES DE L'AMERIQUE. 103

Or estant veritable, que les eaux de la mer raffraichissent les regions qu'elles enuironnent, comme il appert dans l'Europe, où les costes de la mer sont tousiours plus froides que les terres qui en sont éloignées; il en faut tirer cette consequence, que les fraischeurs de la mer contribuent beaucoup à cette temperature. J'ay pris garde particulièrement dans la Guadeloupe, qu'il se leue durant la nuit non seulement de la mer, mais encor des riuieres (desquelles elle est auantageusement fournie) certains froids picquants, capables de remperer l'ardeur du iour, & qui mesme bien souuent contraignent ceux qui sont proches des riuieres, de s'approcher du feu, comme s'ils étoient en France.

La troisieme raison se prend des thresors de la diuine Prouidence, qui outre les vents Alisez, desquels j'ay cy-deuant parlé, ne manquent iamais de faire leuer vn petit vent le plus agreable du monde, qui trois fois le iour, au matin, à midy & sur le soir, se glissant & comme folastrant le long & à fleur de terre, raffraichit toutes ces contrées. Les habitans du pays appellent ce vent, la Brise, & est attendu d'eux tous les iours, comme vne benediction toute particuliere de Dieu, qui est non seulement vtile aux hommes & aux animaux; mais encore qui rend fertile la terre, & luy sert beaucoup à la production de ses biens.

De la diuersité des saisons.

CHAPITRE SECOND.

ENcor que les glaces n'endurcissent iamais les eaux , que les neiges ne blanchissent iamais les montagnes , & que la gresle ne tombe iamais dans nos isles , neantmoins le Soleil venant à s'absenter tirant vers le tropique du Capricorne, on remarque tant en son absence , qu'en son retour quelque diuersité de saisons : mais quelque diligence qu'ayent pû faire les habitans du pays , ils ne les ont pû diuiser qu'en deux; sçauoir, en Esté & en Hyuer, sans pouuoir trouuer vn temps en toute l'année, pour donner vn lieu arresté au Printemps ny à l'Automne, puisque ce qui se fait pendant ces deux saisons dans l'Europe , se fait dans ces lieux presqu'en toutes les parties de l'année.

Il faut remarquer que l'Hyuer & l'Esté de ce pays là, sont tres-differends de ceux de l'Europe, soit dans leurs causes, soit dans leurs effets; car l'Esté qui est icy causé par la presence du Soleil, est là causé par son éloignement; & au contraire, la presence du Soleil fait l'Hyuer en ces pays là. De sorte que cet œil du monde venant à s'éloigner de la ligne, & tirer vers le tropique du Capricorne, iusqu'à son retour au deçà de la ligne (ce qui dure pour l'ordinaire depuis le mois de Novembre, iusqu'au mois d'Auril) pendant ce temps il ne paroist
quasi

quasi point de nuages dans l'air , & se leuent fort peu de vapeurs & d'exhalaisons. L'air demeure pur, sec, & serain, & il ne pleut presque point dans toutes les basse-terres des isles. Ce beaultemps fait qu'on nomme cette saison Esté, quoy qu'il cause beaucoup d'effets quasi semblables à ceux , que cause l'Hyuer dans l'Europe ; car cette grande seicheresse fait que la plupart des arbres qui ont les feüilles tant soit peu tendres , se dépouillent de leur verdure : toutes les herbes seichent , & sont comme grillées sur la terre , les fleurs baissent la teste & se flétrissent : En vn mot , si la plupart des arbres n'auoient les feüilles d'vne nature forte , comme le laurier, l'oranger, le buys, ou le hou, & qui par consequent demeurent tousiours verdoyantes malgré les iniures des Hyuers, sans doute le pays deuiendroit aussi triste que la France dans le cœur de l'Hyuer.

Dauantage les animaux, particulièrement les insectes & amphibies, comme les lézards , crabes, soldats, qui sont les viures les plus communs du pays, abhorrent & fuyent cette aridité, gagnent le haut des montagnes , se cachent dans le creux des arbres, sous des rochers & dans les precipices, reconnoissans ces lieux plus humides & plus conformes à la conseruation de leur vie. D'où vient que les habitans appellent ce temps , l'arriere saison, d'autant que s'ils ne sont secourus des rafraichissemens qu'on leur apporte de l'Europe , ils ont bien de la peine à chercher leur vie , & mangent

bien souuent leur pain sec. La Brize, dont j'ay parlé cy-deuant, est plus réglée & se fait plus agreablement ressentir dans cette saison, que dans l'hyuer, d'où vient qu'elle est beaucoup plus saine.

Mais quand le Soleil a repassé la ligne, & qu'il commence à s'approcher du Tropique du Cancer, dardant ses rayons plus à plomb, il fait leuer vne grande quantité de vapeurs, tant de la mer que des lieux marescageux: dans ces vapeurs il se forme de grands & horribles éclats de tonnerre, qui font pourtant plus de bruit & de peur que de mal; car en sept années que j'ay demeuré dans la Guadeloupe, ie n'ay iamais ouy dire qu'il ait fait aucun dommage, ny aux hommes ny aux animaux. Le tonnerre venant à cesser, le temps se met tout à fait à la pluye, laquelle dure quelquefois, huit, dix, douze, quinze iours sans aucune interruption. Ces pluies refroidissent tout le pays, & c'est ce qui fait appeller cette saison, hyuer; car pendant 7. mois, à peine se passe-il vne semaine sans auoir de la pluye.

Ce pluuieux hyuer excite dans son commencement grand nombre de maladies, principalement des fièvres, des catares, des douleurs de dents, des apostumes, des vlceres, & autres semblables incommoditez: C'est dans ce temps là que nous auons plus de peine auprès des malades, d'autant qu'ils sont en grand nombre par tous les endroits de l'isle.

, dont j'ay par-
ait plus agrea-
que dans
beaucoup plus
gne, & qu'il
ue du Cancer,
fait leuer vne
la mer que des
il se forme de
re, qui font
e de mal; car
la Guadelou-
it aucun dom-
naux. Le ton-
et tout à fait à
uiët, dix, dou-
ruption. Ces
est ce qui fait
adant 7. mois,
as auoir de la
commence-
ncipalement
de dents, des
emblables in-
là que nous
les, d'autant
s les endroits

Les effets de cét hyuer sont bien differents de ceux que cause l'hyuer dans l'Europe; car dès les premieres pluyes, qui sont tant soit peu abôdantes, tous les arbres se reuestent de leur premiere verdure & beauté, & poussent toutes leurs fleurs dehors: toutes les forests sont remplies d'odeurs si suauës & si rauissantes, qu'elles pourroient égaler les meilleurs parfums de l'Europe: Les prez reuerdissent, les fleurs embellissent la terre; en fin, cét Hyuer a le mesme effet que le Printemps dans la France. Tous les animaux descendent de la montagne; les Homars, les Escreuisses, les Crables & d'autres especes de Cancres changent de coquille. Les Lezards, les Serpens, les Couleuvres & les autres reptiles quittent la vieille peau, pour se reuêtir d'une nouvelle. Les poissons, qui pendant la secheresse gaignent le plain de la mer, se rapprochent des costes & entrent dedans les riuieres; de sorte qu'il n'y a que les paresseux & les mal-adroits à la pesche qui en peuuent auoir disette. La tortuë, le caret, & la caouïanne, terrissent en si grande abondance qu'apres en auoir fait bonne chere pendant l'Hyuer, on en peut faire bonne prouision pour l'arriere saison.

Des differentes agitations de l'air.

CHAPITRE TROISIÈME.

Q Voy que j'aye assez amplement discouru de la temperature de l'air au chapitre premier de

cette seconde Partie, j'ay crû qu'il estoit necessaire pour ne rien obmettre, & pour l'entiere satisfaction du Lecteur curieux, de traiter icy de quelques agitations de l'air assez estranges, dont les premieres sont les Oüragans; les secondes, les Puchots; & les troisièmes, les Rafalles, qui sont assez communes en France.

Des Oüragans.

§. I.

CEs Oüragans sont de tres-horribles & tres-violentes tempestes, qu'on pourroit nommer de vrayes images de l'incendie finale, & destruction generale du monde. Ils arriuent pour l'ordinaire de cinq ans en cinq ans, ou de sept ans en sept ans, & presque tousiours sur la fin de l'Hyuer; c'est à dire, depuis le commencement d'Aoust iusqu'à l'amy-Septembre, & se forment de cette sorte.

On voit pour l'ordinaire la mer deuenir tout à coup calme, & vnir comme vne glace, sans faire paroistre le moindre petit soullement de ses Ondes sur sa surface: puis tout incontinent l'air s'obscurcit, se remplit de nuages épais, & s'entrepren de toutes parts; apres quoy il s'enflamme & s'entr'ouure de tous costez par d'effroyables esclairs, qui durent assez long-temps; il se fait en suite de si estranges coups de tonnerre, qu'il semble que le Ciel tombe par pieces, & que le monde veuille prendre fin. La terre tremble en plusieurs endroits, & le

vent
les pl
abat
viure
traint
dant
d'arb
les ve
qui c
quatr
il fait
aucun
sitez
lors à
qu'auc
uer.

Cen
plus tr
voit les
& fonde
renuer
des ven
la pert
qu'ils a
tres-pe
beaux
cûeils,
lans da
le sabl
lemen

it necessaire
riere satisfa-
icy de quel-
s, dont les
ides, les Pu-
ui sont assez

bles & tres-
oit nommer
destruction
r l'ordinaire
n sept ans, &
c'est à dire,
qu'à l'amy-
te.

venir tout à
ns faire pa-
ses Ondes
ir s'obscu-
prend de
s'entr'ou-
irs, qui du-
e si estran-
ue le Ciel
le prendre
oits, & le

vent souffle avec tant d'impetuosité, qu'il déracine les plus beaux & les plus grands arbres des forests, abat presque toutes les maisons, arrache tous les viures, ruine tout ce qui paroist sur la terre, & contraint bien souvent les hommes de se tenir, pendant cette épouventable tempeste, à des souches d'arbres, afin de se garantir d'estre emportez par les vents : Mais ce qu'il y a de plus dangereux, & qui cause de plus grand dommage, est qu'en vingt-quatre heures, & quelquefois en moins de temps, il fait tout le tour du Compas, ne laissant Rade, ny aucun Havre à l'abry de ses outrageuses impetuositez ; de sorte que tous les nauires qui sont pour lors à la coste, perissent mal-heureusement, sans qu'aucun de ceux qui sont dedans puisse se sauuer.

Cette bourasque passée, on peut contempler le plus triste spectacle qu'on se puisse imaginer. On voit les pans & les pieces des montagnes croüllées & fonduës par les tremblemens de terre, les forests renuersées, & les maisons abatuës par la violence des vents ; quantité de pauvres familles ruynées par la perte des biens de la terre, & des marchandises qu'ils auoient dans leurs cases, desquelles ils sauent tres-peu de chose. On voit grand nombre de beaux vaisseaux brisez & fracassez contre les escüeils, tous les pauvres matelots noyez, les vns roulans dans les ondes, les autres à moitié enfoüis dans le sable de la riue ; en vn mot, c'est vne chose tellement triste & tellement déplorable, que si le de-

fordre arriuoit souuent, ie ne ſçay qui auroit le cœur & le courage d'aller aux Indes.

Quelques habitans du pays croient que les Sauvages s'en apperçoient long-temps auparavant, & qu'ils en ſont aduertis par leur Rioches ou Maboyas; d'autant que depuis que les iſles ſont habitées, il n'eſt point arriué de Ouragan, que les Sauvages n'ayent predit. Pour moy, ie crois que ce ſont pures fables, car les Sauvages ne manquent iamais de nous les predire tous les ans, quoy que pourtant leur Almanach ſe trouue faux; mais il eſt impoſſible que les prediſant toutes les années, ils ne diſent quelquefois la verité quand ils arriuent. La pluye d'eau ſalée en eſt vn infallible prognostique.

Du Puchot.

LE Puchot eſt vn certain tourbillon de vent, qui ſe forme dans vne nuë opaque trop ardemment échauffée par les rayons du Soleil. On voit ſortir de cette nuë comme vne corne d'abondance, compoſée de la matiere de la meſme nuë, dans laquelle cetourbillon eſt enfermé. Or cette corne deſcend en tournoyant, ſans routefois quitter la nuë, iuſqu'à tremper ſon extremité dans la mer; & elle aspire & enleue, ie ne ſçay par quelle vertu, plus gros qu'une maiſon d'eau, & la porte ſi haut dans l'air, que ſi à ſa recheute elle rencontroit vn nauire

ſous
en d
appre
décor
lent t
tende
gne d

RA
& con
du cre
la cha
tant d
precip
appuy
que ſi
largue
maſts,
ſont f
ſont m
teurs e
donne

qui auroit le
royent que
g-temps au-
par leur Rio-
s. que les isles
Ouragan, que
oy, ie crois
agés ne man-
es ans, quoy
faux; mais il
es les années,
uand ils arri-
nfallible pro-

on de vent,
ue trop arda-
leil. On voit
e d'abondan-
ne nuë, dans
cette corne
quiter la nuë,
mer; & elle
e vertu, plus
si haut dans
oir vn nauire

sous elle, quelque puissant qu'il püst estre, il seroit en danger de perir. Ce tourbillon est tellement apprehendé des Nauigateurs, que si tost qu'ils l'ont découuert, s'il prend sa route vers eux, ils broüillent toutes les voiles, s'arrestent tout court, & attendent qu'il soit passé: il est pour l'ordinaire vn signe de grande pluye.

Des Rafalles.

§. III.

RAfalle est vne certaine bouffée de vent, qui s'engendre dans les lieux les plus marefcageux, & comme ie crois, des froides vapeurs qui s'éleuent du creux des valées, lesquelles estant repoussées par la chaleur de l'air, se roulent deçà & delà, avec autant d'impetuosité que d'inconstance; & en fin, se precipitent du haut des montagnes dans la mer, & appuyent si rudement sur les voiles des vaisseaux, que si on n'est bien diligent à baisser les huniers & larguer les écoutes, on est au risque de perdre des masts, ou de sombrer sous les voiles. Ces Rafalles sont fort frequentes aux auenuës des terres, qui sont montagneuses le long de la mer. Les Nauigateurs experts les scauent bien reconnoistre, & s'en donnent de garde fort diligemment.

Du flux & du reflux de la mer.

CHAPITRE QUATRIESME.

QVi voudroit entreprendre de rechercher la cause du flux & du reflux de la mer, & les différentes courses des marées le long des terres, il faudroit faire des Ephemerides toutes entieres: éplucher avec beaucoup de soin & de travail les diuerfes mutations de la Lune, & de toutes les autres Planettes. Il faudroit de plus remarquer fort diligemment les situations des terres, toutes les pointes qui auancent en mer, tous les culs-de sacs, & toutes les sinuosités de la terre, lesquelles causent autant de differétes routes de marées qu'elles sont differemment establies, & mesme au bout de là, il y auroit encore iuste suiet de craindre, ie ne dis pas de se precipiter dans la mer pour estre compris par elle, ne pouuant comprendre son flux & son reflux, comme on dit qu'il arriua à Aristote; mais au moins de ne pouuoir plainement satisfaire les esprits curieux sur ce suiet: outre que ce n'est pas mon dessein de traiter toutes ces matieres à fond; mais seulement de coucher icy ce que j'ay reconnu de plus remarquable. l'ay donc obserué que depuis le Tropique du Cancer, le flux ordinaire de la marée tire droit de l'Orient à l'Occident, aussi bien que les vents desquels nous auons parlé, & cela avec d'autant plus de rapidité, que la mer s'approche

chercher la
er, & les dif-
les terres, il
tes entieres:
travail les di-
tes les autres
uer fort dili-
tes les poin-
s-de sacs, &
elles causent
qu'elles sont
out de là, il y
ie ne dis pas
e compris par
ux & son re-
ore; mais au
isfaire les es-
e ce n'est pas
rieres à fond;
e j'ay recon-
observé que
ordinaire de
cident, aussi
s parlé, & ce-
mer s'appro-
che

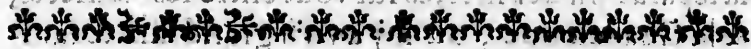
ANTISLES DE L'AMERIQUE. 113

che d'avantage des terres; ce qui est fort aisément remarqué des bons Pilotes, par le calcul exacte qu'ils font de leur route, dans lequel ils peuvent reconnoître que voguant d'un vent égal, ils font plus de chemin en s'approchant des terres, qu'ils ne feroient en plaine mer. On reconnoît encore cela fort particulièrement au bras de mer qui font la separation des isles, & sur tout entre les Xainctes, & la Guadeloupe, où il y a un si grand flux & rapidité de marée vers l'Oüest, que si en arriuant on ne serre le vent de bien près, dans ce petit trajet, qui n'est que de trois lieues au plus, la marée vous emporte & vous fait dériver quatre ou cinq lieues avant le vent; de sorte qu'un navire est contraint de louer quelquefois cinq ou six iours de temps pour aborder la terre, laquelle on eut aisément atteint en deux ou trois heures au plus, si on s'estoit donné de garde de cette marée.

Les flux & le reflux sont aussi bien reglez tout le long de ces costes, comme dans l'Europe: mais cela paroît fort peu à raison que les mers sont creuses & profondes; mais dans les lieux où les terres sont plates, & où il y a des hauts fôds, on voit la mer se retirer deux fois le iour, aussi bien que dans la France. Ma pensée est qu'il en est de même de la mer Mediterranée, dans laquelle pour estre extrêmement profonde, on ne remarque presque point de flux & de reflux; & que c'est une pure réuërie de croire & de vouloir persuader aux autres qu'il y ait des mers, qui ont tant soit peu de communication

14 PARTIC. DES ANTISLES DE L'AMER.

auoc l'Océan, dans lesquels le flux & le reflux ne se
rencontre point. Il faut aussi remarquer que tant
dans la rapidité & la vitesse des marées, que dans
l'augmentation ou la diminution des flots, il se
trouve du plus, ou du moins, selon l'accroissement
ou la deffillance de la Lune, tout de mesme que
dans nos costes.



II. TRAITE.

DESCRIPTION GENERALE DE
l'Isle de la Guadeloupe : Des Mineraux : Des
Pierres & des Matériaux : Des Rivières : Des
Torrens, des Fontaines & des Estangs.

Description generale de l'Isle de la Guadeloupe.

CHAPITRE PREMIER

Description de la terre toute nue.

§. I.



Isle, que les Sauvages appelloient *Karu-*
kern, & que les Europeans nomment *Gua-*
deloupe, à cause de la beauté, & de la bon-
té de ses eaux, prend son étymologie d'un
commun Prouerbe des Espagnols, qui pour expri-
mer vne chose excellente, luy donnent le nom

L'AMER.

reflux ne so
er que tant
s, que dans
flots, il se
croissement
même que

RALE DE

E.

RALE DE

neraux: Des

nières: Des

igs.

Guadeloupe.

ER

ue.

elloient Karu-

omment Gua-

, & de la bon-

mologie d'un

ui pour expri-

ment le nom

DESCRIPTION DE L'ISLE DE LA GVAD. 115

d'un ancien & fameux Auteur, appelé Lopez; de sorte que *Lagna de Lopez*, vaut autant à dire, que les meilleurs eaux qui se puissent trouver: & en effet, toutes les flotes d'Espagne en allant aux Indes, estoient obligées par Arrest du Parlement de Madrid, de prendre des eaux dans cette isle, & l'ont tousjours fait iusqu'à ce qu'elle ait esté habitée par les François. Quelques Auteurs disent, & peut estre plus véritablement, que les Espagnols l'ont ainsi nommée à raison de sa ressemblance, avec les montagnes de Nostre Dame de la Guadeloupe en Espagne. Cét isle est située à seize degrés de la ligne Equinoxiale, tirant vers le Nord.

Depuis la pointe du fort Royal qui regarde le Sud, iusqu'à la pointe du petit fort qui regarde le Nord, elle peut auoir vingt ou vingt deux lieues au plus. Et depuis cette pointe iusqu'au fort de sainte Marie, qui regarde l'Orient, quinze ou seize lieues: Et dix ou douze du fort de sainte Marie, iusqu'au fort Royal, lesquelles toutes font environ quarante-cinq ou cinquante lieues de circonference: Elle en peut auoir huit de diametre.

Pour décrire cette isle avec ordre & avec methode, il se faut servir de cette diuision ordinaire de toutes les isles, sçavoir, de Cabsterre, & de Basseterre. Cabsterre, c'est comme qui diroit, *caput terre*, teste de terre; car comme le vent tire tousiours de l'Orient à l'Occident; cette partie de la terre qui fait face au vent, est appelée Cabsterre, & celle qui est au dessous du vent, Basseterre; quoy que pour

l'ordinaire celle soit plus haute & plus montagneuse que les autres, comme l'on peut reconnoistre dans la Guadeloupe ou la Cabsterre, fait montre d'une belle terre, plate & vnie, longue de sept à huit lieues, large de trois à diuers endroits, & habitable par tout. Cela tient depuis le fond du petit Cul-de-sac, iusqu'au *trou au chat*. Depuis là iusqu'à la riuere du petit Carbet, c'est vne terre tout à fait inhabitable, à cause d'un certain piton en forme de pain de sucre, qui se leue iusqu'au dessus des nuës, & duquel, entre ces deux riuieres, qui n'ont qu'une bonne lieue de distance, coulent treize riuieres, accompagnées de presque autant de mornes & petites montagnes; dont quelques-vnes sont assez hautes & difficiles à monter. Depuis la riuere du petit Carbet, iusqu'à la riuere du *trou aux chiens*, il y a vne lieue de pays habitable assez vny, & où on peut prendre plusieurs estages d'habitations: il s'y trouue pourtant quelques bancs de roches. Depuis cette riuere iusqu'à la *grande Ance*, on peut prendre de costé & d'autre plusieurs belles habitations; mais ie ne crois pas qu'il y ait plus de deux estages; & mesme dans la *grande Ance*, il y a plusieurs habitations qui n'ont pas leur chassee entiere de mille pas; d'autant qu'elles sont bornées des rochers ou des montagnes. Tout le reste iusqu'au fort royal, est vn pays fort couuert de mornes, & où il faut tousiours monter & descendre: C'est pourquoy, nos habitans, qui sont assez delicats en fait d'habitations, l'ont negligé iusqu'à present. Il y a dans le

terre
pes
riu
ble.
veut
tes p
uiere
habi
fous
dans
riuie
à fait
colin
premi
belle
estage
uiere
tions
pente
des: I
vieux
estage
monta
ges, il y
Tout
fort ag
ou tro
l'Ance
lantes,
cipices

montagneuse
noistre dans
montre d'une
sept à huit
& habitable
petit cul-de
qu'à la rivière
ait inhabita-
rme de pain
s nuës, & du-
qu'une bon-
raïnes, ac-
ornes & pe-
es sont assez
la rivière du
aux chiens, il
vny, & ou on
tations: il s'y
roches. De-
nce, on peut
belles habita-
plus de deux
y a plusieurs
e entiere de
s des rochers
au fort royal,
& où il faut
pourquoy,
fait d'habi-
il y a dans le

territoire du fort quelques habitations sur les crou-
pes des montagnes: mais depuis le fort iusqu'à la
rivière salée, il n'y a pas un poulce de terre habita-
ble. Ce sont toutes montagnes hautes à perte de
veuë en forme de creste de coq, & escarpée de tou-
tes parts. Depuis cette rivière salée, iusqu'à la ri-
vière des Gallions, il y a mille ou douze cens pas
habité, au dessus desquels est la montagne de *Tour-*
fous, ou l'on peut prendre trois ou quatre estages
dans un pays fort vny. Depuis là iusqu'à la seconde
rivière des Peres, c'est un tres-beau pays, non tout
à fait vny; mais entremêlé de quelques petites
colines qui le rendent plus agreable. Au dessus des
premiers & seconds estages sont les montagnes de
belle veuë, & de beau Soleil, où il y a deux ou trois
estages de belles habitations. De là iusqu'à la ri-
vière du Plessis, il n'y a qu'un seul estage d'habita-
tions à prendre, dont quelques-unes sont sur la
pente de quelques montagnes extrêmement roi-
des. Depuis la pointe Duplessis, iusqu'à celle des
vieux habitans, toutes les habitations des premiers
estages sont incommodes & coupées de diuerses
montagnes. Mais au dessus de ces premiers esta-
ges, il y a une lieuë de tres-beau & de tres-bon pays.
Tout le fond des vieux habitans, est un pays plat,
fort agreable, & où il y a en diuers endroits, deux
ou trois estages d'habitations à prendre. Depuis
l'Ance à la barques, iusque vers les fontaines boüil-
lantes, ce ne sont que montagnes, rochers, & pre-
cipices assez dangereux: il y a pourtant quelques

habitations environ la moitié du chemin, lesquelles sont assez incommodes. Depuis les fontaines bouillantes jusqu'au petite islet aux *Gouyanes*, tout cela est habité; mais c'est le pays le plus fâcheux de toute l'isle: car toutes les habitations, desquelles il n'y a qu'un seul estage, sont prises sur le penchant des montagnes, & en sortant de la plupart des cases, on voit devant soy de quoy se rompre le cou.

Voilà tout ce qui est habité dans la Guadeloupe; ie ne puis rien icy écrire du reste, principalement depuis l'islet aux *Gouyanes*, sinon par des coniectures, & ce que j'en ay pu connoistre voguant le long de la coste. Il me semble que ce ne sont que montagnes à perte de veüe, & quoy qu'il y puisse auoir quelques habitations à prendre, comme dans la plaine des Roseaux, ce n'est pas chose dont on doive faire grand cas: mais en tirant vers le vieux fort, & mesme jusqu'à la grande riuere aux *Gouyanes*, cela fait montre de huit ou dix lieues de tres-beau pays, qui mesme, au recit des Chasseurs, est vne des belles parties de l'isle: mais tout le fond des deux culs-de-sac, presque vne lieüe dans les terres, avec la *Savane* qui est ce qui borne la grande riuere salée, & est environnée de petites montagnes, est vn pays perdu par les eaux, & tout à fait inhabitable.

Tout le cœur de l'isle, que ie n'ay pas décrit, n'est composé que de tres-hautes & foucilleuses montagnes, de rochers affreux, & de tres-épouuantes

precip
quels,
homme
ne pou
haut.
est: c
pied fo
ue à pe
de forte
gne, o
d'ouyr
montag
formes
deux pe
ou tren
costé du
d'Enfer
comme
les plus
de petit

IL faut
fac de
marquez
mamme
sans tire
comme

in, lesquel-
es fontaines
Gonyanes,
pays le plus
habitations,
ont prises sur
nt de la plus
quoy se rom-

Guadeloupe;
ncipalement
les coniectu-
quant le long
nt que mon-
y puisse auoir
nme dans la
dont on doi-
le vieux fort;
aux Gonyanes;
eues del tres-
Chasseurs, est
it le fond des
ans les terres,
grande rivie-
s montagnes
à fait inhabi-
as décrit, n'est
lbeuses mon-
ouvenables

precipices. Je n'ay veu que les moindres entre les-
quels, i'en ay remarqué vn particulièrement, ou vn
homme criant à plaine teste du fond du precipice,
ne pouuoit estre entendu de ceux qui estoient en
haut. Au milieu de l'isle tirant vn peu vers le midy,
est a celebre montagne de la souphriere, dont le
pied foule le faix & le sommet des autres, & s'éle-
ue à perte de veüe dans la moyenne region de l'air;
de sorte que si on estoit sur le haut de cette monta-
gne, on auroit le plaisir de voir former les nuës, &
d'ouyr gronder les tonnerres sous ses pieds. Cette
montagne est presque ronde; au dessus de la plate-
forme s'éleuent deux petites éminences, comme
deux petites pointes de roches, distantes de vingt
ou trente pas: Vne du costé du Sud, & l'autre du
costé du Nord; celle-cy semble estre vne gueulle
d'Enfer ou vne cheminée du Montgibel, fumante
comme vne fournaise enflammée, & dans les nuiëts
les plus seraines, on voit cette fumée entremeslée
de petites flammes de feu.

Des deux culs de sacs.

§. II.

IL faut icy dire quelque chose des deux culs-de-
sac de l'isle de la Guadeloupe, que vous voyez
marqtez dans la Carte; qui sont comme les deux
mamelles de nostre isle, desquelles tous les habi-
tans tirent le lait de leur nourriture; ou plustost
comme deux magasins, ou tout ce qu'il y a de beau,

de bon & de riche dans la Guadeloupe, est en-fermé.

Le plus grand se prend depuis la pointe du fort saint Pierre, iusqu'à la pointe d'*Antigoa*; de façon qu'il y peut auoir huit ou dix lieues de large, & cinq ou six de long. Le petit n'en a que quatre de largeur, & autant de longueur. L'un & l'autre sont tres-richement ornez, d'un grand nombre de petits islets de grandeur & forme differente, distant les vns des autres de cent, de deux cens, de cinq cés, ou de 600. pas, plus ou moins: ils sont toutes couuertes, iusques dans la mer, de tres-beaux arbres verdoyans à feüilles de laurier; en sorte qu'il semble que ce soient autant de cantons de forests flottans sur la mer.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces islets, & que j'ay tres-curieusement obserué, est qu'il n'y en a pas vn seul qui n'ait quelque chose de particulier, qui n'est pas commun aux autres. L'islet aux *Fregates* sert de repaire aux *Fregates*: Vn autre aux *grands gosiens*, vn autre aux *Mauues*; dans vn autre se trouue des *lezards*, dans vn autre des *anolis*, dans vn autre des *soldats*, vn autre portera des *crables* blanches, vn autre des *crables* violetes; & ainsi des autres.

Mais ce qui est plus à remarquer est vn islet, que j'ay nommé *Cancalle* (ie ne sçay si le nom luy aura demeuré) à raison de ce qu'il est tout enuironné d'arbres chargez iusqu'à rompre, de tres-bonnes huïstres. Je ne veux pas faire croire que les arbres les produisent, quoy qu'elles croissent & se nour-

rissent

riffe
que
ches
che
gros
de se
chies
me
Gent
rieux
agres
paiss
n'y so
bien l
sons
la gra
ie luis
que a
tus, &
tirer
iusqu
aux en
pores
les en
chose
beaux
cherch
& la pl
terre n
ses ban

oupe, est en-
 pointe du fort
 goa; de façon
 large, & cinq
 quatre de la-
 & l'autre sont
 nombre de petits
 re, distant les
 de cinq cés, ou
 tes couvertes,
 pres verdoyans
 semble que ce
 flotants sur la
 dans ces islets,
 e, est qu'il n'y
 se de particu-
 es. L'islet aux
 Vn autre aux
 ns vn autre se
 molis, dans vn
 es crables blan-
 nsi des autres.
 st vn islet, que
 nom luy aura
 ut environné
 e tres-bonnes
 ue les arbres
 nt & se nour-
 rissent

rissent sur eux : mais ie crois que cela vient de ce
 que les ondes de la mer venant à frapper les bran-
 ches de ces arbres, la semence des huîtres s'y atta-
 che & s'y forme en huîtres, lesquelles venant à se
 grossir, font baisser les branches jusques dans la mer;
 de sorte que deux fois le iour, elles sont rassa-
 chies par son flux & par son reflux. Je ne feray pas
 une plus longue description du reste des islets.
 Ceux qui sont sur les lieux & qui seront assez cu-
 rieux, y pourront trouver de quoy se satisfaire
 agreablement. Comme la mer est extrêmement
 paisible dans ces deux culs de sac, & que les mers
 n'y sont pas profondes, on ne sçaurroit croire com-
 bien les *Lamentins*, les *Tortues*, & tous les autres pois-
 sons se plaisent autour de ces islets; il semble que
 la grande mer s'en épuise pour les en remplir; car
 ie suis certain que depuis dix ans, on a tiré cha-
 que année plus de trois mille ou quatre mille *Tor-
 tues*, & vn tres-grand nombre de *Lamentins*, & on en
 tire encore tous les iours quantité; & on en tirera
 iusqu'à la fin du monde, sans les épuiser. C'est aussi
 aux environs de ces culs-de sac que se retirent les
 porcs sauvages, à cause du pays marescageux qui
 les environne. En fin, qui veut trouver quelque
 chose de beau, comme de belles porcelainés, de
 beaux coquillages, & de beaux rochers, il les doit
 chercher dans les culs-de sac. Voila la plus exacte
 & la plus briève description que ie puisse faire de la
 terre nuë de la Guadeloupe; parlons maintenant de
 ses bans, de ses rades, & de ses mouillages.

quand les ondes viennent à briser dessus; toutes les autres ne se débrouent point du tout. Les canots peuvent passer entre deux pointes; mais il n'y fait pas bon pour les barques & pour les chaloupes.

La Baye des fontaines bouillantes seroit vne des bonnes rades de l'isle, sans vne roche qui est dans le milieu, au fond de la mer, laquelle coupe les cables des nauires. Depuis les fontaines bouillantes iusqu'au petit cul-de-sac, il n'y a rien à craindre, si ce n'est en passant le gros morne, où il y a vn certain contre-réps de marée, & vne certaine rencontre de deux vents differents, qui excitent vn clabottement d'eau, difficile, incommode & dangereux pour les canots, & qui donne bien de la peine à ceux qui rament: C'est ce qui a fait nommer ce passage, le Cap enragé. Quand il fait quelque peu de vent, on est contraint d'attendre le calme pour passer outre.

Tous les endroits où vous voyez des ancrs marquées sur la Carte, ce sont de tres-bonnes rades; mais tres-peu fréquentées, parce que le pays n'est pas habité. Entre l'Islet à la Rose, & l'Islet à la Fortune, il y a vn mouton assez perilleux, comme aussi au dessus de l'Islet aux Fregates: mais sur tout le passage de l'homme est le plus difficile & le plus hazardeux; car le vent qui souffle tousiours du costé de l'Est ou Estnordest, s'engouffrant dans ce détroit, pousse les ondes deuant soy, lesquelles estant refermées & comme contraintes entre ces deux bancs de roche, que l'on voit marquer sur la Carte, se le-

uent e
tant d
rien de
est ne
presen
milieu
temen
qu'vne
té; car
de se p
d'vne b
sortie
iusqu'à
vn mou
che pro
qui ne

idad
E ne
I & d'a
n'y aur
quand i
ien ay
riniere

routes des
Les canots
is il n'y fait
loupes.
roit vne des
qui est dans
e coupe les
nos boîtil-
rien à crain-
où il y a vn
ertaine ren-
excitent vn
odo & dan-
en de la pei-
it nommer
it quelque
re le calme
od sille m
ancres mar-
nnes rades;
e pays n'est
e liffet à la
ux, comme
ais sur tout
le & le plus
urs du costé
s ce détroit,
s estant re-
deux bants
Carte, se le-

uent effroyablement dans l'air, & se brisent avec tant d'impetuosité, qu'il faut estre fort adroit pour s'en deffendre: de sorte que pour passer ce trajet, il est necessaire en quittant la pointe des rochers, de presenter le bout du canot au vent, iusques dans le milieu; & de là arriuer tout à coup tournant adroitement entre deux lames, se donnant bien de garde qu'une de ces vagues ne prenne le canot par le côté; car il courreroit hazard d'estre comblé d'eau & de se perdre. Il y a en ce lieu vn tres-beau Hayre, d'une belle & facile entrée, mais d'une tres-difficile sortie. Au reste depuis le fort de sainte Marie, iusqu'à la Basseterre, il n'y a aucun danger, si ce n'est vn mouton à la pointe du petit Carhier, & vne roche proche du premier moine de la grande Ance, qui ne se decouvre point.

DES MINERAVX.

CHAPITRE SECOND.

De la mine d'or.

§. I.

JE ne doute nullement qu'il n'y ait des Mines d'or & d'argent dans la Guadeloupe, & ie crois qu'il n'y aura personne qui ne soit de mon sentiment, quand il verra des coniectures & les apparences que i'en ay decouvert. Car i'ay trouué dans la grande riniere des Peres de la Capsterre, proche de laquel-

quand les ondes viennent à briser dessus; toutes les autres ne se déchaient point du tout. Les canots peuvent passer entre deux pointes; mais il n'y fait pas bon pour les barques & pour les chaloupes.

La Baye des fontaines ouïllantes seroit vne des bonnes rades de l'isle, sans vne roche qui est dans le milieu, au fond de la mer, laquelle coupe les cables des navires. Depuis les fontaines boüillantes iusqu'au petit cul-de-sac, il n'y a rien à craindre, si ce n'est en passant le gros morne, où il y a vn certain contre-téps de marée, & vne certaine rencontre de deux vents differents, qui excitent vn clabottement d'eau, difficile, incommodé & dangereux pour les canots, & qui donne bien de la peine à ceux qui rament: C'est ce qui a fait nommer ce passage, le Cap enragé. Quand il fait quelque peu de vent, on est contraint d'attendre le calme pour passer outre.

Tous les endroits où vous voyez des ancrés marquées sur la Carte, ce sont de tres-bonnes rades; mais tres-peu fréquentées, parce que le pays n'est pas habité. Entre l'islet à la Rose, & l'islet à la Fortune, il y a vn mouton assez perilleux, comme aussi au dessus de l'islet aux Fregates: mais sur tout le passage de l'homme est le plus difficile & le plus hazardé, car le vent qui souffle tousiours du costé de l'Est ou Estnordest, s'engouffrant dans ce détroit, pousse les ondes deuant soy, lesquelles estant refermées & comme contraintes entre ces deux bancs de roche, que l'on voit marquez sur la Carte, se le-

uent
tant d
s'en d
est ne
prese
milieu
teme
qu'un
té; ca
de se
d'une
sortie
iustqu
vn mo
che pr
qui ne

idad
I E n
I & d
n'y au
quand
ien ay
riniere

us; toutes les
Les canots
mais il n'y fait
aloupes.
eroit vne des
qui est dans
le coupe les
aines bottes
rien à crain-
où il y a vn
ertaine ren-
excitent vn
modo & dan-
ien de la pei-
fait nommer
fait quelque
de le calme
mod s'illa n-
s ancrés mar-
onnes rades;
le pays n'est
& l'islet à la
eux, comme
mais sur tout
cile & le plus
ours du costé
is ce détroit,
es estant re-
s deux bancs
Carre, se le-

uent effroyablement dans l'air, & se brisent avec
tant d'impetuosité, qu'il faut estre fort adroit pour
s'en deffendre: de sorte que pour passer ce trajet, il
est necessaire en quittant la pointe des rochers, de
presenter le bout du canot au vent, iusques dans le
milieu; & de là arriuer tout à coup tournant adroi-
tement entre deux lames, se donnant bien de garde
qu'une de ces vagues ne prenne le canot par le cô-
té; car il courreroit hazard d'estre comblé d'eau &
de se perdre. Il y a en ce lieu vn tres-beau Havre,
d'une belle & facile entrée, mais d'une tres-difficile
sortie. Au reste depuis le fort de sainte Marie,
iუსqu'à la Basseterre, il n'y a aucun danger, si ce n'est
vn mouton à la pointe du petit Carhier, & vne ro-
che proche du premier morne de la grande Ance,
qui ne se découure point.

DES MINERAVX.

CHAPITRE SECOND.

De la mine d'or.

§. I.

JE ne doute nullement qu'il n'y ait des Mines d'or
& d'argent dans la Guadeloupe; & ie crois qu'il
n'y aura personne qui ne soit de mon sentiment,
quand il verra des coniectures & les apparances que
ien ay découuert. Car i'ay trouué dans la grande
ruiere des Peres de la Capsterre, proche de laquel-

le a esté autrefois nostre Couuent de saint Hyacinthe, qui depuis a esté transféré ailleurs: l'y trouuay, dis-je, des petits bassins d'eau dormante prouenant de la grande riuere, dont la superficie estoit toute dorée: Je recueillis avec vn cousteau le plus qu'il me fut possible de cette superficie; mais au remuement de l'eau, la plupart couloient à fond, comme de petits filets d'or presque imperceptibles, & se perdoient entierelement dans le sable fins, qu'on les pût reconnoistre. Ce que i'en auois ramassé, gros comme le bout du doigt, se ternit & deuint semblable à de la litarge d'or; & comme cela estoit fort pesant, ie crâs qu'en effet ce n'estoit autre chose, & la jugeant telle, ie la negligay. l'y retourmay neantmoins à quelques iours de là, & trouuay la mesme chose. Je posay des morceaux de papier sur l'eau, lesquels deuindrent dorés comme si on y eut appliqué vne feuille d'or. Je laisse à deuiener ce que cela pourroit estre.

De la mine d'argent.

§. II.

C'Est vne chose toute commune parmy les habitants de cette isle, qu'il y a de la mine d'argent. On m'apporta vn iour vn morceau de celle qui est la moins estimée, aussi gros comme le poing; c'estoit vne terre grasse, pesante, & de couleur de gris cendre, ainsi que de la tutie, mais toute mêlée de petites pailles luisantes comme de l'argent, ou plu-

toit ce
& tout
croire
Mais
suiuant
qu'elle
lets & l
le feu s
croire d
pourro
départ
travail
argent.

Il y a c
Ipalem
ces d'vn
& pesant
ue, & tir
on y vou
de profic
Il est d
Ijette l

Saint Hyacinthe
rs: l'y trou-
ante proue-
rifice estoit
teau le plus
mais au re-
ent à fond,
mpercepti-
le sable fin,
en auois ra-
ernit & de-
omme cela
n'estoit au-
ligay. l'y re-
s de là, &
orceaux de
rés comme
laisse à de-

ny les habi-
s d'argent
elle qui est
oing; c'é-
eur de gris
mêlée de
nt, ou plu-

roist comme de l'estain de glace. Je la mis au feu,
& tout cela se reduisit en chaux, ce qui m'a fait
croire que ce n'estoit que du talc.

Mais celle qui se trouue à deux lieues de la mer,
suiuant la riuere de la plaine des Roseaux, quoy
qu'elle soit presque semblable à la premiere, les fi-
lets & les pailles qui se trouuent dedans, endurent
le feu sans changer aucunement; ce qui me fait
croire que si on y vouloit faire de la dépense, on y
pourroit trouuer du profit. J'ay appris depuis mon
départ, que Monsieur le Gouverneur y ayant fait
travailler, en a tiré plusieurs lingots de tres-bon
argent.

Mines de fer.

§. III.

Il y a en plusieurs endroits de cette isle, & princi-
palement dans le petit cul-de sac, plusieurs An-
ces d'un sable de couleur d'ardoise, tres-fin, luisant,
& pesant comme du plomb, duquel on a fait épreu-
ue, & tiré de tres-beau & bon fer. Sans doute que si
on y vouloit travailler, on en retireroit beaucoup
de profit, eu égard à la commodité des forests.

Des Mines de Soulfre & de Vitriol.

Il est certain que cette grande montagne qui
jette la fumée & le feu, n'est remplie que de

228 DESCRIPTION DE L'ISLE

soulphre, & mesme on y voit quelquefois de la trace comme d'une petite rivière de soulphre, qui s'est écoulée le long de la montagne. De plus, les eaux sulphurées & vitriolées, desquelles je parleray au chapitre quatrième, parigraphe i. nous découvrent qu'il y a plusieurs mines de soulphre & de vitriol dans l'isle. Pour moy, j'ay trouué à deux lieux pas des fontaines bouillantes, par tout lesquelles sembloit estre du mistiot blanc, qui va jusques dans la mer. Pour ce qui regarde les mines de soulphre, ce n'est pas grande chose, on en peut tirer de l'isle de la Dominique à meilleur compte.

Mines de Saon.

S. V.

EN trois ou quatre endroits de nostre isle de la Guadeloupe, sçavoir, dans le grand cul-de-sac, vis à vis de l'islette à la biche, & au premier morne à main droite, en sortant de la grande rivière salée, pour entrer dans le petit cul-de-sac, & aussi proche des fontaines bouillantes: j'ay trouué une terre jaspée de bleu, de blanc, & de rouge, comme du saon d'alicant, grasse & adhérente aux doigts ainsi que du suif. Cette terre fait broüer l'eau, degreaisse le linge, & vaut mieux que plusieurs méchans saons desquels on se sert en France; & mesme quand elle est coupée en brique, il n'y a personne qui ne la promette de vrai saon de Marseille. Plusieurs habitants en seroient, & selonc est une

111

grande
dans la
de terre

IL ne
faire
que de
encore
font asse
dont no
commu
yeux, s
Vmbilicu
grande
qui se t
du fort
mais p
celles q
esté app
au lieu q
d'une co
sées à d
l'opale.

grande commodité. l'ay aussi rencontré en creusant dans la terre des fontaines bouillantes, des veines de terre sigelée, & quantité de bol assez fin.

DES PIERRERIES.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des Umbilics ou pierres aux yeux.

S. I.

IL ne faut pas aller dans toutes ces isles pour se faire riche en pierreries: Je n'en ay pû remarquer que deux ou trois qui meritent d'estre estimées, & encore n'est-ce pas grande chose. Il y en a deux qui sont assez rares; sçavoir, les pierres vertes, & celles dont nous parlons à présent, tout le reste est assez commun, mesme dans l'Europe. Ces pierres aux yeux, sont ce que quelques Auteurs ont appelé *Umbilicus Marinus*, elles ont toute la forme & la grandeur d'un petit grain de lentille: mais celles qui se trouvent dans la Guadeloupe sur les Ances du fort saint Pierre seulement (car je n'en ay jamais pû trouver ailleurs) sont bien différentes de celles que j'ay veu en France, lesquelles auoient esté apportées du Levant; car elles estoient rousses, au lieu que les nostres tiennent de la perle, & sont d'une couleur argentée viue & éclatante, qui exposées à diuers iours, changent de couleur comme l'opale. On s'en sert pour tirer les bubes qui en-

R

trent dans les yeux, posant la pierre dans le coing de l'œil, dans lequel elle fait insensiblement tant de tours, qu'en fin elle attrape l'ordure, & sort incontinent avec elle. On tient pour assuré que les herondelles s'en seruent aussi bien que de la chelidoine. pour redonner la veüe à leurs petits. Il s'en trouue de larges comme le petit doigt & plus grossieres, desquelles on se sert pour les cheuaux & les mulets.

Des pierres vertes.

§. II.

POUR ce qui regarde les pierres vertes, quoy que nous en ayons beaucoup dans cette isle, ce n'est pas pourtant où elles se trouuent; Ce sont les Sauvages qui nous les apportent de la terre ferme, & quelques personnes tres-curieuses m'ont assuré, que ces pierres ne sont autre chose qu'un certain limon, que les Sauvages vont pescher en se plongeant au fond d'une riuere de la terre ferme, que ie crois estre entre le cap de Nord, & la riuere des Amazones. Ils forment de ce limon telle figure que bon leur semble, & l'exposent à l'air où il devient si dur, qu'une des bonnes preuues de cette pierre est, qu'il faut qu'elle endure les coups de marteaux sur une enclume sans se rompre. Ce qui me fait adjoûter foy à ces personnes, est que j'ay veu une de ces pierres qui auoit la forme d'une grenouille: Or il est tres certain que les Sauvages n'ont ny l'industrie, ny les outils pour tailler une telle figure dans

une pierre
col em
l'exper
de ce m
gnols &
tre faire
re d'en
fort cur
stingue
faites, i
ste certe
peu plus
lent poi
pe de fus
vn son p
elles ont
de seruir
travail d

ON t
re,
de Ance
lée de pe
restes d'
moins;
le Soleil
tclaire de

ans le coing
nent tant de
ort inconti-
que les he-
de la cheli-
erits. Il s'en
& plus gros-
seaux & les

s, quoy que
ille, ce n'est
ont les Sau-
e ferme, &
ont assuré,
vn certain
en se plon-
erme, que
riuiere des
figure que
il devient
ette pierre
e marteaux
ne fait ad-
veu vne de
ouille : Or
ny l'indu-
figure dans

DE LA GVADELOVPE.

131

vne pierre si dure. Ces pierres portées penduës au col empêchent de tomber du haut mal, i'en ay fait l'experience sur plusieurs personnes tourmentez de ce mal, avec vn assez heureux succez. Les Espagnols & les Portugais ont si bien appris à les contrefaire avec du verre, que c'est vne chose assez rare d'en trouuer de bonnes : Et quoy que ie me sois fort curieusement estudié à reconnoistre ce qui distingue les veritables d'avec les fausses & les contrefaites, ie ne sçauois bien exprimer en quoy consiste cette difference, qu'en disant qu'elles sont vn peu plus polies que le verre, & qu'elles ne s'écaillent point comme le verre, lors que l'on les frappe dessus avec le dos d'un couteau : elles ont aussi vn son plus fort, qui approche de celuy du bronze : elles ont encore vne autre propriété remarquable, de seruir au soulagement des femmes qui sont en trauail d'enfant.

Du Cristal.

S. I I I.

ON trouue en plusieurs endroits de la Capsterre, & principalement au territoire de la grande Ance, des habitations dont la terre est toute mêlée de petites pierres de crystal, grosses comme des testes d'espingles, quelquefois plus, quelquefois moins, de sorte qu'après les grands rauages d'eau, le Soleil dardant ses rayons sur la terre, elle brille & eclate de toutes parts, comme si elle estoit semée

R ij

de diamans. Et quoy que cette petite pierre coupe le verre ainsi que le d'iantant, il faut pourtant que nos habitans se détrompent, qui croient que s'en soit de veritables : car en ayant trouué vn iour vne piece grosse comme vn poix dans vne fontaine, qui brilloit & éclatoit avec tant de viuacité qu'elle m'ébloüissoit la veüe, j'en fis present à vn Gentilhomme de mes amis, qui l'enuoya aussi-tost en France à vn lapidaire de Paris, pour sçauoir ce que c'estoit : Son rapport fut, que ce n'estoit que du cristal de roche & de peu de valeur, si ce n'estoit qu'on en pust trouuer de plus grandes pieces.

La plus prochaine riuere de la grande riuere salée dans le petit cul-de-sac, jette sur la riue vne quantité de gros sable blanc, clair, lucide, & diaphane, & qui se fond en vn feu lent comme du métal, mais se brusle & calcine à vn feu violent. Ce n'est autre chose que du crystal, duquel sans doute on pourroit faire de tres-beaux ouurages.

Du Sel.

S. I V.

IL y a dans la grande terre de la Guadeloupe de tres-belles salines, où se forme le sel sans aucun artifice : mais comme elles sont negligées, si il s'y forme du sel vne année, il se passera quelquefois trois ou quatre ans sans qu'il s'y en forme vn grain. Cela vient de ce qu'il y a quantité de rauines d'eau douce qui s'écoulent dedans, quand il pleut en

abonda
peu de

Proc
salé, où
fort peu
assez pr
se fait d
qu'il de
qu'il en
luy de l

Des mate

tui

ENce

ne se

& couu

tost faut

par tout

ches & d

taille aise

l'estimer

droits de

aux Gou

piet, to

beaucou

Il y a a

de la re

erre coupe
tant que
at que s'en
n iour vne
fontaine,
ité qu'elle
vn Gentil-
ssi-tost en
oir ce que
que du cri-
toit qu'on

de riuere
a riue vne
de, & dia-
me du mé-
lent: Ce
sans doute
s.

eloupe de
ns aucun
es, si il s'y
elquefois
vn grain.
nes d'eau
pleut en

abondance, lesquelles on pourroit destourner à peu de frais.

Proche de l'Ance à la barque, il y a aussi vn étang salé, où i'ay veu plusieurs fois le sel tout formé: avec fort peu de traual, on pourroit en faire vne saline assez profitable. I'ay remarqué que tout le sel qui se fait dans ces isles, est extrêmement corrolif, qu'il desseiche la viande qui en est assaisonnée, & qu'il en mange la graisse, il ne sale pas tant que celui de l'Europe.

Des materiaux, comme des pierres de taille, des briques, des tuilles, du plastre, des pierres à faire la chaux, & des pierres de ponce.

S. V.

ENcor que la pluspart des bastimens de ces isles ne soient construits que de bois & de roseaux, & couverts de feuilles & d'essentes, c'est plustost faute de bons ouuriers que de materiaux; car par toutes les parties de l'isle il y a quantité de roches & de rochers d'une certaine pierre bise, qui se taille aisément. Les massons & tailleurs de pierres l'estiment beaucoup. On en trouue en plusieurs endroits de l'isle, comme au fort Royal, & vers l'islet aux *Gonyanes*, qui se leuent par tables espoisses d'un pied, toutes taillées des deux costez: ce qui auance beaucoup les ouuriers.

Il y a aussi presque dans tous les quartiers de l'isle, de la terre non seulement propre à faire des bri-

ques & des tuilles, mais encore de la poterie; de sorte que si les pauvres habitans mangent dans des calebasses, & dans des *couys* n'est que faute de potiers de terre.

On apporta à la Guadeloupe l'an mil six cens quarante-six, de tres-bon plâtre qu'on auoit pris aux Xaintes; ie le vis mettre en œuvre, & il ne differoit en rien de celui duquel on se sert en France. A son deffaut on fait de la chaux d'une pierre marine blanche, & naturellement toute graüée de quelque petites rustiques assez agreables. Cette chaux ne cede en rien à celle de l'Europe. On voit aussi quantité de pierres de ponce en plusieurs endroits de cette isle; mais principalement dans la grande riuere aux *Gouyanes*, on la voit flotter sur l'eau comme du bois: mais il n'y en a pas la centième partie de ce qui s'en rencontre dans la Martinique, laquelle n'est aparamment composée d'autre chose que de ces pierres. On ne trouue point dans toutes ces isles vn seul caillou ou pierre à feu, si elles n'y ont esté apportées de l'Europe: mais la diuine Prouidence y a suffisamment pourueu, comme ie feray voir au traité des vegetaux, où ie montray que comme il y a dans ces isles des pierres qui ont la propriété de flotter sur l'eau, ainsi que du bois; aussi il y a du bois qui coule à fond comme des pierres, & qui fait feu de mesme que les cailloux.

DES

IL faut
terres
plus riches
belles &
pe: car
a plus de
la mer, de
qui sont
teau vne
dans les
porte par
profonde
l'embouche
pourtant
res avec
de comp
rochers, s
blement
dre dans l
est extrê
riueres n
rens qui

DES RIVIERES, DES TORRENS,
des Fontaines & des Estangs.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Des Rivières.

§. I.

IL faut avouer ingenuëment qu'il n'y a point de terres dans le monde qui soit plus vtilement, plus richement & plus agreablement arrousee de belles & bonnes eaux, comme l'isle de la Guadeloupe : car dans le peu qu'elle a de circonference, il y a plus de cinquante rivières qui se dégorgeant dans la mer, desquelles plusieurs, principalement celles qui sont dans les culs-de-sac, peuvent porter bateau vne lieue, deux lieues, & jusqu'à trois lieues dans les terres. La grande riviere aux Gonyanes l'emporte par dessus toutes les autres, en largeur & en profondeur, de laquelle quoy que les avenues & l'emboucheure soit vn peu difficile, on y peut pourtant monter jusqu'à trois lieues dans les terres avec vne chaloupe. Je ne mets pas icy en ligne de compte mille belles fontaines qui coulent des rochers, sourdent de la terre; & apres l'avoir agreablement serpentée en mille endroits, se vont perdre dans les plus grandes rivières. Or comme l'isle est extremement haute dans son milieu, toutes les rivières ne sont à proprement parler que des torrens qui se precipitent avec impetuosité dans la

mer; & c'est vne chose épouuenable de les voir dans leurs débordemens, lors qu'il se fait de grandes aualasses d'eaux: on les entend descendre d'une bonne lieue, grondant comme des tonnerres; elles s'enflent en vn moment de plus d'une picque de hauteur, fument, broient, & écument de toutes parts; elles entraînent les plus gros arbres des forêts, & roulent vne si grande quantité de roches, qu'elles en font de petites montagnes, qui paroissent dans la mer à leur emboucheure. J'ay mesuré vne de ces roches qu'elles roulent, laquelle auoit six pieds en carré. Au reste, ce roulement & ce choquement de roche, font vn tintamarre & vn bruit si estrange, qu'encor bien qu'il tonne à tout rompre, on n'entend point les coups de tonnerre.

Je confesse que ie n'ay point gousté de délices plus agreables dans la Guadeloupe, que celle de se reposer à la fraischeur sous les arbres le long de ces belles riuieres: car comme elles laissent apres ces débordemens, des millions de roches en confusion, vous entendez outre le murmure agreable du grand canal, mille petits gazoüillemens differens, qui en verité charment plus agreablement l'ouye que les plus excellentes musiques. Il n'est rien aussi qui contente plus la veüe, comme de considerer ces petits ruisseaux d'une eau plus claire que le crystal, s'entrelasser au trauers de toutes ces roches. De plus, on ne scauroit faire cent pas dans vne de ces riuieres, sans trouuer quantité de beaux bassins au naturel, où l'on se peut baigner à l'ombre dans

de

de tres-
il suffir
mais j'a
garde,
iamais
commo
petits P
ment le
bles dan
Je cr
passe au
Son gou
qui s'y re
enferme
beu vn f
par les v
pays, pr
laquelle
me du la
seurer,
gent, ou
Quan
qui sepa
qu'un br
mer de l
seize pas
gueur. Se
des mer
barques
mesme f

de les voir
it de gran-
rendre d'v-
tonnerres;
ne picque
ent de tou-
bres des fo-
de roches,
qui paroif-
l'ay mefuré
uelle auoit
t & ce cho-
& vn bruit
à tout rom-
aerre.
de delices
e celle de fo
long de ces
nt apres ces
en confu-
greable du
s differens,
nent l'ouye
st rien auffi
confiderer
que le cry-
ces roches.
ans vne de
aux bassins
mbre dans
de

de tres-belles eaux. Pour ce qui regarde leur goust, il suffiroit de dire que ce sont des eaux de roches; mais j'adiouste encherissant là dessus, que j'ay pris garde, qu'on en peut boire tant qu'on voudra sans iamais s'en trouuer mal, ny en ressentir aucune incommodité. En vn mot, ces riuieres sont autant de petits Paradis, ou tous les sens goustent innocemment les plus delicieux plaisirs, dont ils sont capables dans leur pureté.

Je crois asseurément que la riuere de Dupleffis passe au trauers d'une mine de vitriole ou de fer. Son goust est fort astringent, & toutes les roches qui s'y rencontrent sont comme rouillées & teintes en fer: elle est fort aperitiue, & quand on en a fait beau vn seau, en vn lieu de chemin tout se vuide par les vrines. Il y a vne petite riuere dans vn plat pays, presque vis à vis du petit isler aux *Gonyanes*, laquelle de temps en temps deuiant blanche comme du lait. Je crois, sans neantmoins le vouloir asseurer, qu'elle passe au trauers d'une mine d'argent, ou tout au moins de talc.

Quant à ce qui regarde la grande riuere salée, qui separe les deux terres, ce n'est autre chose qu'un bras de mer, ou vne communication de la mer de l'Est, avec celle de l'Oüest. Il a quinze ou seize pas de large, & deux bonnes lieues de longueur. Son flux & son reflux est réglé comme celuy des mers de nos costes. Il ne peut porter que des barques de vingt à vingt-cinq tonneaux au plus; & mesme ses entrées & ses sorties sont tres-difficiles.

Au milieu de cette rivière à main gauche, en allant du petit cul de sac au grand, il y a une fontaine qui se fait assez clairement entendre par le bruit de la chute, elle est d'une eau claire, fraîche, & excellente. C'est une très grande commodité pour les habitants, qui quelquefois patissent beaucoup de la soif en ces endroits, aussi l'ont-ils nommée la *Belle belle*.

Il faut que je dise icy un mot en passant, d'une rivière de la Martinique, qui est la première qui se trouve après la ruine sèche en tirant vers le Pouce-chaut. Cette rivière est presque tout à fait trouble, si sale, & si limoneuse, que de la seule vue, elle rassasie les plus altérés. La nécessité m'a contrainse d'en boire plusieurs fois, & j'ay remarqué que son goût est fade, & qu'un seul verre de cette eau lache le ventre, & purge aussi bien le corps qu'une bonne médecine, & de là sans aucunes remèdes.

Des fontaines bouillantes.

CHAP. I.

Si ces fontaines d'eau bouillante, estoient plus proches de la souphrière qu'elles ne le sont, je croirois que le feu qui est en elle dans cette montagne, seroit la cause de cette chaleur. Mais en étant éloignées de six à sept lieues pour le moins, il faut tenir pour assuré qu'il y a des mines de souphre enflammées dans les creux des montagnes qui les avoisinent, au travers desquelles ses eaux ve-

nant à
dinair
Philos
mouve
mines
échauf
terres
les on
grande
dans fo
d'eau d
eau, on
superst
me si fo
lière, &
entend
bouillor
Aben
tirant v
estime
guc de
grand n
font aut
cette ma
ne faut
pour voi
taine d'e
Certe
peut en
chaleur

tant à passer, s'échauffent jusqu'à bouillir extraordinairement ; car disent tout ce que voudront les Philosophes, ie ne me puis persuader que le seul mouvement des eaux qui passent au travers des mines, qui ne sont pas enflammées, les puissent échauffer jusqu'à communiquer leur chaleur aux terres voisines, & les faire mesme bouillir malgré les ondes de la mer qui les couvrent : car la plus grande de toutes ces fontaines, quand la mer est dans son plain, est couverte de plus de deux pieds d'eau de mer, & nonobstant la fraicheur de cette eau, on voit monter les gros bouillons jusqu'à la superficie de l'eau : quand la mer est retirée, elle s'élève si fort, qu'on en voit la fumée d'une bonne lieue, & fait un certain murmure confus que l'on entend de plus de trente pas, faisant rejallir ses bouillons de plus de deux pieds de hauteur.

A cent pas ou environ de cette grande fontaine, tirant vers la rivière, à trois ou quatre pas de la mer, est une certaine mare large de 7. à 8. pieds, & longue de 35. ou 40. Ce n'est qu'un receptacle d'un grand nombre de petites fontaines bouillantes qui sont autour d'elle. Trois ou quatre pas à l'entour de cette mare, la terre y est chaude comme du feu, & ne faut que donner un coup ou deux de besche pour voir fumer, entendre brouir, & saillir une fontaine d'eau toute bouillante.

Cette mare est extrêmement commode, & on peut en se baignant prendre l'eau en tel degré de chaleur qu'on le souhaite, selon que l'on s'éloigne

ou quel'on s'approche dauantage des sources. Et quoy que cette eau soit vn peu vilaine, puante, & boueuse, elle ne laisse pas d'estre tres-salutaire. I'en ay fait les épreuues, lors que Monsieur de Bonnefoy Gentil-homme de Monsieur de Poincy, s'y fit porter pour trouuer de l'allegement à vn mal de ratte, duquel en fin il est mort. Je l'y accompagnay, & incontinent quantité de malades febricitans, hydropiques, & perclus de leurs membres, vinrent à moy de tous les quartiers de l'isle; lesquels au trois ou quatriéme bain, y receurent de grands soulagemens. Mais comme ie n'auois ny linge, ny case, ny lits pour les faire suër, ie m'aduisay de faire vn grand trou, comme vne barique, sur vne petite plate-forme, vis à vis de la grande fontaine bouillante. Nous n'eusmes pas creusé trois pieds, que la terre fumoit & étoit chaude comme du feu. Nous fismes vn petit *Ajoupa*, en forme de cloche par dessus ce trou, dans lequel on faisoit suër les malades tous les iours au matin, autant qu'ils le pouuoient endurer, & le soir on les faisoit baigner dans la mare. La pluspart s'en retournerent au bout de huit iours, chez eux sains & gaillards, & tous les autres extrêmement soulagez. Plusieurs personnes trauaillées de diuerses maladies, y ont esté guaries. I'ay vn iour pris plaisir à faire éuaporer de cette eau dans vn plat d'étain, avec vn feu lent, laquelle étant toute exhalée, il me demeura au fond du plat, l'espoisseur d'vne feuille de papier, de soulfre vis, auquel ayant mis le feu, il brussa tout aussi-tost.

EN
sic
quels ce
ble exo
plus de
poisson
auant q
dre. Le
certains
perspec
plaisant
les auan
elle se v

On vo
au rappo
sur vn ce
digieuse
a 80. ou
mais il n'
Negres e
sur ce ro
dans le r
tité de p
ie l'ay ve
quand il
feront ce

sources. Et
puante, &
utaire. I'en
de Bonne-
ney, s'y fit
vn mal de
compagnay,
ebriticans,
mbres, vin-
e; lesquels
t de grands
ny linges, ny
ifay de faire
r vne petite
taine bouil-
ieds, que la
feu. Nous
s par dessus
malades tous
pient endu-
la mare. La
huit iours,
utres extre-
s trauaillées
l'ay vn iour
au dans vn
étant toute
at, l'espoif-
vif, auquel

Des Estangs.

§. III.

EN plusieurs endroits de la Guadeloupe, plu-
sieurs beaux estangs se rencontrent, entre les-
quels celuy de la pointe des vieux habitans me sem-
ble exceller; il a enuiron 30. ou 40. pas de large, &
plus de 500. de long, fort creux & bien peuplé de
poissons, ausquels il ne faut point faire de fausse
auant que de les tenir; car il est tres-difficile à pren-
dre. Les deux riués de cét étang sont bordées de
certains grands arbres verdoyans, qui y font vne
perspectiue obscure, laquelle est vne chose tres-
plaisante & tres-agreable, & qui fait assez paroistre
les auantages que la nature a par dessus l'art, quand
elle se veut jouer dans ses ouurages.

On voit vn autre étang, non moins admirable,
au rapport de quelques Negres, qui ont grimpé
sur vn certain rocher tout rond, d'vne hauteur pro-
digieuse, & escarpé de toutes parts. C'est le tout s'il
a 80. ou 100. pas de circonferance dans son assiette:
mais il n'en a pas cinquante par haut. Ces mesmes
Negres ont rapporté qu'il y a vn tres-beau bassin
sur ce rocher, qui sembleroit estre taillé à plaisir
dans le roch, & que dans ce bassin se trouuent quan-
tité de poissons. Pour moy, ie le crois, parce que
ie l'ay veu plusieurs fois dégorger de toutes parts,
quand il pleuuoit excessiuement. Je ne sçay ce que
feront ceux qui ne le voudront pas croire; car ils

142 DESCRIPTION DE LA GVAD.

auront bien de la peine à y grimper pour l'aller voir. Ce Rocher est situé entre les montagnes du fort Royal, & la maison de Monsieur Aubert.

Voila tout ce que ie puis dire des eaux douces, qui se rencontrent dans la terre habitée. Quant aux autres qui se pourroient trouver en celle qui n'est pas habitée, excepté les trois rivières qui sont sur la Carte; donc sont que des estangs ou des marais d'eau corrompue; dequelles ie n'ay iamais beu qu'à contre-cœur. Et n'apprendre est, bien que ie n'en aye iamais voulu de mauvais effets; qu'elles sont très-dangeieuses; d'autant qu'il y a un si grand nombre de Maukenillp autour de ces estangs; que les eaux sont toutes couvertes de ces mauvaises pommes qui tombent des arbres.

Fin de la seconde Partie.



IA GVAD:

er pour l'aller
montagnes du
r Aubert.

s eaux douces,
tée. Quant aux
celle qui n'est
s qui sont sur la
ou des marais
mais peu qu'à
que ie n'en aye
elles sont tres-
grand nombre
s, que les eaux
hautes pommées

Des plantes qui ne portent point de fruits.
Des plantes qui portent des fruits.

II. TRAITE.
DES ARBRES.

Des arbres sauvages & sans fruits.
Des arbres fruitiers.

TROISIEME

PARTIE.

DIVISEE EN DEUX TRAITEZ.

I. TRAITE.

DES PLANTES.

Des plantes qui ne portent point de fruits.

Des plantes qui portent des fruits.

II. TRAITE.

DES ARBRES.

Des arbres sauvages & sans fruits.

Des arbres fruitiers.

TRISTESSE

PARTE

UNIQUE EN DEUX TRAITES

LE TRAITÉ

DES PLANTES

DES PLANTES
DES PLANTES

LE TRAITÉ

DES PLANTES

DES PLANTES
DES PLANTES



cette
chée
conf
au gr
il se
veux
naux
que
toute
qu'on



TROISIEME
PARTIE.

Divisée en deux Traitez.

I. TRAITE,
DES PLANTES.

Des plantes qui ne portent point de fruits.

CHAPITRE PREMIER.

 I i'estois mieux versé dans la connoissance des simples que ie ne suis , vous auriez sujet d'esperer vne entiere satisfaction de cette partie; car il y a des thresors de merueilles cachées dans les plantes de ces isles , qu'un homme consommé dans cette science pourroit decouvrir au grand profit & satisfaction d'un chacun. Mais il se faut contenter de ce peu de remarques que ie veux donner , qui sont les petits fruits de mes travaux & de mes soins. L'avertis au reste le Lecteur, que ie professe aussi bien en cette matiere qu'en toutes celles dont ie traite , non de faire tout ce qu'on pourroit desirer de moy ; mais seulement

T

46 DESCRIPTION DES PLANTES

ce que ie ſçay & que i'ay remarqué en chaque cho-
ſe que ie décris.

Des plantes communes à graine & ſans graines.

§. I.

IE ne dois rien dire, de toutes les plantes qui
croiſſent dans l'Europe, ſinon ce que i'ay remar-
qué de particulier, & que pluſieurs ignorent, ſans
quelque deſcription; d'autant que tout le monde
les connoiſt aſſez, veu que quantité d'Auteurs les
ont ſi amplement décrites, que ce ſeroit perdre le
temps que de ſ'y arreſter. Il faut donc dire pour
commencer par les plus communes, que toutes les
herbes potageres viennent par toutes les iſles avec
aſſez de facilité: mais bien d'une autre façon que
dans l'Europe, car quelques-vnes portent des grai-
nes qui profitent dans le pays; d'autres en portent
qui ne profitent point du tout, & les autres n'en
portent aucune. Entre celles qui portent de bonnes
graines, leſquelles étant ſemées produiſent leur
ſemblables, ſont le pourpier, qui graine & ſe reſe-
me de ſoy-meſme dans les habitations: mais en ſi
grande abondance, qu'il paſſe pour l'herbe la pluſſa-
cheuſe & la pluſ importune de tout le païs: Toute
ſorte de chicorée & de laitues, le creſſo alenois, la
corne de cerf, les épinards, carottes, panets, beteraues,
ſaliſſies, cheruis, aſperges, la moutarde en grande
abondance; & ſur tout les pois & les febues y croiſ-
ſent en abondance, de ſorte qu'étant vne fois garny

PLANTES
en chaque cho.

Sans graines.

les plantes qui
que j'ay remar-
s ignorent, sans
tout le monde
é d'Autheurs les
seroit perdre le
donc dire pour
es, que toutes les
tées les isles avec
autre façon que
portent des grain-
autres en portent
et les autres n'en
rtent de bonnes
produisent leur
graine & se rese-
ions : mais en si
herbe la plus fal-
t le país : Toute
cressó alenois, la
anets, beteraues,
tarde en grande
s febues y croif-
t vne fois garny

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 151

de toutes ces graines, l'on n'a plus de recours à la France.

J'en ay veu d'autres qui portent des graines, mais elles ne viennent iamais à perfection; entre celles-là sont les raues; car quoy que les raues qui ont esté produites par des semences apportées de l'Europe, viennent parfaitement belles, & portent de tres-belles semences, neantmoins si on sème cette graine, elle ne produira que des filets. Les oignons viennent avec peine, fleurissent & grainent; mais tout ce qu'on peut auoir de la graine, c'est au plus, de méchantes petites ciboules. On s'est aduillé d'une inuention qui supplée à ce deffaut, qui est de plier la tige, & de couvrir de terre cette touffe de graine qui croît au bout de la tige, & cela produit plusieurs oignons, qui pourtant ne viennent iamais bien gros. Il y en peut auoir d'autres, mais ces deux exemples suffisent.

Entre celles qui ne grainent point du tout, sont toutes sortes de chou. Au deffaut de la graine, on se sert des rejettons ou des cimettes de choux, lesquelles on plante dans la terre par vn temps de pluye, & cela produit vn chou de la mesme espee, que celuy dont il a esté tiré, si d'un chou cabus, vn chou cabus, si d'un chou fleur, vn chou fleur. C'est bien la meilleure inuention du monde, il n'en manque pas vn, & viennent plus beaux & en moins de temps, que s'ils étoient produits de graines.

Jusqu'à present nous n'auons pas veu grainer l'ozeille, mais on marcote la racine, ou plustost on la

multiplie en la diuisant; de sorte qu'il n'en faut qu'une plante pour en peupler un jardin.

Si on me demande pourquoy quelques-unes de ces plantes grainent, & que la graine n'en vaille rien; & au contraire, pourquoy les autres ne grainent aucunement: ie diray icy simplement ma pensée, que ie ne veux pas pourtant faire passer par autorité; mais ie crois que cela vient de ce que la terre est trop chaude, & qu'ainsi elle haste la racine auant qu'elle soit affermie, & qu'elle ait pris pied dans la terre; si bien qu'elle s'épuise entierement de sa sève, de sa force, & de sa vigueur qu'elle enuoye aux feuilles, qui par apres luy manque, lors qu'elle en a besoin pour produire son fruit, ou pour le conduire à maturité. L'on ne s'est pas encore mis en peine de semer du bled dans ces isles, d'autant que le manyoc dont on fait le pain, vient avec beaucoup de facilité, & est une assez bonne nourriture comme ie diray cy-apres: Mais toute sorte de millet y croist comme dans son lieu naturel, & durant toutes les saisons de l'année: comme aussi le ris que l'on commence à cultiuer depuis peu de temps, ceux qui en voudront sçavoir dauantage de ces plantes, n'ont qu'à lire Discoride, d'Alechains, & les autres qui en ont dit tout ce qu'on en peut souhaiter.

Le reste des plantes naturelles de l'Europe que i'y ay veues, ne portant point de fruits, sont la menthe, la saulge, l'hyssope, la sariette, le tin, la majoleine, le coq, la tanosie, l'avrongne, l'absynthe, le

qu'il n'en faut
din.
lques-vnes de
ine n'en vaut
autres ne grai-
mplement ma
aire passer par
nt de ce que la
haste la racine
le ait pris pied
ntierement de
qu'elle enuoye
ue, lors qu'elle
t, ou pour le
as encore mis
illes; dautant
n, vient avec
z de ne nour-
ais toute sorte
ieu naturel, &
: comme aussi
depuis peu de
dauantage de
d'Alechamps,
qu'on en peut
l'Europe que
ruicts, sont la
e, le tin, la ma-
e, l'absynthe, le

senide, la prunelle, la primeuere à fleur rouge, la betoine aquatique, l'hepatique, le plantin, l'ortie; quoy qu'elle ne me semble pas commune & qu'elle ait la coste des feüilles & la tige rouge comme du sang. L'Eliotrope, ou fleur du Soleil, l'amaranthe tricolor, & sur tout les Capillaires, desquels il faut dire vn mot de ce que i'en ay remarqué.

Des Capillaires.

S. II.

IL faut auoüer ingenuëment qu'il n'y a point de terre au monde, comme l'isle de la Guadeloupe, qui abonde en Capillaires de toutes sortes, desquels les Auteurs ont écrit, voire mesme de plusieurs desquels ils n'ont fait aucune mention. Entre plusieurs i'ay fait rencontre d'un Polytric, & d'une Scorpandre qui me semblent bien extraordinaires. Les plantes du Polytric que i'ay trouué le long d'une riuïere pouffoient hors de terre, dix ou douze petites verges noires, polies, pas plus grosses que des éguilles, & hautes d'une palme sans aucunes feüilles: mais à la pointe de chacune de ces verges, il y auoit sept belles branches de Polytric, qui s'écartant en rond, faisoient comme vne façon d'étoile.

150 DESCRIPTION DES PLANTES

De la Scolopandre.

§. III.

POur ce qui regarde la Scolopandre dont il est question, sans faire mention de plusieurs autres qui ne sont pas communes; elle croist dans les marais sur le bord des estangs, & mesme iusques dans l'eau. On voit leuer de chaque grosse touffe, quinze ou vingt tiges, hautes d'une demy picque & plus; & aux deux costez de chaque tige trente ou quarante belles feüilles de Scolopandre.

D'une plante dont les femmes Sauvages se seruent pour estre fecondes.

§. IV.

Nous auons appris que les femmes Sauvages se trouuant steriles, & à cette occasion tres-mal traitées de leurs maris, se seruent d'une plante pour se rendre fecondes. C'est proprement vn petit champignõ renuersé, qui est fait comme vn petite coupe, capable de contenir seulement vn petit grain de lentille. Au milieu de cette coupe, il y a trois petits grains semblables à ceux qui croissent dans le fond de la rose, mais extremement durs. Tout la plante est grize cendrée, & croist sur des bastons de bois pourry, dans les bois & dans les lieux humides. Les femmes mettent seicher cette plante, puis elles la reduisent en poudre,

& en prennent à chaque fois vne petite pincée, qui peut faire enuiron le poids d'un escu, & elles assurent que cela reüssit infalliblement.

D'un ionc odoriferant qui facilite l'enfantement.

§. V.

Les Sauvages nous ont apporté vne espeece de Junc, semblable à ceux de nos riuieres, & assez rare dans la Guadeloupe. Sa racine est composée de certaines bulbes en forme de boutons, grosses comme le bout des doigts, lesquelles étant desseichées & mises en poudre, exhalent vne odeur fort aromatique, & qui rémoigne assez les excellentes vertus de cette plante. C'est un thresor inestimable pour les femmes mariées; car comme il n'y a point de Sage-femme dans ces isles, quelque rude travail qu'elles puissent auoir, le poids d'un escu, ou quelque peu dauantage de cette racine puluerisée & prise dans du vin blanc, les fait déliurer sans le champ avec beaucoup de facilité.

De l'herbe aux fleches.

§. VI.

Au commencement de la paix, que Monsieur Aubert fit avec les Sauvages, ils luy apportèrent vne plante qu'ils appelloient en leur langue, l'herbe aux fleches (ie n'ay pû retenir le mot Sauua-

ge) les feuilles de cette plante sont longues d'une palme, large de trois poulces, d'un vert gay, lices, polies, & douces comme du satin: elle porte de petites fleurs languettes, comme celles du lizet, mais à feuilles séparées: elles sont violettes par dehors & blanches par dedans, fermées de iour, & ouuertes de nuit. Les Sauvages font grande estime de cette plante, & non sans beaucoup de raison; car nous decouvrons tous les iours par experience les rares & admirables qualitez dont elle est douée. Sa racine pilée & appliquée sur les playes des flèches empoisonnées de Mancenille, amortit entierement le venin, & mesme arreste la gangrene commençee, oste toute sorte d'inflammation, comme aussi les enflures que cause l'aiguillon des Guespes de la Guadeloupe, lequel est assez dangereux.

De deux sortes d'herbes qui guerissent le mal de dents.

S. VII.

Que la necessité est vne bonne maistresse: les insupportables tourmens, que les dents m'ont fait endurer pendant quelques années, dans l'isle de la Guadeloupe, m'ont donné occasion d'apprendre, tant des Sauvages que des Negres, quantité de tres-bons remedes pour ce mal importun, & pour lequel on a si peu de compassion. Vn iour vn Sauvage me voyant trauaillé, iusqu'à l'extremité de cette douleur enragée, m'apporta deux plantes toutes entieres, c'est à dire, la racine & les feuilles:

La

To
te
brefil, c
quel ils
rien dir
les flux
machic

La premiere estoit vne espece de *Solanum* fort petit, ayant les feüilles assez semblables à la Morelle, mais plus petites & veluës : Au haut de la tige il y auoit de petites fleurs blanches, & quelques petits grains rouges assez semblables à des Gardes. L'autre estoit vne plante plus forte, & dont le tige estoit ligneuse : Ses feüilles estoient semblables à la Mercuriale, mais plus fortes, avec vne queue au dessus de la tige comme l'agremoine, mais environnée de petites fleurs blanches. Il m'ordonna de prendre de l'vne ou de l'autre racine, de la presser, & de la tenir long-temps sur la dent qui me faisoit si mal; i'experimentay que toutes deux auoient le mesme effer; car à l'instant cela me fit perdre ma douleur: mais aussi il engourdit non seulement la gencive, mais encor la moitié de la teste, du costé où il estoit appliqué. Je crois que c'est vn poison qui pourroit causer quelque paralysie, ou quelque autre accident à ceux qui en vseroient souuent.

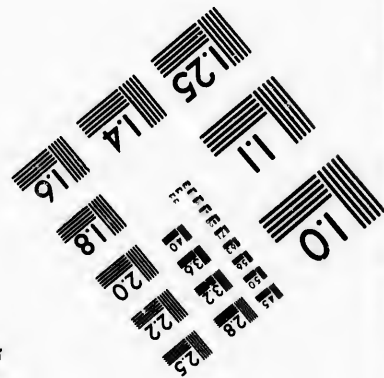
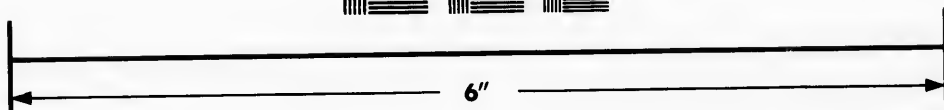
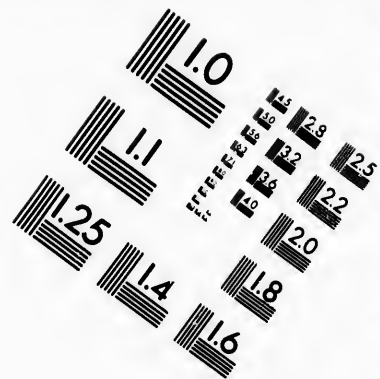
Du Piment.

§. VIII.

Toutes ces isles s'ont le pays naturel de toute sorte de piment, de poivre d'inde, ou de poivre de bresil, que les arboristes appellent, *Capsicum*, & duquel ils ont si amplement écrit que ie n'en sçauois rien dire dauantage, sinon qu'il est souverain pour les fluxions qui tombent du cerueau, en vsant en machicatoire, mais tous ne le sçauoient endurer.

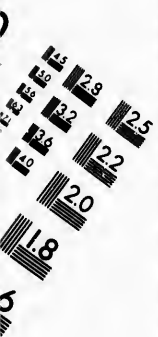
V





Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**



Les Sauvages s'en seruent aussi pour se guarir des fièvres, & cela d'une terrible façon : car ils prennent du petit piment rond, qui est le plus fort & le plus brulant de tous, & apres en auoir frotté vn filet, ils ouurent par force avec les doigts les yeux du malade, & luy passent plusieurs fois ce filet sur la prunelle des yeux. Or si vn grand mal fait oublier le petit, il ne faut pas s'étonner que l'on perde alors la fièvre : car ie ne crois pas qu'on puisse rien endurer de plus sensible.

De la Chine.

§. IX.

TOUS les Auteurs qui ont fait la description de la plante de la Chine, en ont parlé si diuersement, qu'ils font assez paroistre qu'ils n'ont veu que la seule racine & non la plante. Garcie dit, que cette plante a trois ou quatre coudées de haut, les riges minces, que ses feuilles sont semblables aux ieunes citroniers, & que sa racine à la longueur d'une palme. Monard dit, qu'elle croist aux lieux maritins en forme de Canne ou Roseaux. Acosta dit, qu'elle a plusieurs branches menuës en façon de serment épineux, & semblables à celles du liset, & que ses feuilles sont grandes comme du plantin à larges feuilles. Pour moy, ie croirois que cette description seroit la veritable, si tous les Auteurs n'étoient d'accord en ce point, que la Chine, dont nous visons en Europe, est vne racine; par ce que j'ay veu

A
en plu
te que
le cett
& l'au
sice n'
me dit
sermen
comm
chair d
blable
rachez
arrach
Au
presqu
plante
cuisses
excessi
fier la
feuille
quien
tans se
c'est la
humid
où il p
la mer
jambe
te rab
picott
escor
ques

guarir des
s prennent
t & le plus
vn filet, ils
eux du ma-
t sur la pru-
t oublier le
rde alors la
en endurer

cription de
é si diuerse-
s n'ont veu
cie dit, que
haut, les ri-
bles aux ieu-
gueur d'une
lieux mari-
Acosta dit,
n façon de
du lifet, &
du plantin à
e cette des-
theurs n'é-
dont nous
ue j'ay veu

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 155

en plusieurs endroits de la Guadeloupe, vne plan-
te que les habitans appellent Ronce verte, à la quel-
le cette description conuient en toutes ces parties,
& i'aurois creu que scauroit esté la veritable Chine,
si ce n'estoit que de ses branches (lesquelles com-
me dit Acosta, rampent sur les arbres, ainsi que du
serment) pendent certains fruiçts raboteux, longs
comme la main, de diuerse forme, de couleur de
chair dedans & dehors, insipides au goust, & si sem-
blables à vne racine, que si ie ne les auois veus at-
tachez aux branches, i'aurois dit qu'on les auroit
arrachez de terre.

Au reste, il se trouue dans la Guadeloupe, &
presque dans toutes les autres isles, vne certaine
plante, dont les feüilles seruent pour enueloper les
cuisses & les jambes des hydropiques, lors qu'étans
excessiuement enflées, on est contraint de scarifi-
er la peau, pour en faire sortir les serositez: Cette
feüille attire beaucoup, & i'en ay veu plusieurs
quien ont esté soulagez: mais il faut que les habi-
tans se détrompent de la croyance qu'ils ont que
c'est la veritable Chine. Elle se plaist fort aux lieux
humides, le long des riuieres, dans les montagnes,
où il pleut beaucoup plus qu'au long du riuage de
la mer. La racine est quelquefois grosse comme la
jambe, longue de deux pieds au plus: elle est tou-
te raboteuse, & percée comme si elle auoit esté
picottée avec vn poinçon: elle est couuerte d'une
escorce fort mince, tannée, & verdastre en quel-
ques endroits. Cette racine est attachée aux troncs

des arbres, avec les filemens que l'on y voit pendre; de sorte qu'ils embrassent & environnent l'arbre, comme si on les auoit liez par diuertissement & avec dessein. Outre ceux qui la lient à l'arbre, il y en a d'autres qui pendent de la cime des plus hauts arbres où elle croist, iusqu'à terre, & que quelquefois s'y enracinent. Ils sont gros comme le tuyau d'une plume, quelquefois plus, quelquefois moins; ils sont aussi gros en bas comme en haut, & il semble que se soient de veritables cordes. Ces filets, ou cordes, ont une odeur forte, & qui tire à l'ail; mais la grosse racine ne sent rien. Du gros bout de cette racine sortent dix ou douze tuyaux gros comme le poulce, & longs comme le bras, chacun desquels porte une feuille semblable à la langue du serpent, large de deux pieds, & longue de trois. Cette feuille est polie & liscée comme du lierre. Je ne l'ay jamais veüe fleurie; elle tombe quelquefois des arbres à terre, & ne laisse pas d'y croistre & d'y prendre racine. Mais naturellement elle se plaît sur les plus hauts arbres, quoy qu'elle semble n'auoir d'autre nourriture que celle qu'elle tire de l'écorce des arbres où elles sont attachées. En voilà assez pour mon suiet, on peut voir les Auteurs pour ce qui regarde ses vertus & ses qualitez.

A
D

L
ru
Elle cr
lesquel
les, au
la Chin
quelqu
cette h
tendre
l'ozeille
que des
comme
n'ay pas
Il s'en
appelle
le-là qu'
font d'v
blanc c
difficile
tans y so
bien sou
il arriue
geans, q
si l'on a
mesme
flux de b

De deux sortes de Choux qu'on appelle Kareïbes.

§. X.

LA racine de cette plante est vne grosse bulbe rude, ronde, & massive, de couleur de chair. Elle croist dans la terre, & pousse plusieurs tiges, lesquelles se diuisent chacune en cinq ou six feuilles, aussi grandes & de mesme forme que celles de la Chine, comme panachées de blanc & de verd, & quelquefois la moitié d'une feuille est blanche: cette herbe est excellente dans le potage, elle est tendre & se fond au premier bouillon, comme de l'ozeille. On y met aussi la racine, qui se cuit ainsi que des panets, & rend le potage pateux & épais, comme si on y auoit mis vne poignée de farine. Je n'ay pas remarqué qu'on s'en serue en Medecine.

Il s'en trouue vne autre espece, que les habitans appellent, chou poyuré, qui n'est differente de celle-là qu'au goust & en la couleur de ses feuilles, qui sont d'un vert plus brun, & rarement panachées de blanc comme les autres. Neantmoins il est tres-difficile de les discerner; & les plus experts habitans y sont trompez tous les iours, & les mettent bien souuent dans le potage au lieu des autres, d'où il arriue, quoy qu'ils ne s'en aduisent pas en les mangeans, qu'ils brulent la bouche & le gosier, comme si l'on auoit mangé des feuilles de l'Aureole; & mesme si on en mange beaucoup, ils donnent le flux de bouche.

Du Petun.

6. XI.

IE ne décris pas icy toutes les belles qualitez de cette plante : Le Lecteur curieux peut les voir chez les Auteurs , pour les lire aussi bien que pour y remarquer tous ses auantages. Il suffit de dire icy, que les habitans cultiuent communément quatre sorte de petun; à sçauoir, le grand petun vert, le petun à langue, le petun d'Amazone , & le petun de verine ou petun musqué. Les Sauuages appellent toutes ces especes de petuns , sans faire aucune distinction, *Yoly*. Le petun vert est le plus beau, & de plus belle apparence. Ses feuilles ont vn bon pied de large, & deux de long; mais pour l'ordinaire il décheoit beaucoup à la pente, & n'est iamais de grand rapport. Le petun à la langue, (appelé ainsi, à cause que sa feuille est longue de deux pieds, & large d'vne paulme , & semble auoir la forme d'vne langue) est de tres-grand rapport , & ne décheoit nullement à la pente. Ces deux premiers sont ceux desquels on fait le plus commun debit. Le petun de verine est plus petit que les deux précédés: Sa feuille est vn peu plus rude & plus ridée que celle des autres, & est plus pointuë par le bout, il rapporte le moins de tous , & décheoit le plus à la pente ; mais il est le plus estimé & le plus cher, d'autant que non seulement sa feuille sent le musqué; mais mesme la fumée, quand on le brulle en

est tres
du tout
On a ren
petun co
les fait pa
que dans
son comp
large que
le bout, &
petites co
tez de la
elles la t
grand rap
faisant, fa
ceux qui e
cela se co
de deux an
Or quo
le petun, i
nel'est pas
rope, pou
ray icy le
ble.

On sem
e, avec ci
graine, afi
commence
de brancha
Soleil qui
semaine s on

ualitez de
ut les voir
n que pour
de dire icy,
ent quatre
vert, le pe-
e petun de
s appellent
aucune di-
us beau, &
nt vn bon
r l'ordina-
n'est iamais
e, (appelle
deux pieds,
ir la forme
, & ne dé-
x premiers
mun debit.
s deux pre-
us ridée que
le bout, il
le plus à la
e plus cher,
ent le mus-
le brulle en

est tres agreable, là ou celle de tous les autres est du tout insupportable à beaucoup de personnes. On a remarqué de plus qu'une seule plante de ce petun communique sa qualité à quatre autres, & les fait passer pour petuns de verine, ce qui se pratique dans les isles, autrement on n'y trouueroit pas son compte. Pour le petun des amazones, il est plus large que tous les autres, sa feuille est arondie par le bout, & non en pointe comme les autres; & les petites costes ou nerueures qui sont des deux cô-
tez de la feuille, ne biaisent pas vers la pointe; mais elles la trauercent de droit fil. Ce petun est de grand rapport, mais estant nouveau fait, il est mal-faisant, fade au goust, & fait vomir sur le champ ceux qui en prennent; mais à mesure qu'il vieillit, cela se corrige, & il deuient tres-excellent au bout de deux ans.

Or quoy que la maniere de cultiuier & de faire le petun, soit commune aux habitans des isles, elle n'est pas à plusieurs personnes curieuses de l'Euro-
pe, pour la satisfaction desquelles ie la décriray icy le plus succinctement qu'il me sera possi-
ble.

On sème premierement la graine, que l'on mé-
le, avec cinq ou six fois autant de cendre que de
graine, afin de la semer plus claire. Si-tost qu'elle
commence à leuer, on la couure tous les matins
de branchages, pour la garantir des ardeurs du
Soleil qui la brusseroit entierement. Pendant six
semaines ou deux mois, qu'elle est à atteindre sa

perfection conuenable pour la replanter, on prepare le jardin où on doit faire sa leuée, c'est à dire, sa recolte, en deffrichant, coupant, & brullant les bois qui sont sur la terre, ce qui n'est pas vn petit trauail; ou bien s'il on veut faire sa leuée dans vne terre desia découuerte, on la purge & on la nettoye entierement de toutes sortes d'herbes. Le jardin estant bien préparé, on leue la plante en vn temps de pluye, afin qu'elle reprenne avec plus de facilité, puis on les plante toutes à la ligne; l'ordre que l'on tient en les plantant, est tel qu'il faut qu'il y ait trois pieds de distance entre deux plantes, & autant entre deux rangs; de sorte qu'un jardin de cent pas en quarré, doit tenir 10000. plantes de petun. Chaque personne doit tout au moins entretenir & cultiuer trois mille plantes de petun, & avec cela cultiuer ses viures, ce qui luy peut apporter environ mille ou quinze cent liures de petun. Estant planté il faut auoir soin d'y passer de temps en temps, & d'empêcher qu'il n'y croisse de mauuaises herbes. Lors que la plante est preste à fleurir, on l'arreste tout court, la coupant à la hauteur du genoüil, puis on oste les feuilles d'en-bas qui traînent à terre, & on ne laisse que dix ou douze feuilles de petun sur la tige, laquelle on esmonde soigneusement tous les huit iours, de tous les rejets qu'elle pousse autour des feuilles; de sorte que ces dix ou douze feuilles se nourrissent merueilleusement & viennent espoisses comme vn cuyr. Pour voir s'il est meur, on plie la feuille, laquelle, si elle

A
elle se
estant
on les a
enfile
plantes
à l'air q
arrache
coste qu
vn peu
& puis o

S
ont d
dans la G
pas vne d
quey que
les quatr
nent, ie
fance; ca
ries de ce
petite, ex
ont adiou
arbrisseau
tes charg
ont dépei
uironnée
les de gen

ANTES

r, on prepa-
est à dire, sa
bruslant les
pas vn petit
ée dans vne
n la nettoye
s. Le jardin
en vn temps
lus de facili-
l'ordre que
ut qu'il y ait
tes, & au-
ardin de cent
es de petun,
entretenir &
& avec cela
apporter en-
de petun.
ser de temps
isse de mau-
breste à fleu-
à la hauteur
d'en-bas qui
ix ou douze
on esmonde
ous les rejet-
de sorte que
ent merueil-
me vn cuyr.
e, laquelle, si
elle

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 161

elle se casse en la pliant, il est temps de la couper: estant coupée on la laisse fanner sur la terre, puis on les attache avec certaines liasses de *mahot*, qu'on enfille dans des petites verges; de sorte que les plantes ne se touchent point, & on les laisse seicher à l'air quinze iours ou trois semaines. Cela fait on arrache toutes les feuilles de la tige, puis on tire la coste qui est dans le milieu de la feuille, & l'ayant vn peu arrousée d'eau de mer, on la tord en corde, & puis on la met en rouleaux.

De l'herbe vine & sensible.

S. X I I.

SI cette plante est celle que tous les Autheurs ont décrite; Je suis bien assuré qu'elle n'est pas dans la Guadeloupe, ny mesme, comme ie crois, en pas vne de ces isles, au moins ie ne l'ay iamais veüe, quey que ie l'aye curieusement cherché. Et n'estoit les quatre petites fleurs que les Autheurs luy donnent, ie dirois qu'ils ne l'ont veüe que dans sa naissance; car celle qui croist dans les sauanes ou prairies de ces isles, est toute semblable, quand elle est petite, exceptez ces quatre petites fleurs qu'ils y ont adiousté; mais en peu de temps elle croist en arbrisseau, qui se diuise en plusieurs branches toutes chargées de feuilles semblables à celles qu'ils ont dépeintes. La cime des branches est toute environnée de petites fleurs jaunes semblables à celles de *genest*; mais vn peu plus petites, à la cheure

X

desquelles succedent de petites gouffes larges, comme vn fer d'éguillette toutes plates, dans lesquelles est enfermée la graine. Elle n'est nullement en vſage parmy les Sauuages, & meſme ils ne la connoiſſent pas. Je l'ay monſtré à pluſieurs qui l'admiroient avec grand eſtonnement. Je tais toutes les reſueries qu'en ont rapporté les Autheurs, comme de dire qu'elle redonne la virginité aux filles qui l'ont deſia perduë; qu'elle eſt bonne pour ſe faire aymer, & autre choſes ſemblables. C'eſt aſſez de dire que cette plante a vne telle auerſion de quelque attouchement que ce ſoit; qu'auffi-toſt qu'elle eſt touchée, elle reſerre toutes ſes petites feüilles le long de ſes branches, & demeure toute flétrie comme vne plante qui ſe meurt. A vn moment de là, elle ſ'épanouit, & reuient auffi belle qu'auparauant.

De l'Aloes & autres Semperuiues.

§. XIII.

JE n'ay iamais veu vne ſeule plante d'aloës dans la Guadeloupe, & ie crois fermement qu'il n'y en a point du tout. Et bien que dans les iſles voiſines ie l'aye curieufement cherché, i'ay neantmoins eſté ſept ans ſans en pouuoir rencontrer vne ſeule plante. La première que i'ay veu, ç'a eſté dans la Martinique au bord de la mer, entre le fort S. Pierre & le logis de M. le Gouverneur. Elle eſtoit venue à graine, & la tige qui ſortoit du milieu de la plante, eſtoit

A
plus gr
ne pic
lequel
de. Je
dans v
che de
rempli
de cet
espineux
ra voit
de tout
vous y
tout ce
que no
poſer p

N^o
ne
qu'on a
heriſſée
& aux
grosſe
feüilles
ſert de
contre
la pulue

NTEs

es larges,
, dans les
nullement
ne ils ne la
rs qui l'ad-
tais toutes
eurs, com-
aux filles
ne pour se
C'est assez
ersion de
i'aussi-toit
ses petites
ure toute
A vn mo-
aussi belle

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 163

plus grosse que le mollet de la jambe, & haute d'une picque & demy. Je goustay du suc de ses feuilles, lequel ne me sembla pas tout à fait amer, mais fade. Je me trouuay l'an mil six cens quarante-sept, dans vne petite isle, appelée saint Eustache, proche de saint Christophe: cette isle en estoit toute remplie. Qui en voudra sçauoir dauantage, tant de cette plante que du *Melocarduus*, du *cierge espineux*, des *Raquettes*, du *petit figuier d'inde*, pourra voir les Auteurs qui ont fait la description de toutes ces plantes. Et ne vous estonnez pas si ie vous y renuoye si souuent, car si ie voulois écrire tout ce qu'ils ont dit de ces plantes, que ie ne fais que nommer, i'aurois assez de matiere pour composer plusieurs volumes.

Des Cousins.

§. XIV.

es dans la
il n'y en a
roisines ie
moins esté
eule plan-
la Marti-
erre & le
nué à grai-
nte, etoit

Nous auons vne plante qui est icy fort commune dans toutes les habitations de ces isles, qu'on appelle Cousins, à raison de sa graine, qui est herissée & qui s'attache importunement aux habits & aux cheueux des passans: elle n'est guère plus grosse que la teste d'une grosse épingle: toutes ses feuilles sont faites comme de petits écussons: On se sert de cette plante avec de tres-heureux succez contre toute sorte de dissenterie. Pour cet effet, on la puluerise & on en prend le poids d'un escu dans la

boisson ordinaire : si elle ne reüssit à la premiere fois, on redouble la dose.

Du Ricinus, ou Figuier d'enfer.

§. XV.

Plusieurs Auteurs ont dit merueille, du Ricinus Ameriquain, ou Figuier d'enfer, & entr'autres, Monard. Je m'en suis seruy plusieurs fois selon ce qu'il en a écrit, contre les fluxions froides, & pour purger les hydropiques; mais ie n'en ay iamais veu de bons succez: cela me donne suiet de douter de toutes les belles qualitez qu'on luy attribue; il croit en grande quantité dans tous les endroits de ces isles. Personne n'en vse, sinon les Negres qui en font de l'huile, de laquelle ils se graissent la teste pour se garantir de la vermine. Il est tout semblable au *Palma Christi*, mais il croist quatre ou cinq fois aussi grand.

De deux sortes de lys qui croissent dans l'Amerique.

§. XVI.

Il croist en plusieurs endroits de cette isle deux sortes de lys, vn blanc, & vn orangé. Pour ce qui regarde le lys blanc, quoy qu'il ait l'oignon & la feuille, semblable aux lys de France; il n'a iamais passé dans mon esprit que pour vn Narcisse, iusqu'à ce que j'aye veu la description que Plin & Theophraste ont fait du *Moly*; disans qu'il a plu-

A FI

sieurs fe
d'une co
se & ron
coup de
d'estoile
auoient
gues con
milieu de
les blanc
quels il y
fin cette
suaue, &
rois quel
l'Ameriq
fere si pe
la peine d

D

ON re
qui a
mais vn p
de deux c
sur plusieu
ge, il y a p
sez aux fle
grandes,
gros comm
tit doigt e

NTES

premiere

, du Ricci-
& entr'au-
rs fois se-
roides, &
en ay ia-
e suiet de
a luy attri-
ous les en-
on les Ne-
ils se graif-
ine. Il est
roist qua-

Amerique.

e isle deux
our ce qui
gnon & la
n'a iamais
cisse, iuf-
e Pline &
qu'il a plu-

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 165

fleurs feüilles semblables aux *Squilles*, avec la tige d'une coudée de haut, grosse comme le doigt, creuse & ronde, sans aucune feüille, chargée de beaucoup de fleurs blanches à la cime, faites en façon d'estoiles, attachées à de longues queueës; car s'ils auoient adjousté que ces fleurs ont les feüilles longues comme le doigt, & fort estroites, & que du milieu de ces fleurs sortent trois ou quatre petits filets blancs & longs comme le doigt, au bois desquels il y a de petites languettes iaunes; & qu'en fin cette fleur exhale vne odeur plus douce, plus suauue, & plus agreable que celle de nos lys, ie croirois que le Moly qu'ils ont décrit, est le lys blanc de l'Amerique. Pour ce qui regarde le lys rouge, il differe si peu de ceux de l'Europe, qu'il ne vaut pas la peine d'en faire vne description particuliere.

De l'herbe au musc, ou mauue musquée.

§. XVII.

ON rencontre par toutes ces isles, vne plante qui a les feüilles assez semblables à la Mauue, mais vn peu plus rudes: elle porte vne tige haute de deux coudées à la pointe de laquelle, & mesme sur plusieurs branches qui sortent de la mesme tige, il y a plusieurs fleurs iaunes qui ressemblent assez aux fleurs des mauues, mais quatre fois plus grandes, à la cheute desquelles croist vn bouton gros comme vn œuf de pigeon, long comme le petit doigt en triangle, & qui se termine en pointe

par le haut. Avant qu'il soit meur, il est vert & rempli de petites graines blanches, qui ne sentent encore que le vert; mais en fin il se meurit, se dessèche, devient gris, & la graine noire. Et pour lors, si on la frotte dans les mains, elle exhale une odeur aussi suave que le musc. J'ay veu cette plante levée dans Paris, mais on m'a assuré qu'elle ne fleurit point.

D'une espèce de Violier.

§. XVIII.

J'ay trouué dans les montagnes de la Guadeloupe une sorte de Violier, tout semblable aux nôtres quant à la feuille: mais cette plante porte une petite tige, grosse & longue comme un fer d'éguillette, au sommet de laquelle croissent trois belles petites fleurs blanches comme neige, qui ont chacune cinq feuilles en forme d'étoile. A la cheute de ces fleurs succèdent trois petits fruits ronds, & gros comme des grains d'asperges, & rouges comme du Corail; il y a dans ces fruits trois petites graines noires. Il est assez commun dans les montagnes & dans les lieux humides.

D'un petit Pauot blanc.

§. XIX.

J'ay trouué dans un seul endroit de la Guadeloupe, une sorte de pauot qui n'est pas commun

PLANTES

est vert & rem-
ne sentent en-
curit, se desse-
Et pour lors, si
hale vne odeur
re plante leuée
u'elle ne fleurit

rr.

de la Guadelou-
nblable aux nô-
plante porte vne
ne vn fer d'équil-
sent trois belles
ge, qui ont cha-
le. A la cheute
fruits ronds, &
& rouges com-
iats trois petites
dans les monta-

c.

de la Guadelou-
est pas commun

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 167

dans l'Europe. Il est le seul que j'aye veu dans l'A-
merique; la plante est fort petite; elle a les feuilles
semblables au *Paout Rheas*, mais la fleur est toute
pareille à ces petites Anemones blanches, que
l'on trouue dans nos forests.

De l'herbe fascheuse, poil de chat ou mal nommée.

§. XX.

IL croist dans toutes les habitations deux sortes
d'herbes fascheuses & importunes, qui donnent
beaucoup de peine aux habitans, & desquelles ils
ne se defferront iamais. La premiere est vne petite
plante semblable à la *parietaire*, vn peu plus frisée
& plus rude: elle fleurit & graine en sortant de ter-
re, & se charge tellement de graines, qu'elle sem-
blen'estre composée d'autres choses: elle se seme
de soy-mesme, & perd entierement les jardins, si
on n'est bien soigneux de la sarcler. Elle a commu-
nément vn vilain nom, mais les plus discrets l'ap-
pellent poil de chat, & les Dames, la mal nommée.
Au reste son suc, & mesme le marc, appliqué sur la
morsure des serpens, est vn souverain remede.

Du Patagon.

§. XXI.

LE Patagon est vne autre plante, quasi aussi fas-
cheuse que la precedente, pour la grande
quantité de graine qu'elle porte: elle rampe par

terre , & a les feüilles rondes & larges comme des piaftres : C'est ce qui l'a fait nommer Patagon : ses tiges sont fort minces : elle fleurit de couleur de pourpre , & porte vne infinité de petites graines qui s'attachent aux habits des passans. Ses racines font mourir les porcs qui en mangent.

De l'herbe laiçtense.

§. XXII.

EN plusieurs endroits de la Guadeloupe, principalement dans les lieux secs , & parmy les roches , j'ay veu cette mesme plante que Rauuolf décrit ; mais comme il ne l'a veüe que dépouillée de ses feüilles & de ses fleurs, ce qui luy arriue tous les ans vers le mois de Nouembre, il faut que ie dise ce que j'en ay reconnu dauantage que luy. Ses feüilles sont semblables à la Peruenche , vn peu plus grandes , & épaisses comme vn quart-d'écu : elles sont fort claires , & à peine en trouue-on douze sur vne plante : il croît à la pointe de chacun de ses rameaux trois ou quatre fleurs rouges, semblables à celle de l'Aperge , mais vn peu plus grandes. Cette plante est si plaine de laiçt , que de la rupture d'vn de ses simples rameaux , il en sort quatre ou cinq cuëillérée de laiçt, qui est extrêmement caustic, & comme ie crois, dangereux. J'en ay gousté, mais il fait plus de peine que la Laureole.

Des

larges comme
nommer Pata-
fleurit de cou-
nité de petites
es passans. Ses
mangent.

cloupe, princi-
parmy les ro-
ue Rauuolf dé-
dépoüillée de
y arrive tous les
t que ie dise ce
uy. Ses feüilles
peu plus gran-
cu : elles sont
douze sur vne
de ses rameaux
bles à celle de
. Cette plante
are d'un de ses
u cinq cuëille-
tic, & comme
mais il fait plus

Des

Des Cannes de Sucre : & de la maniere qu'on le fait.

S. XXIII.

LEs Cannes de Sucre qui croissent tant dans le Bresil, qu'en toutes ces isles, desquelles on fait le sucre en abondance, sont toutes semblables aux grands roseaux d'Espagne, horsmis qu'elles ont les nœuds plus courts, les feüilles plus druës, & qu'elles sont plus basses de moitié, elles portent vn panache comme les autres roseaux, dans lequel est enclose la graine : Il y a encore cette difference que la Canne n'est pas creuse comme le roseau ; mais elle est remplie d'une certaine moële spongieuse, toute imbibée d'une eau blanche, qui est la liqueur dont on fait le sucre.

Ces Cannes croissent dans toute l'Amerique, aussi grosses que les plus gros roseaux, & mesme il s'en trouue de plus grosses que le bras. Il est toutefois vray, que la plus grosse de toutes celles que j'ay veu dans l'isle de Madere, n'est pas plus grosse deux fois que le poulce. Je ne sçay, si c'est à cause du terroir ou du deffaut des pluyes, quoy qu'il en soit, le sucre ne laisse pas d'en estre beaucoup plus fort. On plante les Cannes, tant dans l'Amerique que dans les Canaries, non des yeux, ou des rejettons, comme dit d'Alechamps; mais bien des tronçons de la Canne, fchez dans la terre bien labourée. Il y en a qui font des rigoles d'un demy-pied de profondeur, dans lesquelles ils mettent vne Canne

170 DESCRIPTION DES PLANTES

de trois pieds ou environ , & la font cheuaucher d'un pied par chaque bout par deux autres Cannes, & continuent ainsi tout le long du champ.

Elles sont pour l'ordinaire six ou sept mois à atteindre leur parfaite maturité, c'est à dire, auant qu'elles fleurissent, ou qu'elles poussent la verge qui porte le panache, où la graine & la fleur sont enfermées. En ce temps là, elles sont jaunes comme de l'or, alors on coupe les Cannes, & apres les auoir émondées de leurs feüilles, on les applique au moulin, lequel est composé, en sorte que l'arbre ou gros rouleau du milieu, est environné de deux autres qui s'emboitent dans des hoches ou trous faits à ce sujet, dans les deux autres rouleaux, & les faisant tourner ils serrent, écrasent & font passer la Canne de l'autre costé, laquelle demeure toute seiche & épuisée de son sucre, qui tombe dans vn tonneau qui est dessous le moulin. Ce suc estant tiré, on le transporte dans la premiere chaudiere, où on le fait boüillir à feu lent, y jettant tousiours quelque cueillerée de lessine qui le fait écumer, & pousser en haut tout son ordure.

On fait cette lessine avec les meilleures & les plus fortes cendres, & il faut qu'elle soit si forte, qu'elle cuise & cauterise la langue. C'est cette lessine qui purifie & qui clarifie le sucre, & sans elle on ne viendroit iamais à bout d'en faire de bon & d'excellent, lors qu'il n'escume plus dans cette premiere chaudiere, on le transporte dans la seconde, où il reçoit le feu plus violent, & boüille à plus gros

A F
boüillo
en tem
faire jec
on tien
plat, &
chaudie
jetrant
Quelqu
beurre f
dieres o
conde,
qu'il ait
bonnes
res de cu
chaudier
trois gra
des Brass
ou quatr
ceries so
bronze i
my de pr
sont ép
bien dili
atteint l
dans les
re pout
la troisi
ction,
peu dan
vuide d

ANTES

cheuaucher
res Cannes,
np.

t mois à at-
dire, auant
ent la verge
a fleur sont
unes com-
& apres les
s applique
que l'arbre
né de deux
s ou trous
aux, & les
nt passer la
e toute sei-
ns vn ton-
stant tiré,
re, où on
s quelque
& pousser

res & les
si forte,
ette lessi-
s elle on
e bon &
ette pre-
econde,
plus gros

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 171

boüillons. Cependant, ont jetté tousiours de temps
en temps des cueillerées de lessiue, qui luy doit
faire jettér tout le reste de son escumé. Quoy fait,
on tient de l'huile d'oliue toute prestée dans vn
plat, & lors que le boüillon vient à surmonter la
chaudiere, on le reprime & arreste tout coult en
jetant & asperçant vn peu de cette huile par dessus.
Quelques vns y iettent de petites bouillettes de
beurre frais. Lors qu'il n'y a que deux grandes chau-
dieres on le tient plus long-temps dans cette se-
conde, iusqu'à ce qu'il soit entièrement purifié, &
qu'il ait atteint la consistance de sirop. Dans les
bonnes sucreries on le fait passer par trois chaudie-
res de cuivre battu, auant que de le mettre dans les
chaudieres de bronze. Car il faut sçauoir que ces
trois grandes chaudieres sont semblables à celles
des Brasseurs, & qu'elles tiennent deux, trois,
ou quatre muids, plus ou moins selon que les su-
creries sont abondantes. Les trois petites sont de
bronze iettée en fonte, & n'ont qu'vn pied & de-
my de profondeur, & enuiron trois de diametre, &
sont épaissies d'vn bon doigt. En fin, apres auoir
bien diligemment écumé le sucre, & apres qu'il a
atteint la bonne consistance de sirop, on le met
dans les trois petites chaudieres de bronze, en for-
re pûrtant qu'il passe par toutes les trois, & dans
la troisiéme il y demeure iusqu'à sa parfaite co-
ction, laquelle on connoist, lors qu'en iettant vn
peu dans l'air, il se glace ou se fige; & alors on le
vuide dans les formes tout bouillant.

Ces formes sont faites de terre, & percées par le bout d'en-bas : elles sont ajustées sur vne grande table dans des trous ronds, où elles entrent à moitié. Si-tost que le sucre est dans ses formes, on le remue fort soigneusement, avec l'espatule ou épée de bois, iusqu'à ce que le grain du sucre paroisse, qui est comme du sable blanc; & alors on le laisse prendre & figer dans ses formes. Si-tost qu'il est pris, on détrempe de la terre grasse avec de l'eau, & on en met l'espoisseur d'un poulce sur le sucre, tout de la largeur de la forme : & en mesme téps on débouche les petits trous des formes, lesquels iusqu'à lors ont esté bouchée, & tout ce qu'il y a de grossier & de terrestre dans le sucre, coule par ces petits trous en forme de sirop noir & espois, & c'est ce que nous appellons en France conposte. Cependant, le sucre est trois semaines ou vn mois à couler, & tous les iours deux ou trois fois, on fourre vne petite verge de fer dans ses petits trous, aussi avant qu'elle y peut entrer, iusqu'à ce que le sucre soit entierement purgé, & qu'il ne iette plus aucune goust de sirop. Voila tout ce qu'il y a à faire du sucre.

Il est pourtant vray qu'il y a vn certain secret pour le faire beau, tres-fin, & ne le manquer iamais, nous ne l'auons pas encore peu apprendre dans la Guadeloupe. Monsieur de Poincy l'a eu par hazard; car vn sucrier Portugais homme fort expert qui le seruoit, ayant commis quelque crime pour lequel il deuoit estre pendu; Monsieur de Poincy

luy don
son sec
depuis
cre à fai
sieur H
grand d

On t
sucre de
tres-exc
dans le p
l'alambic
Quand i
pas qu'on
de soy-m
mue com
se purifie
son meille
mandie.

enyure co
ral quand

Au rest
de, que
on en pre
seruent de
estes fatig
en vous re
câton, qu
agreceable.

Certain
faire perd

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 179

luy donna sa grace, à condition qu'il enseigneroit son secret à vn de ses domestiques; ce qu'il fit, & depuis on fait quantité de tres-beau & tres-fin sucre à sainct Christophe. A faute de ce secret, Monsieur Houël a esté contraint de quitter la sucrerie au grand dommage des Seigneurs des isles.

On tire encore vne autre tres-grande vtilité du sucre de ces Cannes; car on en fait des eaux de vie tres-excellentes, lesquelles se vendent fort cher dans le pays. Auant que de mettre ce sucre dans l'alambic, on le laisse bouillir dans des tonneaux. Quand ie dis qu'on le laisse bouillir, ie n'entend pas qu'on le fasse bouillir sur le feu; mais c'est que de soy-mesme il s'échauffe, deuiant tiede & se remue comme s'il bouilloit. Dans ce mouuement il se purifie & s'affine si bien qu'il deuiant vne boisson meilleure, que le plus excellent cydre de Normandie. On appelle cette boisson, vin de Canne; il enyure comme le vin d'Espagne, & est fort pectoral quand on en vse avec moderation.

Au reste, c'est la meilleure commodité du monde, que ces Cannes de sucre pour les passans; car on en prend tousiours deux ou trois, qui vous seruent de bâton par le chemin, & lors que vous estes fatigué du voyage, & alteré par les chaleurs, en vous reposant vous mangez vne partie de vôtre bâton, qui vous rafraischit d'vne eau de sucre fort agreable.

Certaine chose iettée dans les chaudières, peut faire perdre vne coction; & mesme il y a vne dro-

174 DESCRIPTION DES PLANTES

gue, de laquelle ayant frotré les chaudieres, on n'y fera iamais de sucre, si on ne les passe par le feu. Je sçay l'un & l'autre, que ie ne veux pas écrire, on sçait assez de mal, sans que i'en apprenne encore.

Des autres Cannes qui croissent dans le pays.

§. XXIV.

LEs grands roseaux que l'on appelle communément en France, Roseaux d'Espagne, croissent dans toutes ces isles en tres-grande quantité, le long de la mer, dans les lieux humides & marescageux. On ne sçauoit exprimer l'utilité que les habitans tirent de ces roseaux; car non seulement ils seruent de lattes & de couuerture, mais aussi de materiaux pour faire les murailles des maisons; pour cét effet, on lie les roseaux de demy pied en demy-pied sur les chevrons, avec des éguillettes de *maho*, & on les couure des feuilles des mesmes roseaux, comme l'on couure de chaume les pauvres maisons des champs dans l'Europe. Pour ce qui regarde les murailles des Cases, on ne fait que ficher des roseaux en terre si près à près qu'ils s'entre-touchent, & les lier par le trauers avec des autres roseaux fendus, de sorte que ces murailles ne sont autre chose que des clayes de roseaux, d'où vient que rarement on fait des fenestres aux Cases, parce que le iour penetre aisément à trauers des murailles.

Les Sauvages se seruent de la cendre de ces ro-

A
seaux, o
rolle ou
le n'ay
le malac
car ils ne

N
Bali
que les A
le nom de
tous deux
On fait de
fort beau
champs, &
Outre
grands qui
leur, & e
ette vne ti
lus. Elle cr
orte plusi
ongues de
e rayes, tra
ar plaisir.
ue comme
ns, qui s'em
ette fleur
ains. Il y e

ANTES

eres, on n'y
par le feu. Le
s'écire, on
e encore.

e pays.

lle commu-
agne, croif-
quantité, le
& maresca-
é que les ha-
eulement ils
mais aussi de
s maisons;
my pied en
guilletes de
mesmes ro-
les pauvres
our ce qui
e fait que si-
u'ils s'entre-
c des autres
illes ne sont
d'où vient
Cases, par-
ers des mu-
e de ces ro-

A ERVICTS ET SANS ERVICTS. 173

seaux, quand ils veulent guerir vn malade de la ve-
rolle ou de l'espian, ils luy en frottent tout le corps.
le n'ay pû apprendre d'eux ce que cela operoit sur
le malade, & crois que cela ne fait pas grand chose;
car ils ne guerissent jamais parfaitement.

Des Balifiers.

§. XXV.

Nous auons dans la Guadeloupe cinq sortes de
Balifiers. Je ne diray rien des deux petits, puis-
que les Auteurs en ont suffisamment écrit, sous
le nom de Canne d'inde, & de *flos cancri*. Ils portent
tous deux des fleurs jaunes & rouges assez iolies.
On fait de petits chapeliers de leur graine, qui sont
fort beaux. Vous pouvez voir là dessus d'Ale-
champs, & les autres Auteurs.
Outre ces deux petits Balifiers, il y en a deux
grands qui ne different de ces deux-cy qu'en gran-
deur, & en la façon de leurs fleurs. Cette plante
a une tige grosse comme le bras, & quelquefois
plus. Elle croist haute comme vne demy-picque, &
porte plusieurs feüilles larges de deux pieds, &
longues de sept à huit, polies, mais toutes marquées
de rayes, trauersantes comme si on les auoit plicées
à plaisir. Du milieu de la tige sort vne fleur lon-
gue comme le bras, & double rang de petits bas-
sins, qui s'emboitent l'un dans l'autre, iusqu'à la fin.
Cette fleur est quelquefois large comme les deux
mains. Il y en a vne espèce de rouge, & vne espèce

176 DESCRIPTION DES PLANTES

de iauñt. Or les feuilles, tant de l'une que de l'autre
espece, seruent aux Sauvages non seulement à em-
paqueter leur farine, leur pain, & tout le reste de
leurs victuailles, & mesme tout leur petit bagage,
quand ils vont aux champs, mais encore à couvrir
leur *Aioupas*, ou petits Auueus, où ils se mettent à
couuert, quand ils sont arriuez quelque part, où il
n'y a point de logement.

Du Solaman, ou herbe aux Hebechers.

S. XXVI.

LE Solaman est la plante la plus vtile qu'ayent
Les Sauvages dans toutes ces isles, pour ce qui
est du ménage: elle pousse plusieurs tiges, rondes,
groses comme le poulce, haute de dix ou de douze
pieds, droites comme des flèches: l'escorce ou su-
perficie de ces tiges est verte, polie, & extremé-
ment dure. Au haut de chacune de ses tiges, il vient
cinq ou six feuilles toutes semblables à celles du
Balifier, mais plus courtes de moitié. Les Sauvages
leuent cette escorce par petites esquillettes fort
étroites, minces comme du papier, & tout de la
longueur de la tige; cela leur sert comme d'ozier
pour faire leurs petits paniers, *Matoutou*, *Catoly*,
Hebechers, leurs *Couleures*, qui est vne façõ de chauf-
se tressée, dans laquelle ils pressent le *manyoc*, &
beaucoup d'autres petits ouurages. Cette plante
croist dans les marests, & n'est pas commune par
tout. J'ay esté six ans dans la Guadeloupe, sans en
auoir

A F

auoir pu
uay beau

L Ind
Lqui
soit pas e
auec laq
puis qu e
à mon iu
luserne
rouge.

Pour f
commen
par petits
d'eau clai
lin. Ces
quefois d
en quarré
on y ver
quelles s'é
route la l
tout cela
raisin dan
tost se po
bien qu'il
de la plant
se toute a

NTES

de l'autre
ment à em-
le reste de
tit bagage,
e à couvrir
e mettent à
e part, où il

ers.

le qu'ayent
pour ce qui
es, rondes,
u de douze
orce ou su-
& extrémé-
ges, il vient
à cellos du
es Sauvages
lletres fort
& tout de la
me d'ozier
rou, Caroly,
ô de chauf-
manyoc, &
ette plante
mmune par
pe, sans en
avoir

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 177

avoir pû rencontrer vne plante; & en fin i'en trou-
uay beaucoup dans des mares de la Basseterre.

De l'Indigo.

§. XXVII.

L Indigo est la plus precieuse marchandise
qui se fasse dans le pays : & quoy qu'il ne s'en
soit pas encore fait dans la Guadeloupe, la plante
avec laquelle on le fait, y croist en abondance, de-
puis qu'elle y a esté vne fois semée. Cette plante est
à moniugement, vne espece de saint foin, ou de
luserne, qui croist haut de trois pieds & fleurit
rouge.

Pour faire l'Indigo, on la coupe, quand sa fleur
commence à paroistre : l'ayant coupée on l'ajuste
par petits faisceaux dans de grandes cuues, remplies
d'eau claire, comme qui voudroit mettre rouir du
lin. Ces cuues sont quelquefois de pierre, quel-
quefois de bois; elles ont huit, dix, ou douze pieds
en quarré, plus ou moins. Quand il est dans la cuue,
on y verse enuiron vn pot d'huile de rabette, la-
quelle s'épend sur l'eau, en sorte qu'elle entreprend
route la largeur de la cuue. En deux ou trois iours
tout cela s'échauffe, & vient à bouillir comme le
raisin dans la cuue. Les feuilles se cuisent, ou plu-
tost se pourrissent & se dissoluent entierement; si
bien qu'il ne demeure plus que les verges ou tiges
de la plante, lesquelles on tire de l'eau, qu'on épui-
se toute avec des robinets qui sont au bas de la cu-

ue, au fond de laquelle il demeure, vne façon de lie de couleur de pourpre, que l'on fait soigneusement seicher dans des estuues, ou au Soleil, prenant bien garde qu'il ne tombe de l'eau dessus, & c'est cela qu'on appelle, *Indigo*, qui sert aux Teinturiers à teindre en couleur de pourpre. Cette marchandise a valu autrefois quarante ou cinquante francs la liure. Mais elle n'a pas plustost esté entre les mains des François, qu'elle a esté de vil prix, & se donne communément à huit ou dix francs la liure : nous en faisons de mesme de toutes choses. Avant que nous nous messassions de faire le petun, il valoit quinze ou seize francs, & quelquefois deux pistolles; & à present le meilleur ne vaut pas vingt sols, & si les troubles des isles s'appaisent bien-tost, ie tire vne consequence auantageuse pour les friands; car il en sera tout de mesme du sucre.

Au reste, le bon Indigo doit flotter sur l'eau comme du bois : celui qui nage entre deux eaux n'est pas si bon, il ne laisse pas neantmoins d'estre aussi bien vendu comme le meilleur : mais celui qui va au fond ne vaut rien, ou bien il y a de la terre meslée dedans.

Du Manyoc.

S. XXVIII.

TOut le monde s'étonne dans la France, de ce que dans toutes ces isles, il ne croist point de bled, & admirent en mesme temps comme les

homme
le suc e
le cueill
mal-heu
manyoc
lourden
donné p
froment
cét effet
faite de
mes qua
licats qu
leur ima
la Cassa
qu'on ne
de mon

La pl
bitans a
qu'ils no
tu, tout
grosses
lieux où
bées; ca
la fois es
qu'il cro
elles tou
tres en l
qui s'ont
à celles
les autre

ANTES

ne façon de
soigneuse-
leil, prenant
sus, & c'est
Teinturiers
te marchan-
nante francs
té entre les
vil prix, &
francs lali-
utes choses.
ire le petun,
quefois deux
ut pas vingt
t bien tost,
se pour les
sucré.

ter sur l'eau
de deux eaux
oins d'estre
mais celuy
a de la ter-

nce, de ce
st point de
omme les

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 179

hommes peuuent viure d'un pain de racine, dont le suc est un poison qui tuë un homme d'une seule cuillerée. Et les Sauvages estiment les François mal-heureux, par ce qu'en leur pays il n'y a point de manyoc: Et cependant, eux & nous nous trompons lourdement, puisque la mesme Prouidence qui a donné pour nourriture aux habitans de l'Europe le froment, le remplissant des qualitez necessaires à cet effet; a donné aux habitans de ces isles la Cassaue faite de manyoc, qu'elle n'a pas priué de ces mesmes qualitez. Pour moy, ie ne fus iamais de ces delicats qui augmentent leur foiblesse par la force de leur imagination. Ie me suis si bien accoustumé à la Cassaue, que ie l'ay tousiours preferée au pain qu'on nous apporte de l'Europe. Et plusieurs sont de mon sentiment en ce point.

La plante de laquelle on fait le pain, que les habitans appellent *Cassaue*, & la boisson ordinaire, qu'ils nomment *Ouycon*, est un arbrisseau fort tortu, tout remply de nœuds ou petites excroissances, grosses comme des febues de bresil: ce sont les lieux où ont esté attachées les feuilles qui sont tombées; car il se dépouille de ses feuilles, non toutes à la fois estant perpetuellement vert, mais à mesure qu'il croist, & que les feuilles d'en-bas vieillissent: elles tombent, & en mesme temps il en croist d'autres en haut. Il iette plusieurs branches éparpillées, qui sont toutes chargées de feuilles, non semblables à celles qui sont designées dans d'Alechant, & dans les autres Auteurs, mais à celles de l'*Agnus Castus*.

Il croist communément de trois ou quatre coudées de haut, plus ou moins, selon la diuersité du terroir, ou des saisons, & du temps auquel on le plante. Le bois de cét arbrisseau est fort tendre, & d'un seul coup de baston on brise & on casse toutes ses branches.

Il y en a de six ou sept sortes, que les habitans distinguent par la couleur des queuees & des costes des feuilles, ou de l'escorce de la racine. Le manyoc violet a vne escorce sur sa racine, espoise comme vn quart-d'escu, d'un violet fort brun; mais le dedans est blanc comme neige. Celuy-cy fait le pain de meilleur goust, & dure dauantage en terre que les autres. Le manyoc gris à l'escorce du bois & de la racine grise, & est fort inégal; car quelquefois il rapporte beaucoup, quelquefois peu, le pain n'en est pas mauuais. Le manyoc vert, appelé ainsi à cause de la verdure de ses feuilles, qui sont plus druës & plus vertes que les autres, rapporte beaucoup, il n'est iamais dix mois à estre bon, & fait d'excellent pain; mais il ne se conserue pas longtemps en terre. Le manyoc blanc à l'escorce du bois blanchastre, celle de sa racine avec le dedans est iaune. Il vient en six ou sept mois, il rapporte beaucoup en racines, mais elles se resoluent toutes en eau; de sorte qu'encore que le pain en soit iaune comme de l'or, & de tres-bon goust, on n'y trouue pas son compte, & peu de personnes en font, sinon celles qui sont pressées, & qui n'ont point de manyoc planté: elles plantent de celuy cy pour en

auoir b
assez rar
ble au n
guer qu
comme
son suc,
roient in
qui donn
en auroi

Pour
ment de
rans tien
se dauant
la terre au
tes larges
longues e
cela, des f
blent aux
morts. Or
par le mil
& à gauch
manyoc,
plit les Ca
plante du
se meruei
part, quan
se; de sorte
nyoc, nor
meilleures

re coudées
du terroir,
plante. Le
d'un seul
ses bran-
habitans di-
des costes
ne. Le ma-
e, espoise
brun; mais
y-cy fait le
ge en terre
ce du bois
r quelque-
is peu, le
vert, appel-
es, qui sont
, rapporte
bon, & fait
pas long-
scorce du
le dedans
il rapporte
ent toutes
soit iaune
n'y trouue
ont, sinon
nt de ma-
y pour en

INTERVIETS ET SANS FRVICTS. 181

auoir bien-toft. Il y a vne autre sorte de manyoc assez rare, que l'on appelle *Kamanioc*: il est si semblable au manyoc blanc, qu'on ne les scauroit distinguer qu'auec peine. On le fait cuyre tout entier comme des patates, & on le mange sans exprimer son suc, & sans qu'il fasse aucun mal, comme feroient indubitablement tous les autres manyocs, qui donneroient la mort à l'instant mesme qu'on en auroit mangé.

Pour planter le manyoc, on obserue fort exactement de le planter au decours de la Lune: les habitans tiennent qu'estant planté en ce temps, il pousse dauantage en racines. On remue premierement la terre avec des houës, & on en compose des mottes larges de deux pieds & demy, ou trois pieds, & longues enuiron de cinq. Les habitans appellent cela, des fosses de manyoc, d'autant qu'elles ressemblent aux fosses dans lesquelles on enterre les morts. On fait vne raye tout du long de cette fosse par le milieu, & on fiche dans cette raye à droit & à gauche, trois ou quatre tronçons du bois de manyoc, longs d'un pied au plus: & ainsi on remplit les Campagnes de ces fosses, sur lesquelles on plante du manyoc qui croist en arbrisseau, & pousse merueilleusement en racines, desquelles la pluspart, quand il est beau, sont grosses comme la cuisse; de sorte qu'un seul arpent de terre planté de manyoc, nourrit plus de monde que six arpens des meilleures terres de France semées de bled.

La façon de faire le pain & la boisson ordinaires, avec le Manyoc.

POUR faire la Cassave, qui est le pain ordinaire du pays, apres avoir arraché le manyoc, on gratte ses racines, comme on fait les naueaux, lors qu'on les veut mettre au pot, puis on esgruge toutes ses racines sur des rapes de cuivre percé, comme les rapes sur lesquelles on esgruge le sucre. Ces rapes ont vn pied & demy de haut, & huit ou dix poulces de large, & sont attachées sur des planches. Quand tout est esgrugé, on le met à la presse dans des sacs de toile, & on en exprime tout le suc, en sorte qu'il ne demeure que la farine toute seiche.

Le suc qui en sort est estimé poison de tous les habitans, & mesme de tous les Auteurs qui en ont écrit; d'autant que le quart d'un verre fait mourir vn homme en moins d'une heure, si on n'y apporte vn prompt remede. Pour moy, j'ay vne opinion toute particuliere, que ie ne met pas icy pour la faire passer cōme infailible & tres-assurée, mais afin que l'on en iuge. Car ie crois que tout ce qu'il y a de malin dans ce suc, & mesme dans cette racine, n'est qu'une trop grande abondance de nourriture, de laquelle l'estomach humain n'est pas capable; car quoy que son effet soit à la verité mortel, il opere neantmoins tout d'une autre façon que tous les autres poisons, qui causent des ardeurs estran-

ges, s'ils sont froids; celui qui est chaud, mais seulement suffoque, & ne tue aucun des animaux que l'estomach des Sauvages ne peut supporter de leur faiblesse; mais pour ceux qui voudroient en ôster certains

Pour faire cette farine d'un Hebe. Les trous qu'on fait avec l'esceuvre. Apres s'en servir, on le fonde, & on le fait cuire. Sauuages. Quand la poëlle est sur la platine; & se cuit comme la poëlle au feu, on la fait cuire, on la tire de dessus le feu, & on la plus des gou-

ges, s'ils sont chauds; ou des assoupissements, s'ils sont froids: ce qu'on ne remarque point du tout en celuy qui a pris de ce suc, ou mangé de cette racine; mais seulement vne repletion d'estomach qui le suffoque, & qui le fait mourir. De plus, on ne trouue aucun dommage dans pas vne des parties nobles des animaux qui en sont morts, ils n'ont rien que l'estomach enflé. On peut adiouster que les Sauvages ne font presque rien cuire, où ils ne mettent de l'eau de manyoc en abondance, sans qu'il leur fasse aucun mal, lors qu'elle est cuite. En iuge qui voudra autrement: quant à moy ie ne scaurois oster cette pensée de mon esprit.

Pour reuenir à la maniere de faire la Cassaue. Cette farine estant bien seiche, on la passe à trauers d'un *Hebechet*, qui est vne façon de crible à petits trous quarrez & fort drus, que les Sauvages font avec l'escorce du *Solaman*, ou de queue de *Lataniers*. Apres cela, on fait du feu sous vne platine de fer fondu, ronde, & espoise d'un demy doigt. Les Sauvages se seruent de platines de terre cuite: Quand la platine est bien chaude, on estend l'espoisseur d'un doigt de farine, tout de la largeur de la platine; Cette farine venant à s'eschauffer, se lie & se cuit comme vn de ses crepaux, qu'on fait dans la poëlle au Mardy gras. Lors qu'elle est cuite d'un costé, on la retourne de l'autre; & estant tout à fait cuite, on la fait seicher au Soleil; & lors qu'on la retire de dessus la platine, elle donne de l'appetit aux plus desgoustez.

Les Espagnols & les Portugais font seicher cette farine dans le four, & la gardent deux ou trois ans: ils en font des prouisions dans leurs forteresses, & en auictuillent leurs nauires. Voila de quoy manger, il faut maintenant donner de quoy boire.

La boisson ordinaire que l'on appelle Oüycou, se fait dans de grand vaisseaux de terre, faits en façon de cloches, qui tiennent enuiron vn demy poinçon. Les Sauuages les font eux-mesmes, & les appellent à l'imitation des Espagnols, *Cannary*. Apres auoir remply ces vaisseaux d'eau, on met dedans dix ou douze bonnes Cassaues toutes chaudes, & on gruge cinq ou six patattes, que l'on melle dedans l'eau, puis on les couure bien estanches, & en vne nuit cela s'eschauffe, & bout comme le vin dans la cuue: & pour marque qu'il a bouilly, tout le marc de la Cassaue monte au dessus, & il s'y fait vne crouste espoise de quatre doigts. Alors on le coule à trauers d'un *Hebechet*, & on le met rasseoir, & esclaircir dans vn baril. Cette boisson estant bien faite, est preferable à la meilleure bierre de Flandre: il y en a qui font pourrir la Cassaue pour faire le Oüycou plus fort, les Sauuages le pratiquent, mais ie crois que cela n'est pas sain.

Des

A F

SI dans
Sasseur
vne racin
Patates p
aux hom
pter aucu
rer qu'il y
palemien
choses.
qui ait e
Patate es
marque d
qui en vs
point, &
Pour d
la terre d
& près à
chaque t
pantes, d
puis on c
poussent
le ils couv
y vient ci
longues, d
seur: Il

NTES

richer cet-
x ou trois
forteresses,
a de quoy
de quoy

e Oüycou,
faits en fa-
vn demy
smes, & les
Cannary. A
on met de
es chaudes,
n melle de
nches, & en
mme le vin
ailly, tout le
s'y fait vne
on le coule
coir & ef-
estant bien
re de Flan-
e pour faire
pratiquent,

Des

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 183

Des Patates.

S. XXIX.

SI dans l'Europe le bled vient à manquer, on est
asseuré de ieufner : mais quand il n'y auroit pas
vne racine de manyc dans toute l'Amerique, les
Patates peuuent seruir de pain & de nourriture
aux hommes, & à tous les animaux, sans en exce-
pter aucun, & mesme dès à present i'ose bien asseu-
rer qu'il y a la moitié des habitans des isles, princi-
palement parmy les Anglois, qui ne viuent d'autres
choses. Je crois sincerement qu'il n'y a personne
qui ait esté dans l'Amerique, qui n'aduouë que la
Patate est la meilleure nourriture du pays. Pour
marque de cela, on a tousiours remarqué que ceux
qui en vsent ordinairement, sont gras, en bon-
point, & se portent merueilleusement bien.

Pour cultiuer cette racine, on fait des trous dans
la terre de demy pied de profondeur, le plus dru,
& près à près qu'il est possible. Puis on met dans
chaque trou deux ou trois brins de ces tiges ram-
pantes, que les habitans appellent, *bois de Patates*;
puis on couure cela de terre. Ces tiges reprennent,
poussent des racines, & rampent sur la terre, laquel-
le ils couurent entierement. Dans chaque trou, il
y vient cinq ou six racines de toute forme, rondes,
longues, en poyre, & autres façons, & de toute gros-
seur : Il y en a quelquefois de grosses comme la

reste. Toutes ces racines en trois ou quatre mois, atteignent leur perfection.

Il y en a de huit ou dix sortes différentes, en goust, en couleur, & en feuilles. Pour ce qui regarde les feuilles, la difference en est petite. Ce seroit vne chose ennuyeuse de les distinguer toutes; il suffit d'en nommer les plus communes, qui sont les *Patates vertes*, les *Patates à l'oignon*, les *Patates marmbrées*, les *Patates blanches*, les *Patates rouges*, les *Patates orangées*, les *Patates à suif*, les *Patates souffrées*, & les autres qui ne me reuiennent pas à la memoire.

Tous les matins, c'est vn ordinaire general par toutes les isles, de faire cuire plein vne chaudiere de Patates à des-jeuner. On l'emplit tout à comble, & on ne met de l'eau dedans, que pour empêcher que les marmites ne brulent; car si on les pouuoit faire cuire sans cette eau, elles en seroient beaucoup meilleures. De plus, on bouche la chaudiere avec quelques linges, ou avec des feuilles de *Bananiers*. Quand elles sont cuittes, elles deuiennent molles comme des chataignes bouluës, & ont presque le mesme goust; mais elles sont beaucoup meilleures, & ne chargent nullement l'estomach.

Au reste, deux chaudières de Patates toutes chaudes, détrempées dans vn baril d'eau, font vne boisson excellente, que nous auons fait boire aux plus déniaisez pour du vin de Ré: On l'a peut aussi faire passer pour du vin clair, car deux ou trois Patates rouges luy donnent vne couleur de ruby, aussi

belle que
cette boi

L'Ay rre
l'appellé
Indes, fo
l'on tire d
veau de fi
approche
ne sont pa
sont plus p
esté à Paris
curieuses.

Nous a
sortes de
dans les jar
les bois. La
qui croist
comme la
elle entor
ment. Le n
aucune su
superficie
chée. Elle
plus comm
my au plus
fort menu

ANTES

quatre mois,

rentes , en

e qui regar-

e. Ce seroit

r toutes ; il

qui sont les

Patates mâr-

s, les Patates

es, & les au-

oire.

general par

e chaudiere

tout à com-

our empes-

car si on les

en seroient

he la chau-

feüilles de

les deuien-

ouluës , &

sont beau-

ment l'esto-

tes, toutes

u, font vne

boire aux

peut aussi

ou trois Pa-

tuby, aussi

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 187

belle que le plus beau vin de France : on appelle cette boisson, du *Maby*.

Du Luca.

§. XXX.

L'Ay trouué à mon arriuée en France vne plante appellé *Luca*, qui nous est fort commune dans les Indes , sous le nom de Pite Sauvage, dautant que l'on tire de chacune de ses feüilles vn beau escheveau de fil deslié comme de la soye. Cette plante approche de la forme de l'Ananas; mais ces feüilles ne sont pas denteelées, ny le quart si grandes, & elles sont plus pointuës. J'en ay tiré du fil depuis que j'ay esté à Paris, en presence de plusieurs personnes fort curieuses.

Nous auons dans ces isles outre le *Luca* , quatre sortes de Pites : deux domestiques qui croissent dans les jardins; & des Sauvages qui croissent dans les bois. La premiere (qui est la plus petite) est celle qui croist sur les branches des arbres, & s'y attache comme la *Chine* par de petits filaments, desquels elle entortille les branches, & s'y attache estroitement. Je ne sçay de quoy elle se nourrit; car elle n'a aucune substance que celle qu'elle peut tirer de la superficie de l'escorce de l'arbre où elle est attachée. Elle a les feüilles toutes rondes , grosses au plus comme le petit doigt, longues d'vn pied & demy au plus , & toutes canelées : elle porte vne tige fort menuë & haute de deux pieds, laquelle se sepa-

re en rameaux, qui portent des petites fleurs jaunes: toutes picottées de noir. Ces fleurs ont quasi la forme d'un casque timbré, l'on tire de cette plante la pite ou le fil qui n'est pas dans le milieu de la feuille, comme dans les autres, mais dans sa superficie: de sorte, qu'on a qu'à rompre le petit bout d'en haut, & le tirer en bas pour leuer le fil, qui est beaucoup plus deslié que celui des autres Pites.

La seconde espece à la feuille large de quatre doigts, longues de deux pieds, & vne tige haute d'un pied & demy, enuironnée de petites fleurs blanches comme vn *Satyron*: le fil de ces deux Pites n'est pas en vsage, par ce qu'il est court, & n'est pas si fort que les autres Pites domestiques.

Ces deux dernieres especes de Pites sont fructueuses, desquelles j'aurois parlé au chapitre suivant, n'estoit qu'il faut mettre les especes sous la Categorie du genre auquel elles se rapportent. Elles sont toutes deux semblables à l'*Ananas*, excepté qu'elles ont les feuilles plus estroites, plus longues deux fois, & que leur fruit n'est pas plus gros que le poing. Il y a vne de ces deux sortes qui n'a point de petits picquants aux feuilles comme l'*Ananas*.

Ce sont ces deux especes de Pites qui fournissent de chanure & de lin (s'il faut ainsi dire) toute l'Amerique: car on cueille premierement les feuilles, & apres les auoir vn peu laissées faner, on fait vn tas coulant d'une petite corde, qu'on attache à la branche d'un arbre, & apres auoir bien serré la feuille

le par le
on tire a
re sa ver
& il vou
blanc, fir
de la fei
leurs arcs
pescher. L
de Pites.
tres-beau
contreba
parmy la
ditez des

I'Ay par
miere l
toute cou
trente-cin
Nord. C
chers qui
chée par l
monte en
urant tou
tellement
la parfaite
so, disant
tillées les v

eurs jaunes;
quasi la for-
te plante la
de la feüil-
superficie;
bout d'en-
ui est beau-
es.
e de quatre
e tige haute
etites fleurs
ces deux Pi-
urt, & n'est
ques.

es sont fru-
chapitre sui-
eecs sous la
rappellent.
anas, exce-
s, plus lon-
as plus gros
ortes qui n'a
omme l'A-

qui fournis-
dire) toute
nt les feüil-
t, on fait vn
attache à la
erré la feüil-

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 182

le par le milieu dans le las coulant, tout d'un coup on tire avec force, & la feüille se dépouille de toute sa verdure; puis on en fait autant de l'autre costé, & il vous demeure à la main un escheueau de fil blanc, fin & fort comme de la soye, de la longueur de la feüille. Les Sauvages en font les cordes de leurs arcs, les rubans de leurs liets, & leurs lignes à pescher. J'ay veu un nauire tout équipé de cordages de Pites. Les Espagnols en font des bas, & autres tres-beaux ouurages; mais cette marchandise est de contrebande en France, d'autant qu'on la melle parmy la soye. C'est vne des plus grandes commoditez des fruiets.

De la plante appelée Sargaço.

§. XXXI.

J'ay parlé au chapitre quatriéme §. 2. de ma premiere Partie, d'une petite herbe dont la mer est toute couverte, aux enuiron du trente-quatre ou trente-cinquiéme degré de la ligne tirant vers le Nord. Cette plante croist sans doute sur des rochers qui sont au fond de la mer, d'où estant destachée par le mouuement des flots & des marées, elle monte en haut par tas & par gros plotons, couurant toute la superficie de la mer, & la remplissant tellement que les nauires en sont retardez. A costé l'a parfaitement bien décrite, sous le nom de *Sargaço*, disant quelle a les branches menuës, & entortillées les vnes dans les autres, que ses feüilles sont

minces, estroites, toutes dentelées, de la longueur d'un demy poulce, & qu'à l'extremité de chaque feuille, il y a un grain attaché qui est creux & gros comme un grain de poyure. La couleur de cette plante tire à la feuille-morte, & est toute semblable aux herbes que nous voyons croistre sur les rochers, qui sont couverts des eaux de la mer. Or quoy que cet Auteur tiennne, que le goust fade de cette plante ne luy soit pas naturel, mais qu'il luy est communiqué par l'eau salée où elle trempe; il est certain que toutes les herbes qui croissent dans la mer ont le mesme goust. Quelques Auteurs assurent, qu'elle fait ietter le grauiier des reins, & quelle facilite les vrines, mais ie n'en ay iamais veu vser.

Du Gingembre.

§. XXXII.

L'On commençoit un peu avant mon retour des Indes à cultiuer du Gingembre dans l'Isle de la Guadeloupe. I'en ay veu la plante dont les feuilles estoient assez semblables à celles des roseaux ou du milier, elles estoient hautes de deux pieds & demy ou trois pieds au plus. Ie ne diray rien icy de la façon de le cultiuer, par ce que l'on ne faisoit que commencer lors que ie partis: Mais ie sçay bien que c'est vne tres-bonne marchandise, & que plusieurs habitans y trouuent leur compte.

A F

DES

IE peu
Roy d
le meille
sans dou
luy a mis
un germ
de sa Ro
duit un ie
mirables

Ce fru
deux pou
fort du m
milieu de
mon det
lées à guis
le bord de
Dans so
gros que l
tite courc
comme d
corce du f

DES PLANTES QUI PORTENT
des Fruicts.

CHAPITRE SECOND.

De l'Ananas.

§. I.

JE peu à tres-iuste titre appeller l'Ananas, le Roy des fruicts, par ce qu'il est le plus beau, & le meilleur de tous ceux qui sont sur la terre. C'est sans doute pour cette raison, que le Roy des Roys luy a mis vne couronne sur la teste, qui est comme vn germe eternal auquel est attachée la succession de sa Royauté, puis qu'à la cheute du pere, il produit vn ieune Roy qui luy succede en toutes ses admirables qualitez.

Ce fruict croist sur vne tige ronde, grosse de deux poulces, & haute d'un pied & demy, laquelle sort du milieu de la plante, commel'artichaux du milieu deses feüilles. Ses feüilles sont longues environ de trois pieds, larges de quatre doigts, canelées à guise de petits canaux, & toutes herissées sur le bord de petites pointes picquantes.

Dans son commencement ce fruict n'est pas plus gros que le poing; & le bouquet de fleurs, ou la petite couronne qu'il porte sur la teste, est rouge comme du feu; & de chacune des escailles de l'escorce du fruict (dont la figure, & non la substance,

192 DESCRIPTION DES PLANTES

est toute semblable aux pommes de pin) sort vne petite fleur purpurine, qui tombe & se fane à mesure que le fruit grossit.

Nos habitans en distinguent de trois sortes, auxquelles se peuuent rapporter toutes les autres : à sçauoir le gros Ananas blanc, le pain de sucre, & la pomme de rainette.

Le premier a quelquefois huit ou dix poulces de diametre, & quinze ou seize poulces de haut. Sa chair est blanche & fibreuse; mais son escorce deuiant iaune comme de l'or, quand il est meur. Il exhale vne odeur rauissante, qui tire fort à celle de nos coings, mais beaucoup plus suauie; Quoy qu'il soit plus gros & plus beau que les autres, son goust n'est pas si excellent, aussi n'est-il pas tant estimé; il agace plustost les dents, & fait plustost saigner les genciuës que les autres.

Le second porte le nom de sa forme, parce qu'il est tout semblable à vn pain de sucre: il a les feüilles vn peu plus longues & plus estroites que le premier, & ne iaunit pas tant. Son goust est meilleur, mais il fait saigner les genciuës de ceux qui en mangent beaucoup. L'ay trouué dans celuy cy de la graine semblable à la graine du Cresson *Alenois*; Quoy que pourtant ce soit vne opinion generale, que l'Ananas ne graine iamais.

Le troisieme est le plus petit, mais c'est le plus excellent, & est appellé pomme de rainette, à cause que son goust est de cela de particulier, qu'il tire à l'odeur & au goust de ce fruit: Il n'agace presque point

A FR

les dents
n'est qu'a

Voil

conuieni

façon, p

ronne su

pommes

coupe co

chair, tan

se fond t

reuse qu

en disant

me, du C

On fai

sic, & qui

nous ay

de trois se

tieremen

tant de te

est plus fo

IL se tro

illes, qu

appellent

bles a cel

plus long

des deux c

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 193

les dents , & ne fait point saigner la bouche , si ce n'est quand on en mange excessiuelement.

Voila ce qu'ils ont de particulier , mais tous conuiennent en ce qu'ils croissent d'une mesme façon, portent tous le bouquet de fleurs on la couronne sur la teste , & ont l'escorce en forme de pommes de pin , laquelle se leue pourtant , & se coupe comme celle d'un melon , & bien que la chair, tant des vns que des autres soit fibreuse, elle se fond toute en eau dans la bouche, & est si sauoureuse que ie ne le scaurois mieux exprimer , sinon en disant qu'elle a le goust de la Pesche, de la Pomme, du Coing & du Muscadet tout ensemble.

On fait vn vin de son suc, qui vaut de la Maluoisie, & qui enyure aussi bien que le plus fort vin que nous ayons en France. Si on conserue ce vin plus de trois semaines, il se tourne , & semble estre entierement gasté ; mais si on se donne patience autant de temps, il reuiet dans son entier, & mesme est plus fort & plus fumeux qu'auparauant.

Des Karatas.

§. II.

IL se trouue vne plante dans tous les bois de ces Isles, que les habitans aussi bien que les sauages appellent *Karatas*. Elle a ses feuilles assez semblables a celles de l'Ananas ; mais trois ou quatre fois plus longues, plus minces, plus seiches, & armées des deux costez, de petits crocs espineux. Son fruit

Bb

est gros & long comme le doigt, fait en pyramide à triangle; en forme d'un gros cloud; l'écorce est blanche & velue, mais veneneuse; car elle brule & fait élever la bouche. La chair du fruit est blanche comme celle d'une pomme, mais un peu plus tendre. Il y a dans le milieu du fruit cinq ou six petites graines, comme de petites lentilles, blanches dans leur commencement; mais rouges quand elles sont meures, ou plutôt quand le fruit est meur. Son goût est semblable à celui d'une pomme de rainette; relevé pourtant par une petite aigreur, qui le rend fort agreable.

Il en croit quelquesfois trois ou quatre cens dans le cœur d'une seule plante, tout contre terre, ferrez & pressez l'un contre l'autre, la pointe en bas. Ils fleurissent violet: On en fait des confitures excellentes, après toutefois l'avoir dépouillé de son écorce: il des-altere & rafraichit beaucoup.

Du Chardon.

§. III.

IL y a dans l'isle de la Guadeloupe un certain Chardon rampant, qui pend des arbres, sur lesquels il croît quasi comme la Chine, & rampe bien loing sur les rochers & sur les arbrisseaux. Il n'a aucunes feuilles que ses tiges ou branches, qui naissent l'une de l'autre confusément. Elles sont à trois quarrés, & chaque quarré est large d'un poulce. De substance d'*Anacarde*, ou de *Sempervive*, & toutes par-

semées
figuier
quelque
plus gro
croît da
tité d'au
estroites
l'environ
fleur cro
vient gro
couleur
un cuye
ces vertes
d'une cha
de petite
pier. C'e
il rafraich
mois d'A
perfectio

Entre
trouvent
comme
qui effe
& lesque
dans les
trois qui
qui entre
roit de
liure.

ANTES

en pyramide
l'escorce est
elle brule &
est blan-
s vn peu plus
t cinq ou six
ntilles, blan-
mais rouges
quand le fruit
celuy d'vne
par vne peti-

quatre cens
contre-terre,
ointe en bas.
onfitures ex-
pouillé de son
ucoup.

vn certain
bres, sur les-
rampe bien
x. Il n'a au-
s, qui nais-
font à trois
pouce. De
toutes par-

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 195

semées de petites estoiles picquantes, comme le
figuier d'inde. De l'extremité de ses branches, &
quelquefois du milieu, naist vne fleur blanche
plus grosse que celle du *Ninphea*, ou *Menufar*, qui
croist dans les eaux. Par dessus cette fleur il y a quan-
tité d'autres petites feüilles blanches & vertes, fort
estroites, longues deux fois comme la fleur, qui
l'environnent entierement. A la cheute de cette
fleur croist vn fruit, qui par succession de temps
vient gros comme vn œuf d'oye. Son escorce est de
couleur de pourpre, espaisse & forte quasi comme
vn cuyr, sur laquelle paroissent de petites excressan-
ces vertes, en façon de feüilles. Il est tout remply
d'vne chair blanche comme neige, & toute melee
de petites graines noires comme celles du pour-
pier. C'est vn des plus excellens fruits du pays;
il rafraischit extremement; il fleurit enuiron le
mois d'Auril, & n'est qu'vn mois pour atteindre sa
perfection.

Entre vne infinité de plantes rampantes qui se
trouuent sur les arbres, & pendent de leur sommet
comme des cordes de toute sorte de grosseur, &
qui effectiuellement seruent de cordes aux habitans,
& lesquelles toutes portent de tres-belles fleurs
dans les temps, ie m'arreste particulierement à
trois qui portent de tres-bons & beaux fruits; car
qui entreprendroit de les décrire toutes, il trouue-
roit de quoy faire vn volume plus gros que ce
liure.

Du grosseiller de l'Amerique.

§. IV.

Cette plante a ses tiges jaunes, rondes, deux fois grosses comme le poulce, & herissées de petites estoiles picquantes, comme le chardon que ie ayions de décrire : mais si près à près, qu'il est quasi impossible de les prendre sans s'offenser les mains.

Il a en quelques endroits des feuilles assez petites, & larges comme celles du Filireas; mais vn peu plus longues, & deux fois plus espesses. Au haut de ces tiges croissent des bouquets de fleurs blanches comme neige, toutes semblables aux roses de Gueldre, à leur cheute succedent des fruiets gros comme des œufs de pigeons, de couleur de grosses groseilles, quand elles sont bien meures. Il sort de l'escorce du fruiet cinq ou six petites feuilles pointuës & fort estroites. Le dedans du fruiet est comme les groseilles bien meures, & le goust ne s'en éloigne pas beaucoup. Plusieurs en mangent, ie ne l'ay iamais troué bon, aussi n'en fait-on pas grand cas.

De la fleur de la Passion & de son fruiet.

§. V.

Cette plante est la mesme qui porte le fruiet, Quel'Esluse appelle *Granadilla*; mais comme il en a dit peu de choses, & que sans doute il a esté

A P
malinf
& n'a y
l'Ameri
fleurs d
pas cell
cription

L'Esc
me le Li
est sem
les, &
Paris. S
comme
demy ve
poisseur
cinq ou
poulce,
mediate
de la cou
de la me
des fers
comme f
de la fleur
faite, voi
tour : Su
qu'on ap
ce marte
faits. Du
lonne, f
tent cinc
celles qu

mal informé de ceux qui luy en ont fait le rapport, & n'a veu que le fruit sec qui luy a esté apporté de l'Amerique ; & que de plus les deux especes de fleurs de la Passion que j'ay veu en France, ne sont pas celles qui portent le fruit, i'en feray icy la description la plus exacte que ie pourray.

L'Esculape dit bien que cette plante rampe comme le Lierre, mais il ne parle point de la feuille, qui est semblable à celle de la *folle vigne*, à cinq feuilles, & non à trois comme celle que j'ay veu dans Paris. Sa fleur est composée d'une petite coupe, comme celle d'un calice, contenant environ un demy verre. Du haut de cette coupe, environ à l'espoisseur d'un quart-d'escu de la bordure, sortent cinq ou six petites feuilles blanches, larges d'un poulce, lesquelles se terminent en pointe, & immédiatement au dessus de ses feuilles, tout autour de la coupe, il y a une couronne de petites pointes de la mesme substance de la fleur, longues comme des fers d'éguillettes, blanches toutes rayées, & comme fortées de couleur de pourpre. Au milieu de la fleur se leue une petite colonne, aussi bien faite, voir mieux, que si elle auoit esté tournée autour : Sur cette colonne il y a une petite massue qu'on appelle le marteau de la fleur : sur le haut de ce marteau, il y a trois clouds parfaitement bien-faits. Du fond de cette coupe autour de la petite colonne, se leuent cinq pointes blanches, qui portent cinq petites languettes dorées, semblables à celles qui naissent au milieu de nos lys, c'est ce

198 DESCRIPTION DES PLANTES

qu'on compare aux cinq playes sacrées de nostre Sauueur.

Cette fleur exhale vne odeur si rauissante par tout où elle croist, qu'elle embaûme tout l'air voisin; de sorte qu'on la sent de plus de trente pas. Celle qu'on m'a fait voir au jardin du Roy à Paris, n'auoit aucune odeur. La fleur venant à se flétrir, il se forme vn fruit du marteau; ou de la petite massüe, qui en deux mois atteint sa perfection, & deuiant gros comme vn gros œuf, & de la forme d'une poire; mais si bien fait & si poly, qu'il semble que l'on l'ait trauaillé autour. Son escorce est espoisse comme vne piaïstre, & si dure, qu'à peine la peut-on rompre avec les mains. Au milieu du fruit, il y a enuiron vne centaine de petites graines qui approchent fort de la forme du cœur humain, lesquelles sont grosses comme les pepins d'une pomme. Elles sont si dures, qu'à peine les peut-on casser sous la dent. Chacune de ces graines est enclose dans vne petite bourse faite d'une peau fort delicate; & ces bourses (qui sont assez grandes pour contenir quatre ou cinq de ces graines) sont remplies d'une liqueur fort aigre auant que le fruit soit meur, mais fort agreable quand il l'est.

J'ay obserué que ceux qui mangent la premiere fois de ce fruit, en sont rebutez & dégoustez, à cause de son aigreur: & que ceux qui ne s'en rebutent point, & continuent à en manger, nonobstant cette repugnance, en deuiennent si friars qu'ils ne s'en peuuent quasi passer; Cela m'est arriué auf-

A FR
si bien
fance.

Voila
faire. M
sez amp

Du fruit
ien

Nou
la g
certain
gne, &
l'escorce
celle qui
de ce fru
nes, & est
cherché f
sans le po
tre d'une
dessus les
vertes & p
fois aussi
pommes
rambour,
auoit qua
chambre p
pomme,
insipide.

de nostre

issante par
ut l'air voi-
rente pas.

oy à Paris,
à se flétrir,
de la petite

fection, &

de la forme

qu'il semble

est espoir

ine la peut-

u fruit, il

ines qui ap-

main, les-

d'une pom-

eut-on cas-

s est en clo-

au fort de-

ndes pour

ont rem-

le fruit

est.

a premiere

goustez, à

s'en rebu-

onobstant

ards qu'ils

arriué auf-

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 199

si bien qu'à plusieurs personnes de ma connoissance.

Voila la description la plus sincere que j'ay pû faire. Moralise qui voudra là dessus, ce suiet est assez ample.

Du fruit d'une plante rampante, que quelques-uns appellent pomme de Liane, & d'autres Chastaigne.

S. V I.

Nous auons trouué il y a fort long-temps dans la grande riuere des Peres de la Cabsterre, vn certain fruit gros deux fois comme vne chastaigne, & qui luy est assez semblable, excepté que l'escorce en est noire, & a beaucoup de rapport à celle qui couure le Pignon d'inde. Tout le dedans de ce fruit est blanc & solide comme les Auelines, & est de mesme goust, & meilleur encore. J'ay cherché fort long-temps l'arbre qui portoit ce fruit sans le pouoir trouuer : mais en fin, ie fis rencontre d'une certaine plante ligneuse, & rampante par dessus les autres arbres, qui auoit quelques feuilles vertes & polies comme celles du laurier, mais deux fois aussi longues : de icette plante pendoient des pommes jaunes, grosses comme des pommes de rambour, dans le milieu de chacune desquelles, il y auoit quatre de ces fruits enclos, chacun dans vne chambre particuliere, faite de la substance de cette pomme, qui n'est autre qu'une chair spongieuse & insipide.

De la Vigne.

S. VII.

S'il n'y a point de vin dans les Indes , ce deffaut ne vient point de la vigne ; car c'est vne chose prodigieuse de voir comme elle est feconde & abondante en fruit dans toutes ces isles ; & qui se voudroit rendre soigneux à la cultiuer , pourroit voir tout au long de l'année, des feüilles, des fleurs, & des fruits sur vn mesme sep ; car ayez cueilly au iourd'huy vne grappe meure , & coupé à mesme temps le serment, en huit iours de temps , s'il fait tant soit peu d'humidité , vous voyez pousser le bourgeon & la fleur, & en moins de deux mois , le raisin deuiet parfaitement meur.

Il faut remarquer que la grappe ne meurit pas également , pour l'ordinaire , & qu'il y a tousiours vne partie des grains qui ne sont que du verjus, quand la plus grande partie est meure. Ce n'est pas là le plus grand mal, car s'il y auoit dans ses isles des vigneronns qui sceussent gouverner la vigne , on remedieroit facilement à cet inconuenient : mais les Griues & les petits Oyseaux pendant le iour , & les Rats pendant la nuit , font vne telle guerre au raisin , que quiconque voudroit faire du vin en quantité, il faudroit auoir autant de Messiers que de ceps, & cela de iour & de nuit. C'est le mal que les habitans regrettent le plus dans tout ce pays, car quoy qu'il n'y ait point de lieu au monde, où il y ait

A
ait si pe
seuré qu
mé, & o
riue. Il f
vienn
culture.

De tou

Tou
con
toutes ce
& ont de
apres au
gnent d'
vne fois
faire. Elle
les mois
en empé
C'est v
bien de f
crains, &
tales ; car
ou de fu
dans vn tr
sans autre
auez des
parablen

ait si peu de vin que dans les Indes : Je suis bien as-
seuré qu'il n'y a point de Region où il soit plus ay-
mé, & où on en fasse plus de dégast, quand il y en ar-
riue. Il faut aussi remarquer que quoy que la vigne
vienne si bien aux Indes, cela se fait sans aucune
culture.

*De toutes sortes de Citroüilles, Callebasses, Melons,
& Comconbres.*

S. VIII.

Toutes sortes de Citroüilles, Potyrons, Com-
conbres, & Callebasses d'herbes, croissent dans
toutes ces isles beaucoup mieux que dans l'Europe,
& ont de plus cét auantage qu'elles ne meurent pas
apres auoir porté leur fruit, mais elles se prou-
ignent d'elles-mesmes; de sorte qu'apres en auoir
vne fois semé dans vn jardin, on ne s'en sçauroit dé-
faire. Elles fleurissent & portent du fruit dans tous
les mois de l'année, si ce n'est que la seicheresse les
en empêche.

C'est vne chose merueilleuse de voir, avec com-
bien de facilité les Melons de France, d'Italie, Su-
crains, & autres, croissent dans ces Indes Occiden-
tales; car là on ne sçait ce que c'est que de couche
ou de fumier. On ne fait que jetter de la graine
dans vn trou, & la couvrir de terre avec le pied, &
sans autre façon en six semaines ou deux mois, vous
auez des melons en quantité, qui excèdent incom-
parablement en grandeur & en bonté, ceux que

202 DESCRIPTION DES PLANTES

nous auons dans l'Europe. En vn mot, c'est le vray pays des Melons. Sur tout celuy qui est le naturel Melon du pays, & que les habitans appellent le Melon d'eau, l'emporte par dessus tous les autres; c'est veritablement le soulas des voyageurs, l'ambrosie des alterez, & l'vnique refuge & consolation des febricitans.

Il y en a de deux sortes; de ronds & de longs, & tant des vns que des autres, il y en a qui ont le dedans du fruit blanc, & les autres de couleur de chair. Les ronds viennent presque deux fois aussi gros que la teste: & les longs, comme nos moyennes citrouilles. L'escorce des vns & des autres est verte & si dure, que l'ongle ny scauroit entrer quand il est meur. Ils sont pleins comme vn œuf, & non creux comme les autres melons, où il n'y a presque qu'un poulce de chair à manger. Toute la chair de ce fruit semble n'estre qu'une eau gellée, qui se fond & se liquefie entierement dans la bouche, & vous donne plus à boire qu'à manger d'une eau sucrée, aussi douce & aussi agreable, que le suc des Grenades. Au reste, c'est le fruit le plus rafraichissant, le plus sain & le moins mal-faisant du pays, quand mesme on en mangeroit par excez.

Des Bannanes & figues de l'Amerique.

§. IX.

IE m'estonne de ce que tous les Autheurs qui ont traité de cette plante, & mesme Acofta qui en

A FR

a mieux
sous le no
bre qui m
rencontr
me vous
faire.

La ra
ronde, m
leur de c
poly, & l
comme v
aucune f
posé, non
couchées
corce pon
l'oignon,
se voit cla
roist à la
me tronc
sept à hu
large, &
milieu d
l'autre; ce
celles des
vent les
iusqu'à la
uely des
uent aussi
de linge.
De la

ANTES

c'est le vray
est le naturel
ellent le Me-
autres; c'est
l'ambrosie
olation des

de longs, &
ui ont le de-
couleur de
ix fois aussi
nos moyen-
es autres est
roit entrer
me vn œuf,
, où il n'y a
er. Toute la
eau gellée,
dans la bou-
anger d'une
, que le suc
plus raffrai-
l-faisant du
r excez.

que.

urs qui ont
osta qui en

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 203

à mieux écrit que tous les autres, l'ayent rangé sous le nombre des arbres: car ie ne vis iamais d'arbre qui n'eut du bois & des branches, ce qui ne se rencontre nullement dans cette plante, comme vous verrez dans la description que i'en vay faire.

La racine de cette plante est vne grosse bulbe ronde, massiue, & blanche, tirant vn peu à la couleur de chair. De cette plante sort vn tronc vert, poly, & licé, haut de seize à dix-huit palmes, droit comme vne flèche, gros comme la cuisse, & sans aucune feuille, iusqu'à sa racine. Ce tronc est composé, non de plusieurs escorces (comme dit Acosta) couchées les vnes sur les autres; mais d'une seule escorce poreuse, fibreuse, & quasi de la substance de l'oignon, roulée iusqu'à sa parfaite grosseur: ce qui se voit clairement à la figure du Limaçon, qui paroist à la coupure de ce tronc. A la cime de ce mesme tronc viennent quinze ou vingt feuilles, de sept à huit pied de long, & d'un pied & demy de large, & il y a vne grosse coste ou nerueure tout au milieu de la feuille, qui va depuis vn bout iusqu'à l'autre; ces feuilles sont rayées par le trauers, comme celles des *Balisiers*, mais si tendres & si fresles, que le vent les découpe toutes de trauers par éguillette, iusqu'à la coste du milieu. I'ay plusieurs fois enseuely des morts avec deux de ses feuilles: elles seruent aussi de napes à la plupart des habitans, faute de linge.

De la cime de ce tronc, au milieu de toutes ses

feüilles, croist vne façon de tige, plus dure & plus forte que tout le reste de la plante, grosse comme le bras, & longue de cinq ou six pieds, toute comprise par diuers endroits. Or sur les huit ou dix des plus gros & plus prochains nœuds de la plante, il y a dix, quinze, seize figues (plus ou moins) & quelquefois iusqu'au nombre de deux cens sur cette tige, iusqu'à la fin, où il y a vne grosse masse de petites fleurs blanches, arangées fort près à près, & à double rang; & chaque rangée de fleurs, est couuverte d'une grande feüille violette, faite comme vne coquille vn peu pointuë. Ces fleurs ne viennent iamais en fruit, & ne seruent à rien, sinon à confire en vinaigre, comme des Cappes. Les habitans appellent cette tige chargée de son fruit, vn *Regime* de figues.

Ces figues sont grosses comme vn œuf, à six quarrés, & longues de quatre ou cinq poulces au plus. Elles sont vertes auant que d'estre meures, & iaunes comme de l'or, quand elles ont atteint leur parfaite maturité. La chair de ce fruit est fort delicate, & plus molle que celle des Abricots bien meurs. Son goust est excellent, mais le fruit est vn peu venteux. Quand on le coupe, on voit vne belle Croix imprimée sur chaque tronçon: c'est ce qui a fait croire à plusieurs, que ce fruit est le mesme qu'Adam mangea dans le Paradis terrestre, & qu'au mesme instant il vit dans la cause de son malheur & du nostre, le signe de nostre redemption.

plus lon
en a de
grand pi
vaches.
goust, &
nes. Les
lapoyre
en fait de
tre, & le
au Soleil
aux Abri
gime de Fi
quand le
coupe, la
en peut a
abondanc
tache sur
par quelq

ANTES

deure & plus
asse comme
toute com-
it ou dix des
plante, il y
ns) & quel-
sur cette ti-
asse de peti-
à prés, & à
rs, est cou-
comme vne
e viennent
on à confi-
es habitans
t, vn Regi-

œuf, à six
pouces au-
meures, &
atteint leur
est fort de-
icots bien
e fruit est
n voit vne
n : c'est ce
est le mes-
restre, &
e son mal-
e redem-

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 203

Cette mesme description peut seruire pour les *Bananes*, avec cette difference que celles-cy sont plus longues, & pour l'ordinaire plus grosses. Il y en a de grosses comme le bras, & longues d'un grand pied, vn peu courbées comme les cornes de vaches. La chair en est plus ferme, de meilleur goust, & estimée plus saine de quantité de personnes. Les Bananes rosties ont le mesme goust que la poyre de bon Chrestien cuitte sous la braize. On en fait des confitures sans sucre, les fendant en quatre, & les faisant seicher au four, ou sur vne claye au Soleil : cela porte son sucre, & ne cede en rien aux Abricots confits. Le tronc ne porte qu'un regime de Figues ou de Bananes, & seiche sur le pied quand le fruit est cueilly : mais pour vn que l'on coupe, la racine en pousse six autres; de sorte qu'on en peut auoir pendant toute l'année en grande abondance. Le suc de cette plante fait vne vilaine tache sur le linge, laquelle on ne peut iamais oster par quelque forte lessiue où vous le mettiez.





II. TRAITE.

DES ARBRES SAVVAGES ET SANS
Fruicts, des Arbres Fruictiers.

Des Arbres Sauvages & sans Fruicts.

CHAPITRE PREMIER.



Vand ie parle icy des arbres infructueux, il faut entendre que ie ne les appelle ainsi, qu'à l'exclusion de ceux qui portent des fruicts que l'on mange communément dans les isles, ou qui sont vn peu considerables pour leur grosseur; car autrement il faudroit mettre sous cette cathégorie tous ceux qui portent des Bayes, des Glands, & d'autres semblables graines; ce qui seroit vne confusion notable; car à peine se trouue-il vn arbre qui ne porte quelque sorte de fruicts.

DE QUELQUES ARBRISSEAVX

Medicinaux.

Du Pignan d'Inde.

§. I.

IL croist dans toutes ces isles deux arbrisseaux, qui portent de petites noix ou pignons purgatifs, qui sont tres-vtils aux habitans, qui en sçauent bien vser, & qui causent quelquefois de tres-

A FR

grands a
tion.

Le pr
on fait la
Les habi
cine. Si
pour fair
ment, il v
nos moy
grand on
druës &
Mauues;
vert naiss
sont tend
tuës d'vn
suc visqu
des Banan
de fleurs;
des petite
comme d
les il y a
comme l
nos pigno
ce, seich
blanc cor
luy des n
par bas, il
eaux aux
pays est
qui en vs

ARBRES

ET SANS

icts.

R.

infructueux,
appelle ainsi,
portent des
ent dans les
es pour leur
tre sous cet-
s Bayes, des
ce qui seroit
rouue-il vn
icts.

SEAVX

arbrisseaux,
ons purga-
en scauent
is de tres-

A FRVICTS ET SANSFRVICTS. 207

grands accidens à ceux qui s'en seruent sans discre-
tion.

Le premier & le plus commun, est celuy dont
on fait la plupart des hayes le long des chemins.
Les habitans l'appellent, arbre aux noix de Mede-
cine. Si on le laisse croistre sans le couper, & ployer
pour faire des hayes, comme l'on fait ordinaire-
ment, il vient gros comme la cuisse, & haut comme
nos moyens abricotiers, il est fort branchu & fait
grand ombre à cause de ses feüilles, qu'il a fort
druës & toutes semblables aux grandes feüilles de
Mauues; mais plus grasses, licées, & de couleur de
vert naissant. Ce tronc & les branches de l'arbre
sont tendres comme vn tronc de chou, & reuë-
tuës d'vne escorce verte, espoisse, & remplie d'vn
suc visqueux, & qui tache le linge comme celuy
des *Bananiers* & *Figuier*s. Il porte de petits bouquets
de fleurs iaunes, à la cheute desquelles succedent
des petites pommes de la mesme couleur, grosses
comme des œufs de pigeon, dans chacune desquel-
les il y a quatre pignons ou petites noix, grosses
comme le petit bout du doigt, & longues comme
nos pignons communs: l'esorce en est noire, min-
ce, seiche, & qui se casse aisément. Le dedans est
blanc comme neige, & d'vn goust semblable à ce-
luy des noisettes. Il purge violamment par haut &
par bas, il fait vomir quantité de bille, & vuides les
eaux aux hydropiques. La doze ordinaire dans le
pays est de trois iusqu'à six, selon la force de ceux
qui en vsent. Il faut soigneusement se donner de

garde de manger vne petite feüille blanche, qui separe le pignon par la moitié , & en est comme le germe; car autrement il en arriueroit de tres-grands accidents.

Depuis quelque temps, on nous en a apporté de la terre ferme vne autre sorte , qui porte des pignons doüez des mesmes qualitez , & assez semblables en leur forme, en leur couleur, & en leur goust; mais l'arbrisseau est tout à fait different, car il a les feüilles fort semblables au *Ricinus*, ou *Palma Christi*; mais d'une couleur plus brune, plus espousses, plus découppées, & plus polies: Ses fleurs semblent estre vn bouquet de plusieurs branches de corail, dont les extremitez s'épanouissent en petites fleurs, aussi rouges que les branches, & pour l'ordinaire il n'y a qu'une ou deux de ces fleurs qui reüssissent, & portent vne petite pomme aussi grosse que les precedentes; mais à triangle, dans laquelle il n'y a que trois pignons, qu'on estime beaucoup plus que les autres, d'autant qu'ils purgent avec plus de douceur. On se sert aussi de ses fleurs seichées, mises en poudre, & prises dans vn bouillon au poid de demy escu, cela purge & fait euaquer les eaux aux hydropiques. Quelques habitans appellent cét arbrisseau Coraline., à cause de ses fleurs.

D'un

A FR

D'un arb

A Var
seu
endroits
saugé, qu
& hauts d
comme d
de plusieurs
odeur.

L'arbr
blables à
qu'elles s
farineuse
vne petite
ou douze
feüilles.
il sort de
goute d'
rente, ia
odeur, vn
te liqueur
en moins
sans qu'el
nettoye &
res. Voil

anche, qui se-
est comme le
de tres-grands

a apporté de
porte des pi-
& assez sem-
ur, & en leur
different, car
nus, ou *Palmi*
, plus espoi-
es fleurs sem-
branches de
ssent en peti-
nes, & pour
ces fleurs qui
me aussi gros-
, dans laquel-
me beaucoup
urgent avec
ses fleurs sei-
vn bouillon
& fait eua-
ues habitans
cause de ses

*D'un arbrisseau que quelques habitans appellent arbre de
Baulme, & de la Sauge arborescente.*

9. I I.

Avant que de faire la description de cet arbrif-
seau, j'auertis par precaution qu'en plusieurs
endroits de cette isle, il croist des arbrisseaux de
sauge, qui sont quelquefois aussi gros que le bras,
& hauts de sept à huit pieds, desquels les fleurs sont
comme de petites roses, ou Ombeles, composées
de plusieurs petites fleurs violettes de tres-bonne
odeur.

L'arbrisseau de Baulme a les feüillés fort sem-
blables à celles de la sauge, & ne different qu'en ce
qu'elles sont vn peu plus iaunes, plus espoisses, plus
farineuses, & qu'elles n'ont point d'odeur. Il porte
vne petite queuë recourbée, sur laquelle il y a dix,
ou douze petites graines rudes, & de la couleur des
feüilles. A chaque feüille qu'on arrache de l'arbre,
il sort de l'arbre & de la queuë de la feüille, vne
goute d'vne liqueur visqueuse, toutefois transpa-
rente, iaune comme de l'ambre, & sans aucune
odeur, vn peu amere, & abstringente au goust. Cet-
te liqueur en vingt-quatre heures, & quelquefois
en moins de temps, guerit toutes playes recentes,
sans qu'elles viennent à supuration; de plus elle
nettoye & guerit en peu de temps les vieilles vlce-
res. Voila ce que j'en ay remarqué, & ie crois que

cét arbrisseau est doüé de quantité d'autres belles
qualitez qu'on pourra connoistre avec le temps.

S. III.

Du Poyure long.

ON neglige vne infinité de choses tres-vtiles,
& de grand prix, faute de les connoistre. Il y
a vne si grande quantité de poyure long, dans tou-
tes ces isles, que quiconque voudroit prendre la
peine de le cueillir, en chargeroit vn nauire tous
les ans. Cependant, personne ne s'en est iamais
aduisé; C'est vn arbrisseau qui croist haut de sept à
huit pieds au plus, ses feüilles sont larges comme
les grandes feüilles du Plantin, en forme de cœur:
elles sont minces, seiches, & d'une odeur forte &
aromatique. Ses branches sont menuës & nouées
de demy pied en demy pied, ou quelque peu da-
uantage. Le bois en est fort tendre & moëlleux;
d'où vient que les habitans l'appellent sureau.
Quand on le coupe de trauers, il marque de petites
rosettes ou rayons comme le guy de chesne.

C'est ce bois qui supplée au deffaut des cailloux
& pierres à feu; car les Sauuages en font de tres-
bons fusils, avec lesquels ils allument du feu quand
bon leur semble, en cette façon. Ils prennent vn
morceau de ce bois bien sec, long d'un pied ou en-
uiron, & font vn petit trou au trauers, comme pour
fourrer vn petit poix, vn peu plus estroit en bas
qu'en haut; puis ils font vne petite verge grosse

A
comme
forte
de gu
cette
ils vo
bouts
les de
viste,
dessou
estant

De la

EN
vo
pe pou
grand
estoienn
fis dans
rois (ca
ployay
fort cur
trer de p
trouuay
lieu sec
grand n
grande
en auoit

BR ES

autres belles
le temps.

tres-vtilés,
noître. Il y
g, dans tou-
prendre la
nauire tous
en est iamaïs
aut de sept à
rges comme
me de cœur:
deur forte &
ès & noïées
lque peu da-
& moëlleux,
lent sureau:
ue de petites
efne.
des cailloux
font de tres-
u feu quand
rennent vn
apied ou en-
omme pour
roit en bas
erge grosse

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 211

Comme le petit doigt, vn peu pointuë par le bas; en sorte qu'elle s'ajuste à la forme du trou, & ne passe de guere par dessus. Il n'importe de quel bois soit cette verge, pourueu qu'il soit bien dur. Cela fait, ils vous serrent ce tronçon de bois par les deux bouts entre les deux genoux, puis en frottant avec les deux mains la petite verge, la font tourner si viste, que la violence de la friction, fait tomber au dessous de ce trou, de petites bluettes de feu, qui estant receuës dans le coton, l'allument à l'instant.

De la Canelle qui se trouue dans la grande terre de la Guadeloupe.

§. I V.

EN l'année mil six cens quarante-cinq, ie fis vn voyage dans la grande terre de la Guadeloupe pour assister, & administrer les Sacremens à vn grand nombre de François, qui depuis peu s'y estoient retirez. Mais comme la residence que ie fis dans cette terre, fut plus longue que ie ne l'esperois (car i'y passay presque le Carême entier) i'employay le temps que i'eus de reste à rechercher fort curieusement tout ce que i'y pourrois rencontrer de plus remarquable. Entre plusieurs choses, ie trouuay au quartier des grandes salines (qui est vn lieu sec, pierreux, & où il pleut rarement) vn très-grand nombre de beaux arbres de Canelle, & en si grande quantité, que dans vne seule habitation on en auoit coupé & mis au feu plus de cent.

Cét arbre croit quelquefois gros comme la cuisse, d'une moyenne hauteur, comme nos poyriers ou pruniers de France. Il a les branches menuës, hautes, droites, & fort garnies de feuilles semblables à celle de *Laureola*; mais plus delicates, plus souples, de couleur de vert de mer, & d'une tres-bonne odeur. Son escorce est deux fois plus espoussée que toutes les Canelles qu'on apporte en France; la superficie en est rude & de couleur de gris cendré, & mesme toute la substance de l'escorce est grize & meslée comme la Rubarbe qui se ternit. Mais ce qui l'a fait mépriser de tous les habitans (quoy qu'elle ait une odeur fort aromatique) est qu'elle a plustost le goust de Gingembre que de Cannelle, & qu'elle est un peu amere. Pour moy, ie crois fermement que c'est le veritable Cinnamome: d'autant que tout ce que les Auteurs ont dit du Cinnamome, luy conuient entierement. Je n'ay point veu le fruit de cet arbre, il n'estoit pas mesme en fleur, lors que ie fus dans cette terre: mais les habitans m'ont asseuré qu'il estoit rouge, & gros comme le bout du doigt.

Du bois de Sândale & de Gayac.

§. V.

IL croist tout le long de la Basseterre de cette isle, dans les lieux les plus arides, une grande quantité de bois de sandal, que ie crois estre le sandal citrin; car confrontant l'un avec l'autre, ie n'y sçau-

rois rec
croist gr
ie viens
pour l'o
& haut
bré est
plusieur
nuës, esp
feuilles,
d'un ver
sur chaq
blanches
grosses
rence qu
par tout
ces arbre
Estant to
ne deme
blanc &
buys, & p
re que qu
mettes,
odeur.
leur Cass
aussi des

Il y a

Gayac: m
il ne s'en
grande t

me la cuif-
nos poyriers
es menuës,
les sembla-
cates, plus
d'une tres-
plus espoif-
rte en Fran-
leur de gris
de l'escorce
qui se ter-
es habitans
atique) est
e que de Ca-
ur moy, ie
e Cinnam-
eurs ont dit
nent. Je n'ay
oit pas mef-
re: mais les
e, & gros

c.

e cette ifle,
de quanti-
e fandal ci-
e n'y fçau-

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 213

rois reconnoistre aucune difference. Cét arbre croist gros & haut, comme celuy de la Canelle que ie viens de décrire: Je parle des plus grands, car pour l'ordinaire il n'est pas plus gros que la jambe, & haut comme vn petit abricotier: l'escorce de l'arbre est rude, grize, & comme tachée de blanc en plusieurs endroits: il a quantité de branches menuës, esparfées en rond, & toutes chargées de petites feüilles, deux fois larges comme l'ongle, licées & d'un vert gay fort agreable: elles sont trois à trois sur chaque petite queuë. Il porte de petites fleurs blanches, & par apres de petites graines noires, & grosses comme des grains de poyure. Il y a apparence que cet arbre ne dure pas long temps; car par tout où il croist, on ne voit autre chose que de ces arbres secs, renuersez & couchez par terre. Estant tombé tout laubel se pourrit, en sorte qu'il ne demeure plus que le cœur de l'arbre; qui est blanc & tire vn peu sur le iaune, quasi comme le buys, & pour lors l'odeur en est beaucoup meilleure que quand il est vert. Il brusse comme des allumettes, & en bruslant il exhale vne tres-bonne odeur. Les habitans s'en seruent pour faire cuire leur Cassaue, parce qu'il brusse fort clair. On en fait aussi des flambeaux pour se conduire la nuit.

Il y a plusieurs isles routes pleines de bois de Gayac: mais dans la terre habitée de la Guadeloupe, il ne s'en trouue point du tout, mais bien dans la grande terre vers la pointe d'Antigoa.

§. VI.

IL se trouue dans cette isle vn arbrisseau (que ie n'ay veu qu'à la Cabsterre, & dans quelques petits islets du petit cul-de-sac.) Il croist gros & haut comme vn coignassier : son escorce est noire & rude, & ses branches tortuës, noïeuses & fort mal disposées : ses feüilles sont deux fois aussi larges que celles du laurier, plus espoisses, plus grasses & arondies par le haut. Il fleurit, & graine tout de mesme que le bois de sandal. Il a tousiours quelques-vnes de ses branches, & quelquefois la moitié de l'arbre tout pourry, le reste demeurant verdoyant, & le cœur incorruptible, & de tres-bonne odeur. Tout cét arbrisseau est remply d'une gomme grasse, qui le fait brusler comme vne chandelle, d'où vient qu'il en a pris le nom, & estant allumé; la gomme brusle comme de l'huile, & exhale vne odeur fort suauue : Plus le bois est vieil, & plus il sent bon; l'aubel n'est iamais de si bõne odeur que le cœur. Quoy qu'on neglige cét arbrisseau, & qu'on ne s'en serue dans le pays qu'à faire des flambeaux : i'ay tousiours creu que c'estoit vne espeece de bois d'aloës. Il est rare, ne croist que le long de la mer, & tousiours dans des haziers.

LE ro
pou
brisseaux
branches
des abric
te deux f
blanches
forme, à d
fleurs cro
de petite
quent poi
ils deuie
dans le m
ou grains
lon ou pe
appellent
peindent,
ils la disso
font expr
l'accomm
à teindre l
chandise.
liger fait
gundorum;

Du Roucou.

§. VII.

LE roucou est vn arbrisseau , qui dès sa racine pousse plusieurs branches qui croissent en arbrisseaux , & se diuisent en plusieurs autres petites branches. Ses feüilles sont fort semblables à celles des abricotiers, mais deux fois plus grandes. Il porte deux fois l'année plusieurs bouquets de fleurs blanches meslées de rouge , & semblables en leur forme, à celles de l'*Elebore* noir. A la cheute de ces fleurs croissent des boutons rouges tout herissez de petites pointes rouges delicates , & qui ne picquent point : A mesure que ces boutons croissent, ils deuiennent tannez. Quand ils sont meurs, il y a dans le milieu deux doubles rangs de petits pepins ou grains , tout enuironnez d'vn certain vermillon ou peinture rouge liquide , que les Sauvages appellent *Roucou* ; C'est de cette peinture qu'ils se peignent, lors qu'ils font voyage : mais auparauant ils la dissoluent avec de certaines huilles , qu'ils font exprez de quelques graines. Les Europeens l'accommodent avec des huilles de lin. On s'en sert à teindre la cire. C'est encore vne assez bonne marchandise. Au reste, cét arbrisseau est celuy dont Scalliger fait mention , sous le nom de *Arbor finium regundorum*, arbre limitant les possessions.

Du Coton.

§. VIII.

Tous les Autheurs qui ont écrit des Plantes, ont si amplement traité de l'arbrisseau qui porte le coton, que j'aurois mauuaise grace d'en vouloir parler apres eux : I'y renuoye le Lecteur, pour en voir la figure, la façon de le cultiuer, & les vertus dont il est doüé. Je me contente de dire qu'il vient en grande abondance dans toutes ces isles, & que les sauuages prennent vn grand soin de le cultiuer, comme vne chose qui leur est fort vtile. I'ay remarqué vne chose de la fleur du coton, que les Autheurs n'ont pas conneuë, ou au moins ne l'ont point écrite. C'est que ses fleurs enuclopées dans les feüilles du mesme arbre, cuitte sous la braize, rendent vne huile rouse & visqueuse, qui guerit en peu de temps les vieilles vlceres. Je l'ay souuent experimenté avec de tres-heureux succez. La graine de cét arbrisseau enyure les Perroquets.

De l'arbre à enyurer les poissons.

§. IX.

Cet arbre n'a point d'autre nom que celuy qu'il emprunte de son effet, qui est veritablement admirable, comme vous verrez quand i'en auray fait la description. Il croist gros & haut comme vn grand poyrier: il est tout tortu & mal basty, il a l'es-

corce

A F

cerce

dur, du

cause q

les, les

poix co

que qu

& d'vn

On f

laquelle

espoisse

le deuie

dans des

uieres,

vn mom

la riuie

sauter à

moulin

l'eau rou

l'eau, me

setemps

costé & d

iustqu'à

ple point

dedans, d

gues, où

L E ma
les m

cerce grise, & assez rude: le bois en est iaune & assez dur, duquel on ne se sert pas beaucoup à bastir, à cause qu'il est trop tortu: il est fort chargé de feuilles, lesquelles sont presque semblables à celles des poix communs, aussi larges, & trois à trois sur chaque queue; mais elles sont plus espoisses, veloutées, & d'un vert de mer.

On fouille dans la terre pour en auoir la racine, laquelle on dépouille de son escorce, qui est fort espoisse; & apres l'auoir bien pilée, iusqu'à ce qu'elle deuienne comme du Tan moulu, on la met dans des sacs, lesquels par apres on laue dans des riuieres, en sorte que l'eau en deuient tannée; & à vn moment de là vous voyez tous les poissons de la riuiere, où cette eau passe, gagner le riuage, & sauter à terre comme des rats, qui se sauuent d'un moulin qui brulle. S'il arriue qu'ils goustent de l'eau roussie de ce suc, ils viennent incontinent sur l'eau, mettent la teste à l'air: C'est vn agreable passe-temps de les voir nager sur le dos, sur le ventre, de costé & de trauers, & faire mille caracoles confus, iusqu'à ce qu'en fin ils expirent. Cela ne dépeuple point les riuieres; car tous les poissons qui sont dedans, descendent des bassins qui sont aux montagnes, où viennent de la mer.

Du Mahor.

§. X.

LE mahot est vn arbre rempant, qui croist dans les marests parmy des roseaux, & pousse vne

Ec

Plantes, ont
qui porte
en vouloir
ur, pour en
& les vertus
qu'il vient
les, & que
de le culti-
vtile. l'ay
on, que les
ins ne l'ont
lopées dans
us la braize,
, qui guerit
l'ay souuent
cez. La grai-
ets.

celuy qu'il
ritablement
d i'en auray
t comme vn
asty, il a l'es-
corce

infinité de branches qui se traînent deçà de là, en confusion, & s'embarassent tellement, qu'il est impossible d'y faire vn pas, sans se faire vn chemin à coups de serpes. Il a quantité de feuilles rondes, larges comme le fond d'une assiette, licées, & douces au maniement. Ses fleurs sont jaunes, & presque semblables à celles des Mauues musquées. On tire l'écorce de cet arbre, laquelle se leue fort facilement: on la coupe par longues éguillettes, & cela sert de cordes à tous les habitans, & sont beaucoup plus fortes que l'écorce du Bouleau, que nous auons en France. Il est si utile & nécessaire aux habitans pour monter le petun, & attacher les roseaux sur les chevrons pour couvrir les cases, & pour vne infinité d'autres choses; que la liure vaut à present dans l'Isle de saint Christophe, vne liure de perle.

Des Crocs de chien.

S. XI.

Nous auons encore vn autre arbre assez utile aux habitans, qu'ils appellent, *Crocs de chien*, à cause qu'il acroche les chiens quand ils vont à la chasse, & les arreste tout court. Celuy-cy ne croist pas la moitié si gros que le mahot; mais ses branches se traînent iusques dessus les plus hauts arbres de l'isle: il est tout armé de petites épines faites en forme de crochers, & a peu de petites feuilles assez semblables à celles du prunier: il porte des fruiets

jaunes, &
que ce
des cer
d'autre

IL croi
sur les
vn arbre
ses bran
tes saut
gros com
en haut
plus gros
que bran
ressemble
coup plus
te ny fru
au mesm
les longu
gnards. C
endroits
vache; m

LE lo
il cr

à de là, en
qu'il est im-
n chemin à
es rondes,
ées, & dou-
es, & pres-
squées. On
eue fort fa-
illettes, &
sont beau-
eau, que
essaire aux
rtacher les
es cases, &
e la liure
rophe, vne
assez vtile
ocs de chien,
ls vont à la
y ne croist
s branches
arbres de
s faites en
uilles assez
des fruiçts

iaunes, gros comme de petites prunelles, il n'y a
que ce seul bois dans l'isle qui puisse servir à faire
des cercles, au moins on ne s'en est point seruy
d'autre iusqu'à present.

De l'arbre laitieux.

§. XII.

IL croist en plusieurs endroits, principalement
sur les roches & dans les lieux secs & pierreux,
vn arbre si tendre qu'en le bransant, on fait casser
ses branches, & d'vn coup de baston on les fait sou-
tesauter en pieces: il croist haut de deux picques,
gros comme la jambe, & égal; c'est à dire, aussi gros
en haut qu'en bas: il a l'extremité de ses branches
plus grosses que le milieu. Il porte au bout de cha-
que branche vne vingtaine de fleurs blanches, qui
ressemblent à celles du jasmin; mais elles sont beau-
coup plus grandes: mon sentiment est qu'il ne por-
te ny fruiçt ny graine. A la chute de ses fleurs, &
au mesme endroit croissent quinze ou vingt feuil-
les longues, & larges comme des lames de poi-
gnards. Qui voudroit inciser cet arbre en plusieurs
endroits, il rendroit plus de lait qu'vne bonne
vache; mais ie crois qu'il est caustic & dangereux.

Du Jasmin.

§. XIII.

Elong des riuieres & dans les lieux humides,
il croist vne sorte de jasmin qui ne s'accorde

avec celui que nous auons en France, qu'en son odeur & en la façon de ses fleurs; car pour ce qui regarde l'arbrisseau, il est plus gros que le bras, & haut d'une picque, & a les feuilles semblables à l'Oranger, aux extremitez de ses branches, il y a de petits cyons longs comme le bras, à guise de petits ioncs recourbez.

Il y a encore vn autre arbrisseau, qui porte de petites fleurs estoillées blanches, & qui sentent parfaitement bon, d'où vient que les habitans l'appellent jasmin commun; mais il n'y a guere de rapport.

DES BOIS A BASTIR.

De quatre sorte de bois épineux.

§. XIV.

IL y a dans ces isles communément de quatre sortes de bois épineux, deux blancs & deux jaunes. Il y en peut auoir encore quelques autres, mais ils ne me tombent pas à present dans la memoire, on appelle ces bois épineux, à raison que leurs escorces sont toutes armées & environnées de certaines excroissances larges d'un pouce, plus ou moins, & hautes d'environ autant, & se terminent en de petites pointes aiguës, comme des esguilles.

Le premier & le plus grand de tous est appelé des habitans *fromage de Hollande*, à cause que son

bois est l dans les monde qui vien auourd'h vne bonr uiendra p en France roient em & a les ép fort bran quantité d bles à celle de ses feui il porte son calebasse, g le doigt, q & doux cor ie crois qu des matelar

Le secon iamaï plus feuilles cor plus courte son escorce est blanc co pour les ch vns en fer long-temps Des deu

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 221

bois est le plus tendre de tous les bois qui soient dans les isles. Je crois qu'il n'y a point d'arbre au monde qui croisse & grossisse si promptement, ny qui vienne avec plus de facilité; car que l'on fiche aujourdhuy vn baston gros comme le bras dans vne bonne terre, dans trois ou quatre ans il deviendra plus haur, que le plus haut chesne qui soit en France, & si gros que deux hommes ne le scauroient embrasser; son escorce est verte & espoise, & a les épines plus druës que tous les autres: il est fort branchu & fait grand ombre, à raison de la quantité de ses feüilles, lesquelles sont fort semblables à celles du manyoc: il se dépoüille tous les ans de ses feüilles, & auant qu'il en ait poussé aucune, il porte son fruit, qui est vne petite sorte de petite calebasse, grosse comme vn œuf, & longue comme le doigt, qui est toute remplie de coton, gris brun, & doux comme de la soye. Quoy qu'on le neglige, ie crois qu'on s'en pourroit seruir, au moins à faire des matelars.

Le second croist fort haut, droit, & ne deuient jamais plus gros que le corps d'un homme: il a les feüilles comme le pescher, vn peu plus larges & plus courtes: il n'est pas si épineux que le precedent: son escorce est grise, seiche, & mince, & le bois en est blanc comme celuy du pin: on en fait des rames pour les chaloupes & pour les canots. Quelques-uns s'en seruent aussi à bastir, mais il ne dure pas long-temps sans estre tout rempli de vers.

Des deux sortes de bois épineux jaunes, il y en

122 DESCRIPTION DES ARBRES

a vn qui croist gros & haut comme vn cheſne : il a les feüilles comme le ſecond que ie viens de décrire , avec cette difference qu'il y a ſous la feüille deux ou trois petites épines , qui entrent dans les pieds nuds des paſſans ; il a l'eſcorce fort bize & aſſez rude , & moins épineuſe que les autres : le bois eſt iane & preſque auſſi dur que le buis. C'eſt vn des beaux & bons arbres à baſtir qu'il y ayt dans le pays , il ſ'en trouue pourtant peu qui ayent le cœur ſain.

Le ſecond bois épineux iane , eſt le plus petit de tous , il ne croiſt guère plus haut & plus gros qu'un prunier ; il eſt plus épineux que tous les autres , mais ſes épines ſont plus petites & plus aiguës : l'eſcorce eſt noiraiſte au dehors , mais iane dedans comme de l'or , & teint en iane comme du ſaphran , ou de la rubarbe ; elle eſt amere comme fiel. Les Sauuages ſ'en ſeruent pour guerir les vieilles vlceres de la verolle , & c'eſt vn ſouuerain remede ; car il les ſoulage beaucoup.

Du bois d'Inde ou laurier aromatique.

§. XV.

Cet arbre eſt vne eſpece de laurier , qui croiſt pourtant exceſſiuelement gros , quand il eſt en bonnettre & des lieux humides : il a l'eſcorce iane naſte & ſépeliée , qu'il ſemble que ce ſoit le bois dépouillé de ſon eſcorce : elle eſt blanche , fort aſtringente argouſt , & ſeiche : ſes feüilles ſont preſque

A I
ſemblab
ſouples
rophle ,
gont &
me qui
me les f
Ce bois
& le plus
qu'il cou
couleur
ler , & ſe
ne ſe pou
fort neru
qui ſont c
ques.

L'Acco
L'arbr
baſtimen
me celles
par le mil
vn fruit
de l'or , dan
luy des oli
que pour
de cet arb
endroits , &

chesne : il a
ens de décri-
ous la feuille
rent dans les
ort bite & af-
tres : le bois
uys. C'est vn
il y ayt dans
a qui ayent le
le plus petit
& plus gros
e tous les au-
& plus aigues
s iaine, & de
comme dula-
umere comme
our guérir les
t vn souverain

ique.

er, qui croist
mand il est es-
l'escorce iau-
ce soit le bois
ce, fort astring-
s font presque

semblables à celles du laurier, mais vn peu plus
souples & plus rondes, elles sentent le cloud de gi-
rophle, & ont vn goust de canelle piquant, astring-
gent & qui laisse dans la bouche vne petite amertu-
me qui n'est pas desagreable. Les habitans, & mes-
me les sauages en vsent dans routes leurs saulces.
Ce bois est le plus dur, le plus plain, le plus massif
& le plus pesant de tous les bois du pays, d'où vient
qu'il coule à fond comme du plomb. L'aubel est de
couleur de chair, & le cœur de l'arbre est tout vio-
let, & se polit comme du marbre en le travaillant; il
ne se pourrit iamais. La decoction de ses feuilles est
fort nerualle, soulage beaucoup les paralytiques
qui sont dans le pays, & fait desensies les hydropi-
ques.

De trois sortes d'Acomas. Il y a trois sortes d'Acomas, l'un qui est le plus commun, l'autre qui est le plus rare, & le tiers qui est le plus précieux. Le premier est le plus commun, le second est le plus rare, & le tiers est le plus précieux.

L'Acomas franc est vn des plus gros & plus haut
L'arbres du pays, & le meilleur de tous pour les
bastimens: ses feuilles sont longues & larges com-
me celles du bois épineux; mais licées & séparées
par le milieu d'vne petite costte blanche. Il porte
vn fruit semblable à vne olive, mais iaine comme
de l'or, dans lequel il y a vn noyau plus gros que ce-
luy des oliues; les ramiers en sont fort friands, quoy
que pourtant il soit amer & desagreable: l'escorce
de cet arbre est grise & tachée de blanc en plusieurs
endroits, & espoite comme l'escorce du chesne. Vn

Negre libre me guérit vn iour d'un grand mal de dents, me frottant les tempes & le derriere des oreilles, avec du lait qu'il auoit tiré de l'incision de l'escorce de cet arbre. Ce lait s'époissit & deuiant comme de la gomme adragant. Le bois de cet arbre est beau & laune, comme le buys nouuellement travaillé. Mais il se ternit & deuiant blanchastre avec le temps: il est plain, dur, pesant, & coule à fond. On remarque que fort long-temps apres estre coupé, le cœur en est aussi sain, humide, & plein de sève, que si on le venoit de mettre bas. l'ay veu des poutres d'Acomas de dix-huit poulces en quarré, & de soixante pieds de longueur. Celuy-là ne croist guère qu'à la Basseterre de la Guadeloupe.

Il en croist vne autre sorte à la Cabsterre, qu'on appelle, *Acomas bastard*. Il ne vient iamais si beau ny si haut que le precedent, & n'est pas si bon à bastir.

Le troisiéme qui croist aux enuiron de la grande Ance, outre ce qu'il conuient en tout avec le premier; il a cela de particulier, que le cœur en est rouge comme du bois de bresil.

De deux sortes d'Acaïou, qui ne portent point de fructs.

§. XVII.

LE premier est l'*Acaïou rouge*, que les Hollandois & les Anglois appellent tres mal à propos Cedre; il a l'escorce comme celle du chesne, &

les feüilles
ne. Il por
au milieu
tost vne
se nourri
ne, leur
sans aube
pas moind
ny donn
dans l'eau
de l'escor
thuille: il
fras. Il o
comme
reste, il c
tire comm
tites bar
pieds de
gueur. Il
vne telle
escorce e
semblabl
quantité
cuisse, p
vne grand
illes.

Le sec
il a ses feü
iou rouge,
le coupe;

ANTES

rand mal de
derriere des
de l'incision
boissir & de
Le bois de
uys nouuel-
euient blan-
, pesant, &
long-temps
ain, humide,
mettre bas.
uit poulces
ueur. Celuy
e la Guade-

terre, qu'on
mais si beau
pas si bon à

s de la gran-
tout avec le
cœur en est

nt de fructs.

les Hollan-
mal à pro-
chesne, &
les

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 225

les feüilles quasi toutes semblables à celles du fres-
ne. Il porte de grands bouquets de fleurs ligneuses,
au milieu desquelles il y a vn bouton gris, ou plu-
tost vne façon de gland canelé dont les Perroquets
se nourrissent, & quand ils mangent de cette grai-
ne, leur chair a le goust de l'ail : son bois est rouge,
sans aubel, plus tendre que du sapin ; mais il n'est
pas moins vtile & de moins longue durée : Le ver
ny donne iamais, il resiste mesme long-temps
dans l'eau sans se pourrir ; d'où vient qu'on en fait
de l'essence pour couvrir les maisons à guise de
shuile ; il a vne odeur approchant de celle de *Sassa-
fras*. Il est leger & ne coule pas au fond de l'eau,
comme la plupart des bois de l'Amerique : Au
reste, il croist si prodigieusement grand, que l'on
tire communément de son tronc des canots ou pe-
tites barques toutes d'une piece, qui ont six à sept
pieds de larges, & quarante pieds & plus de lon-
gueur. Iugez quelle arbre ce doit estre pour fiser
vne telle piece de son cœur. Quand on incise son
escorce en temps sec, il iette de la gomme toute
semblable à la gomme Arabique, mais en si grande
quantité, que l'on ay tiré d'un arbre gros comme la
cuisse, plus de six liures pour vne année. Il y a
vne grande quantité de ces arbres par routes ces
illes.

Le second est celuy qu'on appelle *Acaïon blanc*,
il a ses feüilles toutes semblables à celles de l'*Acaïon rouge*, le bois en est blanc, fort tendre quand on
le coupe ; mais il deuient si dur quand il est sec, qu'à

grande peine y peut-on faire entrer vn cloud à force de coups de marteaux. Il est pourtant sujet aux vers, & ne dure pas tant que le rouge. Je n'en ay iamaïs veu de plus gros que le corps d'un homme : il ne croist guère que dans les lieux humides.

De deux sortes de Gommiers.

§. XVIII.

LE Gommier blanc est encore vn des plus hauts & plus gros arbres de la Guadeloupe : il a ses feuilles fort semblables au laurier, mais deux fois plus grosses : son bois est blanc, gommeux, dur, fort, trauersé, & par consequent tres-difficile à mettre en œuvre. On en fait des Canots aussi beaux & aussi grands que ceux d'Acajou. Decet arbre distille & coule la gomme, *Elemy*, en si grande abondance que j'ay veu des arbres aux pieds, desquels il y'en auoit plus de vingt liures, blanche comme neige. Cependant on n'en tient aucun contre-

Le Gommier rouge est vn arbre tout à fait inutile : il a les feuilles assez semblables à celles de l'Acajou : son escorce est rouge, & distille vne gomme semblable à la Terebentine. Jusqu'à present on n'a point remarqué qu'elle serue à aucune chose : son bois est extrêmement tendre, & se pourrit en peu de temps.

CE

de la M

certain

nous co

celuy de

semble

en leur

en leur

tent au

Guadelo

bois qu

bois de

bre est c

Et c'est la

Cet arbre

sçauoie

ré: il a ses

gner, ma

porte de

& par ap

corce du

à celle de

au noyer

de la pein

le vne od

lourd à for-
t sujet aux
n'enay ia-
homme: il
es.

des plus
adeloupe: il
y mais deux
meux, dur,
es-difficile à
s aussi beaux
cet arbre di-
rande abon-
s, desquels il
commenci-
re.
à fait inuril:
es de l'Aca-
vne gomme
esent on n'a
chose: son
ourrit en peu

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 227

Du bois de Rose ou Cypre.
S. XIX.

CE que nous appellons bois de rose dans la Guadeloupe, est proprement ce que les habitans de la Martinique appellent bois de Cypre. Il est tres-certain qu'il y a de deux sortes de bois de rose, que nous confondons sous ce nom, sans nous servir de celui de Cypre, d'autant que les deux arbres se ressemblent si fort, en leur hauteur, en leur grosseur, en leur escorce, en leurs feuilles, en leurs fleurs, & en leur odeur, que la plupart des habitans n'y mettent aucune distinction. J'ay pourtant veu dans la Guadeloupe quelques curieux, qui appelloient ce bois que les habitans de la Martinique appellent bois de rose, *bois marbré*; à cause que le cœur de l'arbre est comme jaspé de blanc, de noir, & de iaune. Et c'est la seule distinction que i'y ay pû remarquer. Cét arbre croist fort haut & droit: les plus gros ne sçauroient guère donner plus d'un pied en quarre: il a ses feuilles longues comme celles du chastaigner, mais plus souples, veluës, & blanchastres: il porte de gros bouquets de petites fleurs blanches, & par apres de petites graines noires & licées. L'escorce du bois est blanchastre, & presque semblable à celle des ieunes chesnes: Le bois a tant de rapport au noyer, quand il est mis en œuvre, qu'on auroit de la peine à le distinguer. En le trauaillant il exhale une odeur si suauë, que celle des roses n'est rien

à l'égal ; il est vray qu'elle se dissipe avec le temps, mais elle se renouvelle quand on coupe où que l'on frotte bien fort le bois. Il est tres bon pour bastir.

Du bois Vert.

§. X X.

LE bois vert croist pour l'ordinaire en buisson comme les grosses épines blanches, il est fort chargé de petites feüilles vertes & licées, assez semblables à celles du buis, mais vn peu plus grandes: son escorce est grosse & polie. On n'en voit guère de plus gros que la cuisse: il a tousiours vn pouce ou d'eux d'aubel blanc, & tout le cœur du bois est vert, fort brun, & même plus noir que vert: il y a quelques veines iaunes meslées parmy. Il se pollit comme de l'ébène, & noircit si bien avec le temps, que les Ebenistes le font souuent passer pour de la vraye ébène. Les Teinturiers s'en seruent pour teindre en vert naissant: c'est vne assez bonne marchandise, que les Hollandois recherchent. Il y en a vne grande quantité dans la Guadeloupe, & cependant on n'en fait aucune estime.

Des bois Rouges qui sont bons à bastir.

§. X X I.

IL n'aurois iamais fait, si ie voulois décrire toutes les sortes de bois rouges qui se rencontrent dans

cette isle
chaque q
lieux y p
desquels
bresil en
massifs,
pourroit
fleurs son

IL ne se
Inos hab
grande du
croistre en
la moelle
peu plus a
que c'est la
vne picque
corps d'un
blable à ce
plus grize
feüilles,
quets de fl
me plus be
semble qu
l'aubel en
qu'il a fort
dur, que les

NTES!

le temps,
où que
bon pour

en buisson
il est fort
assez sem-
us grandes
voit guère
vn pouce
du bois est
ert il y a
He pollit
le temps,
pour de la
uent pour
onne mar-
it. Il y ena
& cepen-
ire toutes
tent dans

A ERVICTS ET SANS ERVICTS. 229

cette isle. Il suffit pour mon dessein, de dire que
chaque quartier, c'est à dire, de deux lieux en deux
lieux, produit ces arbres de bois rouge differents,
desquels la pluspart ne cedent point à celuy du
bresil en beauté. Tous ces bois rouges sont pleins,
massifs, pesants & coulent à fond, & desquels on
pourroit faire de tres-belles menuyseries; car plu-
sieurs sont incorruptibles.

Du Bois de fer.

§. XXII.

JE ne scay si l'arbre que ie veux décrire, & que
nos habitans appellent, *bois de fer*, à cause de sa
grande dureté, n'est point celuy que Scaliger dit
croistre en la grande *Iana*, & que l'on assure auoir
la moëlle de fer: mais ie crois que si en auoit vn
peu plus amplement discours, nous trouuerions
que c'est la mesme chose; Cét arbre croist iusqu'à
vne picque & demy de hauteur, & gros comme le
corps d'un homme: Son escorce est presque sem-
blable à celle de l'*Ezable*; mais plus dure & vn peu
plus grize. Il est fort chargé de quantité de petites
feuilles, & porte vn grand nombre de beaux bou-
quets de fleurs semblables à celles du Lilas, & mes-
me plus belles, & en si grande abondance, qu'il
semble qu'il n'y ayt que des fleurs sur l'arbre. Tout
l'aubel en est iaune & fort dur, iusques vers le cœur
qu'il a fort petit, & de couleur de fer rouillé, mais si
dur, que les haches de la meilleure trempe rebrout-

230 DESCRIPTION DES ARBRES

sont dessus quand on le frappe. Cét arbre tout dur qu'il est ne vaut rien à bastir. Comme nous bastifions nous mesmes nos petites cases, ie coupay avec beaucoup de travail vne douzaine des plus beaux de ces arbres que ie peus rencontrer. Et comme nous fumes diuersis du dessein de bastir par de plus serieuses occupations, au bout de deux mois; ie fus visiter mes arbres, lesquels ie trouuay mangez de vers iusques dans le cœur.

Des bois à petites feuilles.

§. XXIII.

IL se trouue vers l'isle aux Gouyaues, autour de la grande Ance, & en quelques autres endroits de l'isle certains arbres de toute grosseur, qu'on appelle *Bois à petites feuilles*, à cause qu'ils sont chargez de petites feuilles assez semblables à celles du buis, & attachées à de petites queuës si déliées, qu'au moindre vent toutes ces feuilles tremblent: l'escorce de ces arbres est jaspée, comme celle du bois d'inde; mais de temps en temps la petite escorce se leue & se roule comme de la Cannelle, il ne luy en manque que le goust & l'odeur. Le bois de tous ces arbres est tres-bon à bastir, il est pesant & coule à fond.

D'une sorte de bois noir, qu'on appellent Courrouça.

§. XXIV.

Les habitans de la Guadeloupe disent, que ce fut vn Galcon qui donna le nom de *courrouça* à

A FR

cét arbre; ie
de rebouq
& dit qu'i
meuré de p
arbre, gro
re, l'aubel
violet si br
beine. Il m
les du bois
pas assenré
croist fort l
lly a au bo
composées
cunes de si
ronde, gros
rouge & m
sont fort fr
quand il es
de cet arbr
se de belle

L'Arbre
ces ces
dans les lie
seyn gros tr
pieds. Dés f
se en pluse

re tout dur
ous bastif-
upay avec
plus beaux
Et comme
par de plus
x mois ; ie
ay mangez

, autour de
es endroits
, qu'on ap-
nt charger
es du buis,
es, qu'au
ent: l'escor-
le du bois
e escorce se
ne luy en
de tous ces
& coule à

ntrouça:
up de
t, que ce
coulrouça à

cet arbre; car l'ayant trouué si dur qu'il fut contraint de rebouquer, il ietta sa hache au pied de l'arbre, & dit qu'il estoit *coulrouça*, ce nom luy en est demeuré depuis. Quoy qu'il en soit, c'est vn puissant arbre, gros, droit, & fort haut: son escorce est noire, l'aubel est rouge, & le cœur de l'arbre est d'un violet si brun, qu'il semble quasi noir comme de l'ébène. Il me semble qu'il a les feuilles comme celles du bois iaune épineux, mais ie ne m'en souuiens pas assurément; ie n'ay pû voir sa fleur, parce qu'il croist fort haut, & se masse parmy les autres arbres. Il y a au bout de ses branches, comme des grappes composées de certaines gousses rondes, dans chacune desquelles est emboité vn fruit presque rond, gros comme vne balle de mousquet, moitié rouge & moitié noir. Les Aras & les Perroquets sont fort friands de ce fruit quand il est vert; car quand il est sec il deuient vn peu trop dur. Le bois de cet arbre est excellent à bastir, & on en peut faire de belle menuiserie.

De l'arbre qui portent les saounettes.

S. XXV.

L'Arbre qui porte les saounettes croist dans toutes ces isles en abondance le long de la mer, dans les lieux les plus secs & les plus arides. Il pousse vn gros tronc, qui pour l'ordinaire a deux ou trois pieds. Dès sa racine il se fourche, il se separe, ou se dis- se en plusieurs branches grosses comme la cuisse,

chaque desquelles fait vn assez bel arbre haut d'vne picque, ou picque & demy au plus. Son escorce est grize & rude: le bois en est blanc & dur comme du fer. Pour ce qui regarde ses feuilles, ie m'en conne comme Monard, l'Esculape & les autres qui en ont écrit, n'ont point trouué de comparaison plus propre que les feuilles de la Feugere; car elles sont toutes semblables à celles du pescher. Il porte des grappes de plusieurs fruits jaunes, gros & ronds comme des Cerises. La substance de ce fruit est claire & gluante comme de la gomme Arabique, qui n'est pas encore figée. Le noyau de ce fruit est noir, rond, & gros comme vne moyenne balle de mousquet; on en fait des chapelets qu'il emportent en beauté par dessus l'ébène. Ce fruit est si amer, que pas vn oyseau n'en mange. On s'en sert au lieu de saou, il dégraisse, & blanchit le linge, fait broüer & feumer l'eau comme du saou, mais il n'en faut pas vser souvent, car il gache & brule le linge.

De toutes les sortes de Palmistes, que i'ay veu dans la Guadeloupe.

§. XXVI.

ENTRE tous les Palmistes qui se rencontrent dans ces isles, ie n'en ay pas veu vn seul semblable à ceux qui se rencontrent dans le Leuant, supposé que les Autheurs les ayent bien décrit. Il y en a de quatre sortes dans la Guadeloupe.

Le

Le pre
plaist dan
Le pied d
comme v
tes racine
fert com
a fort peu
se leue de
mier, ro
deux pic
ce. Ce bo
mais fort
hache qu
dedans d
spongieu
(qui est to
tent comm
branches
d'vne pic
les il y a d
ou d'vn p
deux piec
sur chaque
ses feuilles
milieu de
nes, qui se
quelles de
encore co
les. La plu
de dix, & l

Le premier que nous appellons *Palmiste franc*, se
plaist dans les hautes montagnes & lieux humides.
Le pied de l'arbre est vne certaine morte grosse
comme vn baril, composée d'une milliasse de peti-
tes racines confusément entremeslées, & cela luy
sert comme de pied d'estal pour le soustenir; car il
a fort peu de pied & de racines en terre. Son tronc
se leue de cette morte de la grosseur d'un gros pon-
mier, rond, droit comme vne flèche, & haut de
deux picques sans aucunes branches, & sans escor-
ce. Ce bois n'a qu'un bon poulce de bois en rond,
mais fort trauersé, noir, & si dur qu'il n'y a point de
hache qui ne rebrousse à l'encontre. Tout le de
dedans de l'arbre n'est qu'une moëlle fillasseuse,
spongieuse, & du tout inutile. Du haut de l'arbre,
(qui est tousiours vn tiers plus gros que le pied) sor-
tent comme dedans vn baril, trente ou quarante
branches vertes, licées, dures, droites & longues
d'une picque ou environ, aux deux costez desquel-
les il y a deux rangs de feüilles larges d'un poulce,
ou d'un poulce & demy, & longues environ de
deux pieds. Il y a pour le moins deux cens feüilles
sur chaque branche; de sorte que la pesanteur de
ses feüilles les font vn peu courber vers la terre. Du
milieu de ses branches il y en a tousiours trois ie-
unes, qui se leuent droites comme des flèches, des-
quelles les feüilles ne sont pas épanouies, & sont
encore couchées, & comme collées le long d'icel-
les. La plus haute a quinze ou seize pieds, la secon-
de dix, & la troisiéme cinq environ, plus ou moins.

Je crois que c'est ce que l'Espouse au Cantique des Cantiques, appelle *elae palmarum*. Nous en portons à la Procession le iour des Rameaux, & cela est véritablement magnifique. Les feuilles de ces ieunes palmes sont blanches comme neige, & semblent estre des rubans satinez. Plusieurs en font des galands qui trompent mesme les plus aduisez. Du cœur de ce tronc sort encore vne façon d'estuy gros comme la cuisse, long de deux pieds, & presque en forme d'Ouale, mais fort pointu par les deux bouts. La peau de cette gousse ou estuy est espoisse deuxfois comme vne piece de cinquante-huit sols, dure comme du cuyr bouilly, réellée ou plustost canelée, & verte par dehors; mais iaune comme de l'or par dedans, & si polie qu'on s'y pourroit mirer. Là dedans, il y a vne certaine grappe, ou plustost vne façon d'épy ou panache, chargée d'un nombre innombrable de petites fleurs estoilées & iaunes, comme vn épy de bled meur. Cela venant à grossir l'estuy se fend, s'ouvre de bout en bout, & donne lieu de sortir à cette panache. Par succession de temps toutes ces petites fleurs tombent, & ne reste plus que les petites queuës qu'elles ont portées, attachées à la tige de cette panache, qui est grosse comme le bras, & au dessous de ces queuës naissent des fruits gros comme des balles, desquelles on ioue à la longue paulme. Ce fruit est environné d'une petite escorce grisâtre, mince, & tendre, qui se fane & tombe avec le temps: mais tout le dedans du fruit est dur comme

de la cor
ment di
dans le
rendre
auoir de

Imme
le gros
que les
autre ch
les feüille
ne vis ian
& cela a
manger
& consti

Quelq
te veritab
vaut pas
feüilles
pour cou
ne couue

On fen
tié, & ap
dre & fil
ges font
ferrent a
flèche b
fer.

Le seco
fait ces b
uec l'autr

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 235

de la corne, blanc comme neige, & fort agreablement diuersifié par des petites veines rouges. Il y a dans le milieu vn petit noyau rond, vn peu plus tendre que le fruit, que l'on mange; mais il faut auoir de bonnes dents, & à l'espreuue, pour le casser.

Immédiatement au dessous de ces feüilles dans le gros de l'arbre, on trouue la moëlle ou ceruelle, que les habitans appellent *chou palmiste*, qui n'est autre chose que le germe des feüilles, ou plustost les feüilles nouuellement formées dans le tronc. Je ne vis iamais rien de plus blanc ny de plus tendre, & cela a le mesme goust que les Auelines; mais à en manger quantité, ie trouue qu'il charge l'estomach, & constipe beaucoup.

Quelques habitans en tirent du vin, qui ne merite veritablement pas d'en porter le nom, car il ne vaut pas la picquette des vigneron. On se sert des feüilles de *Palmiste franc*, apres les auoir tressées, pour couurir les Cases, & cela fait vne belle & bonne couuerture.

On fend aussi l'arbre de bout en bout par la moitié, & apres en auoir tiré le cœur, qui est fort tendre & filasseus, on en fait des goutieres. Les Sauuages font des *Arcs* & des *Boutous* de ce bois, ils en ferrent aussi leurs flèches; & cela est si dur, qu'vne flèche bien décochée perceroit vn corcelet de fer.

Le second est celuy qui porte la graine dont on fait ces beaux chapelets marbrez. Il ne differe d'avec l'autre, qu'en ce qu'il n'est pas si gros, & que le

fruiſt en eſt plus petit. Les deux autres ſont eſpineux, dont le premier eſt gros & haut comme le Palmiſte franc : il croiſt tout de la meſme façon, mais il differe d'auec luy, en ce que le tronc de l'arbre eſt tout armé d'épines tres-dangereuſes, longues comme le doigt, groſſes comme des fers d'éguillettes, mais plates, aiguës comme des éguilles, noires, & polies comme du gayet. Ses feuilles ſont auſſi vn peu plus eſtroites & plus éloignées les vnes des autres: C'eſt pourquoy on ne ſ'en fert pas à couvrir; les branches où elles ſont attachées ſont auſſi épineuſes. De plus, la gouſſe où l'eſtuy dans lequel eſt encloſe la fleur, eſt comme veluë, eſpineuſe & de couleur tannée. Le fruiſt a l'eſcorce ſemblable à celui de l'autre, mais le dedans eſt noir. On en fait des chapelets qui ſont de prix, & ſont plus beaux que ceux du gayet.

Le ſecond Palmiſte épineux croiſt tout de meſme que les autres, mais il n'eſt iamais plus gros que la jambe : Ses épines ne ſont pas plus groſſes que des éguilles à coudre, mais deux fois plus longues: elles ſont ſi druës ſur le tronc qu'on ne ſçauroit mettre le doigt entré deux. Le fruiſt n'eſt pas plus gros que le bout du doigt, rond & rouge comme vne ceriſe. Le dedans eſt vn beau *Coco* de couleur d'oliue fort brune, qui ſans doute ſeroit bien vendu en France.

Q Voyez Lata
raisons ra
fort d'vne g
miſtes; il
tout égal, &
la hauteur
ſeur tout a
tout le reſt
miſtes. Il y
l'arbre enu
caneuas nat
mains d'hon
ou vingt qu
& dures, co
tes ſembla
de ces que
mencemen
des Dâmoi
pieds ou de
cette feüill
my pied pr
parent, & f
y a de plis
la figure d'
ſes de ces f

Du Latanier.

s. XXVII.

Q Voy que ie fasse vn paragraphe à part pour le Latanier; on le pourroit avec beaucoup de raisons ranger au nombre des Palmistes: car il sort d'une grosse motte de racines comme les Palmistes; il n'est ianais plus gros que la jambe; il est tout égal, & se leue droit comme vne flèche; iusqu'à la hauteur de soixante pieds; il a vn doigt d'espoisseur tout autour du bois, dure comme du fer, & tout le reste est filasseux comme le cœur des Palmistes. Il y a enuiron deux pieds de l'extremité de l'arbre enuelopez de 3. ou 4. doubles d'un certain canevas naturel, qui semble auoir esté filé & tissu de mains d'hommes. Du haut de l'arbre sortent quinze ou vingt queuës longues de cinq à six pieds, vertes & dures, comme les branches des Palmistes & toutes semblables à des lames d'estocades. Chacune de ces queuës porte vne feüille, qui dans son commencement est toute plicée, comme les éuentails des Damoiselles de l'Europe; & a pour lors deux pieds ou deux pieds & demy de long. Avec le temps cette feüille s'ouure, & s'estend en rond: & a vn demy pied près de l'extremité, tous les plis s'entresparent, & font autant de pointes ou de rayons, qu'il y a de plis dans la feüille; de sorte que la feüille a la figure d'un Soleil rayonnant. On couure les Cases de ces feüilles. Les femmes sauuagesses en font

238 DESCRIPTION DES ARBRES

des parapluies & parasols, & nos Dames Françoises s'en seruent aussi bien qu'elles a faute d'autres. Les Sauvages leuent la peau ou l'escorce des queuës des feuilles de Latanier, pour en faire des *Hebeichers*, des petits paniers, des *Mamutons*, & autres semblables petits ouurages. Au reste, le bois de cét arbre est le plus commode & le meilleur bois de toutes les isles pour bastir des Cases. On s'en sert aussi (après les auoir vidéz) à faire des canaux pour conduire les eaux des fontaines.

DE TOVS LES ARBRES QUI PORTENT
des fruits, tant de ceux qu'on mange, que de
ceux qui sont vn peu considerables.

CHAPITRE SECOND.

De tout ce qu'il y a d'Arbres fruitiers dans ces isles que nous voyons dans l'Europe.

CEs isles sont le veritable pays des Grenadiers, des Citroniers, des Limoniers, & des Orangers. Les Grenadiers ne s'y dépouillent iamais de leurs feuilles, comme ils font dans l'Europe; ils portent en abondance, quand toutefois on a soin de les émonder; car autrement ils poussent tant en bois & en vert, qu'ils s'épuisent de leur sève, & ne portent guere de fruit. Il n'y a que dix ou douze ans que nous en auons dans la Guadeloupe.

A PR

Les Citr
qu'ils sont
de fruits,
de Citron
l'Europe,
en fait au
mes sauua

Il y a au
n'ay point
citrons gu
qui ont l'es
en suc: ils
en est petit
hayes & des
en trois mon

Toute s
abondance
& hauts com
temps. On
font autant
re, que les
desclore; d
poule sur ses
gers dans la
uant les pou
gers de la ter

Ceux qui
auertis que c'
dinaire, dau
fondement,

A FRUITS ET SANS FRUITS. 239

Les Citroniers portent au bout de dix-huit mois qu'ils sont plantez, & sont en toute l'année chargez de fruits, de feuilles, & de fleurs. Toutes les sortes de Citroniers & Limoniers, qui se trouvent dans l'Europe, y croissent en si grande quantité, qu'on en fait aussi peu d'estime, que des moindres pommes sauvages.

Il y a aussi une sorte de petits Citroniers, que je n'ay point vu dans l'Europe, qui portent de petits citrons guere plus gros que des œufs de pigeons, qui ont l'escorce fort mince, & sont tres-abondans en suc : ils sont fort feuillus & épineux. La feuille en est petite comme celle du filireas. On en fait des hayes & des berceaux, que l'on tond de trois mois en trois mois, & cela est tres-agreable.

Toute sorte d'Orangers y sont en aussi grande abondance que les Citroniers : ils y croissent gros & hauts comme des Abricotiers, & portent en tout temps. On remarque que les graines d'Orangers sont autant dans la terre auparavant que de paroître, que les poussins sont sous la poule avant que d'esclore, de sorte que mettant aujourdhuy une poule sur ses œufs, & semant de la graine d'Orangers dans la terre, le ving-troisième iour en suivant les poussins sortent de la cocque, & les Orangers de la terre.

Ceux qui sont friands d'oranges douces, seront avertis que c'est une chose dangereuse d'en faire ordinaire, d'autant que cela fait des vlcères dans le fondement, ou par apres les vers s'engendrent, &

quand ils y sont vne fois, il faut mourir si on ne sçait le secret que j'ay appris d'un Bresilien, qui est de donner de petits lauemens au malade avec de l'eau de mer, & du suc de petun vert.

Les figuiers de la France y viennent aussi bien que dans la Prouence, & portent tout au long de l'année. J'y ay veu quelques Datiers, mais qui n'auoient pas encore porté de fruit.

De deux sortes de Cassiers ou Canificiers.

S. II.

ANostre arriuée dans la Guadeloupe, nous auons trouué vn grand nombre de Canificiers, ou Cassiers, qui sans doute estoient naturels au pays. Ce sont de beaux & puissans arbres qui ont les feuilles toutes semblables à celles de l'*Acacia*, que nous auons en France; mais deux fois plus grandes; Quand il est dépouillé de ses feuilles (ce qui luy arriue tous les ans vne fois) il se couure entièrement de grands bouquets de fleurs, longs d'un bon pied, à guise de panache, de couleur de fleurs de pecher, sur chaque bouquet il croist vn baston de casse, ou deux tout au plus. Ces bastons ont la forme de ceux du Leuant, mais ils sont longs de deux grands pieds, & gros comme le bras: l'escorce est bazanée, rude, & fort difficile à rompre. Les petites separations qui sont dedans, sont aussi extrêmement dures; de sorte qu'il y a bien de la peine

AFR
se à la mo
de ces ba
ceux du L
ne goul
qu'elle est
legaste. O
le pays. I
Balle terre
Le bois se
durée.

Depui
mis à plan
sont parfa
grand pro
qui vienne
arbres ne
ont les feu
dépouiller
cette fleur
belle, auss
uant.

CE frui
celuy.
peu de ten
les Espag
semblable

se à la monder & à en tirer la pulpe. Au reste, vn de ces bastons rend plus de pulpe que quatre de ceux du Leuant; quand elle est recente elle a le mesme goust & le mesme effet que l'autre, mais si tost qu'elle est quelque temps à terre, elle se pourrit & se gaste. On n'en tient pourtant aucun conte dans le pays. L'en ay veu couper sur nostre place de la basse terre, plus de deux cens pieds en vne année. Le bois sert à bastir, mais il n'est pas de longue durée.

Depuis quelques années les habitans se sont mis à planter des graines de casse du Leuant, qui sont parfaitement bien venuees, & apportent vn grand profit à leur maistre; car se sont des rentes qui viennent tous les ans sans aucun travail. Ces arbres ne croissent pas si hauts que les autres, ils ont les feuilles plus longues & plus polies: ils s'en dépouillent & fleurissent comme les autres; mais cette fleur est iaune. Au reste, la casse en est aussi belle, aussi bonne, & aussi pleine que celle du Leuant.

Du Corosali, & des Momins.

§. III.

CE fruit n'a point d'autre nom parmy nous, que celui de l'isle de laquelle il nous a esté depuis peu de temps apporté, qui est vne isle habitée par les Espagnols. L'arbrisseau qui le porte est tout semblable en grandeur, & en ses feuilles au laurier

241 DESCRIPTION DES ARBRES

cerise, qui est fort commun à Paris. Le fruit est gros comme vn melon, & vn peu pointu par le bout d'en bas: il a l'escorce verte, lécée, & de l'espoisseur d'un teston: il semble qu'on ait pris plaisir à figurer & à tracer avec vne plume & de l'ancre, des petites escailles dessus. Au milieu de chacune d'icelle, il y a vne petite pointe de mesme matiere que l'escorce. Toute la chair de ce fruit est blanche comme neige; quoy qu'elle soit vn peu filasseuse: tout se fond dans la bouche, & se resoud en eau tres-suaue, qui a le goust de pesche, releué par vne petite aigreur fort agreable, & qui raffraichit extrêmement. Il y a plusieurs graines grosses comme des febues de bresil, languettes, noires, lécées, & marquées de petites veines d'or. Ce fruit est vn des excellents que nous ayons dans ces isles.

Il se trouue encore deux autres sortes de fruits, que les habitans appellent *Momins*; ils sont sans doute d'un mesme genre que le *Corosol*; car l'arbre est entierement semblable, & mesme le fruit, hormis qu'il est vn peu plus rond, & qu'il a l'escorce & le dedans iaune; la graine en est aussi iaune, plus large & plus plate; Mais il s'en faut de beaucoup qu'ils soient aussi bons que le *Corosol*: ils sont mesme méprisez des habitans qui n'en mangent que par pure necessité. Le plus gros est de la grosseur de la teste d'un enfant, & l'autre comme vn gros œuf d'oye. Ils croissent en abondance dans les lieux humides parmy les roseaux.

LE
cher: m
feuilles
fruit d
rambot
ton, elle
quand il
droits o
comme
le dedan
de com
mellée a
l'escorce
il n'y a p
ble cresn
Le se
du prem
croist gu
toujours
sieurs en
pointe d
semblabl

De deux sortes de Cachimas.

S. I V.

LE *Cachimentier* franc est vn arbre, qui est la façon de croistre a assez de rapport avec le pêcher : mais il croist deux fois plus grand, & a ses feüilles semblables à celles du chasteaignier, son fruit deuiant gros comme vne grosse pomme de rambour, il est rond & a l'escorce espoisse d'vn teston, elle est grize dans son commencement, mais quand il est meur, elle deuiant rouge par les endroits où le Soleil a donné. Il a plusieurs graines comme le *Corosol*, mais quand il est bien meur, tout le dedans du fruit est blanc comme neige, & liquide comme de la cresse, & a le goust de la cresse meslée avec du sucre; de sorte que quand on a osté l'escorce & la graine, & qu'on l'a mise dans vn plat, il n'y a personne qui n'en mange pour de la veritable cresse.

Le second est le *Cachimas espineux*, qui ne differe du premier qu'en la façon de son fruit : car il ne croist guere plus gros que le poing. L'escorce en est tousiours verte, & la peau est toute releuée en plusieurs endroits de petites bossés, comme taillées en pointe de diamant. Tout le dedans du fruit est semblable au precedent, mais il n'est pas si bon.

Des Prunes de Momins.

§. V.

L'Arbre qui porte les prunes de *Momins*, croist
 aussi gros & aussi haut, qu'un des plus puissans
 chesnes de l'Europe. L'écorce de l'arbre est extre-
 mement raboteuse, grize par dehors, rouge par de-
 dans, gommeuse & de bonne odeur. Le bois de
 l'arbre est blanc, fort tendre, & fort suiet à pourri-
 ture. Les feuilles ont beaucoup de rapport à celles
 du frêne. Ces prunes viennent en grappe comme
 les *Cornes*, sont grosses comme des œufs de pigeons,
 & jaunes comme le fer. Il y a dedans un noyau
 filasseux, & tout percé à iour, qu'on estime estre poi-
 son. Sa cendre est fort caustique, & on s'en sert
 pour faire manger la chair morte. Ce fruit est d'as-
 sez bonne odeur, mais il sent fort le sauageon, d'où
 vient que peu de personnes en mangent.

Du *L'Acajou*.

§. VI.

L'Acajou est un petit arbre, qui ne croist jamais
 plus gros ny plus haut qu'un abricotier. Il a
 ses feuilles semblables à celles d'un Noyer, &
 porte des bouquets de petites fleurs purpures,
 desquelles trois ou quatre reüssissent, & portent un
 fruit le plus fantasque que ie vis jamais. Il vient
 gros comme un œuf, à guise d'une petite poyre.

A FR

Son escor-
 ne vine co-
 Tout le
 gieuse, t-
 gent (qua-
 il est tres-
 meur. Ce-
 bout du f-
 seur d'un
 dré, & cou-
 de la quel-
 huille car-
 des Datre-
 pieds. Il y
 vine amen-
 fortifie be-
 à jeun. Ce-
 font du vil-
 mal de ran-

L'Arbre
 point
 couper les
 pied, il cro-
 branches f-
 beaucoup
 les du lauri-

Son escorce est fort delicate, iaune & rouge com-
me vne cerise; par les endroits où le Soleil a donné.
Tout le dedans du fruiet n'est qu'une filasse spon-
gieuse, toute remplie d'un suc si acre & si astring-
gent (quand il est vert) qu'il prend à la gorge; mais
il est tres-agreable & tres-delicieux, quand il est
mûr. Ce fruiet n'a aucune graine dedans; mais au
bout du fruiet il y a vne noix de la figure & gros-
seur d'un roignon de lievre, de couleur de gris cen-
tre, & couuue d'une double escorce, l'entre deux
de laquelle est vne matiere poreuse, pleine d'une
huile caustique, de laquelle on se sert pour guerir
des Dartres, & pour faire tomber les cors des
pieds. Il y a dans cette noix un noyau gros comme
vne amende, & mesme meilleur que l'amende, qui
fortifie beaucoup l'estomach, quand on le mange
à jeun. Ceux qui ont abondance de ce fruiet, en
font du vin qui est tres-delicieux, & bon pour le
mal de ratte.

Des Gonyanes.

S. VII.

L'Arbre qui porte les Gonyanes, semble n'auoir
point d'escorce. Si on n'a le soin d'émonder &
couper les cyons & rejettons qu'il pousse de son
ped, il croist plus en buisson qu'en arbre. Il a les
branches fort esparées, fait grand ombre & occupe
beaucoup de place. Ses feuilles approchent de cel-
les du laurier, mais elles ne sont ny si vertes, ny si sei-

ches; & de plus elles sont trauersées de petites veines. Cét arbre porte de petites fleurs blanches qui sont d'assez bonne odeur, & en suite vne grande quantité de fruiets, dont le plus gros n'arriue iamais à la grosseur d'un œuf d'oye; auant qu'il soit meur il est fort astringent; mais lors qu'il est meur, il est iaune comme de l'or, & de couleur de rose par dedans. La chair de ce fruiet est encore plus molle que celle de la pesche bien meure; & toute remplie de graine semblable à la *maniguette*, mais extrêmement dure. Il s'en trouue qui ont la chair blanche, qui sont plus petites, & de meilleur goust que les autres. Il y en a aussi de surs, de douces, & d'aigres, comme les pommes. C'est vn excellent fruiet lequel on trouue d'autant plus excellent, que plus on en mange.

Quand ce fruiet est vert, il sert au flux de sang, & reserre le ventre; & au contraire quand il est meur, il lasche, sans excez toutefois; car on n'en peut manger son saoul sans en estre incommodé. Les fomentations de ses feüilles boüillies, font desenfles les jambes aux hydropiques. On fait aussi vn sirop des ieunes rejettons, qui est merueilleux pour les dissenteries.

D'un arbrisseau qui porte de petites cerises.

S. VIII.

IL se trouue dans toutes les Basses terres des isles. Vn arbrisseau tout semblable au buys, excepté

A FR

qu'il n'a p
plus haut,
ny si massi
l'année, i
ches, qui
faites à pla
ue & plus
de ces fleu
semblables
du fruiet, i
elles ne son
chent le ve

LEs hab
nomm
des sa racin
tout de me
font sembla
dessous, &
branches, il p
me les doigr
petits fruiet
des, fort deli
Ses feüille
rison des vie
est que le de
ueules, nett

BRES

petites vei-
blanches qui
vne grande
n'arriue ia-
ant qu'il soit
il est meur,
de rose par
re plus mol-
toute rem-
mais extre-
chair blan-
r goust que
uces, & d'ai-
ellent fruiçt
nt, que plus

x de sang, &
il est meur,
n peut man-
de. Les fo-
nt des enfler
ussi vn sirop
lleux pour

riser.

es des isles
, excepté

ARVICTS ET SANS FRVICTS. 247

qu'il n'a pas les feüilles sidruës, qu'il croist vn peu plus haut, & que le bois de l'arbre n'est pas si jaune, ny si massif: Aux premiers pluyes qui arriuent dans l'année, il pousse quantité de petites fleurs blanches, qui semblent estre de petites houpes de soye faites à plaisir, & qui exhalent vne odeur plus soüëue & plus douce que celle du jasmin. A la cheute de ces fleurs, il y vient de petites cerises noires assez semblables aux merises de l'Europe. Dans le milieu du fruiçt, il y a trois petits noyaux assez tendres. Si elles ne sont bien meures, elles sont ameres, & lachent le ventre.

Du Condrier.

§. IX.

LEs habitans de l'isle de la Guadeloupe, ont nommé cet arbre *Condrier*, à cause qu'il iette dès sa racine plusieurs branches, qui s'estendent tout de mesme que celles du *Condrier*. Ses feüilles sont semblables à celles du laurier pin, rudes par dessous, & licées par dessus. A l'extremité de ses branches, il porte des petites queuës, longues comme les doigts, fort menuës & routes environnées de petits fruiçts blancs & rouges, gros comme des gardes, fort delicats, & qui mesme en ont le goust.

Ses feüilles ont vne admirable vertu pour la guérison des vieilles vlcères, & ce qui est remarquable est que le dessus de la feüille mange les chairs baveuses, nettoye les vlcères, les rend vermeilles, &



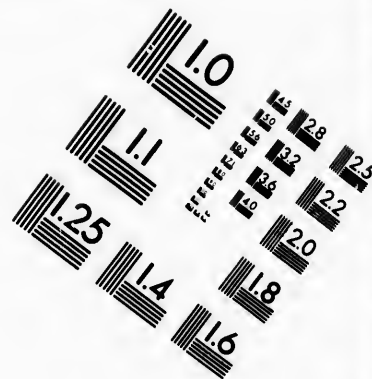
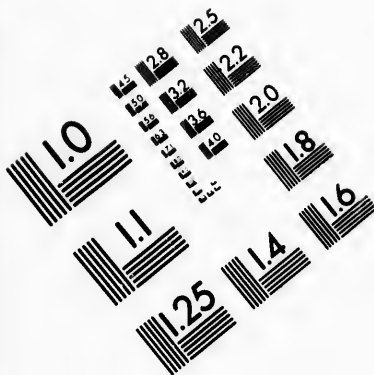
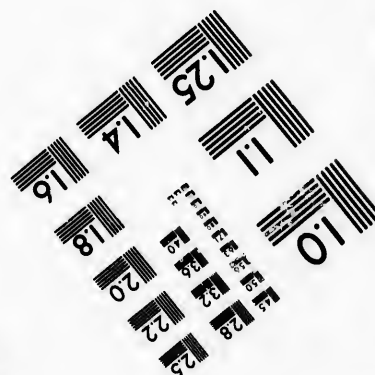
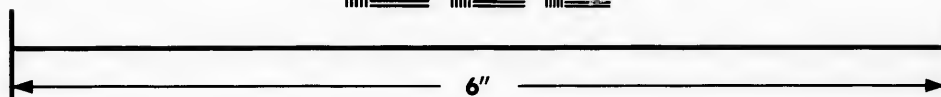
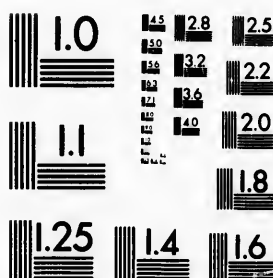


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



248 DESCRIPTION DES ARBRES,

les dispose à la guérison. Quand elles sont en cet estat, il faut se servir du dessous de la feuille, qui les acheue de guérir en peu de temps.

Du Raisinier.

S. X.

Presque toutes les rives des Cabiterres de ces Isles, sont bordées de certains arbres, crochus nouëux, confus, & moëlez ensemble. Le bois de ces arbres est couuert d'une escorce grise, tirant sur le jaune, seiche & d'un goust salé. Le bois est rouge, plein, & massif. Les feuilles sont entierement rondes, larges comme vne assiette, espoises & fortes comme de la Carte; licées & vertes dans le cœur de l'Esté, mais rouges dans le declin. Quoy qu'elles soient à demy pied l'une de l'autre, elles ne laissent pourtant pas de faire grand ombre. De dessous la pluspart des feuilles, il sort de petites queueës, lesquelles dans les premiers pluyes se garnissent & s'environnent de bout en bout, de petites fleurs comme celles de la vigne, & en suite de raisins gros comme des noisettes, & de couleur de rose. Il y a fort peu à manger dans chaque raisin, à raison du noyau qui est gros comme vne balle de pistolet. Le fruit a un goust de prune, mais il est un peu salé. L'arbre ne porte guere deux années de suite. D'Alcchampi dit quelque chose de cet arbre sous les noms de Copey, de Guabaran, & de pepplier de l'Amérique.

que.

A FR

que. Il do
qui me se

LA p
fric.

arbres tre
gros com
ron, droit
ches; ils
environ,
ment tou
feuilles (
France, n
depuis le
par des d
comme l
dessous d
trentaine
bre, tout
gros com
a environ
blable à c
& fade. C
iamais tr
creux & n
& qui en
Il y a l

que. Il donne la figure de la branche & des feuilles qui me semblent bien dessinées.

De deux sortes de Papayers.

§. XI.

LA pluspart des habitations nouvellement défrichées, produisent sans aucune culture, des arbres tres-particuliers en leur forme : car ils sont gros comme la jambe, hauts d'une picque ou environ, droits comme des flèches, & sans aucunes branches ; ils sont tous creux, & n'ont qu'un poulce ou environ, d'un bois si tendre, que l'on coupe aisément tout l'arbre d'un coup de serpe. Toutes ses feuilles (qui sont semblables à celles du figuier de France, mais deux fois plus grandes) sont attachées depuis le haut de l'arbre, iusqu'à un pied au dessous, par des queue's longues comme le bras, grosses comme le poulce, & creuses comme des flutes. Au dessous de toutes ces feuilles, il y a environ une trentaine de fruiçts attachez immédiatement à l'arbre, tout autour d'iceluy. Ces fruiçts sont ronds, gros comme le poing, & de couleur d'orange. Il a environ un bon doigt d'espois, d'une chair semblable à celle du melon, mais d'un goust doux & fade. Quoy que plusieurs en mangent, ie ne l'ay jamais trouué bon. Tout le dedans du fruiçt est creux & rempli d'une graine semblable au poyure, & qui en a le mesme goust.

Il y a le masle & la femelle de ces arbres. Le mas-

le ne porte point de fruit; mais parmy ces feuilles il pousse de petites branches menuës, longues comme le bras, qui se diuisent en rameaux tous chargez de fleurs iaunes à guise de primeuers, & qui exhalent vne odeur si suauë, qu'elle se fait sentir de plus de cinquante pas.

Les François qui furent chassés par les Anglois de l'isle de sainte Croix, l'an mil six cens quarante-cinq, nous ont apporté dans la Guadeloupe de la graine d'une sorte de papayer, qui porte vn fruit gros comme le plus gros melon que nous ayons en France; il est beaucoup meilleur que les autres.

Des Callebassiers.

§. XII.

LA Prouidence de Dieu qui ne manque iamais de pourvoir abondamment des choses nécessaires, a eu soin de donner à ces pauvres Sauuages (qui n'ont ny orfevre, ny estaingnier, ny l'industrie, ny le métal pour faire de la vaisselle) vn arbre qui les fournit tous les ans de sceaux, de bouteilles, de cüeilleres, de rasses, & en vn besoin de marmites, & de quantité d'autres petites vstencilles: C'est le *Calebassier* qui est vn arbre, qui croist gros comme vn pommier; mais plus trape, plus branchu, & plus abondant en feuilles, lesquelles ont la forme de langue de chien, & sortent immédiatement des branches sans aucune queue, & sont extrêmement druës. Les fleurs sont d'un gris verdâ-

A FR

tres & p
viennen
autour d
des fruit
forme n
vont de
d'une gr
gues, de
mot, de

Ce fru
& gris qu
d'un qua
rompre.
est vn tr
cette pul
cœur, qu
sèment
haur, g
müant c
de la vai
me & g
cette va
de rouge
de bois

L E
&

BRES

ces feuilles
s, longues
meaux tous
neuers, &
se fait sen-

les Anglois
s quarante-
eloupe de la
te vn fruit
us ayons en
autres.

que iama
choses ne-
res Sauua-
r, ny l'indu-
lle) vn ar-
de bouteil-
in de mar-
stencilles:
croist gros
plus bran-
elles ont la
mediate-
& sont ex-
ris verda-

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 251

tres & picotées de noir. Outre que toutes ces fleurs viennent sur toutes les branches, il en croist aussi autour du tronc de l'arbre. A ces fleurs succedent des fruiçts desquels on ne scauroit déterminer la forme ny la grandeur: C'est assez de dire qu'ils vont depuis la grosseur d'une poyre, iusqu'à celle d'une grosse citrouille. Il y en a de rondes, de longues, de quarrées, en poyres, & en oualle; en vn mot, de toutes les façons.

Ce fruit est vert & pely quand il est sur l'arbre, & gris quand il est sec; son escorce est de l'espoisseur d'un quart-d'escu, mais d'un bois fort & difficile à rompre. Tout le dedans est vne pulpe blanche, qui est vn tres-bon remede pour la brulure. Il y a dans cette pulpe de petites graines plattes, en forme de cœur, qui produisent le mesme arbre. On vuide aisément cette pulpe en faisant vn petit trou par le haut, grand comme pour fourrer le doigt, & remuant dedans avec vn baston. Si on en veut faire de la vaisselle, on le fend & on le coupe en telle forme & grandeur qu'on le desire, & le mot general de cette vaisselle est, *Cony*. Les Sauuages les pindent de rouge & de noir, comme on peint la vaisselle de bois en Flandre.

Du Courbaril.

§. XIII.

LE *Courbaril* est vn des plus gros, des plus hauts, & des plus beaux arbres du pays. Son escorce

Ii ij

est grize, son bois massif & rouge. Ses feuilles sont moyennes, fort druës, & deux sur chaque petite queue; de sorte qu'elles sont comme vn pied de chevre diuisé. Il porte vn grand nombre de fruiçts larges de quatre doigts, longs comme la main, & espois d'vn poulce. Ces fruiçts sont couuerts d'vne escorte tannée, rude, espoise d'vn teston, & dures comme du bois. Tout le dedans du fruiçt est rempli d'vne certaine farine fibreuse, de couleur de pain d'espiçe, & de mesme goust. Il y a aussi dans cette farine deux ou trois noyaux, presqu'aussi gros que des amendes, qui sont extrêmement durs & de couleur de pourpre. Dans la famine de la Guadeloupe, on faisoit du pain de cette farine, & cela sauua la vie a beaucoup de personnes. J'ay trouuay à quelques vns de ces arbres, des morceaux gros comme le poing de gomme, dure, claire, & transparente comme de l'ambre, qui ne se dissout ny à l'eau ny à l'huile. J'ay creu fort long-temps que c'étoit de la gomme de Carabé, ou ambre iaune; mais j'ay depuis changé d'opinion, & crois que c'est la gomme anime: car elle est de bonne odeur, & exhale vne senteur aussi suaue, que celle de l'ambre est puante & desagreable.

Du Genipa:

§. XIV.

LE Genipa est l'arbre qui porte le fard des chambrières nouvellement venuës; car à moins

que des
leur per
se faut p
l'encher
pour elle
uroient
qu'elles
presseme
auoient

Cét ar
toute gro
poise d'v
les longu
la main.
de poulle
gris cendi
ne n'en r
nes filles,
les mains
comme y
cher, tout
re comm
qu'on y p
Cerre noi
la s'efface
pour en f
que trop
uenient d
re de fa
par écrit

BRES.

feuilles sont
une petite
un pied de
de fruits
à main, &
quarts d'une
n, & dures
est rem-
couleur de
a aussi dans
u aussi gros
ent durs &
de la Gua-
ine, & cela
ay trouuay
ceaux gros
e, & trans-
dissout ny à
ps que c'é-
e; mais j'ay
est la gom-
exhale vne
est puant.

des cham-
à moins

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 253

que de s'en estre bien lauées le nez & les mains, on leur persuade qu'elles ne seront iamais belles. Il ne se faut pas estonner, si apres cela elles y mettent l'enchere; il semble qu'il n'y en aura iamais assez pour elles dans les isles, & quand mesme elles deuroient estre punies pour en auoir desrobé, il faut qu'elles en ayent. l'en ay veu plusieurs dans ces empressemens, & en ay marié quelques vnes qui en auoient encore de bonnes taches.

Cét arbre croist fort haut & droit, il y en a de toute grosseur: son escorce est grize, massiue, & espoise d'un poulce; il a quantité de grandes feuilles longues presque d'un pied, & plus larges que la main. Il porte des fruits gros comme des œufs de poule d'inde, & ils en ont aussi la forme. Il est gris cendré & si méprié des habitans, que personne n'en mange. On en fait tirer le suc à ces bonnes filles, duquel elles se lauent fort soigneusement les mains & la face: Et quoy que ce suc soit clair comme vne eau de roche, quand il vient à se seicher, toute la peau où il a esté appliqué deuiet noire comme de l'ancre; & pour quelque diligence qu'on y puisse faire, il est impossible de l'effacer. Cette noirceur dure neuf iours, au bout desquels cela s'efface entierement. J'aurois assez de charité pour en souhaiter à toutes les Dames, qui ne sont que trop soigneuses de se farder, n'estoit l'inconuenient d'un tas de voleurs, qui se messent de faire de faux contracts & milles autres faussetez par écrit, lesquelles sans doute trouueroient icy

254 DESCRIPTION DES ARBRES

leur compte; car apres auoir fait des obligations, au bout de neuf iours leurs debtes seroient payées, sans débourser vn denier.

Des pommes de Mancenille.

S. XV.

IL se trouue dans toutes ces isles vne seule sorte de pomme, qui a du rapport avec celles de l'Europe. Ces pommes sont toutes semblables aux petites pommes de Paradis; quoy qu'en effet ce soient de vraies pommes d'enfer & de mort, autant dangereuses au corps de ceux qui en mangent, que la pomme d'Adam le fut à son ame. Son odeur est assez semblable à celle des pommes de rainette, & si suauue, qu'elle inuite les passans à la cueillir, & à en manger: mais son seul attouchement fait éleuer les pustules & les cloches aux mains; & en manger, c'est infailliblement aualer la mort.

L'arbre qui porte ce funeste fruit, est tout à fait semblable à vn poyrier, hormis que l'escorce en est plus espoisse & si laictense, qu'à la moindre incision, il en sort vne grande quantité de lait, lequel est vn venin subtil, caustic, & si dangereux; que touchant sur la chair nuë, il la brulle & y fait éleuer des cloches, qui sont incontinent suivies d'une inflammation tres-dangereuse. S'il arriue qu'il en tombe la moindre goutte dans vne playe, & qu'on n'y remédie promptement, elle y met infailliblement la gangrene.

A F

Non se
qui sort d
pluyes qu
bre, con
de façon
bre quan
commen
pleu, & d
pas si dan
de cet arb
qui brulle
qui mang
nent mal
& ie croi
mauuais
l'experien
leurs.

Les po
l'arbre, n
de l'Europ
l'eau; mais
tent dessu
I'ay do
que cause
l'herbe au
teray des
interieur
ler promp
l'eau tiede
que cela c

BRES

gations, au
ent payées,

seule sorte
lles de l'Eu-
bles aux pe-
et ce soient
autant dan-
rent, que la
eur est assez
mettre, & si
illir, & à en
ait éleuer les
manger, c'est

st tout à fait
l'escorce en
bindre inci-
ait, lequel
creux; que
y fait éleuer
es d'une in-
ue qu'il en
e, & qu'on
infaillible-

A FRVICTS ET SANS FRVICTS. 255

Non seulement ce fruit est veneneux, & le lait qui sort de son escorce; mais mesme les gouttes de pluyes qui en tombant touchent les feuilles de l'arbre, contractent les mesmes qualitez veneneuses: de façon qu'il fait tres-mauvais passer sous cet arbre quand il pleut, principalement quand la pluye commence à tomber: car quand il a beaucoup pleu, & que les feuilles sont bien lauées, il n'y fait pas si dangereux. La viande cuite au feu du bois de cet arbre, contracte ie ne sçay quoy de malin, qui brulle la bouche & le gosier. Tous les animaux qui mangent de ce fruit, excepté l'*Arras*, deuiennent malades & leur chair noire, & comme brûlée, & ie crois qu'en fin ils en meurent: il fait aussi tres-mauvais de manger de ces animaux, i'en ay fait l'experience à mes dépens, comme ie diray ailleurs.

Les pommes de Mancenille à la cheute de dessus l'arbre, ne pourrissent point comme les pommes de l'Europe, quand mesme elles tomberoient dans l'eau; mais elles deuiennent ligneuses, dures, & flottent dessus l'eau.

I'ay donné quelques remedes au mal exterieur, que cause le lait de la Mancenille, où i'ay parlé de l'herbe aux flèches; & en donneray lors que ie traiteray des *Soldats* ou *Cancellés*. Pour le remede du mal interieur de ceux qui en mangent, il n'y a qu'à aualer promptement vn verre d'huile d'oliue, avec de l'eau tiede pour faire tout vomir, & encore il faut que cela se fasse promptement; car vne heure apres.

256 DESCRIPTION DES ARBRES

en auoir mangé, il n'y a plus de remede; & mesme quelque prompt remede qu'on y puisse apporter, ceux qui en guerissent ne font plus que languir, & traïsnr vne vie malheureuse & fort courte. Et par tant, que les friands prennent gardent, à eux en mettant pied à terre: car pour l'ordinaire ces arbres croissent le long de la mer. On a trouué de mon temps dans l'estomach de quelques personnes qui en estoient mortes, vne place ronde, large comme la main, noire, & brûlée. Les Sauuages font des incisions à l'escorce de cét arbre, & recueillent soigneusement le laiët qui en découle, pour empoisonner leurs flèches, lesquelles ils oignent d'une certaine gomme visqueuse, comme de la terebentine, puis les trempent dans ce laiët, & les font seicher au Soleil, pour s'en seruir lors qu'il vont à la guerre.

Fin de la troiesme Partie.



QVA.

P
DIVI

Des p
Des p

Des a
Des C
Des C

Des A
De to
m

BRES

, & meſme
e apporter,
e languir, &
urte. Et par-
nt, à eux en
e ces arbres
ué de mon
rſonnes qui
rge comme
ont des inci-
ent ſoigneu-
mpoiſonner
ne certaine
entine, puis
icher au So-
guerre.

QVATRIESME
PARTIE,
DIVISEE EN TROIS TRAITEZ.

I. TRAITE.
DES POISSONS.

Des poiſſons de la Mer.
Des poiſſons des Rivieres.

II. TRAITE.

Des animaux de l'air.
Des Oyſeaux.
Des Mouches.

III. TRAITE.

Des Animaux à quatre pieds.
*De toutes les Reptiles, Amphybies & Ver-
mines.*

QVA.

QUATRIÈME

PARTIE

DE LA TRADUCTION

DE LA TRADUCTION

DE LA TRADUCTION

DE LA TRADUCTION

DE LA TRADUCTION

DE LA TRADUCTION

DE LA TRADUCTION

DE LA TRADUCTION

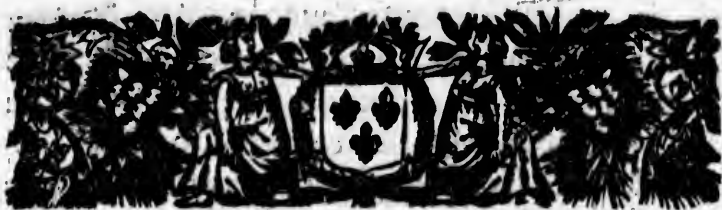


P

D



de; car to
re des eff
qui n'est
teur, c
uert, le
couren
ma seco



QUATRIÈME
PARTIE.

Divisée en trois Traitez.

I. TRAITE,
DES POISSONS.

Des Poissons de la Mer.

CHAPITRE PREMIER.

DESQVES icy, ie me suis efforcé de suiure, autant qu'il m'a esté possible, l'ordre que ce grand Legislatteur Moyse, nous assure que Dieu a tenu en la Creation du monde; car toute ma premiere Partie, qui est vne histoire des establissemens d'une Colonie dans vne terre, qui n'est pas connue; ne laisse dans l'esprit du Lecteur, que des desirs de voir cette terre à decouvert, lesquels sont comme des tenebres qui la couurent: ie les ay suffisamment debrouillé dans ma seconde Partie, traitant de la Temperature de

Kk ij

l'air, i'y ay diuisé les eaux d'avec les eaux, & ay fait paroître tant la superficie de la terre, que tout ce qu'elle enferme dans ses entrailles. Vousauez veu dans ma troisiéme Partie, cette mesme terre produire des plantes & des arbres, portant des graines & des fruiçts selon leur genre: Il reste maintenant, pour suiure les mesmes vestiges, de traiter dans cette quatrième Partie, des Poissons de la Mer, des Oyseaux de l'air, & des Animaux de la terre.

Quoy que la coste de Barbarie passe pour la plus poissonneuse de toutes les costes de l'Vniuers; si est-ce que les costes de ces isles ne luy cedent en quantité, & bonté de toute sorte de poissons. Je me promets que les descriptions que i'en feray dans ce petit traité, vous en seront d'autant plus agreables qu'elles sont remplies de plusieurs belles remarques & particularitez, que i'ay avec beaucoup de soin, & fort curieusement recherché.

Je ne sçay de qui le Reuerend Pere Bouton (qui a écrit vne petite relation de la Martinique) a appris que non seulement tous les poissons de cette coste sont differents de ceux de France, mais mesme, qu'excepté trois; sçauoir le Lamantin, le Marçoin, & la Dorade, le reste n'a point de nom: car outre que i'en pourrois bien nommer plus de trois cens, il est certain que tous les poissons de la France se rencontrent aussi frequemment dans toute l'Amerique, que ceux du pays mesme. J'en suis témoin oculaire, cōme aiant veu vn grand nombre de Balaines, de Soufleurs, Marçoins, de Rayes,

d'Ange,
Viues, de
Rougets,
desquels
nuyeux a
pesche est
res, comm
reste des a

Plusieu
P descrip
goins, &
loit abuser
non ce qu
fuiet

Les Bal
plus frequ
la fin de M
temps elle
lors on les
tout le lon
moins, tou
gant par
qu'elles po
& dans cet
qui se fait
deux maill

d'Ange, de Mulets, de Macreaux, d'Harans, de Viues, de Turbots, de Congres, de Murennas, de Rougets, de Saulmons, & vne infinité d'autres, desquels le dénombrement seroit importun & ennuyeux au Lecteur; ce qui me fait croire que si la pesche estoit aussi bien pratiquée le long de ces côtes, comme elle l'est dans celles de l'Europe, tout le reste des autres poissons s'y pourroit rencontrer.

Des Baleines.

§. I.

Plusieurs bons Auteurs ont fait de si amples descriptions des Baleines, Soufleurs, & Margoins, & d'autres poissons de nos costes, que ce seroit abuser du temps d'en écrire autres choses, si non ce qui est précisément conuenable à mon sujet.

Les Baleines donc paroissent le long de ces isles plus frequemment, depuis le mois de Mars iusqu'à la fin de May, qu'en tout le reste de l'année. En ce temps elles sont en chaleur & s'acouplent: pour lors on les voit rouler, principalement au matin, tout le long de la coste, deux, trois, quatre, plus ou moins, tous d'une bande soufflant, & comme serinant par les naseaux deux petits fleuves d'eau, qu'elles poussent dans l'air haut de deux picques, & dans cet effort elles font vn certain meuglement, qui se fait entendre d'un bon quart de lieue. Quand deux mâles se rencontrent auprès d'une femelle,

ils se ioignent & se liurent vn dangereux combat, frappant si rudement des ailles & de la queue contre la mer, qu'il semble que ce soient deux nauires qui sont aux prises à grands coups de Canons.

On écrit des choses de cét animal, principalement touchant sa grandeur, que ie n'ay iamais pû remarquer: René François dans ses essais, écrit qu'il y a telle baleine qui couure quatre arpens de terre de son corps, ie veux croire que c'est à la petite mesure: car en plus de douze milles lieuës de mer que i'ay fait, ie n'ay iamais veu de baleine, qui en apparence portast plus de cinquante. ou soixante pieds de longueur.

L'histoire qu'a écrit Garcie, touchant la pesche & capture des baleines par les Sauvages de l'Amerique, me semble encore fort suspecte. Il dit que l'Americain, qui nage comme vn poisson, voyant venir ce colosse animé vers la coste, prepare deux tampons de bois, se fournit d'une massüe, & luy va courageusement au deuant; & s'estant dextrement jeté sur son col, & lui aiant laissé pousser son premier jet d'eau, il preuient le second, luy fourant vn de ces tampons dans vn de ses naseaux à grands coups de massüe; & que cét animal sentant qu'on luy chatoüille si rudement les narines, se plonge au plus profond de la mer, entraînant avec soy l'Americain qui la tient embrassée. Alors, la baleine estant contrainte & pressée de respirer, remonte sur l'eau, & ainsi donne du temps à l'Americain, de luy en-

foncer
qui l'ob
plustot
uant pl
elle s'es

prés le
que ie n
l'Ameri
riqué. Je

On vo
uirs d
tant que
d'où vien
avec moi

pe, lesq
plus de K
plus aiser

LE So
roit a
vne espec
du genre
ressembla
uec luy q
dans l'air
qu'en plu
les prenn

foncer son second tampon dans l'autre naseau, ce qui l'oblige pour vne seconde fois à s'enfoncer, ou pluſtoſt à ſe perdre au fond de l'Océan, qu ne pouvant plus reſpirer ny faire éuacuation de ſes eaux, elle ſ'eſtouffe & ſe noye tout enſemble. Voila à peu près le ſens de ſon hiſtoire ; mais ie vous aſſeure que ie ne l'ay iamais veu faire à aucun Sauuage de l'Amerique, ny ouï dire qu'ils l'ayent iamais pratiqué. Le m'en rapporte à ce qui en eſt.

On voit plus grand nombre de baleines aux environs de la Martinique, qu'à la Guadeloupe, d'autant que la mer y eſt plus creuſe & plus profonde, d'où vient qu'elles peuuent frequenter ces coſtes avec moins de danger, que celles de la Guadeloupe, leſquelles ſont moins profondes, & où il y a plus de Kayes & hauts fonds où elles ſe pourroient plus aiſément échoüer & ſe perdre.

Des Soufleurs.

§. II.

LE Soufleur eſt vn grand poiſſon, qu'on pourroit avec beaucoup de raiſon faire paſſer pour vne eſpece de baleine, ſuppoſé qu'on peût mettre du genre dans le mot de baleine : car il a tant de reſſemblance avec cét animal, qu'il ne differe d'avec luy qu'en grandeur ; il ſouffle & ſeringe l'eau dans l'air par les naseaux, comme la baleine, quoy qu'en plus petite quantité ; De ſorte que pluſieurs les prennent pour de petits baleineaux, quoy que

ce soit vne toute différente espèce de poisson. Ils vont en bande comme les Margrins, & ne faut que sifler pour les faire arrester tout court, & les faire approcher des nauires, mais il ne se fait pas iouer à les prendre: car ils sont doitez d'vne force si extraordinaire, qu'un Capitaine de nauire m'a asseuré qu'en ayant fait vn iour harponner vn, il fit vn si furieux effort sur la corde qui tenoit le harpon, qu'il fit éclater la grande vergue de son mast, où cette corde estoit attachée. Ils sont en grand nombre par toutes ces costes.

Du Lamantin ou Manary.

§. III.

LE Lamantin est vn poisson tout à fait inconnu dans l'Europe: il porte quelquefois iusqu'à quinze & seize pieds de longueur, & sept ou huit de rondeur de corps. Il a le musle d'un bœuf, les yeux d'un chien, & la veuë fort foible: il n'a point d'oreilles, mais en leur place, il a deux petits pertuys, où à peine pourroit-on fourrer le doigt, il entend si clair par ces pertuys, que la foiblesse de sa veuë est suffisamment suppléé par la subtilité de son ouye. Au deffaut de la teste, sous le ventre paroissent deux petites pates en forme de mains, ayant chacune quatre doigts fort courts & onglés, & c'est ce qui l'a fait appeller *Manary* par les Espagnols, comme qui diroit, poisson pourueu de mains: depuis le nombril il appetisse tout à coup,

& ce

& ce qui
ce qui
pelle à
poisse
peau de
de nerf
me les a
plus esp
couleur
rement
rin. Sa
est beau
endroit
duquel
ce qu'on
& en tir
pain en
viande d
son gou
crois qu
est extre
On tr
pierres;
on attrib
la vesie,
ie n'en s
remede
sions à l'e
La nou
qui croiss

& ce qui reste de son corps depuis cette partie, est ce qui compose sa queue, laquelle a la forme d'une pelle à four; elle est large d'un pied & demy, espaisse de cinq à six poulces, reuestue de la mesme peau de son corps, & toute composée de graisse & de nerfs. Ce poisson n'est nullement escaillé comme les autres poissons, mais il est reuestu d'un cuyr plus espois que celui d'un bœuf. Sa peau est de couleur d'ardoise, fort brune & parsemée fort clairement d'un poil, semblable à celui du loup marin. Sa chair a le goust de celle de veau, mais elle est beaucoup plus ferme, & couuerte en plusieurs endroits de trois ou quatre doigts d'espais de lard, duquel on se sert à larder, à barder, & à faire tout ce qu'on fait du lard de porc. Plusieurs le fondent & en tirent la graisse, laquelle ils mangent sur le pain en guise de beurre, & elle est excellente. La viande de cet animal estant salée perd beaucoup de son goust, & devient seiche comme du bois. Je crois que cela se doit attribuer au sel du pays, qui est extrêmement corrosif.

On trouue dans la teste de cet animal quatre pierres; deux grosses & deux petites, auxquelles on attribue la force de faire dissoudre la pierre dans la vesie, & de faire jetter le grauiier des reins: mais ie n'en scaurois approuuer l'usage, d'autant que ce remede est fort vomitif, & fait de grandes extorsions à l'estomach.

La nourriture de ce poisson est vne petite herbe qui croist dans la mer, laquelle il paist tout de mes-

me que le bœuf fait celle des prés. Et apres s'estre faouilé de cette pasture, il cherche les riuieres d'eau douce, où il boit & s'abreuue deux fois le iour. Apres auoir bien beu & bien mangé, il s'endort le musle à demy hors de l'eau, ce qui le fait connoistre de bien loin par les pescheurs, qui ne manquent point de courir sus & l'attraper en cette façon.

Ils se mettent deux, trois, ou plus, dans vn petit Canot (qui est vne petite nasselle toute d'vne piece, faite d'vn arbre creusé en forme de chaloupe) le Cabareur est sur l'arriere du Canot, qui remuë à droit & à gauche la pelle de son auiron dedans l'eau; de sorte que non seulement il gouuerne le canot, mais encor le fait auancer aussi viste que s'il estoit poussé d'vn petit vent & à demy voiles. Le Varreur (c'est celuy qui darde la beste) est tout droit sur vne petite planche au deuant du canot, tenant la varre en main (qui est vne façon de picque, le bout de laquelle est enboité dans vn harpon ou jauelot de fer.) Le troisiéme est dans le milieu du canot, qui dispose la ligne, qui est attachée au harpon pour la filer, lors que la beste sera frappée. Tous gardent vn profond silence; car cet animal a l'ouïe si subtile, qu'vne seule parole ou le moindre clabottement d'eau contre le canot, est capable de luy faire prendre la fuite, & frustrer les pescheurs de leur esperance. Il y a du plaisir à les voir, car le Varreur palpite de peur que la beste ne luy échappe, & s' imagine tousiours que son Cabareur n'employe que la moitié de ses forces, quoy qu'il fasse

tout ce
mais se
le le V
pour ar
mie. L
quatre
force,
mypie
le harpe
demy p
ment o
poye à
chappé
fait écu
il passe.
le porte
le Varre
par ce
traisné
partie d
ne luy
contrai
peu de
le Varre
luy dar
& plus
la beste
peu de
pesche
mier iss

tout ce qu'il peut de ses bras, & ne destourne jamais ses yeux de dessus la Varre, du bout de laquelle le Varreur luy monstre la piste qu'il doit tenir pour arriuer à la beste, qui les attend toute endormie. Lors que le canot en est proche de trois ou quatre pas, le Varreur darde son coup de toute sa force, & luy enfonce le harpon pour le moins demy pied dans la chair. La Varre tombe dans l'eau, & le harpon demeure attaché à la beste, laquelle est à demy prise. Alors cét animal se sentant si rudement outragé, ramasse toutes ses forces & les employe à se sauuer: il bondit comme vn cheual échappé, fend les ondes comme l'Aigle fend l'air, & fait écumer & blanchir la mer par tous les lieux où il passe. Il croist s'éloigner de son ennemy, mais il le porte par tout apres soy; de sorte qu'on prendroit le Varreur pour vn Neptune conduit en triomphe par ce monstre marin. En fin, apres auoir bien traîné son malheur en queue, & perdu vne bonne partie de son sang, les forces luy manquent, l'haleine luy deffaut, & comme reduit aux aboys, il est contraint de s'arrester tout court pour prendre vn peu de repos: mais il n'est pas plustost arresté que le Varreur, tirant sa ligne se rapproche de luy, & luy darde vn second coup de harpon mieux assené & plus violent que le premier. A ce second coup, la beste fait encore quelques foibles efforts, mais en peu de temps elle est reduite à l'extremité, & les pescheurs l'entraînent aisément à la riuée du premier islet, ou l'embarquent dans leur canot, s'il est

assez grand pour le contenir. La femelle fait deux petits qui la suivent par tout : elle a sous le ventre deux tetins , desquels elle les allaicte dans la mer, comme vne vache allaicte son veau sur la terre. Si on prend la mere, on est assure d'auoir les petits; car ils sentent leur mere, & ne font que tourner autour du Canot, iusqu'à ce qu'on les ait fait compagnons de son malheur.

La chair de cét animal fait vne bonne partie de la nourriture des habitans de ce pays. On en apporte tous les ans de la terre ferme, & des isles circonuoisines plusieurs nauires chargez; & tant à la Guadeloupe, à saint Christophe, à la Martinique, qu'aux autres isles prochaines, la liure y est vendue vne liure ou liure & demy de petun.

Du Requiem;

S. IV.

CE Poisson est appellé par les Espagnols *Thiburon*, par les Hollandois *Haye*, & par les François, *Requiem*, parce qu'il deuore les hommes, & fait chanter *Requiem* pour eux. Il est en tout & par tout semblable au chien de mer, que l'on pèche le long de nos costes : mais il est d'une si prodigieuse grandeur, qu'il s'en trouue communément de dix-huit à vingt pieds de longueur, & gros à proportion. C'est vne chose épouuentable que de voir la gueulle de cét animal; car il a la seule mâchoire d'en bas, trois, quatre, & iusqu'à cinq rangs

de dents
dents ne
ay veu q
ges d'un
rafoirs,
glouton
bonnes
pourueu
aualle tou
jette que
sec, pour
fois mord
dépit de
dans les C
baigne da
le garder
qu'il sera
resté, ou
vne cuisse
per de son
tout entie
vn baillon
petuosité
beaucoup
directem
mordre a
uersé sur l
assez hard
battre à c
fuyr. Plus

e fait deux
us le ventre
ans la mer,
la terre. Si
r les petits;
tournoyer
t fait com-

e partie de
n en appor-
les circon-
nt à la Gua-
Martinique,
y est ven-

nols Thibu-
ar les Fran-
mmes, &
tout & par
on pefche
e fi prodi-
unément
& gros à
le que de
eule maf-
inq rangs.

de dents, selon ce qu'il est puissant & aagé. Ces dents ne font pas semblables ny égales en tous; j'en ay veu qui estoient hautes de deux poulces, & larges d'un, toutes faucillées, tranchantes comme des rasoirs, & dures comme du fer. C'est bien le plus glouton animal du monde; toutes choses luy sont bonnes, ne fussent que des morceaux de bois, pourueu qu'ils soient un peu graissez d'huile. Il avalle tout sans macher: il est furieux, hardy, & se jette quelquefois sur la rive, iusqu'à demeurer à sec, pour engloutir les passans. J'en ay veu quelquefois mordre les rames à belles dents, de rage & de dépit de ne pouvoir avoir les hommes, qui sont dans les Canots. S'il peut ioindre un homme qui se baigne dans la mer, il luy fera bonne compagnie, le gardera de près, & ne luy fera aucun tort, tandis qu'il sera dans l'action: mais si-tost qu'il sera arresté, ou qu'il pensera sortir de l'eau, il luy coupera une cuisse, un bras, ou la partie qu'il pourra attraper de son corps; s'il est bien grand, il l'emportera tout entier. Mais la Prouidence de Dieu a donné un baillon, ou plustost un frein à la gourmande impetuosité de cet animal, qui luy empesche de faire beaucoup de desordre: car il luy a mis la gueulle directement sous le musle, de sorte qu'il ne peut mordre aucune chose, qu'il ne soit tourné & renversé sur le dos; & de là vient qu'il y a des habitans assez hardis pour se ietter à la nage apres lui, le combattre à coups de cousteaux, & le contraindre de fuir. Plusieurs tiennent que son estomach n'a

point d'orifice inferieur ; & qu'apres auoir tiré la substance de ce qu'il mange, il est contraint, (permettez-moy d'appeller les choses par leurs noms) de faire de sa gueulle vn fondement, retournant son estomach comme qui retourneroit vn sac, pour ietter ses excremens dehors. Je ne sçay si cela est veritable ; mais j'ay veu faire le tour à vn qui fut pris dans vn nauire où i'estois : car comme on luy eut donné vn coup de hache sur la teste, il retourna son estomach, comme qui retourneroit vne poche, en sorte qu'il parut iusques hors de sa gueulle, & vuida plus d'vn boisseau de villenie qu'il auoit mangé. On trouue dans sa teste deux ou trois cüeillerées de ceruelle blanche comme neige, laquelle estant desseichée, mise en poudre, & prise dans du vin blanc, est vn excellent remede pour la grauelle. On fait de l'huile à brusler de son foye : Il en fut pris vn, peu de temps auant que ie m'en retournasse en France, dont le seul foye donna quarante pots d'huile.

Sa chair n'est quasi que de la filasse, & sent fort le bouquain, de sorte que peu de personnes en veulent manger : on tient aussi pour certain qu'elle donne le flux de sang. La necessité m'a contraint d'en manger plusieurs fois sur mer, sans autre faulce que l'apetit, sans neantmoins que i'en aye ressen-
ty aucun mal. Je crois qu'il ne fait tort, & ne cause ce flux de sang, qu'à ceux qui en mangent par ex-
cez.

De

L A B

Lcho
entierem
l'Europe,
il se renc
pieds de l
nassier, &
le Requiem
mord plu
lement d
qu'on peu
lors qu'il l
rer.

Sa chair
mais on ne
que si on
capable d'
mangé. C
ger en tou
dents, & g
blanches, &
te seureté:
foye amer
que si c'est
qui n'est pa
que cela vi

De la Becune & autres poissons dangereux.

§. V.

LA Becune à proprement parler, n'est autre chose que le vray brochet de la mer; car il est entierement semblable à ceux de nos rivières de l'Europe, excepté qu'il est beaucoup plus grand: car il se rencontre des becunes qui ont plus de huit pieds de longueur. Ce poisson est gourmand, carnassier, & hardy, & autant, ou plus dangereux que le *Requiem*, que ie viens de décrire: car outre qu'il mord plus facilement que luy, il ne s'estonne nullement du bruit, non plus que des mouuemens qu'on peut faire dans l'eau, voire mesme, c'est pour lors qu'il se lance sur les personnes pour les deuorer.

Sa chair a le mesme goust que celle du brochet; mais on ne la mange pas bien asseurement, autant que si on n'y prend garde de bien près, elle est capable d'empoisonner tous ceux qui en auroient mangé. C'est pourquoy, celuy qui en voudra manger en toute asseurance, doit luy regarder aux dents, & gouter de son foye: S'il a les dents bien blanches, & le foye doux, il en peut manger en toute seureté: mais s'il les a tant soit peu noircies, & le foye amer ou acre; on n'en doit non plus gouter que si c'estoit de l'arsenic: en effet, c'est vn poison qui n'est pas moins dangereux. On dit dans les isles que cela vient de ce que ce poisson mange de la

Mancenille, qui tombe des arbres dans la mer, & ie le crois ainsi; car moy-mesme en ay pensé mourir, pour auoir mangé quelques Soldats qui s'en estoient repeus.

Il se trouue encore deux autres sortes de poisons dans l'Amerique, qui ne sont pas moins dommageables que celuy-cy: dont l'un estant mangé, enyure comme si on auoit beu du vin par excez, & cause tous les mesmes effets que le vin fait dans vn yurogne. Si on en mange beaucoup, il fait dormir le long somme, c'est à dire, mourir. Mais si on en mange peu, apres auoir dormy cinq ou six heures, on est tout à fait guaranty.

Le second cause d'estranges choliques & degorgemens de bile dans les intestins; si on reschappe apres en auoir mangé, il fait peler la plante des pieds, & la paulme des mains. I'ay veu vn ieune Gentil-homme, qui apres en auoir mangé, & pensé mourir, me monstra les paulmes de ses mains qui estoient toutes pelées & contrefaites. Je ne puis faire aucune description, ny de l'un, ny de l'autre, daurant que ie ne les ay point veu, ny peu apprendre de ceux qui m'en ont parlé, de quelle forme ils estoient. On se peut seruir de la mesme precaution que i'ay rapporté de la Becune, contre le venin de ceux-cy.

IL se r
Indes
duquel l
se & plu
est gros
qu'un pe
d'une bo
Auteur
mais il a
La nature
place de
larges d'
meules d
& esclase
lages, de
de petite
fers d'esg
les dresse
semble, &
La pesc
se temps.
le est atta
morceau
tout inco
l'ameçon
caracolle

Du Poisson armé.

§. VI.

IL se rencontre le long de toutes les costes des Indes Occidentales , vne sorte de poisson armé, duquel la description sera sans doute plus curieuse & plus agreable , qu'il n'est vtile dans le pays. Il est gros comme vn balon, presque tout rond, & n'a qu'un petit moignon de queuë qu'il le fasse differer d'une boulle. Et c'est pour cette raison que tous les Auteurs l'appellent *Orbis*. Il n'a point de teste, mais il a les yeux & la queuë attachée au ventre: La nature qui la priue de dents, luy a donné en leur place deux petites pierres blanches , fort dures & larges d'un poulce , qui sont comme deux petites meules de moulin , desquelles il moud, casse, brize, & esclase les Cancres de mer , & les petits coquillages, desquels il fait sa nourriture. Il est tout armé de petites pointes grosses & longues comme des fers d'esguillettes, pointuës comme des aiguilles. Il les dresse , bैसे, biaise, & trauese comme bon luy semble, & selon ce qu'il en a besoin.

La pesche de ce poisson est vn tres-agreable passe-temps. On luy jette la ligne, au bout de laquelle est attaché vn petit ameçon d'acier, couuert d'un morceau de cancre de mer, duquel il s'approche tout incontinent : mais voyant la ligne qui tient l'ameçon, il entre en deffiance, & fait milles petites caracolles autour de luy : il le gousté quelquefois

Mm

sans le ferrer, puis le lasche tout à coup : il se frotte à l'encontre & le frappe de sa queue, comme s'il n'en auoit aucune enuie : Et s'il voit que pendant cette ceremonie, ou plustost pendant cette singerie, la ligne ne branle point, il se jette brusquement dessus, auale l'ameçon & l'appas, & se met en estat de fuyr. Mais se sentant arresté par le pascheur qui tire la ligne à soy, il entre en vne telle rage & furie, qu'il dresse & herisse toutes ses armes, s'enfle de vent comme vn balon, & bouffe comme vn poulet d'inde qui fait la roué : il se darde en auant, à droit, & à gauche, pour offenser ses ennemis de ses pointes, mais en vain ; car pendant, s'il faut ainsi dire, s'il enrage de bon cœur, & creue de dépit, les spectateurs s'éuentrent de rire. En fin, voyant que toutes ses violences ne luy seruent de rien, il emploie les ruses, il bese tout à fait ses pointes, souffle tout son vent dehors, & deuient flasque comme vn grand mouillé : en sorte qu'il semble qu'au lieu du poisson armé qui menaçoit tout le monde de ses pointes, on ayt pris vn méchant chiffon mouillé. Cependant, on le tire à terre, & alors connoissant que toute son artifice ne luy a de rien seruy, que tout de bon, on a enuie d'auoir sa peau, & que desia il touche le roch ou le grauiers de la riue, il entre en de nouvelles boutades, fait le petit enragé, & se demene estrangement. Se voyant à terre, il herisse tellement ses pointes, qu'il est impossible de le prendre par aucune partie de son corps, si bien qu'on est contraint de le porter avec le bout de la ligne.

vn peu
apres.

Dans
quefois
mange
le vent
laquelle
forte q

L'Ay c
se ren
les Inde
remarq
res deux
differen
& en le
re la gra
propres
nent de
la queue
long, &
vol est
plus pe
jons, c
plus lan
arrond
ont de

vn peu loin du riuage, où il expire vn peu de temps apres.

Dans tout le corps de cét animal, qui est quelquefois aussi gros qu'un boisseau, il n'y a pas plus à manger qu'à vn petit Macreau. On luy trouue dans le ventre vne certaine bourse remplie de vent, de laquelle on fait vne colle la plus tenace & la plus forte qui se puisse faire.

Des poissons volants, & de la Dorade.

§. VII.

IL'ay ci-deuant parlé des petits poissons volans, qui se rencontrent vers les Canaries, & par routes les Indes, il en faut icy faire la description. l'en ay remarqué principalement de deux sortes, qui toutes deux ont la forme des Goujons de France, mais différentes en grandeur, en la forme de leurs ailles, & en leur vol. Les plus grands n'excedent de guere la grandeur d'un haran, leurs ailles (qui ne sont à proprement parler que leurs nageoires) leur prennent depuis le deffaut de leur teste, iusqu'au bout de la queue, de sorte qu'elles ont bien vne paulme de long, & deux ou trois poulces, au plus, de large, leur vol est aussi plus fort, plus esleué & plus roide. Les plus petits ne sont pas plus gros que des petits goujons, & ont les ailles plus courtes, & beaucoup plus larges à proportion que les autres, elles sont arrondies par le bout, &, si ie ne me trompe, ils en ont deux de chaque costé, ie ne l'assure pas; car ie

n'en ay iamais tenu dans ma main, comme i'ay fait des plus grands.

Je ne pense iamais à ces petits poissons, qu'il ne me souuienne du miserable estat de l'homme depuis le peché, contre lequel il semble que tous les éléments conspirent pourvanger l'iniure par luy faite à leur commun Createur, & luy procurer la mort qu'il a merité par son crime. Car la Mer, la Terre & le Ciel nourrissent tant d'ennemis à ces petits poissons, qu'ils n'ont aucun lieu de refuge asseuré, où on ne leur dresse des embusches mortelles. Ils ont dans la mer pour premier ennemy la Dorade, qui est le plus beau poisson que i'aye iamais veu en ma vie. Il est quasi de la façon d'une aloze, & porte environ quatre pieds & demy de longues: Toute la peau du dos est d'un vert doré, tout parsemé de petites estoilles d'azur, & de petites escailles d'or, sijoliment agencées, qu'autre que cette sapience qui se ioüe dans la rondeur de la terre, ny pourroit auoir si bien réussi; tout le ventre est gris, enrichy des mesmes petites escailles dorées, & semble estre vn tres-beau drap d'or. Tout le muse est vert, mais tout sur doré; & aux deux costez de la teste s'esleuent deux beaux gros yeux ronds & dorez, qui brillent comme deux Soleils; mais ce qui couronne tout cela, est qu'il passe pour vn des plus excellens poissons de la mer, i'en parle comme scauant pour en auoir plusieurs fois mangé.

Cet ennemy iuré de ces petits poissons, autant cruel qu'il est beau, les poursuit incessamment, &

cela au
mortell
nent le
pour all
seuré &
mais en
qu'un g
nourriss
eux com
en tiens
arriue q
seaux ne
bien à to
royable
contrain
manque
te le sep
veux dire
veu parti
conduit
qu'aux li
uant au v
est ordin
mais que
des arde
seaux; n
rencontr
bent de
des hom
vous me

me i'ay fait

s, qu'il ne
omme de-
que tous les
iure par luy
procurer la
la Mer, la
mis à ces pe-
efuge affeu-
s mortelles.
ny la Dora-
e jamais veu
e aloze, &
le longues:
é, tout par-
tites escail-
e que cette
de la terre,
e ventre est
lles dorées,
tout le mu-
x costez de
ux ronds &
mais ce qui
vn des plus
omme fça-

ns, autant
ment, &

cela avec tant de vifteffe, que se voyant presse des mortelles atteintes de ses cruels ennemis, ils prennent le vol, abandonnent leur élément ordinaire, pour aller chercher dans l'air quelque azile plus asseuré & plus fauorable qui les guarantisse de la mort mais en vain; car ils n'ont pas plustost pris l'effort, qu'un grand nombre d'oyseaux (lesquels ne se nourrissent que de ces petits poissons) fondent sur eux comme la foudre, & en deuorent, engrissent, & en tiennent autant qu'ils en peuuent attraper. Que s'il arriue qu'ils prennent le vol en vn lieu où ces oyseaux ne se rencontrent pas, le Soleil qui fait du bien à tout ce qui est sublunaire, desseichant impitoyablement les aisles de ces petits fugitifs, les contraint de se retirer dans leurs maisons, où ils ne manquent pas de rencontrer sous le seuil de la porte le sepulchre qui les engloutit tout viuans, ie veux dire la gueulle de la Dorade, qui les ayant veu partir se couche dextrement sur le costé, & les conduit de l'œil sans les quitter aucunement, iusqu'aux lieux où ils doivent tomber, & là les receuant au vol, en fait cruellement sa curée. Leur vol est ordinairement plus grand de nuit que de iour; mais quoy qu'en ce temps là ils soient à l'abry, tant des ardeurs du Soleil, que de la cruauté des oyseaux, neantmoins ils ne sont pas sans peril; car rencontrant souuent les voiles des nauires, ils tombent dedans, & n'ont pas meilleure composition des hommes que de leurs plus grand ennemis. Si vous me demandez d'où vient qu'ils ont tant d'en-

nemis, ie n'en ſçay point d'autre raiſon, que la delicateſſe de leur chair, & la bonté de leur gouſt qui les fait rechercher par la ſenſualité des hommes, des oyſeaux, & des poiſſons.

De la Remore.

§. VIII.

SUr ce *Requiem* ſi prodigieux, duquel i'ay parlé au commencement de ce Liure, il y auoit quatre ou cinq Remores ſi opiniaſtrement attachées, qu'elles ne laſcherent iamais priſe, qu'apres la mort, encor euſmes-nous bien de la peine à les en retirer. Elles auoient enuiron vn pied de long, de la forme & de la groſſeur (quand au corps) d'vne petite roufette, & la peau aſſez ſemblable, mais vn peu plus brune par deſſus le dos, qui va touſiours en blanchiſſant iuſques ſous le ventre. Elles ont vne empenne ſur le dos, qui va iuſques vers la queüe, & vne autre depuis le nombril; mais plus courte que celle de deſſus; la queüe eſt compoſée des meſmes empennes: elles ont auſſi deux ailerons ou nageoires aſſez proches de la teſte: elles portent moitié ſur la teſte, moitié ſur le dos vne forme de ſemelle platte comme la ſemelle d'vn ſoulier; mais toute découpée d'vn double rang de rides qui trauerſent la largeur. Ces deux rangs de rides ſont ſeparées ou diuiſées par vne raye, qui tire depuis vn bout iuſqu'à l'autre de cette ſemelle par le milieu;

c'eſt par
Nauires

Pour
ment à

Remore

re qui ci

a vne ſi

les Indes

nauire qu

cependan

frequent

vn ſeul n

deux ou

tées par le

ou par cha

quelques

nauires, a

de cette de

Il s'en tr

les que i'a

auoient p

les ſont for

ment qua

ſont gouri

qu'il eſt da

auoir eſté

poiſſon vn

ay mangé p

c'est par là, qu'elles s'attachent aux Rochers, aux Nauires & aux Poissons.

Pour moy, ie ne scaurois soumettre mon iugement à ce que quelques Autheurs afferment de la Remore, disant qu'elle arreste tout court vn nauire qui cingle à toutes voiles en plaine mer : car il y a vne si grande quantité de Remores dans toutes les Indes Occidentales, qu'à peine se trouue-il vn nauire qui n'en ait plusieurs attachées sous soy : & cependant depuis tant de siecles que ces isles sont frequentes, il ne se remarque point qu'il y ait eu vn seul nauire arresté. Cela me fait croire que ces deux ou trois nauires que l'on dit auoir esté arrestés par les Remores, ont esté detenus par miracles ou par charme, & que dans ce temps-là on trouua quelques Remores attachées à leur ordinaire, à ces nauires, auxquelles on attribua faussement la cause de cette detention.

Il s'en trouue de beaucoup plus grandes, que celles que j'ay décrites ; car j'en ay veu plusieurs qui auoient plus d'un pied & demy de longueur. Elles sont fort amies des nauires, & les quittent rarement quand elles les ont vne fois rencontré. Elles sont gourmandes, engloutissent l'ameçon si tost qu'il est dans l'eau, & ne se rebuttent point pour auoir esté manquez trois ou quatre fois. C'est vn poisson vn peu mollassé, mais d'assez bon goust : j'en ay mangé plusieurs fois.

Du petit poisson appelé Pilote.

§. IX.

LE Pilote est vn petit poisson, qui approche fort de la grandeur & de la forme du Macreau. Il est appelé Pilote, parce qu'ayant fait rencontre d'un nauire, il ne quitte iamais la proue qu'il ne soit arriué au port. On le voit tousiours nager à vn pied d'eau deuant le nauire, à vne thoise ou deux d'iceluy, sans iamais s'écarter ny à droit ny à gauche. l'en ay veu vn dans mon premier voyage aux Indes, qui nous conduisit plus de cinq cens lieuës, apres lesquelles le Pilote du nauire tua d'un coup de trident, le Pilote poisson.

Il semble que ce petit animal ait esté particulièrement créé, pour donner de l'exercice & de l'inquietude au *Requiem*; car il ne s'en voit point qui n'ait son Pilote deuant soy, qui semble luy seruir de guide sans l'abandonner aucunement; & veritablement il y a du plaisir à voir le petit Pilote, se goberger & se donner carriere deuant cette beste carnassiere, qui se voyant, s'il faut ainsi dire, morguée de ce petit poisson, le deuore à tout moment des yeux, & enrage de ne le pouoir manger de la gueulle. Si tost que le petit Pilote se trouue sur la teste du *Requiem*, le *Requiem* se retourne promptement pour l'engloutir: mais le petit gaillard & al-laigre Pilote, est plustost à la queue du *Requiem*, qui n'a fait la moitié du tour; de sorte qu'ouurant la

la gueulle
au lieu de
tourné,
son corp
luy enser
me pour
lugez si
faire en
est le Re
-nerdian
-s
-nos
I Evous
Igoriei
n'a ny res
tons, en
scauroit
sentimen
en soit, à
petit Lim
de Soleil
dehors,
vne clai
tale bien
pas plus g
est tant se
le de fus
coq. Au
ou flama

la gueulle, il est contraint de boire vn coup d'eau, au lieu de manger vn morceau: Si tost qu'il est retourné, le Pilote passant gaillardement par dessus son corps, gagne le denant, & freillant la queue luy en soufflette de temps en temps le muse, comme pour se moquer de ce qu'il a manqué la prise. jugez si cela est capable d'inquiéter, ou plustost faire enragier vne beste de haut appetit, comme est le Requiem.

De la Galere.

X.

Je vous aduoue, que ie ne sçay sous quelle categorie ie dois ranger la Galere; car outre qu'elle n'a ny teste, ny yeux, ny gueulle, ny parres, ny ailles, en vn mot aucune forme d'animal; on ne scauroit remarquer en elle aucun mouuement ny sentiment, sinon par des coniectures. Quoy qu'il en soit, il est certain qu'elle naist de l'escume d'un petit Limaçon de mer, qui estant exposé aux rayons du Soleil le long de la riue, pousse certe escume dehors, de laquelle se forme comme vne petite vessie claire & transparente, comme vne feuille de tale bien fin. Dans son commencement elle n'est pas plus grosse qu'un petit œuf de pigeon; sa forme estant soit peu plus longue que celle de l'Ouaille, le de sus va en retroussant à guise de la creste d'un coq: Au gros bout d'icelle pendent certains fibres ou filamans, gluants comme de l'empoix: elle est

de couleur violette, & tout le dessus de la creste est bordé d'un filet incarnat.

Les marées venant à l'emporter en mer, elle croist par succession de temps, iusqu'à la grosseur d'un gros œuf d'oye, ou quelque peu dauantage: elle flotte perpetuellement sur l'eau au gré des vents & des ondes sans iamaiss'enfoncer: elle est autant agreable à la veüe, qu'elle est dangereuse au corps: car ie puis bien asseurer avec verité, que cette Galere est chargé de la plus mauuaise marchandise qui fut iamaïs sur la mer; & qu'elle porte en soy le venin le plus prompt & le plus subtil, qui soit dans tout le reste des creatures. l'en parle comme sçauant, & comme en ayant fait l'experience à mes dépens. Car vn iour que ie gounernois vn petit Canot, ayant aperceü en mer vne de ces Galeres, ie fus curieux de voir la forme de cét animal, & de rechercher attentiuement, si i'y pourrois rencontrer quelque chose de remarquable. Je ne l'eus pas pluſtoſt prise, que tous ſes fibres m'englüerent toute la main, & à peine eus-je ſenty la fraiſcheur, (car il eſt froid au toucher.) qu'il me ſembla auoir plongé mon bras iuſqu'à l'eſpaule, dans vne chaudiere d'huile bouillante, & cela avec de ſi eſtranges douleurs, que quelque violence que ie me pü faire pour me contenir, de peur qu'on ne ſe moqua de moy, ie ne me pü empêcher de crier par pluſieurs fois à pleine teſte, miſericorde mon Dieu, ie brulle, ie brulle: De bonne fortune pour moy, cela m'arriua à deux heures apres midy: car

s'il arriue
la douleur
nuë à m
perdant
Un y a p
la patient

Des trois

Les Aſes
L'qu'e
ne; Je m
que celles
fait distin
donc son
uelle (e
comme d
gros qu'v
lente, leu
escaille d
longueur
ble à celle
auprès vn
qu'avec b
ches, qui
toute des
les pattes
vingt hon

si l'arrivée qu'on tombe dans cet accident au matin, la douleur croist tousiours iusqu'à midy, & diminue à mesure que le Soleil décline : & le Soleil se perdant dans l'horizon, on est tout à fait guaranty. Il n'y a point d'autre remède à cette douleur que la patience.

Des trois especes de tortues, sçavoir la tortue franche, le Caret & la Kaoüanne.

§. XI.

LA forme de la Tortue estant si commune, qu'elle ne peut quasi estre ignorée de personne ; Je me contenteray de décrire seulement ce que celles de ces isles ont de particulier, & qui les fait distinguer de celles de l'Europe. Ces Tortues donc sont des animaux stupides, lourds & sans cervelle (car dans toute la teste qu'elles ont grosse comme celle d'un veau, il ne s'en trouve pas plus gros qu'une petite febue.) Elles ont la veüe excellente, leur grandeur est si prodigieuse, que la seule escaille de dessus, porte quelquefois cinq pieds de longueur, & quatre de large, leur chair est si semblable à celle du bœuf, qu'une piece de Tortue mise auprès d'un bœuf, ne pourroit estre distinguée qu'avec beaucoup de peine. Il y a des Tortues franches, qui donnent plus d'un demy baril de viande toute des oses, sans y comprendre la teste, le col, les pattes, la queue, les trippes & les œufs, desquels vingt hommes feroient un bon repas : & outre cela

on tire quelquefois tant de paine, que de la graisse
se superflue, bien fait quinze ou vingt pous d'huile
raune comme de l'or, excellence pour les frutes &
pour toutes sortes de saules.

J'ay vécu fort long temps que les Tortues de
ces quartiers auoient trois cœurs : car au dessus du
cœur (qu'elles ont gros comme celuy d'un hom-
me) sort vn gros tronc d'arteres, aux deux costez
duquel sont attachez deux autres façons de cœur
gros comme des œufs de poule, & de là mesme
forme & substance que le premier: mais j'ay depuis
changé d'opinion, & crois fermement que ce ne
sont que les oreilles du cœur. Quoy qu'il en soit,
il est certain que cela bien ajusté sur vne table, com-
pose vne fleur de Lys, d'où on peut tirer vne con-
iecture assez auantageuse du progrz de nos Colo-
nies Françaises dans l'Amérique, puisque la Prou-
dence de Dieu, qui ne fait rien en vain, a planté la
fleur de Lys au cœur de l'animal, qui est le **Micro-
glippe** du pays.

De la Kàoïanne.

XXI.

LA Kàoïanne differe de la tortue franche, en
ce qu'elle a la teste beaucoup plus grosse, à l'é-
quipolent du corps, que le reste des autres tortues.
Elle est plus méchante, & se defend de la queue
& des pattes, lors qu'on se met en deuoir de la
prendre & de la tourner : Et quoy qu'elle soit la

plus grande
fort petit
serrant
l'huile
dans lesq
qu'à fau

LE Ca
pete
la tortue
que celle
est excell
syatiques
connois
vilemenu
efforts. N
caille qu'il
la liure
quinze fe
Des dix pl
porter ius
large. Le
parent, de
de blanc
feuilles fa
d'autres p
te & de p

plus grande de trois espèces, elle est neantmoins fort peu estimée, comme ayant la chair noire, sentant la marine, & d'un assez mauvais goust. L'huile qu'on en tire est acre, & gaste les sauces dans lesquelles elle est mixtionnée; on n'en mange qu'à faute d'autres.

Du Caret.

§. XIII.

LE Caret est la plus petite de toutes les trois espèces, la chair n'en a pas si bonne que celle de la tortue franche; mais elle est beaucoup meilleure que celle de la Kaoïanne. L'huile qu'on en tire est excellente pour les debilités de nerfs, gouttes syatiques, & pour toutes les fluxions froides. Je connois des personnes qui s'en sont servies fort vilement, pour des maux de reins causez par des efforts. Mais sur tout, ce qui le fait estimer, est l'écaille qu'il porte sur le dos, qui vaut iusqu'à six francs la livre. Toute la dépouille d'un Caret consiste à quinze feuilles, dix plattes, & cinq en dos d'asne. Des dix plattes, il y en a quatre grandes qui doivent porter iusqu'à un pied de haut, & sept poulces de large. Le beau Caret doit estre espais, clair, transparent, de couleur d'antimoine, & jaspé de noir & de blanc. Il y a des Carets qui portent six livres de feuilles sur le dos. On s'en sert à faire des peignes & d'autres petits ouvrages, qui sôt d'une exquisite beauté & de prix. Voici la façon de lever ces feuilles de

dessus la grande escaille, qui est proprement la maison du Carot : apres en auoir tiré toute la chair, on fait du feu dessous, & ces feuilles venant à sentir le chaud, se leuent aisément avec la pointe d'un couteau.

La pesche des tortuës se fait en trois façons, sçauoir au Cheualage, à la Varre; & quand elles terrifent.

La tortuë Cheualle, c'est à dire, qu'elle se couple, depuis le commencement de Mars iusqu'à l'amy-May. Elle laisse toutes les circonstances de cette action, c'est assez de dire que cela se fait sur l'eau, en sorte qu'elles peuuent estre facilement decouuertes : alors deux ou trois personnes se jettent promptement dans vn Canot, courent sus, & les abordent facilement, ils leurs passe vn lac eoulant dans le col, ou dans vne patte, ou bien n'ayant point de corde, il les faut prendre avec la main par dessus le col au deffaut de l'escaille. On les prend quelquefois toutes deux, mais pour l'ordinaire la femelle échappe. Pour lors les masles sont fort maigres & durs, & les femelles en très-bon point.

La Varre de la Tortuë se fait presque de la mesme façon que celle du Lamantin, excepté qu'au lieu de harpon au bout de la Varre, on y enclau vn cloud carré, long de la moitié du doigt & fort pointu, auquel est attaché la ligne. La Varre estant jettée sur le dos de la tortuë, le cloud s'enfonce iusqu'à la moitié dans l'écaille, qui est toute composée dos, & y

rient con
La tortuë
que le La
gences.

Le Te
d'Auril, q
sentant in
teur, & le
quefois in
contraint
qui ne se
& vient re
pre pour f
d'vne par
cét effet,
la bordu
nuict, ma
remettant
tre bien p
promene
mer, sans
pondre.

Le Solé
tre tout p
là, comme
voit quelq
cher ailleu
goit perso
nuict, &
elle se met

tient comme si elle estoit fichée dans du chesne. La tortüe se sentant frappée, fait les mesmes efforts que le Lamantin, & les Varreurs les mesmes diligences.

Le Terrissage des tortües se fait depuis la Lune d'Auril, iusqu'à la Lune d'Aoust; alors la tortüe se sentant incommodée par l'accroissement, la pesanteur, & le grand nombre de ses œufs, qui sont quelquefois iusqu'au nombre de plus de deux milliers, contrainte qu'elle est par vne necessité naturelle, qui ne se peut differer; de nuit elle quitte la mer, & vient reconnoître le long de la rive vn lieu propre pour se descharger de son fardeau, ou au moins d'une partie. En ayant reconnu vn propre pour cet effet, qui doit estre vne Anse de sable (c'est la bordure du riuage) elle ne pond pas cette nuit, mais se retire tout doucement dans la mer remettant la partie à la nuit suiuate, ou à vne autre bien prochaine. Tout le long du iour elle se promène paisant l'herbe sur des rochers dans la mer, sans toutefois s'esloigner du lieu où elle doit pondre.

Le Soleil venant sur son declin, on la voit paroître tout proche de la lame, regardant deçà & de là, comme si elle se deffoit des embusches. Si elle voit quelqu'un sur le bord du riuage, elle va chercher ailleurs vn lieu plus assésuré: que si elle n'apperoit personne, elle vient à terre à la faueur de la nuit, & apres auoir bien regardé de tous costez, elle se met à travailler, & à creuser dans le sable avec

les patres de deuant, fait vn trou tout rond, large d'un pied & profond de deux; ce qui estant fait, elle s'ajuste le dessus, & se met à vous conter du derriere deux ou trois cens œufs, gros & ronds comme des ballas de jeu de paulme. L'escaille de ces œufs est souple comme du parchemin mouillé, leur blanc ne cuit iamais, quoy que le iaine durcisse facilement. La tortue demeure plus d'une bonne heure occupée à pondre, & pendant ce temps, vn chariot luy passeroit sur le corps, sans qu'elle se bougeast de la place. Ayant acheué de pondre sans qu'on l'ait interrompue, elle bouche si proprement le trou, & remuant de sable tout autour, qu'on a toutes les peines du monde à les trouuer. Cela fait, elle les abandonne & s'en retourne à la mer. Les œufs se couuent deux mesme dans le sable, où ils s'ot quarante iours, au bout desquels les petites fortes grosses comme de petites cailles, & fuyent droit à la mer, sans qu'on leur en ayt monstré le chemin. Estant prises auant que d'y estre arriuees, on les fricasse toutes entieres, & c'est vn mest delicieux.

Quantité de Requiemis, & autres grands poissons leur font vne cruelle guerre, & en auallent quasi autant qu'il en descend en la mer: & c'est vn dire commun des habitans, que si de chaque ponaïson il en réchappent deux, toute la coste en seroit couverte. Celles qui échappent se retirent dans des marets ou estangs d'eau salée, sous des roches, & dans des racines d'arbres qui sont dans la mer, où il viuent

iufqu'à

iufqu'à
fendre
mesme
Quand
rompre
abond

Si to
Franç
sembl
ze, ou
tre tou
ctuail
cher a
tuës, &
& fait
ueuës
Ayant
le dos,
dre qu
foit si
bout, i
tre ou
veulen
bouch
où bon
la terre
te droi
faire ce

Le
iours a

iufqu'à ce qu'ils foient en eftat de fuyr ou de fe defendre. Elles ne terriffent iamais que de nuit, & mefmes elles attendent que la Lune foit couchée. Quand il pleut, qu'il efclaire, & qu'il tonne à tout rompre, c'eft alors qu'elle territ en plus grande abondance.

Si toft que la Tortuë commence à terrir, nos François fe mettent en campagne fix ou fept enfemble, & efquippent vn Canot qui porte dix, douze, ou quinze barils; ou quelque fois trois ou quatre tonneaux. Chacun contribué également en victuaille & en fel pour faler la viande, & vont chercher au loin les Anfes les plus frequentées des Tortuës, & là, diuifant la nuit en quatre, chacun garde, & fait sentinelle vn quart de la nuit, & fait des reueuës de temps en temps tout le long de l'Anfe. Ayant rencontré quelque tortuë, ils la tournent fur le dos, & la laiffent là iufqu'au lendemain, fans craindre qu'elle fe puiffe retourner. S'il arriue qu'elle foit fi grande, qu'un homme n'en puiffe venir à bout, il la met aifément à la raifon, luy cinglant quatre ou cinq coups de mafuë fur le bec. Ceux qui fe veulent donner du plaifir fe mettent fur fon dos, luy bouchent les yeux de leurs doigts, & la conduifent où bon leur femble; mais fut-elle à dix lieuës dans la terre, fi on la laiffe en liberté, elle prend fa route droit à la mer, quand mefme on luy auroit fait faire cent tours.

Le Caret vient reconnoiftre la terre dix-sept iours auparauant, que de pondre fes œufs; de sorte.

que rencontrant vn train de Caret, si on ne trouue point ses œufs, il y faut venir le dix-septiesme iour en suiuant, & indubitablement on l'attrapera.

De plusieurs Poissons à Coquilles.

§. XIV.

IL se trouue encore tout le long de cette coste grand nombre de Homars, qui est vne façon d'escreuisse de mer; & ie crois que c'est ce que les Pescheurs de nos costes appellent Paon de mer. l'en ay veu vn que trois hommes n'auroient pû manger: la chair en est fort indigeste, comme aussi celle des Cancres de mer quis'y trouuent en grand nombre, & de toutes les façons.

Il y a vne grande quantité de *Burgaux*, desquels on tire la Burgadine, plus estimée des ouuriers en nacre que le nacre de perle. On y trouue aussi grand nombre de pourcelaines de couleur d'Agathe, & vne infinité d'autres petits coquillages assez beaux: Des Moules en plusieurs endroits: & des huistres pas plus grosses que les petites d'Angleterre. Il y en a vne sorte qui a vn barbillon dans le milieu, & ie crois qu'elle est dangereuse, car elle a vn goust acre qui ne témoigne rien de bon.

D

IL se
ces
peller
rits fe
de no
le dos
proch
fe: ma
leurs,
sont si
pliqu
n'est c
tites
ce for
car la
Plu
mon
quan
comm
avec

DES POISSONS

DE RIVIERE.

CHAPITRE SECOND.

Du petit Titiry.

§. I.

IL se trouue dans la pluspart des riuieres de toutes ces Isles, de petits poissons que les Sauvages appellent *Titiry*. Ils ne sont pas plus gros que de petits fers d'éguillettes : leur corps est tout marqué de noir & de gris, & ont vne petite empennure sur le dos, & vne sous le ventre : deux petites nageoires proche de la teste ; & vne queue de la mesme estoffe : mais tout cela est meslé de trois ou quatre couleurs, de rouge, de vert, & de bleu. Ces couleurs sont si viues, qu'il semble que ce soit de l'émail appliqué sur luy. Cela ne paroît pourtant guere, si ce n'est dans l'eau, lors qu'ils se ioüent & font de petites caracoles les vns apres les autres. Je crois que ce sont les masses qui ont ces auantages de couleur ; car la pluspart n'en ont point.

Plusieurs fois pendant l'année, on les voit remonter dans la mer vers la montagne en si grande quantité, que les riuieres en sont toutes noires. Or comme nos riuieres sont torrens, qui se precipitent avec impetuosité à trauers des rochers, ces petits

poissons gagnent tant qu'ils peuuent le long des riu-
 ues où les eaux sont moins rapides ; & quand ils ren-
 contrent vn fault-d'eau , dont la rapidité les empor-
 te , ils se iettent hors de l'eau , & s'attachent contre
 la roche , & se glissent à force de remüer , iusqu'au
 dessus du courant de l'eau. Vous en voyez plus de
 deux pieds de large , & plus de quatre doigts d'es-
 pois , attachez sur vne roche qui tous les vns sur les
 autres s'efforcent à qui aura plustost gagné le des-
 sus , c'est là où on les prend ; car il ne faut que met-
 tre vn vaisseau dessous , & les pousser dedans avec
 la main. Vn chacun en fait de bons repas lors qu'ils
 remontent , sans qu'on s'apperçoie aucunement
 qu'ils diminuënt. I'ay creu fort long-temps qu'ils
 descendoient à la mer pour y ietter leur roogue , &
 qu'estant formiez ils remontoient à la montagne :
 mais i'ay chagé d'opinion depuis que i'ay remarqué
 que cela n'arriue que deux ou trois iours apres de
 grandes aualasses d'eau qui les entraînent à la mer ,
 & que mesme la pluspart sont tous pleins de roogue
 en remontant.

*De quelques poissons qui ont du rapport avec ceux de
 la France.*

§. II.

DE tous les poissons qui se trouuent dans la
 Guadeloupe , il ne s'en rencontre point de
 semblables à ceux de la France , si ce n'est quelques
 anguilles , de petites loches , des testarts aussi gros

que
 Tou
 que
 estar
 gron
 exce
 I'a
 grand
 queu
 auoit
 estoie
 I'a
 de plu
 Caran
 escaill
 Laqua
 sons d
 d'une
 bien p
 ie me
 lents ,
 coste
 quelq

DES POISSONS.

293.

que la iambe, & des *Mulets* en grande quantité. Tout le reste sont des poissons plats aussi grands que des carpes, mais tout differents: ces poissons estant pris avec la ligne, & éleuez hors de l'eau, grondent comme des petits cochons, leur goust est excellent.

J'ay vne fois pris vn poisson dans la riuiera de la grande terre, qui auoit plus de deux pieds entre queue & teste, il estoit semblable à vne carpe, & en auoit mesme le goust; mais toutes ses escailles estoient rouges comme du sang.

J'aurois encore à ce traité à faire la description de plusieurs autres poissons, comme de la *Bonite*, des *Carangues*, des *Capitaines*, des *Sardes*, des *Grandes escailles*, des *Lunes*, des *Bourfes*, des *Grondeurs*, des *Laquais*, des *Perroquets marins*, & de tous les poissons de roches, qui sont en tres-grand nombre, & d'une infinité d'autres, desquels ne sçachant rien de bien particulier, & qui soit digne d'estre remarqué ie me contenteray de dire qu'ils sont tres-excellents, & en si grande quantité tout le long de cette coste, que d'un seul coup de filet, on en charge quelquefois vne chaloupe.



II. TRAIE.

DES ANIMAVX DE L'AIR.

DES OYSEAVX.

CHAPITRE PREMIER.

POur le regard des oyseaux, l'Amerique sans contredit l'emporte par dessus toutes les parties du monde : car s'il est question de la beauté, y a-il rien de plus beau que les *Caninets*, les *Aras*, & les *Perroquets*, desquels toutes ces terres sont remplies, & qui sont autant dissemblables en beauté de plumage, qu'ils habitent des terres d'Isles & de costes differentes? il est indubitable que la plupart d'iceux iroient de pair avec le *Phenix*, (s'il est vray toutesfois que le *Phenix* ayt vn autre estre que celuy qu'il s'est acquis dans l'opinion des trop credules.) Ceux qui ont veu le *Flamand* en vie; auouëront ingenuëment qu'il doit tenir rang entre les plus beaux oyseaux du monde. Je ne dis rien des *Tocans*, des *Occols*, & d'autres qu'on nous apporte de la terre ferme, qui nous rauissent de la beauté de leurs plumages. J'ay veu quelques vestemés qui estoient faits des dépouilles de ces oyseaux par quelques femmes sauuagesses, qui auroient fait

hont
com
petit
ce qu
autre
ter la
coste
verité
n'est
à pro

N
la Perr
trent d
celles a
deur d
Pluma
L'Ar
tous le
Guade
Perroq
luy-cy
teste, l
de feu
couleu
toute r

honte aux tabits & aux draps d'or de l'Europe Mais combien Dieu a il renfermé des gentilleses dans le petit *Colibris*, qui semble estre vn racourcy de tout ce qu'il y a de plus beau dans le plumage de tous les autres oyseaux, & n'auoir esté fait que pour contenter la veuë des hommes? Ceux qui frequentent les costes des Isles Occidentales, sont témoins de cette verité : mais comme dans cét œuure tout mon but n'est autre que la satisfaction des curieux, j'ay crû à propos de le faire voir dans le destail.

De l'Aras.

§. I.

NOus auons dans la Guadeloupe trois sortes de Perroquets, à sçauoir l'Aras, le Perroquet, & la Perrique, tous differens de ceux qui se rencontrent dans les Isles circonuoisines; car chacune d'icelles a ses Perroquets tous dissemblables en grandeur de corps, en ton de voix, & en diuersité de Plumage.

L'Aras est vne sorte de Perroquet plus grand que tous les autres; car quoy que les Perroquets de la Guadeloupe soient plus grands que tous les autres Perroquets, tant des Isles que de la terre ferme; celuy-cy les surpasse d'un tiers en grandeur. Il a la teste, le col, le ventre, & le dessus du dos, de couleur de feu : Ses ailles sont meslées de plumes jaunes, de couleur d'azur, & de rouge cramoisy. Sa queue est toute rouge, & longue d'un pied & demy: les Sauua-

ges se panadent des plumes de la queue, & en font grande estime: ils s'en fichent dans les cheveux, s'en passent dans le gras des oreilles, & dans l'entre-deux des narines pour leur seruir comme de moustaches, & ils s'imaginent tout de bout qu'ils en sont beaucoup plus gentils & dignes d'estre admirez des Europeans.

Cét oiseau vit de graines & de quelques fruiets qui croissent sur les arbres: mais principalement des pommes de *Mancenille*, qui est vn tres-subtil & caustic poison aux autres animaux. C'est la chose la plus belle du monde, que de voir dix ou douze Aras sur vne arbre bien vert, iamais on ne vit vn plus bel émail. Il a le ton de la voix fort & perçant, il criaille tousiours en volant; ceux qui les sçauent contrefaire, les font arrester tout court. Il a le port graue & assuré, & tant s'en faut qu'il s'estonne pour plusieurs coups de fusils tirez sur l'arbre où il est branché; qu'au contraire il regarde & conduit de l'œil ses compagnons, qui tombent morts à terre, sans s'en esbranler aucunement; si bien qu'on en tire quelquefois cinq ou six sur vn mesme arbre, sans qu'ils fassent mine de s'enuoler.

Les Sauuages se seruent d'vn plaissant stratagemme pour les prendre vifs; ils espient l'occasion de les trouuer à terre, mangeans des fruiets qu'ils ont fait tomber des arbres: ils s'en approchent doucement à la faueur des arbres, puis tout à coup ils se prennent à courir, frappans des mains & remplissant l'air de cris & de hurlement, capables non seulement

ment d'
de la terr
ces pau
s'ils auoie
de foudre
sans dout
nécessité
sur la deff
que la na
des ongle
ment; qu
main deff
ni trou
des enrag
baston; le
qui ne ma
des griffes
Sauuages
le baston;
plaist, & bi
prennent
que les Ce
La chair
plusieurs;
ay pourtar
nos habita
à nous l'u
à la rinde
à la rinde
à la rinde

ment d'espouuenter des oyseaux , mais de jetter de la terreur dans les cœurs les plus hardis. Alors ces pauvres oyseaux surpris & éperdus , comme s'ils auoient esté inopinément frappez d'un coup de foudre , perdent le souuent de leurs ailles , qui sans doute les pourroient garantir , & faisans de nécessité vertu , ils se couchent sur le dos , se mettent sur la deffensue , & se font tous blancs des armes que la nature leur a donné , c'est à dire , du bec & des ongles , desquels ils se deffendent si vaillamment , que pas vn des Sauvages n'oseroit mettre la main dessus : si bien qu'ils sont contraincts de se tenir tout autour d'eux , criant & heurtant comme des entagez , iusqu'à ce qu'un d'eux apporte vn gros baston , le quel il applique sur le ventre de l'oyseau , qui ne manque pas aussi tost de le saisir du bec & des griffes : mais pendant qu'il s'amuse à mordre , les Sauvages le lient & le garottent si estroitement sur le baston , qu'ils en font par apres tout ce qu'il leur plaist , & bien souuent les rendent priuez , & leur apprennent à parler ; mais ils ne parlent iamais mieux que les Corbeaux de l'Europe.

La chair de cet oyseau est fort dure , & estimée de plusieurs , mal saine , & me fine veneneuse , se n'en ay pourtant iamais veu de mauuais effets , quoy que nos habitans en mangent fort souuent.

Des Perroquets.

S. I I.

LE Perroquet de la Guadeloupe est quasi gros comme vne poulle, il a le bec & les yeux borde d'incarnat : Toutes les plumes de la teste, du col, & du ventre sont de couleur violette, vn peu mēlée de vert & de noir, & changeantes comme la gorge d'un pigeon : Tout le dessus du dos est d'un vert fort brun; trois ou quatre des maistresses plumes de ses ailes sont noires; toutes les autres sont jaunes, vertes & rouges. Il a sur les deux gros des ailes, deux belles roses composées des mēmes couleurs. Quand il herisse les plumes de son col, ils'en fait comme vne fraise autour de la teste, belle à merueille, dans laquelle il se mēte, comme le Paon fait dans sa queue. Il a la voix forte, parle tres-distinctement, & apprend promptement, pourueu qu'on le prenne ieune. Il vit de fruiets sauages qui croissent dans les forests, exceptez qu'ils ne mange point de *Mancanille*. La graine de Coton l'enyure, & opere en luy, tout ce que l'excez de vin fait en l'homme, & pour lors on les prend avec beaucoup de facilité.

Le goust de sa chair est excellent, mais changeant, selon la qualité de la nourriture qu'il prend; car s'il mange de la graine d'*Acaïou*, sa chair a vn goust d'ail assez agreable; si de la graine de bois d'inde, elle sent le cloud de girofle & de canelle; si des

graines ar
il mange
toute noi
bon goust
mins, de
en bon po
estrange

CE qu
cits P
Pies, & q
leurs, qu
que le cliq
se branch
lus & les p
bien diffic
dez cajol
tit jargon
dissent les
qu'on par
& veulen
sent com
est beauc
cilement
toutes son
donnent
Perroque

graines ameres, il deuient amer comme fiel: Quand il mange de la pomme de *lenippa*, sa chair deuient toute noire, mais elle ne laisse pas d'estre de tres-bon goust. Quand il se nourrit de prunes de *Alomins*, de *Cachimas*, & de *Goryanes*, il est dans son embonpoint, & alors nos François en font vne estrange delgast.

Des Perriques.

S. I I I.

CE que nous appellons Perriques, sont de petits Perroquets tout verts, gros comme des Pies, & qui à vray dire, ne sont que de petits rajoleurs, qui ne peuuent non plus garder le silence que le cliquet d'un moulin. Ils volent en bande, & se branchent tousiours sur les arbres les plus feuillus & les plus verts; de sorte qu'on ne les peut que bien difficilement apperceuoir: Et là vous les entendez cajoler & dégoiser pesse-messe vn certain petit jargon si éclatant & si importun, qu'ils estourdissent les oreilles des passans: Et s'ils entendent qu'on parle bien haut, ils haussent le ton de la voix, & veulent tousiours auoir le dessus. Ils se nourrissent comme les autres Perroquets, mais la chair en est beaucoup plus delicate. Ils apprennent fort facilement à chanter, à parler, à siffler, & à contrefaire toutes sortes d'animaux. Ils sont plus gaillards, & donnent plus de diuertissement que tous les autres Perroquets.

Toutès ces trois especes de Perroquers nichent dans les creux des arbres: leurs nids sont faits de branches, de mousse, de coton, & de plumes. Les œufs ont la coque de couleur de vert de mer. Estant éclos ils ne font que piailler & cancanher, iusqu'à l'âge de six ou sept mois. l'en ay veu parler distinctement auant que d'auoir quitté le *Cancanage*.

Du Flamand.

§. I V.

LE Flamand est vn oyseau gros comme vne oye sauvage; il a les plumes de couleur de Nacara, & est le plus haut monté de tous les oyseaux que j'aye iamais veu en ma vie: car la jambe, qu'il n'a pas plus grosse qu'un doigt depuis le pied iusqu'à la iointure, a vn grand pied & demy de roy: & autant depuis cette iointure iusqu'à son corps. Il a la jambe toute rouge; & le pied à demy marin: il a le col rouge, fort menu pour la grandeur de l'oyseau, & long d'vne demy thoise. Il a la teste ronde & petite, à laquelle est attaché vn gros bec, long de quatre poulces, moitié rouge, & moitié noir, & recourbé en forme de cueillierte, avec lequel il va chercher au fond de l'eau sa nourriture. Il faut remarquer que les ieunes sont beaucoup plus blancs que les vieux, & qu'ils rougissent à mesure qu'ils auancent en âge. l'en ay veu aussi quelques vns qui auoient les ailes meslees de plumes rouges, noires & blanches, & ie crois que ce sont les masles.

Ces oyseaux
à perfonne
font des t
ne se voye
elloignées
pendant q
l'eau, com
geaille: il y
bout, le co
quiete: Si
la trompet
vol tout le
volent en
peut surpr
moindres
ce. La chaî
vn peu la
se pour le
mangé.

On les e
fourrures,
sont travail

LEColi
tous le
Indes Occi
de deux son

Ces oyseaux ont le ton de la voix si fort, qu'il n'y a personne, en les entendant, qui ne creust que ce sont des trompettes qui sonnent. Ils sont rares, & ne se voyent iamais, sinon dans les salines les plus elloignées du peuple. Ils sont tousiours en bande, & pendant qu'ils ont la teste cachée barbotant dans l'eau, comme les Cygnes, pour trouuer leur mangeaille: il y en a tousiours vn en sentinelle, tout debout, le col estendu, l'œil circonspect, & la teste inquiète: Si tost qu'il apperçoit quelqu'un, il sonne la trompette, donne l'alarme au quartier, prend le vol tout le premier, & tous les autres, le suivent. Ils volent en ordre comme les Gruës; que si on les peut surprendre, ils sont si faciles à tuer, que les moindres blessures les font demeurer sur la place. La chair en est excellente, quoy qu'elle sente vn peu la marine. Mais sur tout la langue passe pour le plus friand morceau qui puisse estre mangé.

On les escorche, & de leur peau on en fait des fourrures, que l'on dit estre très-vtiles à ceux qui sont trauaillez des froidures & de bilité d'estomach.

Du Colibris.

§. V.

LE Colibris est le plus petit, & le plus gentil de tous les oyseaux du monde. Dans toutes les Indes Occidentales, ils'en trouue communément de deux sortes, qui toutes deux disputent de la beau-

té avec des auantages si égaux, que ie ne sçay de quel costé pencher pour donner mon suffrage: l'ayme mieux laisser cela indecis, & me contenter seulement d'en faire icy la description, afin qu'avec connoissance de cause, vous puissiez comme vn autre Pâris, donner la pomme d'or à qui elle appartient.

Le plus petit n'est pas plus gros que le petit bout du doigt: il a toutes les grandes plumes des aïsses & celles de la queue, noires: Tout le reste du corps & le dessus des aïsses est d'un vert brun, rehaussé d'un certain vermeil, ou lustre, qui feroit honte à celuy du velours & du satin; il porte vne petite huppe sur la teste, de vert naissant, enrichy d'un surdoré, qui brille & éclate comme s'il auoit vne petite estoille au milieu du front: il a le bec tout noir, droit, fort menu, & de la longueur d'une petite épingle.

Le plus gros est enuiron la moitié gros comme le petit Roytelet de la France; il a les aïsses & la queue de mesme que le premier: Toutes les plumes de dessus le dos sont de couleur d'azur, il ne porte point de huppe sur la teste; mais en recompense elle est couuerte, & toute la gorge iusqu'à la moitié du ventre, d'un certain velouté cramoisy changeant, & qui exposé à diuers iours, fait comme l'Iris, parade de mille belles couleurs, sans en determiner aucune. Ceux-cy ont le bec fort long, & fait en bec de Corbin.

Les femelles des premiers n'ont point la petite huppe sur la teste, non plus que celles des seconds,

l'ornement
pas plust
tour des fl
qui vienn
mais pose
le baisers,
posée de d
le d'une vi
urent en
& leur no
Je n'ay
ny de plus
petits oy
tites brand
sur les foie
uent dans l
pend de la
dant que l
font du cou
qu'il cueille
mousse des
miers. Il y
petite mes
ment la br
faire son ni
si ferrem
esbranlé; p
coron, de la
fondement
tout le cor

l'ornement de la teste & du ventre. Le Soleil n'est pas plustost leué, que vous les voyez voltiger autour des fleurs, comme de petites fleurs celestes qui viennent courtirer celles de la terre, & sans jamais poser les pieds, vous leurs voyez donner mille baisers, fourrant leur petite langue (qui est composée de deux petits filets, & toute semblable à celle d'une vipere.) Jusqu'au centre de la fleur, d'où ils tirent en mesme temps le plaisir & l'utilité, le miel & leur nourriture.

Je n'ay jamais rien veu en ma vie de plus gentil, ny de plus artistement travaillé, que le nid de ces petits oyseaux: ils le font ordinairement sur les petites branches d'un Oranger ou d'un Citronier, ou sur les foibles cyons des Grenadiers, & bien souvent dans les Cases sur le moindre festu replié, qui pend de la couverture. La femelle bastit le nid pendant que le mâle va chercher les matériaux, qui sont du coton, qui n'a jamais esté mis en œuvre, & qu'il cueille luy-mesme sur les arbres; de la plus fine mousse des forests, & de petites escorces de gommiers. Il y a veritablement du plaisir à voir cette petite mesnagere en besogne: elle seust premiere-ment la branche, où le festu sur lequel elle doit faire son nid, de coton, à la largeur d'un poulce, & si serrement que tout le petit édifice ne peut estre esbranlé; puis elle élève là dessus un petit rond de coton, de la hauteur d'un doigt, qui est comme le fondement. Cela fait elle carde, s'il faut ainsi dire, tout le coton que luy apporte le mâle, & le remue

quasi poil à poil avec son bec & ses petits pieds, puis elle en forme son nid, qui n'est pas plus grand que la moitié de la cocque d'un œuf de pigeon : à mesure qu'elle élève le petit édifice, elle fait mille petits tours, pollissant avec sa gorge la bordure du nid, & le dedans avec sa queue : puis elle reuest tout le dehors de ce petit édifice, de mousse, & de ces petites escorces de gommiers qu'elle colle tout à l'entour du nid, pour le garantir des iniures du temps.

Tout cela acheué elle pond dedans deux œufs, guere plus gros que de petits poix, blancs comme de la neige. Le mâle & la femelle les couvent alternatiuement l'espace de dix ou douze iours, au bout desquels les deux petits paroissent pas plus gros que des moucherons. Je n'ay jamais pu remarquer en quoy consiste la bechée que la mère leur apporte, sinon qu'elle leur donne sa langue à succer, que ie crois estre toute emmiellée du suc qu'elle tire des fleurs.

Quelques vns de nos François les tirent à coups de fusils, chargés d'une petite pincée de sable au lieu de plomb : mais cela les dépoüille de leur plumage, & fait beaucoup perdre de leur lustre : mais nous auons appris des Sauvages vne methode pour les prendre vifs, faisant vne petite verge de roseau fort desliée de la longueur de deux pieds, laquelle on attache à vne baguette de dix ou douze pieds, & ayant incisé vn arbre que les François appellent *bois de soye*, on reçoit le lait qui en sort, lequel à for-

ce

ce de le
gluë, pl
ce. Ce
caché se
seaux vi
dant qu
cilemen
meuren
cher à la
pier, de

L'Oy
Fre
vol) n'a
l'estoma
mes son
col moy
yeux noi
celle del
de six à f
recourbe
les patte
d'un vau
digieuse
à l'autre,
sans beau
bien nec

ce de le remüer sur la main, l'espoifit & deüient en glüe, plus subtile & plus tenace que celle de la France. Cela fait on englüe la petite verge, & s'estant caché sous vn arbre qui soit fleury, ces petits oyseaux viennent à voltiger autour des fleurs, & pendant qu'ils s'occupent à les succer, on les touche facilement avec le bout de la verge, à laquelle ils demeurent attachés. Les ayant pris, on les fait seicher à la cheminée dans de petits cornets de papier, de peur que la fumée ne les gaste.

De la Fregate.

§. VI.

L'Oyseau que les habitans des Indes appellent *Fregate* (ie crois à cause de la viffesse de son vol) n'a pas le corps plus gros qu'une poule: il a l'estomach extrêmement charnu. Toutes ses plumes sont noires comme celles du Corbeau: il a le col moyennement long, la teste petite, deux gros yeux noirs, & la veüe autant ou plus perçante que celle de l'Aigle: il a le bec assez gros, tout noir, long de six à sept poulces, tout droit; mais le dessus est recourbé par l'extrémité, en forme de crochiet: il a les pattes fort courtes, deux griffes comme celles d'un vautour, mais toutes noires: il a les ailes si prodigieusement grandes, que de l'extrémité de l'une à l'autre, il y a quelquefois sept à huit pieds: & non sans beaucoup de sujet, car ces ailes luy sont bien nécessaires pour faire ce qu'il fait, s'écartant

quelquefois des terres de plus de trois cens lieües. Il a beaucoup de peine à se leuer de dessus les branches; mais quand il a vne fois pris son vol, vous luy voyez fendre l'air d'un vol paisible, tenant les ailles estendües sans presque les remüer, ny se fatiguer aucunement. Si quelquefois la pesanteur de la pluye, ou l'impetuosité des vents l'importune; pour lors il braue les nües, se guinde dans la moyenne region de l'air, & se dérobe de la veüe des hommes. Mais quelque haut qu'il puisse estre, il ne laisse pas de reconnoistre fort clairement les lieux où les *Dorades* donnent la chasse aux poissons volans; & alors il se precipite du haut de l'air comme vn foudre, non toutefois iusqu'au raz de l'eau; car il seroit bien en peine pour s'en releuer, mais quand il est à dix ou douze thoises de l'eau, il fait vn grand caracolle, & se baisse comme insensiblement, iusqu'à venir raser la mer, au lieu où la chasse se donne, & en passant il prend le petit poisson au vol dedans l'eau, du bec & des griffes, & souuent de tous les deux ensemble.

Le masle porte vne grande creste rouge comme celle du coq, non sur la teste; mais sous la gorge. Cette creste ne paroist pourrant qu'à ceux qui sont bien vieux.

Or tout ainsi que dans l'Europe, les Herons ont des heronieres, qui sont certains petits cantons de bois qui leur sert comme de lieu de refuge où ils s'assemblent, se reposent, se conseruent, & multiplient leur espee: de mesme ces oyseaux ont eu

fort long
fac de la
domicil
les freg
miel, &
teille a d
encore l
car aux
six cens
furent vn
d'aband
les auan
qu'on ti
niere ch
plus de
prenion
nid, &
dre leur
des coup
me des p
roient t
pas vne
mal au c
ou trois
cuits. I
de voler
L'hu
uerain
toutes a
fait cas d

fort long-temps vne petite isle dans le petit cul-de-sac de la Guadeloupe, qui leur seruoit comme de domicile, ou plustost d'une fregatiere, où toutes les fregates des enuiron venoient se reposer la nuit, & y faire leur nid dans la saison. Cette petite isle a esté nommée *l'isle aux Fregates*, & en porte encore le nom, quoy qu'elles ayent changé de lieu; car aux années mil six cens quarante-trois & mil six cens quarante-quatre, plusieurs personnes leur firent vne si rude chasse, qu'elles furent contraintes d'abandonner cette isle; & moy-mesme poussé par les auantageux recits qu'on me faisoit de l'huile qu'on tire de ces oyseaux, ie leur fus donner la dernière chasse, & en pris moy trois ou quatrième, plus de cent en moins de deux heures. Nous surprenions les grandes sur les branches, ou sur leur nid, & comme ils ont beaucoup de peine à prendre leur vol, nous auions le temps de leur fangler des coups de bâtons, (que nous auions longs comme des picques) au trauers des ailles, & elles demouroient tout court à demy estourdies. Il n'y en eut pas vne de toutes celles qui prirent le vol, qui n'eut mal au cœur en partant, & qui ne nous vomit deux ou trois poissons grands comme des harans à demy cuits. Je crois que c'estoit pour se descharger, afin de voler avec plus de facilité.

L'huile ou la graisse de ces animaux est vn souverain remede pour la goutte scyatique, & pour toutes autres prouenant de cause froide. On en fait cas dans toutes les Indes comme vn tresor.

Du grand Gosier.

S. VII.

IVsq'icy vous n'avez rien veu que de beau, de gentil, & de gaillard; mais vous allez voir la description d'un oyseau le plus laid & le plus triste de l'Amerique. Ce grand Gosier (que quelques-uns appellent Pelican d'eau) est un oyseau, qui quant aux pattes, au corps, à la queue, & aux ailles, est tout semblable à un oye; la couleur de ses plumes est d'un gris cendré: il a la teste deux fois grosse comme celle d'une oye, mais voutée & couverte d'un plumage blanc & raz, qui le fait paroistre de loin comme pelé & chauue. Il a les deux costez de la teste plate, dans lesquels sont enfoncez deux petits yeux, qui au lieu de luy seruir d'ornement, le font paroistre plus laid. Son bec est long d'un bon pied de Roy, & plus; large de deux poulces, tout gris, & rayé depuis un bout jusqu'à l'autre. Le dessous du bec est composé de deux petits osselets, ployables, lesquels estant bien joints par le bout, sont pourtant separez jusqu'à la teste, aux deux costez de laquelle ils s'emboitent comme les mandibules. La peau du dessous de son col (qui est fort espaisse, sans plume, toute grize, souple & plus extensible que du chamois, & douce comme du satin) se vient joindre à ces deux petits osselets, en sorte que le dessous de ce bec sert comme de cercle pour ouvrir & fermer la gueulle de son sac, de

la gipcie
homme
hyperbo
hommes
vn bon r

A pein
se metten
le long d
vn lieu o
rencontre
l'air, & c
coup ils se
le bec, &
sils estoie
ils manqu
toute viue
se releuen
tout incor
de mesme
ayent gagn
le gorge.

Quand
de se vont
paroist au
au soir, co
mer, sans
marbre. I
comme le
tent dans
retraite, c

la gipciere, ou de son grand gosier. Qu'on le
nomme comme on voudra, ie puis asseurer sans
hyperbole, qu'il tiendra plus de poissons, que six
hommes bien affamez n'en sçauoient manger en
vn bon repas.

A peine la iour leur a-il fait ouurir les yeux, qu'ils
se mettent en campagne, volants à raz de l'eau tout
le long de la coste, iusqu'à ce qu'ils ayent trouué
vn lieu où il y ayt quantité de poissons. L'ayant
rencontré, ils se leuent vne picque ou deux dedans
l'air, & chacun d'eux choisissant sa proye, tout à
coup ils serrent les ailes, roidissent le col, dressent
le bec, & se laissent tomber la teste deuant, comme
s'ils estoient morts, & cela si à propos, que rarement
ils manquent leur proye, laquelle ils engloutissent
toute viue dans ce gouffre de Gosier. Cela fait, ils
se releuent, quoy qu'avec beaucoup de peine, &
tout incontinent se laissent retomber pour en faire
de mesme, continuant ce petit jeu, iusqu'à ce qu'ils
ayent gagné de quoy emplir leur sac, tant qu'il en
regorge.

Quand ils sont bien saouls, ils se retirent à l'écart,
& se vont poser sur quelque pointe de rocher, qui
paroist au dessus de l'eau, & se tiennent là iusques
au soir, comme tous tristes, les yeux fichez dans la
mer, sans branler, non plus que s'ils estoient de
marbre. Le soir venu, ils retournent à la Chasse
comme le matin, & ayant bien souppé, ils se reti-
rent dans certains petits islets qui leur seruent de
retraite, comme nous auons dit cy-deuant des fre-

gattés : Quoy qu'ils ayent les pieds plats & marins comme les oyes, ils ne laissent pas de se brancher & nicher sur les arbres. La chair de cét oyseau est baueuse, & sent si fort le marefcage, qu'il se faut faire violence pour en manger. Je crois que leur graisse est aussi bonne que celle des Fregares, si on en vouloit vsen. On se sert de leur peau pour faire des fourrures, comme de celle du Flamand.

Du Crabier.

S. VIII.

OVtre les Herons communs que nous auons en France, & qui se voyent assez communément aux Indes, il y en a vne seconde espee que les habitans appellent *Crabiers*, parce qu'ils ne viuent que de Crables. Cét oyseau est de la grosseur d'un chappon, & ne luy cede nullement en bonté : il a les pieds iaunes, le col vn peu plus court que celui du Heron commun, la teste timbrée d'un beau panache d'égrette tres-fine & de couleur d'ardoise. Il en a aussi quelques-vnes sur le dos : Cét oyseau a quatre taches iaunes, larges d'un poulce, & longues de deux, sous le ventre, & deux aux deux cuisses, qu'il faut couper soigneusement, d'autant qu'elles sont ameres comme fiel.

IL n'est
cripti
sammen
ce. Je m
a quant
tous les
rogues,
bonne ch
de les vo
les jett
plumer ; &
croutte ro
cuit. Qua
croutte so
neige, pui
te la farce
qu'il y a de
mauuais g
L'oyseau
vne espee
beau : il a
blanc, il e
escarté des
pas de se v
uent si on a
reposer de

Des Mauues, des Foux, & des Fesin-en-cul.

§. IX.

Il n'est pas nécessaire de faire icy vne longue description des Mauues, d'autant qu'elles sont suffisamment connues tout le long des costes de France. Je me contenteray seulement de dire, qu'il y a quantité de petits islets qui en sont si remplis, que tous les Sauvages en passant en chargent leurs Pirogues, qui tiennent bien souuent autant qu'une bonne chaloupe. Mais c'est vne chose plaisante de les voir accommoder par ces Sauvages; car ils les jettent tout entiers dans le feu sans les vider ny plumer; & la plume venant à se brasser, il se fait vne croutte tout autour de l'oyseau, dans laquelle il se cuit. Quand ils le veulent manger, ils leuent cette croutte sous laquelle l'oyseau est blanc, comme neige, puis l'ouurant par la moitié, ils en tirent toute la farce, c'est à dire, tripes & boudins, & tout ce qu'il y a dedans. Cependant, l'oyseau n'en a pas plus mauvais goust.

L'oyseau que les habitans appellent *Fou*, est aussi vne espece de Mauue, il est gros comme vn Corbeau: il a le dessus du dos tout noir, & le ventre blanc, il est appelé fou, parce qu'estant vn peu trop escarté des terres, s'il voit vn nauire, il ne manquera pas de se venir percher sur les masts, & bien souuent si on alonge le bras hors du vaisseau, il se vient reposer dessus & se laisse prendre.

Le *Festu-en-cul*, est vne autre espece de Maque, & gros comme vn pigeon ; Cét oyseau est tout blanc comme la neige, il a le bec rouge, & deux plumes blanches longues de deux pieds, & estroites, qui luy seruent de queue, & c'est ce qui luy a fait donner ce vilain nom. Il s'écarte extrêmement des terres, i'en ay veu moy-mesme éloigner de plus de trois cens lieues de terre, de quelque costé que ce fut. Les Sauvages se seruent des plumes de sa queue pour se parer, & les estiment beaucoup.

De tous les oyseaux de riuiera & de mares.

S. X.

IL se trouue dans toutes les riuieres des deux culs-
fac de la Guadeloupe, dans les estangs & pays marecageux, grand nombre de Canarts, Serceilles & *Vigeons* (qui est vne autre sorte de Canard, qu'on ne voit pas en France, lesquels de nuit quittent les riuieres & estangs, & viennent fouir les patates dans les jardins, d'où est venu le mot de *Vigeoner*, tant vité dans les Indes, pour dire desraciner les patates avec les doigts.

Les poulles d'eau y sont aussi fort communes, comme aussi les aigrettes & pies de mer ; mais sur tout les becassines, pluuiers, cheualiers, aloüettes de mer, & autres petits oyseaux de marine, se trouuent en telle quantité dans toutes les salines, que c'est vne chose prodigieuse.

LE Di
L par le
deur. Il e
seul, sinon
ay pû appr
proche fo
treuse, le
reperer dan
rit comme
terre, où il
petits, ien
appatelle.
quement
ne decenc
en volant,
froyable.
point de C
de bon co
pendus à f

De trois for

LE Ma
L qui e

De

De l'oyseau appelé Diable.

§. XI.

LE Diable est vn oyseau nocturne, ainsi nommé par les habitans des Indes, à cause de sa laideur. Il est si rare, que ie n'en ay iamais pû voir vn seul, sinon de nuit, & en volant. Tout ce que i'en ay pû apprendre des Chasseurs, est que sa forme approche fort de celle du Canari, qu'il a la veüe effrayeuse, le plumage meslé de blanc & de noir; qu'il repere dans les plus hautes montagnes, qu'il se ter-rit comme le lapin dans des trous qu'il fait dans la terre, où il pond ses œufs, les y couue & y esleue ses petits; ie n'ay pû apprendre de quelle viande il les appatelle. Quand il paroist de iour, il sort si brusquement qu'il épouuente ceux qui le regardent. Il ne descend iamais de la montagne que de nuit & en volant, il fait vn certain cry fort lugubre & effroyable. Sa chair est si délicate, qu'il ne retourne point de Chasseurs de la montagne, qui ne souhaite de bon cœur auoir vne douzaine de ces Diabes pendus à son col.

De trois sortes d'oyseaux de proye : sçauoir, du Mansesfenil, du Pecheur, & des Esmerillons.

§. XII.

LE Mansesfenil est vn puissant oyseau de proye, qui en sa forme & en son plumage a tant de

R r

De

resemblance avec l'Aigle, que sa seule petitesse l'en peut distinguer, car il n'est guere plus gros qu'un faulcon : mais il a les griffes deux fois plus grandes & plus fortes. Quoy qu'il soit si fort & si bien armé, il ne s'attaque jamais qu'aux oyseaux qui n'ont presque point de deffense, comme aux Griues, Aloüettes de mer, & semblables petits oyssillons, & tout au plus aux Ramiers & Tourterelles. Il vit aussi de Serpens & de petits Lezards; il se pose ordinairement sur des arbres secs, les plus hauts & qui sont esleuez au milieu des habitations, & c'est là d'où les habitans les tirent à coups de fusils, ses plumes sont si fortes & si serrées, que si on ne le prend à rebrousse plumes, le plomb n'a point de prise sur luy. La chair en est un peu noire, mais elle ne laisse pas d'en estre excellente.

Le Pêcheur est tout semblable au Manfesenil, horsmis qu'il a les plumes du ventre blanches, & celles de dessus la teste, noires : Ses Griffes sont un peu plus petites. Ce Pêcheur est un vray voleur de mer, qui n'en veut non plus aux animaux de la terre, qu'aux oyseaux de l'air; mais seulement aux poissons lesquels il espie de dessus une branche, ou de dessus la pointe d'un roc. Et le voyant à fleur d'eau, il fond promptement dessus, l'enleve avec ses griffes, & le va manger sur un rocher.

L'Esmerillon ou *Grignin*, est un autre petit oiseau de proye qui n'est guere plus gros qu'une Griue : il a toutes les plumes de dessus le dos & des ailles, rouges, tachées de noir : & le dessous du ventre, blanc.

mouche
fes à pro
la chasie
qui sont
poulets
habitan
vant pa
dans tou

IL y a
l'opini
rouges, n
dans mo
mes rais

En pr
comme
bec dro
ne ponce
menen
les appa
relles :
ont le b
nid à te
couven
menen
perdre
son de

moncheté d'hermine. Il est armé de bec & de griffes à proportion de sa grandeur. Celuy-cy ne fait la chasse qu'aux petits Lezards, & aux Sauterelles qui sont sur les arbres, & quelquefois aux petits poulets quand ils sont nouvellement esclos. Les habitans en mangent; mais s'il n'est bien gras, il ne vaut pas un coup de poudre, qui est assez chere dans toutes les illes.

Des Perdrix.

S. XIII.

IL y a dans la Guadeloupe, selon la commune opinion des habitans, de trois sortes de perdrix, rouges, noires, & grizes; lesquelles n'ont jamais passé dans mon esprit que pour des Tourterelles: Voicy mes raisons.

En premier lieu, elles n'ont pas la chair courte comme celle des perdrix de France: elles ont le bec droit, branchent & nichent sur les arbres, elles ne pondent que deux œufs, elles ne couvent ny ne menent leurs petits quand ils sont éclos, mais elles les appatellent dans le nid, comme font les Tourterelles: Or est-il que toutes les Perdrix de l'Europe ont le bec crochu, ne se branchent jamais, font leur nid à terre, pondent grand nombre d'œufs, elles couvent leurs petits, apres qu'ils sont éclos, elles les menent cloussant, chercher leur vie; & que les petits perdreaux suivent leur mere, & la connoissent au son de la peau: Or tout cecy ne se pouvant verifier

des perdrix des Indes, j'ay raison d'inferer que ce sont plustost des tourterelles que des perdrix. Il en faut dire autant des Ortolans de la Martinique, qui sont de petites tourterelles, qui ne sont pas plus grandes que des aloüettes.

Il y a vn fort grand nombre de ces perdrix (apres ce que i'en viens d'écrire, qu'on les nomme comme on voudra) dans toutes les Indes, & c'est vn tres delicat manger: elles sont sujettes au changement de goust, selon les graines qu'elles mangent.

Des Ramiers.

§. XIV.
LEs oyseaux que les habitans appellent Ramiers, sont les vrais bisets de l'Europe: ces oyseaux sont passagers, & ne s'arrestent iamais long temps en vn lieu: ils suiuent les graines qui ne meurissent iamais en mesme temps en tous les endroits des isles. Ils branchent & nichent sur les plus hauts arbres deux ou trois fois l'année. Lors qu'ils rencontrent des graines ou des fruits qui leur sont propres, ils s'y en amasse vne si grande quantité, que les arbres en sont tous couverts; vn chacun en fait grande chere la pluspart de l'année: ils changent aussi de goust, selon les graines desquelles ils se nourrissent.

Des C

Il y a d

de Gri

qui n'en f

oyseau, e

toute la fo

verdastres

signale se

des Banna

meures, pu

ger le ded

Il y a au

sieurs auer

oyseaux no

tans les a

croient (c

royent da

que cét by

petun. Il

il estend le

cadence d

lezards &

vient déro

Il y a a

gros que c

semblable,

ne cygalle

Des Grues & des autres petits oyseaux du pays.

Il y a dans toutes ces isles vne si grande quantité de Grues, qu'on ne scauroit voir vn fruct meür, qui n'en soit endommagé. Il en est de mesme d'un oyseau, que les habitans appellent gros bec, qui a toute la forme d'un moyneau, mais il a les plumes verdastres. Celuy-cy ayant le bec fort dur, fait vn signalé seruice aux autres; car il entame l'escorce des Bannanes qui est fort dure, auant qu'elles soient meüres, puis tous les autres l'accompagnent à manger le dedans du fruct.

Il y a aussi dans la Guadeloupe, & non en plusieurs autres isles, vn tres-grand nombre de petits oyseaux noirs fort semblables aux Merles, les habitans les appellent, *bout de petun*, d'autant qu'ils croient (comme les fols font dire aux cloches, & voyent dans les nuës tout ce que bon leur semble) que c'est l'oyseau dit en son ramage, vn petit bout de petun. Il a la voix fort éclatante; quand il chante il estend les ailes, esparille la queue, & dans à la cadence de son chant. Il donne la chasse aux petits lezards & les mange: Il vit aussi de Cassiaue qu'il vient dérober iusques dans les cases.

Il y a aussi quantité de petits oyseaux pas plus gros que des Serins, & qui ont le ramage assez semblable; mais ils ne font guere plus de bruit qu'une cygalle. Dans vne grande quantité de nids de

ces petits oyseaux, ie n'y ay iamais trouué plus de trois œufs.

Il y a aussi plusieurs beaux petits oyseaux, qui ont la teste, le dos, & le ventre noir, & les ailles mêlées de rouge, de iaine & de blanc. Ces oyseaux sont dans vn perpetuel mouuement. Ils sont toujours à la fraischeur le long des riuieres & des fontaines, sous des arbres; & là ils font mille & mille tours pour attraper vn moucheron ou vn maringoin, desquels ils se nourrissent.

L'oyseau que les habitans appellent Rossignol, est fort rare dans la Guadeloupe. Il est assez semblable au Roylelet de l'Europe; mais il est vn peu plus gros. C'est le seul de tous les oyseaux que j'aye veu dans les Indes, qui ait vn beau ramage. Il se nourrit de mouches & de petites araignées. Il est autant commun dans la Martinique, qu'il est rare dans la Guadeloupe; il niche mesme fort priuement dans les Caves. Chez vn Lieutenant de mes amis, i'en ay veu vn qui faisoit son nid dans vne callebasse pendue au dessus de sa table. Il y auoit desia trois ou quatre ans que ce petit oyseau iouyssoit de cette faueur, & payoit fort fidellement ses entrées & sorties par de petites chansons fort agreables.

Des Arondelles.

S. XVI.

LEs Arondelles sont autant rares dans toutes les Isles, qu'elles sont communes dans l'Euro-

pe; car
sité, ie n'
les n'y p
qu'on les
tient ie n
qui me co
contraire
arondelle
mois de f
ce qui est
que dans
mesme re

le ne ve
voisines d
froid les p
chose de c
les de la Fr
tionaux.
chapiere se
propres pa
nium complu
omnes ad loc
nietur solita
mesagere mu
di morantur
cuiusvis su
de atque om
Aldroia
cond, liure
que plustieu

ué plus de
eaux, qui
s aisles mé-
seaux sont
soutours à
fontaines,
mille tours
ngoin, des
Rossignol,
t assez sem-
est un peu
ux que l'aye-
nage. Il se
écas. Il est au-
il est rare
fort priué-
ant de mes-
dans vne
e. Il y auoit
yscau iouy-
llement les
amsons font
dans toutes
dans l'Euro-

pe; car pendant sept ou huit ans que j'y ay re-
sidé, ie n'en ay iamais veu plus d'une douzaine. El-
les n'y paroissent que pendant les cinq ou six mois
qu'on les voit en France, & se retirent & se ca-
chent ie ne sçay où, pendant le reste de l'année; ce
qui me confirme dans vne opinion particuliere, &
contraire à la commune, qui assure que toutes les
arondelles changent de climat, & vont passer les six
mois de froidures dans des regions plus chaudes,
ce qui est vne pure resuerie; car il est tres-certain
que dans les regions les plus chaudes, elles font la
mesme retraite.

Je ne veux pourtant pas nier, que celles qui sont
voisines des pays chauds ne s'y retirent, lors que le
froid les presse: mais il ne faut pas croire la mesme
chose de celles qui en sont éloignées, comme cel-
les de la France, & de tout le reste des pays Septen-
trionaux. Aristote au liure huitième des Animaux,
chapitre seizième, est de ce sentiment. Voicy les
propres paroles de ce Philosophe naturaliste: *Ad-
uium complures conduntur; non, ut aliqui putant, panca; nec
omnes ad loca tepidiora abeunt, sed quibus loca eiusmodi sunt
victu solita sed, ut eis secedere liber, ut Nilas, Hichmidt
mesagere animaduersum est: Quia autem procul totis eiusmodi
di morantur, non mutant sedem sed se ibidem condunt: iam
enim visa sunt intra hirundines in angustis conuallibus
de asque annis deplumes.*

Aldroüandus dans son Ornitologie, Tome se-
cond, liure dix-septième, chapitre sixième, assure;
que plusieurs arondelles se cachent mesme iusques

dans la glace, & s'y conseruent iusqu'au Printemps; auquel temps elles reprennent force, vigueur, & volent comme auparauant. Conformement à cela vn homme digne de foy, m'a assuré qu'en vn certain village de Moscouie, il luy fut apporté dans vn peulle vne grande piece de glace; dans laquelle il y auoit plusieurs arondelles gellées, & mortes, au sentiment de tout le monde; & que la glace venant à se fondre, les arondelles sentant le chaud se r'animerent; & prirent le vol comme si elles n'eussent esté qu'endormies. Olais Eueque de Ypsal en Allemagne, Albert le Grand, & plusieurs autres sont de cette opinion: Et si nous adioustons à cela que les regions chaudes ont beaucoup moins d'arondelles que les froides, il ne se faut pas estonner, si ie soustiens cette proposition, & si i'assure que les arondelles ne changent point de pays, ainsi que le vulgaire croit; mais qu'elles se retirent dans des creux d'arbres, comme dit le Poëte Claudian:

Vel qualis gelidis pluma labente pruinis.

Arboris immoritur trunco brumalis hirundo.

Où dans de vieilles masures, où dans des roseaux; & que la vie & la chaleur naturelle est conseruée au cœur, sans que les autres parties s'en ressentent. Pour sçauoir maintenant comme cela se fait; c'est vne chose qui surpasse la portée de nos esprits.

Des

Des oyseaux

Les P
com
trois ou q
ueille, p
qui ont c
vn oyseau
profits le
phe, qui f
dire la m

A Pres
i'ay
ches, co
i'aye peu
rois scrup
rieux en l
n'est pas

Des oyseaux domestiques, comme poulles d'inde & poulles communes.

S. XVII.

LES Poulles d'inde sont dans toutes ces isles, comme dans leurs lieux naturels: elles couvent trois ou quatre fois l'année, & multiplient à merveille, pourveu qu'on en ait vn peu de soin. Ceux qui ont des femmes vn peu mesnageres (qui est vn oyseau assez rare dans les Indes) y font de grands profits. Je scay des meilleures familles de S. Christophe, qui se sont enrichies à ce petit mesnage. Il faut dire la mesme chose des poulles communes.

DES MOUCHES.

CHAPITRE SECOND.

A Pres auoir suffisamment traité des oyseaux, j'ay creû estre à propos de traiter icy des mouches, comme en son propre lieu; & quoy que j'aye peu de choses à dire de ces volatilles, ie ferois scrupule de frustrer l'attente du Lecteur curieux en le taisant, dautant que ce que i'en diray n'est pas commun.

Des Abeilles.

S. I.

LEs Abeilles doiuent tenir le premier rang entre les autres mouches, comme les troupes royales & celles qui sont les plus vtils aux hommes. Mais comme se feroit sans doute m'esloigner de mon dessein, si ie décriuois des Abeilles des Indes, tout ce que les Autheurs ont laissé par écrit de celles de l'Europe; ie me contenteray de dire précisément ce en quoy elles sont dissemblables.

En premier lieu, il n'y en a point du tout de priuées : elles sont toutes sauuages, & ie ne crois pas qu'on les puisse iamais appriuoiser. I'y ay fait tout ce que i'ay pû, ayant scié le tronc d'un arbre, dans lequel il y auoit vne ruche; ie la posay sur vne souche, laquelle i'environnay de cendres pour la garantir des fourmis, & y apportay tous les artifices que ie creus nécessaires pour sa conseruation, mais en vain : car quoy que les Abeilles y demeurèrent fort long-temps, ce ne fut que pour butiner & enleuer tout ce qu'il y auoit dedans; & en offer, quand elles l'eurent vuidee, elles l'abandonnerent entièrement.

Ces Abeilles sont la moitié plus petites que celles de France, & n'ont point du tout d'aiguillon. Elles font leur petit mesnage dans des arbres creux, & leur miel est dans de petites bouteilles de cire, qui sont grosses comme des œufs de pigeon, dont

chacune
clair, bi
fort ar
Dans les
de cinq
de cire
quelque
est beau
nous en
mais c'es

IE n'ay
mon i
ches luifa
mez, qu
sent l'air
clairent
qui sont
rendent l
ses lumie
splendeu
leur lumi
les prend
rent dan
soit couc
qui de là
delles al

chacune tient vne bonne demy-once de miel fort clair, bien espuré, de couleur d'ambre, d'un goust fort aromatique, & meilleur que celuy de France. Dans les ruches les plus abondantes, il n'y a pas plus de cinq ou six liures de miel, & deux ou trois liures de cire noire, laquelle ne peut estre blanchie pour quelque diligence qu'on y puisse apporter. Elle est beaucoup plus molle que celle de l'Europe: nous nous en seruons neantmoins pour faire des cierges, mais c'est à faute d'autre.

Des Mouches luisantes.

§. I.

IE n'ay rien veu dans toute l'Amerique digne à mon iugement d'estre admiré comme les mouches luisantes. Cesont comme de petits Astres animez, qui dans les nuits les plus obscures remplissent l'air d'une infinité de belles lumieres, qui esclairent & brillent avec plus d'esclat, que les Astres qui sont attachez au Firmament. De iour elles rendent hōmage à ce bel Astre, duquel toutes choses lumineuses empruntent tout ce qu'elles ont de splendeur & d'esclat, car elles sçauent si bien cacher leur lumiere, que ceux qui ne les connoissent pas les prendroient pour de vils escargots: elles se retirent dans les bois pourris, iusqu'à ce que le Soleil soit couché: & alors elles prennent le vol qui deçà qui de là, & il semble que ce soient autant de chandelles allumées, portées par des mains inuisibles

Sf ij

le long des forests & des habitations. Je ne sçay si c'est l'amour ou l'enuie qui les fait courir avec tant d'ardeur, apres les choses qui brillent ou esclattent tant soit peu : mais il ne faut que poser vne chandelle, vn tison de feu, ou vne meche allumée, pour les faire approcher & faire tant de tours aux environs de ces lumieres estrangeres, que bien souuent elles y esteignent la leur, en s'y brullant comme les papillons à la chandelle.

Ces petites chandelles viuantes suppléent souuent à la paureté de nos Peres, ausquels la chandelle & l'huile manquent la pluspart de l'année: quand ils sont dans cette necessité, chacun se saisit d'une de ces mouches, & ne laisse pas de dire *Martines* aussi facilement que s'ils auoient de la chandelle.

Si ces mouches estoient intorruptibles comme les pierreries, & que leur lumiere les suruécquit; il est certain que les diamans & les escarboucles perdroient leur prix: mais cette lumiere est tellement attachée à la disposition de l'animal, que lors qu'elles sont en pleine santé, elles font feu de toutes parts; & quand elles sont malades, cette lumiere s'affoiblit, & se perd entierement, lors qu'elles meurent. Cela se remarque aisément par ceux qui en veulent conseruer en vie; car elles ne viuent que quinze iours ou six semaines au plus, estant ainsi prises.

J'en ay veu vne autre espee toute differente dans la *Martinique*; lesquelles ne sont pas plus

grosses
font brill
petits et
monde,
tout à co
cent, &
paroitre
de leur g
taine ma
res remp
de leur p

LA m
mou
est toute
haneton
les chem
couuerte
soye: D
ronds, gr
diaphane
leurs peti
les cour
si dure, &
pour les
moins qu
te petite

grosses que les mouches communes. Celles-cy font briller en vn moment dans l'air dix ou douze petits esclairs d'un feu doré, le plus agreable du monde, puis elles s'arrestent & cachent leur feu tout à coup, & à vn moment de là elles recommencent, & vont ainsi voltigeant toute la nuit, faisant paroistre à chaque démarche vn petit échantillon de leur gloire. Cette clarté est attachée à vne certaine matiere blanche, de laquelle elles sont toutes remplies, & elles la font paroistre par l'incision de leur peau quand il leur plaist.

Des Mouches cornuës.

S. III.

LA mouche cornuë est vne estrange espece de mouche, laquelle quant à la forme du corps, est toute semblable au cerf-volant, ou à ces gros hanetons gris qu'on trouue sur la fin de l'Esté dans les cheminées: elles ont la teste noire, fort petite, & couuerte d'un poil orangé, doux comme de la soye: Dans cette teste sont enchassez deux yeux ronds, gros comme des petits pois tannez, clairs, & diaphanes comme du verre. Il sont arrestez dans leurs petits chatons par deux petites pointes qui les couurent à demy. Ces yeux sont d'une matiere si dure, que j'ay fait plusieurs fois mon possible pour les creuer, sans en pouuoir venir à bout, à moins que de mettre la teste par morceaux. Cette petite teste se termine en forme de Corne &c.

trouffée & armée de quatre dents, comme la pince d'une escreuille. Cette Corne est noire, dure & polie comme du gayet, & longue d'environ deux poulces.

Mais ce que ie trouue de plus remarquable, & qui ne se rencontre dans pas vn de tous les animaux du monde, est qu'elle a vne iointure & vn mouuement au dessus des yeux: car cette petite teste est couuverte d'un certain casque depuis les ailles iusques sur les yeux, où il se termine en vne autre corne longue de trois ou quatre poulces, & qui se courbant en bas, atteint la iointure de l'autre, & fait comme la pince d'un escreuille. Cette corne est de mesme estoffe que la premiere, excepté que le dessous est bordé d'un poil raz & doux comme du velours: elles haussent & baissent ce casque quand bon leur semble, il n'y a que les masles qui portent ces cornes; les femelles n'en ont aucune.

Des Guespes.

§. I V.

Les Guespes font vne bonne partie des plus rudés incommoditez de la Guadeloupe: elles sont grosses comme des mouches à miel, mais deux fois plus longues: elles sont grizes, rayées de iau-ne, & armées d'un tres-dangereux aiguillon. Elles composent vne petite gaufre grande comme la main, à guise d'un rayon de miel, où il n'y a pour-
tant que les petites Guespes, lesquelles se forment

chacune.
des sont
ue. & fon
pendant
ruche.

Ces ru
compose
branches
maisons,
illes: & ce
on voir d
vn de ces
droits del
tout en e
d'yeux qu

Ces pe
ainsi) sem
fiereté, &
mal faire;
d'elles pou
me de per
dans la char
uers de cé
qui cause v
mieux estre
ne de ces C
temps sui
iours, & il
sage d'un l
plus promp

chacune dans leur petite case, & toutes les grandes sont par dessus, desquelles vne partie couue & fomentee, s'il faut ainsi dire, leurs petits, pendant que les autres travaillent à agrandir la ruche.

Ces ruches sont attachées par de petits filets, composez de la mesme matiere que la ruche, a des branches d'arbres & courtines des couuertures des maisons, lesquelles sont fort basses dans toutes ces isles: & cela en si grande quantité, qu'à peine peut-on voir deux pieds de courtines; où il ne pende vn de ces dangereux bouquets; en plusieurs endroits de l'isle, & nommément le long des riuieres, tout en est si remply qu'il faudroit auoir autant d'yeux qu'un Argus pour les éuiter toutes.

Ces petites furies (s'il faut que ie les appelle ainsi) semblent n'estre composées que de feu, de fiereté, & de colere, elles sont toujours prestes à mal faire; il ne faut que passer vn peu trop près d'elles pour les voir toutes fondre sur vous, comme de petites enragées, chacune vous enfonçant dans la chair son aiguillon, iusqu'au gros bout: à trauers de cet aiguillon il se glisse vn certain venin, qui cause vne si excessiue douleur, que j'aymeroie mieux estre picqué d'un scorpion du pays, que d'vne de ces Guespes. Ces picqueures sont en mesme temps suivies de l'enflure, qui dure trois ou quatre iours, & il n'en faut qu'une seule pour rendre le visage d'un homme tout contrefait. Le remede le plus prompt & le plus à main, est d'appliquer l'allu-

melle d'un cousteau toute froide sur la picqueure. Mais l'herbe aux flèches est le plus excellent remède de tous ; car sa racine pilée & appliquée sur le mal, attire le venin, fait cesser la douleur, & oste l'enflure en mesme temps. Pendant les grandes pluyes, la plupart se retirent dans la terre, & dans des creux d'arbres, où elles demeurent cachées deux ou trois mois, aussi bien que les Arondelles durant l'Hyuer dans l'Europe.

Des Maringoins & des Moustiques.

S. V.

SI nous ioignons aux incommoditez que causent les Guespes dans l'isle de la Guadeloupe, celles que causent les Maringoins & les Moustiques, (sans dire rien des chiques, qui sont les plus petits animaux, & ceux qui affligent davantage les hommes) nous auons iuste sujet de croire que Dieu se sert des choses les plus petites & les plus infirmes du monde, pour faire admirer sa puissance, & confondre la superbe des hommes.

Les Maringoins, que quelques-vns appellent en France, *Cousins*, sont à proprement parler de petits yurognes de sang humain, & de petits larrons de la patience des hommes ; lesquels s'engendrent dans des eaux croupies. Au commencement, ce n'est qu'un petit vermisseau, guere plus gros qu'un cheueu, long comme vn grain de bled : les ailes leurs viennent, je ne sçay comment, puis ils s'envelopent

lent en si
l'air en es
matin de
Soleil cou

Si-tost
nent bou
d'importu
chappe :
rüent sur

couuertes
ne pouuan
neantmo

de la peau
vous les v

fuccer le s

le lait du
faire, ils en

Les endro
ceux où il

Il y a e
les habitar

pas plus g

& qui pice

& laissent

che de po

le long de

vents, où

matin & a

nienté.

lent en si grande quantité, qu'en plusieurs endroits l'air en est tout obscur, & cela principalement au matin deux heures avant le iour, & autant apres le Soleil couché.

Si-tost qu'on est arresté, ces petits tyrans viennent bourdonner autour des oreilles avec tant d'importunité, qu'il n'y a point de patience qui n'échappe: & si-tost qu'on pense sommeiller, ils se rüent sur toutes les parties du corps qui sont découvertes, & chacun d'eux ajuste son petit bec (qui ne pouuant estre veu des plus clairs-voyants, se fait neantmoins cruellement sentir) dans vn des pores de la peau, & si-tost qu'ils ont rencontré la veine, vous les voyez serrer les aisles, roidir les jarets, & succer le sang le plus pur, comme vn enfant qui tire le lait du sein de sa nourrisse; que si on les laisse faire, ils en tirent tant, qu'à peine peüent-ils voler. Les endroits de l'isle où il y a moins de Crables, sont ceux où il y a moins de Maringoins.

Il y a encore vne autre espee de mouche, que les habitans appellent *Moustiques*, lesquelles ne sont pas plus grosses que de petites pointes d'espingles, & qui picquent plus viuement que les Maringoins, & laissent vne marque sur la peau, comme vne tache de pourpre. Celles-cy ne se rencontrent que le long des riués de la mer, qui sont à l'abry des vents, où il n'est pas possible de se tenir arresté au matin & au soir, sans en estre extrêmement tourmenté.

Les autres deux especes de mouches, qui sont les *Crables* & les *Maringoins*, ne se trouvent que dans les lieux où il y a beaucoup de crabe.

De quelques autres especes de Mouches qui ne se voyent point dans l'Europe: & des Mouches communes.

S. VI.

IL y a encore dans ces isles deux autres sortes de mouches, qui ne se rencontrent pas dans l'Europe, dont les premières sont larges d'un bon poulce, & longues d'un poulce & demy: elles sont plates & assez semblables aux escarbons: celles-cy ont les dents si dures, qu'elles rongent & percent iusqu'au cœur les bois les plus durs, pour y faire leur nid.

Les autres sont certains moucherons, qui ne font que boudonner le long de la terre, lors qu'immédiatement après la pluie, le soleil viét à l'échauffer un peu ardamment. Ce qu'il y a de plus remarquable en celles-cy, est la façon de faire leur nid: Pour cet effet, elles vont couper de petites feuilles d'arbres qu'elles arondissent avec leurs dets, de deux feuilles elles en forment un petit pannier dans lequel elles en ajustent un autre d'une égale grandeur, en sorte toutefois qu'il ne va pas iusqu'au fond: & dans ce qu'il y demeure d'espace, ie ne sçay si elles y pondent un œuf: mais il s'y engendre une mouche, & ainsi successivement iusqu'à dix ou douze.

Il y en a encore une autre sorte, longue comme la moitié du doigt, qui en fait tout autant. Je sçay par

experien-
dangereu

Pour
on a esté
beaucoup
mencé à
feuilles d
plus tour
l'Esté.

experience certaine, que l'une & l'autre ont vn tres-
dangereux aiguillon.

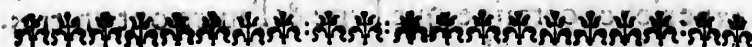
Pour ce qui regarde les mouches communes,
on a esté long-temps dans ces isles sans'en estre
beaucoup tourmenté : mais depuis que l'on a com-
mencé à faire du sucre, & à couvrir les cases de
feüilles de cannes, on en est incomparablement
plus tourmenté, que dans la France au cœur de
l'Esté.

CHAPITRE PREMIER.

Des mouches de l'Inde.



T. II.



III. TRAITE.

DES ANIMAUX DE LA TERRE.

DES ANIMAUX

A QUATRE PIEDS.

CHAPITRE PREMIER.

Des bestes de Labour.



OUT ce que nous avons de moutons, de chèvres, de chevaux, de bœufs, & d'ânes, tant dans la Guadeloupe, que dans toutes les autres isles habitées par les François, ont esté apportées par ceux qui y demeurent, depuis qu'elles ont esté habitées. Les Espagnols n'y en mirent aucuns, comme ils ont fait dans les autres isles, d'autant que celles-cy estant toutes couvertes de bois, le bestail n'y auroit pû subsister sans herbage. Monsieur Aubert second Gouverneur, a commencé le premier pré dans la Guadeloupe, & y a fait apporter les premiers chevaux, & Monsieur Houël depuis quelques années, y fait rouler les chariots, & labourer la terre avec les bœufs.

Quelques gras, beaux, & potelez que puissent

estre les
cines dem
n'ont iam
l'Europe q
sujets à la
uaux de F

Des Porcs

Nous
l'utili
seulement
porcs desq
ne m'eston
reusement
lonies dans
de ses peu
gnol regit
faire vne P
qu'ils sont
voyance &
ne de ces is
les pouvoi
bles dans
jours, qui e
vne petite
dans la Gu
servaux

DES ANIMAUX DE LA TERRE. 333

estre les cheuaux, ne viuant que de verdure, de racines de manyoc, & de patates, ils sont flasques, & n'ont iamais tant de vigueur que les cheuaux de l'Europe qui viuent de bonne auoyne. Ils sont fort sujets à la pousse, & aux autres maladies des cheuaux de France.

Des Porcs qui se rencontrent dans toutes ces isles, & vne agreable description de la chasse.

§. I I.

NOUS deuons aux soins des Espagnols toute l'utilité que nous retirons aujourd'huy, non seulement des bestes de labour; mais encore des porcs desquels ils ont remply toutes les Indes. Je ne m'estonne nullement, si cettè nation a aussi heureusement reüssi dans l'establissement de ses Colonies dans l'Amerique, que dans le gouuernement de ses peuples barbares, desquels vn seul Espagnol regit vn pays assez grand & assez peuplé, pour faire vne Prouince; car il faut auoüer ingenuëment qu'ils sont autant recommandables, dans la preuoyance & le soin qu'ils ont eu de remplir chacune de ces isles, selon la capacité des animaux qu'elles pouuoient nourrir, que nous sommes blasmables dans le dégast que nous en faisons tous les iours, qui est tel que depuis quinze ou seize années, vne petite poignée de François que nous sommes dans la Guadeloupe, nous auons destruit ce qui a seruy aux Espagnols, presque l'espace de deux sie-

cles, pour rafraichir tous les ans vne tres-puissante armée, sans qu'il y ayt paru aucune diminution iusqu'à nostre arrivée.

Nos Chasseurs, qui au commencement sans s'éloigner des habitations, mettoient en vne matinée des trente & quarante porcs par terre, sont maintenant contraints de faire des dix, douze, quinze lieues par mer, portant leurs chiens, leurs armes, & tout leur équipage dans des Canots, ramants comme des forçats de galere, mangeant du pain du païs, beuvant de l'eau, & couchant sous des arbres, exposez à toutes les iniures du temps, & qui pis est, à la mercy des Maringoins & des Moustiques, qui leur tirent le meilleur sang du corps, & ne leur donnent vn seul moment de repos; de sorte qu'ils sont contrains de passer la plus grande partie de la nuict, à l'entour d'un grand feu, assis sur leurs derrieres comme des singes, le bout de petun à la bouche, fumant comme des dragons, iusqu'à ce que la fatigue les accable, que le sommeil les charme & rende leurs corps insensibles aux picqueures de ces Maringoins & des Moustiques.

Quand ils sont arrivez au rendez-vous, ils composent promptement vn petit *Aioupa* de feuilles de Latanier ou de Balisier, qui leur sert seulement pour essuyer les plus fortes ondées de pluyes, & pour mettre à couvert leur victuailles, & leurs lits. Cela fait, dès la pointe du iour, ils donnent la huée à cinq ou six gros dogues ou mastins qu'ils ont avec eux, & se mettent en campagne, le plus souvent à

jeun, & v
toille, qui
nulle ment
cousteau d
tre vne la
mais qui a
aura vn m
page, ils su
ventant la
grimpant d
peur à les v
y a au moi
l'ordinaire
des pays p
& dans la
ture.

Après ce
bande de p
chasse; ma
de chiens, &
aboyent, le
furies d'en
dent comm
dent, & qu
dir les chie
mettent les
rent leurs
ment entre
résistance.
ont desia re

jeun, & vestus seulement d'un petit callegon de toile, qui leur serre les fesses, & ne les empesche nullement de courir. Vn d'eux tiendra vn grand cousteau dans la main, vn autre vn coutelas, vn autre vne lance qui est comme vne demy-picque, mais qui a le fer large comme la main : Vn autre aura vn mousqueton ou vn pistolet. En cét équipage, ils suivent les chiens qui vont questant & esventant la venaison, brossant à trauers des halliers, grimpant des montaignes & des rochers, qui font peur à les voir, franchissant mille precipices, où il y a au moindre de quoy se rompre le col : Pour l'ordinaire, ils sont contraincts de cheminer par des pays perdus, où ils enfoncent dans la bouë & dans la fange, bien souuent iusqu'à la ceinture.

Après toutes ces peines, s'ils rencontrent vne bande de pores, il ne faut pas dire que ce soit vne chasse; mais bien vne guerre confuse d'hommes, de chiens, & de pores: les hommes crient, les chiens aboyent, les pores grongnent, comme si toutes les furies d'enfer les tenoient aux fesses: Les chiens mordent comme loups enragez, les pores se deffendent, & quelquefois d'un coup de hure, font bondir les chiens de la hauteur d'un homme, & leur mettent les trippes au Soleil. Les Chasseurs secourent leurs chiens, & c'est à qui lancera plus hardiment entre le col & l'espaule, celuy qui fait plus de resistance. Les autres égorgent ceux que les chiens ont desia terrassez: mais pendant cette confusion,

garde la dent : car ces animaux ont de si furieuses deffenses, que quelquefois d'un coup de dent, ils vous décourent plus de peau, que le meilleur Chirurgien du pays n'en sçauroit guerir en trois mois.

En fin, ce massacre acheué sans que nos Chasseurs ayent pardonné aux truyes pleines, non plus qu'aux marcaffins (& c'est ce qui fait le dégast & destruit entierement la chasse) ils font promptement le deuoir aux chiens, leurs donnant toutes les fressures, lesquelles au commencement on laissoit perdre, aussi bien que la teste & les pieds, & on donnoit de la meilleure viande aux chiens, & mesme i'en ay veu qui faisoient scrupule de leur en donner de cruë. Mais ce temps là est bien passé; ie sçay certainement que ceux qui en ont fait plus de dégast, sont à present contraincts d'aller chercher pour eux avec beaucoup de travail, ce dont autrefois ils n'ont pas voulu repaistre leurs chiens.

La Chasse acheuée chacun se charge de sa beste; que si le nombre des porcs tuez excède celuy des hommes, ils en escorchent deux ou trois, & font des sacs de leurs peaux; puis separant la chair d'avec les os, composent autant de fardeaux qu'ils sont de personnes; & ainsi chargez, comme des asnes qui vont au moulin, ils prennent le chemin du rendez-vous, duquel assez souuent ils sont éloignez de deux, trois & quatre grandes lieues. De vous dire icy la peine qu'ils endurent en ce retour, c'est chose qui se peut mieux conceuoir que décrire.

Le

le les ay v
re la chass
bles, qu'
font arriu
terre, & l
n'y a de po
que plain
les à moir
point de
dé le bouc
leurs com
porter, sa
ptement l
chasse est
pieces sur l
tites fourc
aux quatre
des baston

A peine
mes comp
comme de
que ce son
costé, & re
qu'il n'y a
tit à les vo
goust de l
s'emplir, l
perd. Ils c
chiens; c
auantures,

furieuses
dent, ils
leur Chi-
en trois

nos Chas-
non plus
dégât &
prompte-
nt toutes
nt on lais-
pieds, &
iens, &
de leur en
n passé; ie
it plus de
chercher
ont autre-
ns.

e la beste;
celuy des
, & font
chair d'a-
aux qu'ils
ne des af-
nemin du
éloignez
De vous
tour, c'est
décrire.

Le

Ie les ay veu quelquefois detester leur vie, maudire la chasse, & protester avec des iurements execrables, qu'ils n'y retourneront iamais. Si-tost qu'ils sont arriuez, ils jettent la charge par dépit contre terre, & la courent de plus de maledictions, qu'il n'y a de poil sur la peau qui l'environne : ce ne sont que plaintes, que murmures & que riottes, auxquelles à moins que de vouloir estre gourmé, il ne faut point de repliche. Cependant ceux qui ont gardé le boucan, qui sçauent aussi bien la maladie de leurs compagnons, que le remede qu'il y faut apporter, sans dire vn seul mot, augmentent promptement le feu, mettent la marmitte haut, & si la chasse est bonne, ils vous jettent vn porc en deux pieces sur le boucan, qui est composé de quatre petites fourches de la hauteur de deux pieds, plantées aux quatre coings du feu, sur lesquelles ils ajustent des bastons en forme de gril.

A peine la viande a elle senty le feu, que tous mes compagnons (auxquels le Prouerbe, affamez comme des Chasseurs, conuient mieux qu'à qui que ce soit) tirent des éguillettes chacun de son costé, & remüent les maschoires de si bonne grace, qu'il n'y a point de desgousté qui ne prit de l'appetit à les voir faire. Le caquet leur reuiet avec le goust de la viande, & à proportion que le ventre s'emplit, le souuenir de leurs maux s'euapore & se perd. Ils disent merueille de la generosité de leurs chiens; chacun estalle ses prouesses, raconte ses auantures, & auante l'adresse qu'il a eu à esquiuer vn

Vu

coup de dent, & à lancer le cochon. En fin, ils s'échauffent si bien par ces discours, que comme si leurs maux passez n'auoient esté que des songes & de pures imaginations, à les entendre, il semble qu'il n'y ait point de mal-heureux que ceux qui sont priuez de leur mal-heureux bon-heur: ils font de nouveaux projets d'y retourner dès le lendemain, mesme dans des lieux plus éloignez & plus difficiles: ils n'y manquent nullement, & continuent ce penible exercice, plustost qu'une chasse agreable & diuertissante, iusqu'à ce qu'ils ayent la charge de leurs Canots, ce qui leur peut valoir, quand la chasse est bonne, à chacun vn baril de viande, ou deux pour le plus.

Ayant leur charge complete, ils s'en reuiennent vent derriere, chantant, & aussi ioyeux que s'ils auoient fait vne heureuse fortune: mais comme souuent le naufrage se rencontre dans le port, il ne faut qu'une lame à l'embouchure d'une riuere, lesquelles toutes sont de tres-difficile & dangereuse entrée; ou vn mouton en passant vne pointe, pour renuerser toute la boutique, & ainsi conuertir la ioye de nos pauvres Chasseurs en deuil, & les priuer d'un bien acquis avec de si penibles travaux.

Je reuiens à mon suiet, duquel ie me suis vn peu trop écarté en suiuant nos Chasseurs. Je dis donc que les Espagnols ayans reconnu que la Guadeloupe leur estoit la plus commode de toutes les isles Cànibales, pour le rafraischissement de leur armée, tant à raison des belles eaux, des torrens, & des ri-

uieres,
ueuë, q
qui se t
autres i
bre de p
se mult
quatre
blanchi
chasser
vn silon

Je ne
dans to
ceux qu
d'un bo
de deux
nes de b
& ont la
poisse d
que cell

On n
bac, &
a vne ch
vn certa
on pour
penetre
droit, d
durent d
aux Cha

uieres, desquelles elle est auantageusement pourueüe, qu'à cause de la grande abondance de fruiçts qui se trouuent plus à foison, que dans toutes les autres isles; ils y ietterent en passant grand nombre de porcs, afin que par succession de temps ils se multipliasent; en sorte que pendant trois ou quatre iours que les femmes estoient occupées à blanchir le linge de l'armée, les soldats pussent chasser pour raffraischir toute la flotte fatiguée par vn si long trajet de mer.

Je ne sçay où ils ont pris les porcs, qu'ils ont mis dans toutes ces isles; car ils sont tout differents de ceux que nous auons en France. Ils sont plus courts d'vn bon tiers, ont la hure plus grosse, & sont armez de deux horribles dents, bouclées comme des cornes de belliers. Ils sont noirs comme les sangliers, & ont la peau, principalement les vieux massés, espoisse d'vn bon poulce. La chair a meilleur goust que celle des porcs de nostre France.

On nous en apporte quelquefois de l'isle de Tabac, & des autres isles voisines, vne autre sorte qui a vne chose bien remarquable, c'est vn esuent, ou vn certain trou qu'ils ont sur les reins, dans lequel on pourroit aisément fourrer le petit doigt, & qui penetre iusqu'au creux: Ils respirent par cet endroit, d'où vient qu'ils ont l'haleine plus forte, & durent dauantage à la course, & font plus de peine aux Chasseurs.

De l'Acouty.

§. III.

L'Acouty, que quelques-uns ont voulu assez mal à propos faire passer pour le Lappin des Indes, est vn petit animal, grand comme vn cochon de lait d'vn mois ou six semaines: il a la teste si semblable à celle d'vn rat, qu'elle n'en peut estre distinguée, sinon par sa grandeur. Il a le corps & les pattes d'vn cochon, & la peau toute couuverte d'vn poil noirastre semblable à cekuy d'vn Blereau: il a la queue fort courte & toute pelée. Ce petit animal repere dans des arbres creux, & se nourrit de racines d'arbres, d'où vient que rarement il s'en rencontre de fort gras, nommément entre ceux qui se prennent loin des habitations: car ceux qui en sont plus proches se nourrissent de fruiets, de manyoc & de patates, & en sont plus gras & de meilleur goust: mais les vns & les autres sentent si fort la venaison, & ont la chair si dure, que plusieurs les méprisent.

La femelle porte deux ou trois fois l'année: Quand elle est prestee de mettre bas ses petits, il'ay remarqué qu'elle fait vn petit lit d'herbe, ou de mousse sous vn buisson, & y fait ses petits, qui n'excedent iamais le nombre de deux. Là, elle les allaite deux ou trois iours, puis elle les transporte, comme les chares font leurs petits, dans certains creux d'arbres où elle les nourrit, iusqu'à ce qu'ils soient

DES

en estat
de nos h
ont pres
chasse, q
dans leur
ment cor
pluspart d
dent la ve
des Lianes
leur cingl

Les Sau
dans leurs
saigner pa
me ie diray

PLusieur
illes où
loupe, gran
apportez d
avec des pi
ou trois pie
letuf, qui es
les parts de
aussi abond
messent par
souuent est

DES ANIMAUX DE LA TERRE. 341

en état de se pourvoir d'eux-mêmes. Plusieurs de nos habitans ne vivent quasi d'autre chose ; ils ont presque tous de petits chiens dressés à cette chasse, qu'ils écartent, & les poursuivent jusques dans leurs arbres creux, où les chasseurs les enfument comme des renards dans leurs terriers. La plupart des chiens qui servent à cette chasse, perdent la vue en peu de temps, je crois que cela vient des Lianes brûlantes, & des petites branches qui leur cinglent les yeux en courant.

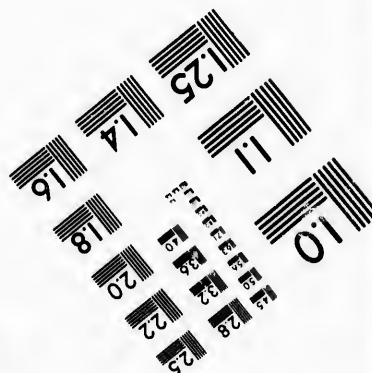
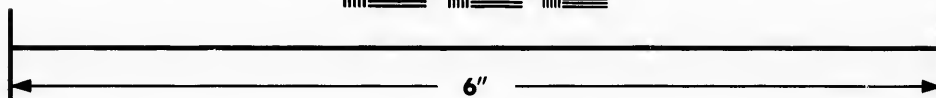
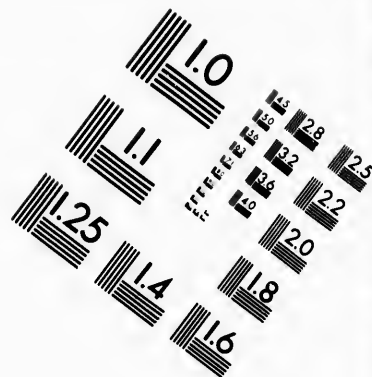
Les Sauvages se servent des dents de cet animal dans leurs ceremonies, pour s'égaler & faire saigner par toutes les parties de leurs corps; Comme je diray dans ma cinquième Partie.

Des Lappins.

§. IV.

Plusieurs habitans nourrissent dans toutes les îles où j'ay esté, aussi bien que dans la Guadeloupe, grand nombre de Lappins, lesquels ont esté apportés de l'Europe. Ils font de petites garannes, avec des pieux qu'ils enfoncent dans la terre deux ou trois pieds, où ils rencontrent infailliblement le rat, qui est presque aussi dur que du roc, sur lequel les pattes des Lapins n'ont point de prise. Ils peuplent aussi abondamment qu'en France ; mais les rats se meslent parmy eux, & mangent les petits, & bien souvent estranglent les grands ; d'où vient que si





Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**



on n'a vn grand soin, toutes ces garannes déperissent petit à petit.

Des Pisoris ou Rats musquez.

§. V.

IL se trouue dans quelques-vnes de ces isles grand nombre de *Pisoris* ou Rats musquez, de mesme forme que les rats de l'Europe; mais d'une si prodigieuse grandeur, que quatre de nos rats ne pesent pas vn *Pisoris*. Ils ont le poil du ventre blanc, & le dos noir, & sentent si fort le musc, qu'ils embaument tout l'air voisin des lieux où ils reperent. Ils nichent mesme iusques dans les cafes; mais ne peuplent pas tant que les autres rats communs. Les habitans de la Martinique les mangent, mais ils sont contraints apres les auoir écorchés, de les laisser exposer à l'air vne nuit entiere, & mesme en jettent aussi le premier boüillon, pour en oster la trop grande senteur du musc.

Ces Rats sont naturels dans l'isle de la Martinique, & non les autres rats communs, qui n'y ont paru que depuis quelques années, qu'elle est fréquentée des nauires. On a creu fort long-temps que les Couleuvres & les Serpens la guarantissoient des rats; mais depuis six ou sept ans les couleuvres n'ont pas beaucoup diminué, & les rats y sont en aussi grand nombre que dans toutes les autres isles.

IE puis a
commu
tion con
cette verr
imaginer
ans, qu'il
petit coin
la mer, ou
reneontre
comme de
bitations, l
rannes, ou
tort qu'ils
rien que l'
heureux b
uent rong
coffres ou
qu'ils se pl
repastre.

Ils ent
les Banane
qu'ils soien
gros *Mil*
épy qui n'
pièces de
vne seule

Des Rats communs.

§: V. I.

IE puis avec beaucoup de raison appeller les Rats communs que nous auons dans nos isles, l'affliction commune de tous les habitans du pays : Car cette vermine peuple au de là de ce qu'on se peut imaginer, & a tellement preualu depuis deux cens ans, qu'il n'y a à present dans toute l'Amerique vn petit coing de terre, voir mesme vn petit islet dans la mer, ou vn petit rocher sterile, dans lequel il s'en rencontre vn grand nombre. Ils terrissent par tout comme des lapins, & principalement dans les habitations, lesquelles de nuit semblent estre des garranes, où les rats fourmillent au lieu de lapins. Le tort qu'ils font dans le pays est general ; car il n'y a rien que l'on puisse garantir de la dent de ce malheureux bestail, puisque mesme ie les ay veu souuent ronger le cuivre & le fer, pour entrer dans les coffres où on auoit enfermé du pain : il semble qu'ils se plaisent plus au dégast & à mal faire, qu'à se repaistre.

Ils entament les Ananas, les Melons, les Figues, les Bananes & les autres fruiçts de la terre, auant qu'ils soient meurs. S'ils attaquent vne piece de gros *Mil*, du soir au lendemain il n'y aura pas vn épy qui n'en soit endommagé. J'ay veu de grandes pieces de ris tellement bouleuerfées par les rats en vne seule nuit, qu'on eut dit qu'un Regiment de

gens de pied eut passé par dessus. Ils entament les Cannes de sucre les vnes apres les autres, si bien qu'une demy douzaine de rats en gastent plus qu'il n'en faudroit, pour repaistre tous les rats d'une ville. Ils en font de mesme des pois, des febues, du manioc, des parates, & de tous les autres biens de la terre. Il n'en faut qu'un seul, qui en s'aiguissant les dents ronge la souche d'une plante de perun, jusqu'à gouter de la moëlle, pour y faire venir tous les autres, & ruynier en trois ou quatre nuits, toutes les belles esperances, & le travail de cinq ou six mois d'un pauvre miserable. J'ay veu des habitations entieres plantées du perun, toutes ruynées & arrestées si bas pas les rats, qu'il n'y auoit que deux ou trois fucilles à chaque plante. Ils sont si insolens qu'ils viennent ronger le cal de la plante des pieds à ceux qui dorment trop fort. J'en ay esté plusieurs fois mordu au bout des doigts en dormant; Et bien dauantage, j'ay assisté vn pauvre garçon à la mort dans la Guadeloupe, auquel ils auoient mangé les pieds plus de deux heures auant son trépas. Le plus grand mal qu'il y a en cela, est que de vingt chats, il ne s'en rencontre pas vn qui leur fasse la guerre. Ils sont si accoustumés de les voir, qu'ils se iouent quelquefois avec eux, & permettent que les rats leur passent sous le ventre, sans faire mine de les vouloir prendre. Si bien qu'on est contraint de leur faire la guerre avec de petits chiens qu'on dresse à cét exercice. J'ay appris de nos Religieux qui sont reuenus depuis peu en France, que les ha-

bitans

bitans on
sez bonn
le nomb

J'ay pas
J'aye v
soury. M
grand no
ont esté
rats. Elle
France; n

IL y a g
qui fai
gnols. L
blanc, &
Plusieurs
chair, en
dre. Ces
paistre de
d'autres p
daignent
dans vne
toit à ses

bitans ont maintenant des chats, qui font vne assez bonne guerre aux rats, & en diminuent fort le nombre.

Des Squiris.

§. VII.

L'Ay passé cinq ou six ans dans cette isle, sans que j'aye veu, ny ouy dire qu'il y eut paru aucune foury. Mais depuis ce temps, ils'en y voit vn assez grand nombre par toutes les Cases, ie crois qu'elles ont esté apportées de l'Europe, aussi bien que les rats. Elles sont beaucoup plus petites que celles de France, mais elles ne font pas moins de desordre.

Des Chats.

§. VIII.

IL y a grand nombre de chats par toutes ces isles, qui sans doute y ont esté apportez par les Espagnols. La pluspart sont marquetez de roux, de blanc, & de noir; ils ont le poil raz & fort luisant. Plusieurs de nos François apres en auoir mangé la chair, en portent les peaux en France pour les vendre. Ces chats sont tellement accoustumez à se repaistre de Perdrix, de Tourterelles, de Griues, & d'autres petits oyseaux, que comme j'ay dit, ils ne daignent pas regarder les rats. J'ay veu vne chatte dans vne de nos maisons, qui tous les iours apportoit à ses petits plusieurs bonnes pieces de gibier,

X x

qui nous seruoit beaucoup à nourrir les malades, que nous auions pour lors au Couuent.

Des Chiens.

§. IX.

LEs Chiens ne sont pas naturels dans ces lieux, si ce ne sont certains petits chiens que j'ay veu à quelques Sauvages, ils auoient la teste & les oreilles fort longues, & approchoient de la forme des renards, Ils aboyent beaucoup plus clair que les autres chiens, Tout autant qu'il y en a d'autres, ils y ont esté apportez par les Chasseurs. Ils s'en est escarté plusieurs dans les bois, qui par succession de temps ont si bien multiplié, qu'on en rencontre quelquefois des bandes de dix ou douze ensemble, & qui font beaucoup de dégast pour la chasse; on les appelle *chiens marons*.

Vne chose bien remarquable, est vne maladie à laquelle tous les chiens qui sont dans les Indes sont suiets, excepté ceux qui sont ergotez des quatre pieds, Cette maladie leur vient d'un certain ver qu'ils ont sous la langue: Quand elle commence, ils quittent le boire & le manger, sont tristes, & comme assoupis l'espace de quatre iours; puis tout à coup ils commencent à heuler & à se plaindre si pitoyablement, qu'ils font compassion à ceux qui les entendent. Quand le mal les presse, ils se leuent brusquement, & se mettent à courir sans prendre garde où ils vont, donnant de la teste con-

DES
tre les a
mant pa
iusqu'à
jambes
comme
quefois
leur arr
quelqu
nes, plu
précipi
dans les

DE

QV
les isle
licats
pointe
te l'A
le ian
que l
Tou

tre les arbres & contre les rochers, heurlant & écუმant par la gueule, comme s'ils estoient enragez, iusqu'à ce que perdant haleine, ils roidissent les jambes, rouillent les yeux dans la teste, & tombent comme morts sur la place, où ils demeurent quelquefois plus d'une heure sans se releuer; ce qui leur arrive cinq ou six fois le iour. Cela continue quelquefois huit iours, quinze iours, trois semaines, plus ou moins; iusqu'à ce qu'en fin ils s'assent précipiter dans quelque trou, où s'enfoncent si avant dans les bois, qu'ils n'en reuientent iamais.

DE TOUTES LES REPTILES,

Amphybies & Vermine.

CHAPITRE SECOND.

Des LeZards.

§. I.

QVoy que le recit que ie fais de la nourriture que nous prenons des Lezards, dans toutes les isles Cannibales, choque les esprits les plus délicats; i'ose neantmoins bien assurer qu'il n'y a point de meat plus délicieux que celuy-là dans toute l'Amérique, lors qu'il est bien assaisonné. La seule imagination fait rebuter beaucoup de choses, que l'expérience met au rang des plus exquis. Tout le monde abhorre les serpens dans l'Europe,

& moy j'ay mangé dans Paris de la chair de vipere, qui m'a semblé aussi bonne que celle de poulet. Quant à moy, ie crois que la foiblesse de ces delicats, qui se laissent mourir de faim par pure phantaisie, auprès d'un bon morceau, parce qu'il est hydeux, ou à raison de son nom, n'est pas moins blâmable que l'extravagance des femmes grosses, qui desirerent desordonnément les choses qui leur sont quelquefois les plus nuisibles.

Ces lezards donc qui font vne bonne partie de la nourriture du pays, qui remplissent les plats des Gouverneurs & des plus riches habitans de leurs hydeuses testes, de leurs griffes épouventables, & de leurs vilaines queuees. En vn mot, de toutes les parties du plus horrible serpent qu'on se puisse imaginer, sont pour l'ordinaire longs de quatre à cinq pieds, en y comprenant la queue. Cette queue aussi bien que les pattes, sont fort charnuës, & tout le reste du corps est assez maigre. Ils ont vne grande capacité de ventre, où se trouue vn seul boyau, qui s'ellargit, & s'espoissit par le milieu pour luy seruir d'estomach. Vn cœur fort petit, vn grand foye, où est attaché vn gros fiel vert, extrêmement amer, & vne rate fort longue. Depuis les costes ils ont tout le dedans du ventre reuestu de deux pannes de graisse jaune comme de l'or, qui sert au debilité de nerfs, on s'en sert aussi comme de vernis sur les armes, pour empescher la rouille, qui est presque inéuitable dans ces lieux.

Les males sont vn tiers plus grands & plus forts

que les fe-
gard affre-
peau est g-
quetée: c-
femelles
& craintir
ce temps
melle, lon-
masle pou-
sur celuy d-
soit pas da-
cousteau d-
bien ruder

C'est en-
le long des
(vn peu au-
fleurs de M-
ils se vont
auancent v-
temps l'agr-
fraischeur
quément,
pour le plu-
de; car il vo-
se laisse met-
coulant sur
bien d'auan-
branche, il
petits coups
s'ajuste lu-

que les femelles: ils ont vne posture hardie, vn regard affreux & épouventable. La couleur de leur peau est grize, tirant sur le noir, & la teste est marquée comme la gorge d'un poulet d'inde. Les femelles sont toutes vertes, d'un regard plus doux & craintifs. Ils se couplent au mois de Mars, & en ce temps là il ne fait pas bon s'approcher d'une femelle, lors qu'elle a vn masle proche de soy; car le masle pour deffendre sa femelle, saute hardiment sur celuy qui l'attaque; & quoy que sa morsure ne soit pas dangereuse, il ne démord iamais, s'il n'a le cousteau dans la gorge, ou que l'on ne luy frappe bien rudement sur le nez.

C'est en cette saison qu'on leur donne la chasse le long des riuieres: car après qu'ils se sont repeus, (vn peu auant le iour) de feuilles de *Mapou*, & de fleurs de *Mahot*, qui croissent le long des riuieres, ils se vont reposer sur des branches d'arbres, qui auancent vn peu sur l'eau, pour gouter en mesme temps l'agrecable chaleur du Soleil du matin, & la fraischeur des eaux. Il faut que l'aduouie icy ingénieusement, que cet animal passe dans mon esprit pour le plus stupide de tous les animaux du monde; car il voit approcher le Canot, entend le bruit, se laisse mesme mettre la verge sur le dos, & le las coulant sur la teste, sans s'esbranler aucunement: & bien dauantage, s'il a la teste trop serrée contre la branche, il ne fait que luy frapper trois ou quatre petits coups sur la teste, il leue incontinent le nez, & s'ajuste luy-mesme le las dans le col. Mais lors

qu'il sent que tout de bon on le tire à bas, & que la corde luy serre vn peu trop le gosier, il embrasse promptement la branche, & la serre si bien de ses griffes, qu'il y a risque de perdre la prise: mais à cela, bon remede; car il ne faut que le saisir par le gros de la queue, le plus proche des cuisses que l'on peut, d'autant qu'il a les costes tellement disposées, qu'il ne se scauroit plier qu'à moitié, si bien qu'il ne peut mordre quand on le tient par cét endroit.

Enuiron le mois de May, les femelles descendent de la montagne, & s'approchent du bord de la mer pour y pondre leurs œufs, où la pluspart des masses les accompagnent: d'où vient que depuis ce temps iusqu'au mois d'Aoust, il s'en prend beaucoup plus que dans tout le reste de l'année. Leurs œufs sont tousiours non pairs, depuis treize iusqu'à vingt-cinq, & les pondent toute à vne fois; ils sont de la grosseur des œufs de pigeon, mais vn peu plus longs; l'escaille en est blanche & souple comme du parchemin mouillé. Tout le dedans de l'œuf est iaine sans aucun blanc ny glaire, & pour quelques boüillons qu'on leur puisse donner, ils ne durcissent iamais, principalement si on y met du beurre. Ils sont beaucoup meilleurs que ceux des poules, & donnent vn goust tres-excellent dans toutes sortes de faulces. Ils font vn trou dans le sable pour y pondre leurs œufs, & s'y fourrent entierement, & apres auoir pondu leurs œufs, ils bouchent le trou & les abandonnent; & ces œufs se couuent d'eux

mesmes d
re, que si
rir, on a t
veu frapp
zard, tou
sans le po
fourrer vn
seaux; car
tre en faq
plus beau
garder viu
entieres.

Vn bon
quatre hon
Les femelle
ses & de m
qué que ce
zards, ne p
traire, ils
hotiques.
qui ont eu
mal, quoy
ment guer

De

Il faut en
mention de
gent point,
ne vtilité.

mesmes dans la terre. Ces lézards ont la vie si dure, que si on ne sçait l'inuention de les faire mourir, on a toutes les peines du monde à les tuer. J'ay veu frapper plus de cent coups de la teste d'un lézard, tout de la force d'un homme sur un rocher, sans le pouuoir faire mourir. Le secret est de leur fourrer un petit baston, où un poinçon dans les narceux; car ils expirent sur le champ sans se débattre en façon quelconque. Au reste, se sont les plus beaux ieuxneurs du monde: car on les peut garder viuans sans boire ny manger trois semaines entieres.

Un bon lézard peut abondamment repaistre quatre hommes, pour affamez qu'ils puissent estre: Les femelles sont tousiours plus tendres, plus grasses & de meilleur goust que les masles. On a remarqué que ceux qui sont nourriture ordinaire de lézards, ne profitent & n'engraissent iamais, au contraire, ils déperissent petit à petit, & deuiennent letiques. Ils sont aussi fort dangereux pour ceux qui ont eu la grosse verolle: car ils font reuenir ce mal, quoy qu'autrefois on en ait esté parfaitement guery.

De cinq autres especes de petits LeZards.

Il faut encore pour ne rien obmettre, faire icy mention de cinq especes de lézards, qui ne se mangent point, & desquels ie n'ay pû remarquer aucune utilité.

Des Anolis.

§. I.

LEs Anolis ne se rencontrent pas par tous les Quartiers de l'isle de la Guadeloupe, mais en certains cantons de pays qu'ils affectent, qui est vers le grand cul-de-sac; ce que ie n'ay point remarqué dans toutes les autres isles, dans lesquelles ils sont par tout vniuersellement. Ils portent vn pied ou pied & demy de longueur, les plus gros n'excedent iamais la grosseur du bras. Ils ont le ventre de couleur de gris cendré, & le dos tanné tirant sur le roux, & le tout rayé de bleu, & la teste toute marquetée comme les autres lezards; mais leur bec est vn peu plus affilé. Ils sont tousiours dans la terre, & n'en sortent qu'à la plus grande chaleur du iour, auquel temps ils viennent ronger les os & les arrestes de poissons qu'on jette deuant la porte. Ils paissent quelquefois l'herbe, principalement les potageres. Si on en tuë quelques-vns, les autres les mettent en pieces, & les mangent.

Des Gôbes-mouches.

§. II.

LEs Gôbes-mouches sont petits lezards, guère plus gros que le doigt, & tât soit peu plus longs. Les masles sont verts, & les femelles toutes grises, &

vn

DES

riers plus
de mouci
tant d'au
bres pou
tient que
ournée e
découuri
apperce
gloutit to

Toute
ces petits
où il n'y e
en sont si
en quelq
quelques
tun, mais
fois sur le
Messe, po

IL se tr
dans q
culs-de-l
appellem
plus: ils
portent l
chiens.
les petit

tiers plus petites que les masses. Ils ne vivent que de mouches & de rauets, qu'ils poursuivent avec tant d'audivité, qu'ils se precipitent du haut des arbres pour les attraper. C'est l'animal le plus patient que ie vis iamais; car il se tiendra vne demy journée entiere en embuscade, sans se remüer, pour decouvrir vne mouche, laquelle il n'a pas plustost apperceu, qu'il saute brusquement dessus & l'engloutit toute viue.

Toutes les forests sont tellement remplies de ces petits lezards, qu'à peine trouue-on vn arbre où il n'y en ait plusieurs: mesme toutes les maisons en sont si pleines, qu'on ne scauroit ietter la veüe en quelque lieu que ce soit, qu'on n'en descouure quelques-vns. Cela nous est non seulement importun, mais perilleux; car ie les ay veu sauter plusieurs fois sur le corporalier, pendant que ie disois la sainte Messe, pour y prendre des mouches.

Des Rocquets.

§. IV.

IL se trouue vne autre espeece de petits lezards dans quelques petites isles, qui sont dans les culs-de-sacs de la Guadeloupe. Les habitans les appellent *Rocquets*. Ils ont vn pied de long tout au plus: ils sont tout gris, ont l'eschine fort aigüe, & portent la queue retrouffée sur le dos, comme des chiens. Ceux-cy sont agiles, gaillards, & font mille petits caracolles autour de vous, iusqu'à venir

manger les miettes qui vous tombent des mains. Ils se fourrent aussi dans la terre, non pour y pondre leurs œufs, comme les autres lézards, mais pour manger les œufs des autres lézards & des tortues.

Des Maboïyas.

§. V.

L'Ay veu dans toutes les isles deux autres sortes de lézards, que les Sauvages appellent *Maboïyas*, qui est vn nom qu'ils donnent communément à tout ce qui fait horreur. Je ne puis dire autre chose du premier, sinon qu'il est tout à fait semblable aux *Squinx marin*, qu'il vit comme les autres lézards de mouches & de rauets, & qu'il paroist plus rarement que les autres.

Les seconds n'arriuent iamais à la longueur d'un pied : ils sont gris, vilains, bouffis, & hideux à voir. Il semble, quand on leur a coupé la queue, que ce soient de véritables crapaux. Ils se retirent pour l'ordinaire sur des branches d'arbres, sur le faiste & sur les chevrons des cases, & descendent fort rarement en bas. Ils se redoutent des Sauvages & des François, ie ne sçautois dire pourquoy, si ce n'est à raison de leur laideur : Car encore bien que lors qu'on les agasse, ils se jettent hardiment sur vous, & s'y attachent si opiniastrement, qu'on a de la peine à les en retirer, ie n'ay iamais ouï dire qu'ils aient mordu ou fait mourir quelqu'un. Pendant la

DES

nuit ils
froyable
gement

Tous
mieux t
quand il
mens co
le coaxe

Des Cou

L'A
Lrou
qui n'ay
couleur
deloupe
re, en c
contren
a pas vr
fait mal

Les
tes coul
de deux
elles ne
trouuer
rareme
& les h
nuds pi

prend mesme à la main sans aucun danger. Les habitans les font bouillir pour tirer les vertebres, & s'en font de tres-beaux cordons.

Les seconds sont certaines couleuvres, dont la peau de dessus le dos est toute marquetée de noir & de jaune, & le ventre est grisâtre mêlé de jaune: celles-cy sont plus grandes que les premieres, & ont quelquefois cinq ou six pieds de longueur; & quoy que l'agréable variété de leur peau recrée la veüe, elles ont vn regard affreux, qui fait quelquefois rebrousser chemin aux plus hardis. Elles repairent pour l'ordinaire és lieux montagneux, secs, pierreux, & arides; d'où vient qu'il y en a beaucoup moins à la Cabsterre de l'isle, qui est la plus plate, moins pierreuse & plus sujete à la pluye, qu'à la Basse-terre. On se sert de leur peau pour faire des baudriers, lesquels sont parfaitement beaux.

Les troisiemes sont toutes noires, beaucoup plus grosses & plus longues que les deux precedentes. J'en ay veu de plus de sept pieds: elles sont hardies, & tant s'en faut, qu'elles fuyent comme les autres; au contraire, elles poursuivent opiniastrement ceux qui leur font tort, & sans doute leurs feroient du mal, s'ils ne se deffendoient. J'ay esté deux ou trois fois dans cette peine, non sans de grandes apprehensions.

Toutes ces trois especes de couleuvres se trouvent aussi bien dans la grande terre de la Guadeloupe, que dans la terre habitée; mais elles y sont

beaucoup
tres viu
de rauer

BEau
suie
distant
produit
neufes
sieurs
procede
de fonde
& presq
neantm
pents. D
que cela
reux, &
peres de

Il n'e
pinion d
vns d'ent
tradition
noit des
quels les
guerre.
par les c

DES ANIMAUX DE LA TERRE. 357

beaucoup plus grandes. Tant les vnes que les autres vivent de petits lezards & de petits oyseaux, de rauets & de terre.

Des Couleuvres de la Martinique & de sainte Alouise.

§. VII.

BEaucoup de personnes s'estonnent, & non sans sujet, de ce que l'isle de la Martinique, qui n'est distante de la Guadeloupe que de trente lieuës, produist des serpens dangereux, desquels les veneneuses morsures ont desia fait perdre la vie à plusieurs François. Quelques-vns croient que cela procede de l'interperie du climat : mais avec peu de fondement, car il se trouue des terres voisines, & presque sous vn mesme degré & paralelle, où neantmoins on ne voit point de semblables serpens. D'autres croient, avec plus de probabilité que cela vient du terroir qui est extrêmement pierreux, & tout semblable à celuy dans lequel les viperes de l'Europe se plaisent dauantage.

Il n'est pas hors de propos de rapporter icy l'opinion des Sauvages sur cette matiere. Quelques-vns d'entr'eux nous ont asseuré, qu'ils tenoient par tradition tres-certaines de leurs Peres, que cela venoit des *Arroñagues*, nation de la terre ferme, auxquels les *Karibes* de nos isles font vne tres-cruelle guerre. Ceux-là se voyans tourmentez & vexez par les continuelles incursions des nostres, s'aui-

rent d'une ruse de guerre non commune; mais extrêmement dommageable & perilleuse à leurs ennemis; c'est qu'ils amassèrent grand nombre de ces serpens, lesquels ils enfermerent dans des panniers & callebasses, les apporterent dans l'isle de la Martinique, & là leur donnerent liberté, afin que sans sortir de leur terre, ils pussent par le moyen de ces funestes animaux, leur faire vne guerre immortelle.

Il se rencontre ordinairement dans cette isle trois sortes de serpens fort dangereux: les vns sont gris veloutez & tachetez de noir en plusieurs endroits. Les autres jaunes comme de l'or, & les troisièmes roux: Je crois fermement que les gris veloutez sont de veritables viperes, principalement les courtes, qui ne portent guere plus de deux pieds de longueur, & sont quelquefois plus grosses que le bras, & cette grosseur est égale iusqu'à deux ou trois poulces proches de la queue, laquelle depuis cet endroit se termine tout à coup en pointe: elles ont la teste tres-plate & large quasi comme la main, armée de quatre & souuent de huit dents longues d'un poulce pour l'ordinaire. J'en ay veu & apporté en France de longues comme la moitié du doigt, elles sont pointuës comme des esguilles, & courbées en forme de croc: elles ont vn petit pertuy qui penetre depuis la racine des dents, iusques vers la pointe d'icelles, & c'est par là qu'elles font glisser le venin dans la playe, où la dent se rencontre.

Tous
ont la teste
distingue
le sont par
que j'ay de
tres-serpens
qu'ils s'en
be, & lon

Tant le
ne mesme
s'accouple
l'une & l'autre
temps vn
si foible q
lieu de pl
qu'elle ve
louez, &
les approc
dans lesqu
presque g
tits œufs g
d'un jaune
reueffus d
Mais il fau
mais du ve
ment, ma
qui les en
sortir du v
proche du
il est certa

DES ANIMAUX DE LA TERRE. 319

Tous les autres serpens tant jaunes que roux, ont la teste en tref, & c'est par cette marque qu'on distingue les serpens dangereux d'avec ceux qui ne le sont pas, ils sont armez de dents comme celles que j'ay décrites: ils ont le corps semblable aux autres serpens, mais d'une si prodigieuse grandeur, qu'il s'en rencontre souuent d'aussi gros que la jambe, & longs de sept à huit pieds.

Tant les vns que les autres naissent souuent d'une mesme mere; ce qui me fait croire que les masles s'accouplent indifferemment avec les femelles de l'une & l'autre espee: car il fut trouué de mon temps vne de ces viperes, grosse comme la jambe, si foible qu'à peine se pouuoit-elle remüer, au milieu de plus de soixante petits de toutes sortes, qu'elle venoit de mettre bas, & qui tous estoient louuez, & prests à se jeter, & à mordre ceux qui les approchoient. J'en ay ouuert quelques-vnes, dans lesquelles j'ay trouué plus de quarante œufs, presque gros comme le poulce, & plus de cent petits œufs gros comme des lentilles, tous remplis d'un jaune assez blaffart. Tous ces œufs estoient reuestus d'une membrane faite comme vn boyau. Mais il faut remarquer que ces œufs ne sortent iamais du ventre de la mere, & que les petits s'y forment, mangent la coeque & mesme la membrane qui les environne, laquelle venant quelquefois à sortir du ventre de la mere, ils vont ronger iusques proche du nombril: ce qui n'arriue pas à routes, car il est certain qu'elles viuent apres auoir fait leurs

petits, & que mesme elles en font plusieurs fois en vne année.

J'ay remarqué dans ces viperes trois sortes de venin differents en couleur & en qualité. Ce venin est enclos dans de petites vessies grosses comme des poix, lesquelles enuironnent les dents. Les iaunes ont le venin vn peu iaunastre & plus espois que les autres, & celuy-là est le moins dangereux: les grises l'ont comme de l'eau vn peu trouble; & les roux, clair comme de l'eau de roche, & ie croy que c'est le plus subtil & le plus dangereux.

Tant les vnes que les autres se rencontrent, quoy qu'assez rarement par toutes les parties de l'isle, & cela en toute saison, n'y ayant point de froid qui les oblige à se retirer dans la terre; il est vray qu'aux mois de May & d'Auril, elles paroissent plus frequemment, & les habitans croyent que ce sont les *Tourlourous* (qui sont certains petits cancrs) lesquels descendant de la montagne, se fourrent dans les creux des arbres, & les en font sortir. Les rats & les poulles les attirent autour des cases, & vous voyez peu de personnes entrer dans vn poullalier, sans auoir soigneusement regardé de tous costez. Si elles rencontrent vne poulle qui couue, elles se mettent sur les œufs, se font couuer par la poulle, iusqu'à ce que les petits soient esclors, lesquels elles aualent tous entiers, & mordent incontinent la poulle, & la font mourir. Elles ont l'industrie de clouffer & contrefaire les poulles qui conduisent leurs petits, apres qu'elles ont tué la mere. Je l'ay

veu

faire à vn
poulle, a
semaines

C'est
maison,
scauent a
elles les
loris, q
l'Europe

C'est
mauuaiss
voit les
ils font e
Il y a
les Negr
uentent
les exhal
& comm

Les hal
font du
pour ra
cela fert
dans les
des bari
la couue
Vn Gen
disnant
du haut
table, m
le Ceux

DES ANIMAUX DE LA TERRE. 361

faire à vne, qui en ma presence, après auoir tué la poule, aualla neuf poulets qui auoient plus de trois semaines.

C'est vn signe infailible qu'elles sont dans vne maison, lors qu'on entend piper les rats: elles les scauent aussi fort bien contrefaire pour les attraper: elles les auallent tous entiers aussi bien que les Piloris, qui sont quatre fois aussi gros que les rats de l'Europe.

C'est encore vne marque asseurée, qu'il y a vne mauuaise couleuvre en quelque lieu, lors qu'on y voit les petits oyseaux attroupez, criants comme ils font en France, après les oyseaux de proye.

Il y a aussi quelques habitans, principalement les Negres, qui les connoissent au flairer, & les esuentent comme les chiens font la venaison: car elles exhalent dans l'air vne haleine qui sent la marée, & comme le poisson à moitié gâté.

Les habitans pour se garantir de ces couleuvres, font du feu la nuit au milieu de la case; ils disent pour raison qu'elles apprehendent le feu. Mais cela sert de peu, car elles se foutrent sous les coffres dans les recoins de la Case, dans des panniens, dans des barils, & dans autres choses semblables, dans la couuerture, & mesme iusques dedans les liets. Vn Gentil homme digne de foy m'a asseuré, que disnant avec vn Prestre de l'isle, il en tomba vne du haut de la case, au milieu du plat qui estoit sur la table, mais tout cela arrive tres-rarement. Ceux qui vont à la chasse prennent de grandes

bottes, ce qui sert de peu; car elles ne garantissent que les jambes, & ne desfondent que de celles qui sont à terre, & non de celles qui sont louchées sur les branches des arbres, ou sur l'éminence de quelque rocher; lesquelles se dardent indifferemment sur toutes les parties du corps. Les deux derniers qui furent mordus pendant mon séjour dans l'isle, le furent à l'espaule & au bras.

Il est vray que si on ne les touche point, qu'elles n'offensent jamais personne, & mesme elles passeront sur vous en dormant, sans vous faire aucun tort; mais si l'arrivée qu'en passant, ou en vous remuant vous les touchiez, ou que quelque petite branche les heurte, elles se iettent incontinent sur vous & vous mordent infailliblement.

Lorsqu'elles sont saoules, elles dorment d'un si profond sommeil, qu'on les peut prendre, manier, pousser, & traiter assez rudement, sans qu'elles s'éveillent, & cela dure quelquefois 3 jours & 3 nuits.

Si l'arrivée qu'un homme en soit mordu soit loia dans les bois, étant seul, il est en danger de la vie; car quelque ligature qu'il puisse faire au dessus de la playe, dans une heure ou deux de temps, le venin luy gaigne le cœur, les syncopes le prennent, & il tombe pour ne se jamais relever, si l'on ne s'y promptement secouru. La première chose qu'on fait pour penser les personnes atteintes de ces veneneuses morsures, est de faire promptement une ligature au dessus de la playe, prenant toutes fois garde de ne pas trop serrer, d'autant qu'il y a peu nuire au bles-

se. Puis
l'ayant
la playe
rouse, n
le venin
que sur la
faire pro
tion cor
car tous
toutes le
seds à la

Voilà l
blige po
& pour
mes que
par écrit
ra servir

Le pr
vre, la b
le il faut
est pour
est si a
certain.

Vn
d'un gre
veut) l
attirera
montra
Celuy
ainsi co

se. Puis on applique vne ventouse sur la playe, & l'ayant osté on fait trois ou quatre scarifications sur la playe, apres quoy on applique dorechef la ventouse, jusqu'à trois ou quatre fois; & cela attire tous le venin. Cela fait on met vn emplastre de theriaque sur la playe. Cependant, il faut auoir soin de faire prendre du theriaque, ou quelque autre potion cordiale au malade, & de le tenir chaudement, car tous les esprits se retirent au cœur, & laissent toutes les parties du malade fort froides & disposées à la corruption.

Voilà les remedes ordinaires, mais la charité oblige pour la consolation des habitans de cette Isle, & pour m'acquiter en partie des obligations extrêmes que ie leur ay, d'en coucher icy quelque autres par écrit plus faciles, & desquels vn chacun se pourra seruir sans auoir recours au Chirurgien.

Le premier est de couper la teste de la couleuvre, la broyer & l'appliquer sur la playe, sur laquelle il faut faire quelques legeres incisions. Celuy-cy est pour ceux qui sont mordus dans les bois, & est si assuré que Mathiolo le tient pour le plus certain.

Vn autre tres-assuré est de plumer le derriere d'un gros poulet, (& apres auoir fait l'incision si on veut) l'appliquer immédiatement sur la playe, il attirera tellement le venin par le fondement, qu'il montra entre les mains de celuy qui l'applique. Celuy-là mort, il faut en remettre vn second, & ainsi consecutiuellement jusqu'à ce que le poulet ne

meure plus. La chaux viue meflée avec de l'huile & du miel, & appliquée en forme d'emplastre sur la playe, est encore vn tres-excellent remede: il ne faut pas neantmoins obmettre, tant en se seruant de ce remede que des precedents, de donner du theriaque ou autre potion confortatiue au malade, de peur que le venin ne gaigne le cœur auparauant que le remede opere.

Outre ces remedes, i'en ay trouué plusieurs autres, que la commodité rendra plus considerables; car ils sont tousiours presents dans toutes les Indes; comme les feüilles de petun vert pillées & appliquées sur la playe: deux ou trois gouffes d'ail pour manger, & quelqu'autres broyées & mises en forme d'emplastre sur la morsure. La cendre de farment de vigne dissoute avec de l'huile rosat & appliquée sur le mal: le poids d'vn escu de suc de mouron pris dans du vin blac, ou dans de l'eau, si le malade a la fièvre, empesche que ce venin ne gaigne le cœur: le suc de la Betoine pris en mesme quantité & en la mesme façon, a le mesme effet: le bouillon de toute sorte de Polliot ou de tin, est encore vn assez bon remede: les feüilles de moutarde, broyées & apliquée sur la blessure y seruent aussi beaucoup. D'Alechamps donne encore plus de cent sorte de remede.

Mais le principal & le plus excellent de tous, est vne plante que i'ay oublié de décrire dans ma troisieme partie: elle est fort commune dans toutes nos isles, & son seul nom témoigne assez les proprietéz

admirable
le bois de
pées par
rampe sur
fait le lier
cée de troi
qui ont éc
telle antip
fuyent, q
tent en la
rent si-to
l'isle de la
arbre tout
serpens au

Le derni
des plus fa
aufquels i
mois d'vne
des serpen
ze ou ving
qu'autre li
cette poud
le venin n
de ceux q
tir à yfer d
par mal-he
uent pren
c'est le pl
monde.

Quelque

DES ANIMAUX DE LA TERRE. 365

admirables desquelles Dieu l'a douée. On l'appelle *bois de Couleuvres*, d'autant que ses branches coupées par morceaux ont la forme de serpent : elle rampe sur les arbres, qu'elle enuironne comme fait le lierre : Sa feuille est toute découpée & percée de trous en diuers endroits. Tous les Auteurs qui ont écrit de cette plante, assurent qu'il y a vn telle antipathie entre les serpens & elle, qu'ils la fuyent, qu'ils ne mordent iamais ceux qui la portent en la main ou sur eux, qu'ils creuent & meurent si tost qu'ils en sont touchez : l'ay veu dans l'isle de la Martinique proche des Magazins, vn arbre tout couuert de cette plante, & sept ou huit serpens aux pieds morts & creuez.

Le dernier & le plus efficace de tous, selon l'aduis des plus fameux Medecins de la Faculté de Paris, auquel ie l'ay communiqué est d'vser tous les mois d'vne poudre composée des rates & des cœurs des serpens ou viperes, en prenant le poid de quinze ou vingt grains dans vn œuillon, ou dans quelque autre liqueur : S'il arriue que celuy qui vse de cette poudre, soit mordu de ces dangereuses bestes, le venin n'aura aucune prise sur luy. Pour le regard de ceux qui ne pourront ou ne voudront s'assujettir à vser de ce souverain remede tous les mois, si par malheur ils viennent à estre mordus, il en doivent prendre incontinent le poid d'vn escu. Et c'est le plus assuré contrepoison qui soit au monde.

Quelques vns se meslent de succer les morsures,

& en tirer le sang & le venin tout ensemble : Quoy que cela soit bon, & est vne chose si dangereuse, que l'en ne conseille à personne de s'en seruir, qu'au defaut de tout autre remede ; car si le succeur a la moindre égratignure autour des gécies, ou dans la bouche, ou qu'il auale la moindre parcelle de sa salie enuenimée, il est certain qu'il en moura sur le champ, comme il arriua à vn Negre de Monsieur le Gouverneur de la Martinique, qui voulant secourir vn Sauvage mordu d'une couleuvre, en luy sucçant le venin de l'espaule, s'enuenima le cœur, & tomba mort à ses pieds en luy sauuant la vie.

Des estranges grenouilles de l'isle de la Martinique.

§. VIII.

SI ce que Mathiole assure des grenouilles au chapitre quarante-huitième de ses Commentaires sur Dioscoride est vray, il faut auouer (quand il n'y auroit aucun remede, pour les morsures des couleuvres de la Martinique) que la Prouidence diuine y a suffisamment pourueu, par des grenouilles d'une si prodigieuse grandeur, qu'une seule peu suffisamment & abondamment repaistre vn homme à son disner.

Cet Autheur assure, que c'est vn souverain remede contre les morsures de toutes sortes de serpens (horsmis l'aspic) que d'vser de grenouilles bouillies, humant premierement le bouillon, man-

geant pa
nouilles
playe.

l'ay ve
portoient
larges à p
le long de
plus éloig
me celles
aboyent d

Elles fo
à moitié p
miere men
che comm
pondent f
tantost mo
de Conian
ainsi plus
comme la
jusqu'à ce

Quelq
des crapau
re la forme
de la haute
mangent, &

Ces gr
Guadeloup
pas plus gr
corde rare
six, poudan

geant par-apres la chair , & appliquant les grenouilles fraichement ouuertes par le ventre sur la playe.

L'ay veu quelques-vnes de ces grenouilles qui portoient plus de quatorze poulces de longueur, & larges à proportion: elles repairent non seulement le long des riuieres , mais partout, dans les bois les plus éloignez des eaux. Elles ne coaxent pas comme celles de l'Europe , mais pendant la nuit elles aboyent comme des chiens.

Elles font leurs petits dans des fouches d'arbres à moitié pourris ; & pour ce faire, elles jettent premièrement large comme la main d'escume blanche comme la neige, & dessus ce premier liét elles pondent six, huit, dix & douze œufs, tantost plus, tantost moins, lesquels sont gros comme des grains de Coniandrie , & de couleur d'orange : elles font ainsi plusieurs liets , iusqu'à ce que cela soit gros comme la roste, & les courent de temps en temps, iusqu'à ce qu'ils soient esclos.

Quelques vns les ont voulu faire passer pour des crapaux, mais sans fondement, car elles ont toute la forme des grenouilles, & sautent quelque fois de la hauteur d'un homme ; tous les habitans en mangent, & ie les ay trouué tres-excellentes.

Ces grenouilles ne se rencontrent pas dans la Guadeloupe, mais seulement de petites qui ne sont pas plus grosses que le pouce ny plus larges ; & encore si rarement que ie n'y en ay veu que cinq ou six, pendant de temps que i'y ay demeuré.

De toutes sortes de Crables ou Cancres, qui se trouvent dans l'isle de la Guadeloupe, & aux environs.

§. X.

LA mesme Prouidence qui repeut l'espace de quarante ans, le peuple d'Israël de la Manne du Ciel, dans cette vaste solitude des deserts en l'Arabie, tire avec la mesme bonté des entrailles de la terre de la Guadeloupe, & de plusieurs autres isles vne Manne viuante & perpetuelle, sans le secours de laquelle plusieurs habitans de cette isle souffriroient beaucoup: car pour ne point déguiser la verité, tout ce que j'ay dit cy-deuant du gibier, de la chasse, des animaux, & de la pesche des poissons, ne se rencontre que chez les plus aisez; & si encore la pluspart du temps ils sont contrains de deux choses l'vne, ou de manger leur pain sec, ou d'auoir recours aux Crables, aussi bien que les plus indigents. Tous les Indiens, tant de cette isle que des autres, ne viuent presque que de cela. En vn mot, quand toutes choses manquent, ce qui arriue assez souuent, les Crables ne manquent iamais à ceux qui veulent prendre la peine de chercher leur vie.

C'est vne chose tout à fait digne d'admiration, de les voir descendre de la montagne, enuiron le mois d'Auril ou de May, lors que les premieres pluyes commencent à tomber; car alors elles sortent toutes des creux des arbres, des fouches pour-

ries,

DES

ries, &

trous q

en voit

place

mettre

qu'vne

Il se

deffier d

se range

humide

se pouu

à l'abry

traies.

Tou

qu'enco

il sembl

menté M

se diuise

la premi

plus gros

melles, &

seuleme

min; ma

les estran

dans ce

comme

restez pa

faire halt

gemens,

l'air.

ries, de dessous des rochers, & d'une infinité de trous qu'elles font elles-mêmes dans la terre. On en voit la terre couverte, en sorte qu'il se faut faire place, & les chasser devant soy pour pouvoir mettre le pied à terre, sans en escraser quel qu'une.

Il semble qu'elles ayent de la preuoyance à se deffier du peu de durée de la pluye; car la pluspart se range le long des riuieres, & des rauines les plus humides, pour, au cas que la pluye leur manque, se pouuoir retirer dans les lieux plus frais, & estre à l'abry des chaleurs qui leur sont tout à fait contraires.

Toute cette descente se fait avec tant d'ordre, qu'encor bien que le seul instinct naturel y agisse, il semble toutefois que la conduite d'un expérimenté Mareschal de Camp y soit employée. Elles se diuisent pour l'ordinaire en trois bandes; dont la premiere n'est composée que de mâles, qui sont plus gros, plus forts, & plus robustes que les femelles, & consequemment obligez à s'exposer non seulement aux iniures du temps, & à frayer le chemin; mais encore à effuyer toutes les difficultez & les estranges massacres, que les habitans en font dans ce premier rencontre. Ceux-cy qui sont comme l'auantgarde de l'armée, sont souvent arrestez par le deffaut de la pluye, & contrains de faire halte & autant de stations & de nouueaux logemens, qu'il y a de nouueaux changemens dedans l'air.

Cependant, tout le gros de l'armée, qui n'est presque composé que de femelles, se tient clos & couuert dans les montagnes, iusqu'à ce que le temps soit entierement disposé à la pluye : Alors elles se mettent en campagne, & font comme des bataillons, longs d'une lieüe ou lieüe & demie, & larges de quarante ou cinquante pas, si serrez qu'à peine peut-on découurir la terre.

Trois ou quatre iours apres suit l'arriere-garde, qui est composé de masles & de femelles, en mesme ordre & en aussi grand nombre que les autres. Or comme dans les armées tout le monde ne marche pas en ordre, & ne tient pas vne mesme route: de mesme, outre le grand nombre de ces bataillons qui suiuent le cours des riuieres & des rauines, tous les bois en sont remplis, mais vn peu plus clairement, que dans les lieux où passent les troupes. Elles marchent fort lentement toute la nuit, & le iour quand il pleut, & s'exposent fort rarement au Soleil. Que s'il arriue qu'elles fassent rencontre de quelque pays découuert & sans abry, & qu'il fasse tant soit peu de Soleil; elles s'arrestent toutes à la liziere du bois, & attendent que la nuit soit venue pour le passer. Si quelqu'un s'approche du gros & leur donne l'épouuente, elles font vne retraite confuse & en reculon, presentant tousiours les armes en auant, qui sont deux certaines tenailles, ou mordans d'agereux, qui serrent iusqu'à emporter la piece, & faire jeter les hauts cris à ceux qui en sont attrapez: elles frappent de temps en temps ces mordans

DE
l'vne
tant de
heurta
le cliq
ment
S'il
cesse;
(ce qu
niera le
des rac
trouue
d'en fa
terre, c
foncei
qui ne
restez
les logi
despen
n'en fa
lors on
amas de
elles o
l'estom
bon ge
lesquel
deux o
faut qu
leur fai
& rem
Tou

l'un contre l'autre, comme pour menacer, & font tant de bruit; & vn si estrange tric-trac en s'entre-heurtant de leurs escailles, qu'on croyroit entendre le cliquetis des corselets & des tassettes d'un Regiment de Suisses qui marchent.

S'il arrive pendant cette descente que la pluye cesse; & que le temps se mette tout à fait au beau, (ce qui est assez ordinaire) elles font vne halte generale, & chacun prend logis où il peut, qui sous des racines, qui sous des arbres creux: celles qui ne trouuent point de logis tout fait, prennent la peine d'en faire elles-mesmes, & remuent tellement la terre, que par tout où le gros se rencontre, on y enfonce iusqu'à my-jambe. Cependant, les habitans qui ne souhaitent autre chose que de les voir arreftez en chemin, leurs font bien cherement payer les logis; car tout le monde fait bonne chere à leurs despens, & à peine se trouue-il vne case, où on n'en fasse mourir plus de cent par iour; car pour lors on jette tous les corps, & on se contente d'un amas de petits œufs quasi imperceptibles, desquels elles ont gros comme le poulce à chaque costé de l'estomach, qui sont fort nourrissans & de tres-bon goust. Il se rencontre quelques années dans lesquelles par l'interruption des pluies, elles sont deux ou trois mois à faire le voyage: mais il ne faut que huit ou dix iours de temps pluvieux, pour leur faire vider leurs œufs, se baigner dans la mer, & remonter promptement à la montagne.

Tout le corps de cet animal semble n'estre com-

posé que de deux mains tronquées par le milieu, & rejointes ensemble; car des deux costez vous y voyez les quatre doigts, & les deux mordants qui seruent comme de poulce. Tout le reste du corps est couuert d'une escaille large comme la main, releuée en bosse, sur la déuanture de laquelle sont enchassés deux petits yeux, longs, & gros comme des grains d'orge, transparents comme du cristall, & solides comme de la corne. Un peu au dessous est la gueulle, couuerte de quelques barbillons, sous lesquels sont deux dents larges comme la moitié de l'ongle, tranchantes & blanches comme de la neige: elles ne sont pas situées comme les machoires des autres animaux, en haut & en bas; mais aux deux costez & s'entreioignent comme des fers de ciseaux, & avec ces dents qu'elles coupent & fissent les feuilles, les fruiets, & les bois pourris, qui sont leur nourriture ordinaire.

Toute cette escaille est remplie d'une certaine liqueur espoisse, grasse, & fibreuse, de laquelle les habitans font d'assez bons saupiquets. Au milieu de cette liqueur, que les habitans appellent *Tau-maly*, est ce qu'ils nomment (à raison de son amertume) le fiel de l'animal, qui n'est pourtant autre chose que son estomach, dans lequel tout ce qu'elles mangent, se digere. Il est composé d'une peau ou membrane assez desliée, & estendue par deux petits osselets ou cartilages, & est gros deux fois comme le poulce, & à toute la forme de l'escaille.

Les
corps vi
ces, ajus
lequel il
Il y a un
plume, o
passant pa
ner à la fi
leurs exo
mais au lie
eau claire
caille. *ago*
Celles
naire tout
qui sont a
bleu, de
description
qui se passe
tagne.
On po
té qui fait
charger de
Crables de
leurs dans
nent naissa
re: mais qu
& avec plu
melles des
masses, ny
tes les Cra

Les masses & les femelles, ont au dessous du corps vn certain plastron composé de diuerses pieces, ajustées comme les tassettes d'vn corcelet, sous lequel il y a cinq ou six barbillons de chaque costé. Il y a vn petit pertuis large comme le tuyau d'vne plume, qui sort immédiatement de l'estomach, & passant par le milieu de ce plastron, se vient terminer à la fin : C'est par cét endroit qu'elles voident leurs excremens. Cét animal n'a point de sang; mais au lieu de sang, il sort de leurs blessures vne eau claire, qui s'espoissit comme de la gelée, & se caille.

Celles dont ie parle à presont, sont pour l'ordinaire toutes violettes; mais il s'entrouue quantité qui sont agreablement diuersifiées & panachées de bleu, de blanc, & de violet. Voilà la plus exacte description que i'en puisse faire. Retournons à ce qui se passe, lors qu'elles sont descenduës de la montagne.

On pourroit icy asseurer, que la mesme necessité qui fait sortir les tortuës de la mer, pour se décharger de leurs œufs sur la rine, fait descendre les Crables de la montagne pour se décharger des leurs dans la mer, comme dans le lieu où elles prennent naissance, aussi bien que les tortuës sur la terre; mais qui voudra éplucher la chose de plus près, & avec plus de curiosité, trouuera que les seules femelles des tortuës viennent à terre, & que les masses, ny les petits n'y abordent iamais: mais toutes les Crables de l'isle, grands & petits, masses &

fémmes, viennent indifféremment tous les ans vne fois se baigner en la mer; & cela sans doute pour rendre quelque sorte d'hommage à celle qui leur a donné la vie, & puiser dans le sein de leur mère des forces & des qualitez occultes, qui les disposent à vne nouuelle renaissance, laquelle leur arriue vne fois sous les ans, ainsi que nous verrons dans la suite de cette description.

Si tost qu'elles sont arriuées au bord de la mer, elles se laissent couurir par deux ou trois fois des premières vagues qui battent sur la riuë, & se retirent incontinent, s'en allant chercher logis pour se reposer. Cependant, les œufs des fémmes grossissent, sortent du corps, & s'attachent aux barbillons qui sont sous le plastron, que nous auons décrit. Il y en a pour l'ordinaire l'espoisseur d'un gros œuf de poule, & sont semblables à la roogue des harénts. Pour lors on n'en fait plus de cas, comme ayant beaucoup perdu de leur goust. Quelques iours apres elles se vont toutes baigner pour la seconde fois dans la mer, & y secoüent leurs œufs, desquels plus des deux tiers sont à l'instant deuoréz par certains petits poissons, que les Sauvages appellent *Tytri*, desquels pour lors la mer est toute noire le long de la riuë.

Je ne scay ce que la mer opere sur ces animaux; mais la plupart sortent de ce second bain si foibles & si atténüées, qu'à peine peuuent-elles marcher; elles deuiennent maigres, & leur chair mesme change de couleur, d'oü vient qu'une grande

partie n
mais ell
se coupl
remises
dans la t
terre &
Là, elles
& ensem
refois in
ne ruptu
qu'à pei
sont sor
qui scau
de recoi
autres, e
conceuo
poüillé d
sa peau.

La Cr
sans aucu
sans aucu
plus de
qu'elles
tume dan
me de l'
point, &
licieux
qu'on le
qu'on se
uestuës

DES ANIMAVX DE LA TERRE. 575

partie ne remontent pas si-tost aux montagnes, mais elles se reingraissent dans le plat-pays. Elles se couplent toutes au sortir de la mer, & après s'estre remises dans leur enbompoint, elles font des trous dans la terre, qu'elles bouchent si bien de la mesme terre & de feuilles, qu'il n'y peut entrer aucun air. Là, elles se dépouillent de leurs anciennes escailles, & ensemble de la carcasse de leurs os, qui sont tou- refois inseparables des escailles, sans en faire aucu- ne rupture. Cependant, elles la laissent si entiere, qu'à peine peut-on connoistre le lieu par où elles sont sorties. Or cela est moins conceuable à ceux qui scauent de combien de jointures, de coings, de recoings, & d'os entremeslez les vns dans les autres, est composé le corps d'une Crable, que de concevoir la carcasse ou squelette d'un homme dé- pouillé de sa chair, sans aucune lesion, ny rupture de sa peau.

La Crable demeure donc près de son escaille sans aucun mouuement, & quoy que ie ne dise pas sans aucun sentiment, l'ose bien asseurer quelle est plus de six iours sans le faire connoistre. Pendant qu'elles sont en cét estat, elles n'ont point d'amer- tume dans l'estomach, le *Taumaly* en est iaune com- me de l'or. Elles sont grasses, pleines & en tres-bon point, & c'est bien le plus excellent & le plus de- licieux manger qu'une Crable bouciere, (c'est ainsi qu'on les appelle, lors qu'elles sont en cét estat) qu'on se puisse imaginer. Elles ne sont pour lors re- uestuës que d'une peau extrêmement delicate, la-

quelle par succession de temps s'endurcit & se forme en escaille. Elles ont en ce temps-là quatre pierres grosses comme des febues de bresil, blanches comme neige, attachées au dessous de l'estomach, lesquelles se fondent & se dissipent, à mesure que l'escaille s'endurcit, & se perdent entièrement, quand elle a atteint sa perfection. On assure que ces pierres font ietter le grauiet des reins: mais elles sont fort desagreables à prendre, & excitent à vomir. l'en ay veu faire l'experience à plusieurs avec plus de peine que de profit.

Voilà à peu près tout ce qui se peut dire de cette sorte de Crable. Il y en a encore deux autres sortes; sçauoir, les Crables blanches & les *Tourlourons*, ausquels tout ce que nous auons dit cy-dessus conuient, excepté que les Crables blanches excèdent tellement les autres en grandeur, qu'une seule en vaut trois des precedentes. Elles ont vn gros mordan large comme la main, où il y a plus à manger qu'à la plus puissante Crable violette. Elles ne repaierent point aux montagnes, ne se plaisent que dans la fange & dans la bouë, le long des riuieres, des estangs, & dans les lieux marécageux, desquels elles retiennent tousiours quelque goust.

Les *Tourlourons* sont les plus petits & les moins estimez: ils sont de couleur de feu, & ont vne tache noire sur le dos, qui releue beaucoup l'éclat de cette couleur. Les habitans de la Guadeloupe n'en veulent point manger, & croient qu'ils donnent le flux de sang; mais vn chacun en mange dans la

Marti-

Martinique
trent tres-

Les vn
maladies,
ner de ga
grands ac
habitans,
mangé de
nomme e
dies.) Pour
maly; s'il e
blanche; e
faut ietter

Elles p
dents, qua
pourquoy
Tannaly; &
bruslé &
cette noir
de pomm
aisément
ferme, for
celles-là d

Ces an
enuiée qu
que le P
vous les
elles s'en
chent de
auoit cou

DES ANIMAUX DE LA TERRE. 371

Martinique au deffaut des autres qui s'y rencontrent tres-rarement.

Les vnes & les autres sont sujettes à quelques maladies, dont il se faut tres-soigneusement donner de garde, parce qu'il en peut arriuer de tres-grands accidents, comme il est arriué à plusieurs habitans, qui ont presque perdu la vie pour auoir mangé des *Crables maniloées*, (c'est ainsi qu'on les nomme quand elles sont entachées de ces maladies.) Pour connoistre cela, il faut regarder au *Taumaly*; s'il est laiteux, s'il se fond, s'il se reduit en eau blanche; en fin, si la Crable est legere, pour lors il la faut ietter comme vn dangereux venin.

Elles peuuent encore causer les mesmes accidents, quand elles mangent de la Mancenille; c'est pourquoy, il faut prendre gard aux dents & au *Taumaly*; & mesme au dedans du corps, qui deuient brullé & noir comme du charbon. Et quoy que cette noirceur leur arriue quand elles se nourrissent de pommes de Genipa, cela neantmoins se peut aisément connoistre; car celles-cy ont le *Taumaly* ferme, sont grasses, pleines, & en tres-bon point; & celles-là ont tout le contraire.

Ces animaux ont vne faculté qui ne doit estre enuiee que des coupeurs de bourse, où de ceux que le Preuost tient desia au collet: C'est que si vous les prenez par vn mordan ou par vne patte, elles s'en deffont comme bon leur semble, les détachent de la iointure, aussi proprement que si on les auoit coupez avec vn rasoir, vous les laissez dans la

main & se sauuent, & s'il en est besoin, elles les quittent toutes les vnes apres les autres. Iugez si semblables gens ne doiuent pas souhaiter vne chose qui leur seroit si necessaire. Si elles sont blessées à vn mordan ou à vne patte, elles extirpent promptement le membre & le mal tout ensemble, sans auoir besoin de l'assistance de quelqu'expert Chirurgien. Tous ces membres coupez leur reuiennent au bout de l'an, ou au moins d'autres en leur place.

Des Soldats ou Cancellés.

§. X.

CE Soldat est vne espece de petit cancre, long de trois ou quatre poulces au plus; il a la moitié du corps semblable à vne sauterelle marine, mais reuestu d'une escaille vn peu plus dure: quatre pieds assez semblables à ceux d'une Crable: deux mordans, dont l'un n'est pas plus gros qu'un de ses pieds, & l'autre est plus large que le poulce, rond, & qui serre estrangement. Tout le reste du corps n'est qu'un certain boudin, d'une peau assez rude & espoisse, gros comme le doigt, & long de la moitié, ou vn peu plus. Au bout il y a vne petite queue, composée de trois petits ongles, ou trois petites escailles, comme la queue d'une sauterelle de mer. Toute cette moitié du corps est remplie d'un *Tumaly*, semblable à celui qui se trouue dans la coquille d'une Crable; mais rouge, & qui estant exposé au feu ou au Soleil se fond, & se resoud en

huile, qui est récente. Plusieurs
Tous les
peu qui n

Ils des
mer, ne
comme
terre; ma
re qui les
donné l'in
ne sont-ils
vne petite
fourre so
reuestu d
des solda
la montag
arbres, en
comme c
mais sur
vient (en
estiment
fois pens
dans la gr

Cepen
gne, & la
faite pou
rer si estr
de desce
maison.

huile, qui est vn veritable baume pour les playes recentes. l'en ay fait moy-mesme l'experience sur plusieurs personnes, avec de tres-heureux succez. Tous les habitans en font grand cas, & s'en trouue peu qui n'en fassent prouision.

Ils descendent tous les ans vne fois au bord de la mer, non pour s'y baigner & y faire leurs petits, comme les Crables, car ie crois qu'ils naissent à terre; mais pour y changer de coquille, car la nature qui les fait naistre le derriere tout nud, leur a donné l'instinct d'y pouruoir en naissant, car à peine sont-ils au monde qu'vn chacun d'eux cherche vne petite coquille, proportionnée à sa grandeur, fourre son derriere dedans, l'ajuste sur soy, & ainsi reuestu des dépouilles d'autrui, & armez comme des soldats de ces coquilles estrangeres, ils gagnent la montagne, repairent dans les rochers & dans des arbres creux comme font les Crables, & viuent comme elles de feüilles de bois pourris & de fruits; mais sur tout de pommes de Mancenille. D'où vient (encore que nos habitans en mangent, & les estiment fort) qu'ils sont tres-dangereux. l'ay vne fois pensé rendre l'ame, pour en auoir mangé deux dans la grande terre sous des Mancenilles.

Cependant, nos soldats croissent dans la montagne, & la coquille, qui n'a pas esté expressément faite pour eux, commence à les presser & leur ser-
rer si estroitement le derriere, qu'ils sont contraints de descendre au bord de la mer, pour changer de maison. Les curieux qui ont pris garde à ce qui se

passé dans ce changement, auoient ingenuement avec moy qu'il y a vn plaisir extrême à les voir faire. Ils s'arrestent à toutes les coquilles qu'ils rencontrent, les considerent attentiuement, & en ayant rencontré quelqu'une qu'ils croient leur estre propre, ils quittent incontinent la vieille, & fourrent si promptement le derriere dedans l'autre, qu'il semble que l'air leur fasse mal, ou qu'ils ayent honte de le montrer à nud.

Si deux se rencontrent en mesme temps dépouillés, pour entrer en vne mesme coquille, ils s'entremordent & se battent, iusqu'à ce qu'en fin le plus foible cede, & quitte la coquille au plus fort, qui en estant reuestu fait trois ou quatre caracoles sur le riuage; que s'il trouue que ce ne soit pas son fait, il la quitte & recourt promptement à son ancienne, & en va chercher vne autre ailleurs. Ils changent souuent iusqu'à cinq ou six fois, auant que d'en trouuer vne propre.

Ils portent dans leurs coquilles enuiron vne demy cueillerée d'eau claire, laquelle est vn souverain remede contre les pustules & vesies, que le lait ou l'eau qui tombe de dessus les branches de Mancoilles, fait esleuer sur la peau.

Quand il a vne fois mordu de son gros mordan, on le tueroit plustost que de luy faire lascher prise. Vn de ces soldats m'ayant vne fois pris par le bout du doigt, me fit par l'espace de deux heures souffrir d'estranges douleurs, sans que i'y pusse apporter aucun remede. I'ay depuis appris qu'il ne faut que luy

chauffer
mord,
se saue

Il y a
I Scorp
trouue en
res n'en f
sieurs foi
dormant
leur, i'y p
pour vne
picqueur
que ie rec
ne petite
mais de l
le bras p
le il se fit
geon, &
ce de vin
se dissipa
ils sont or
hures, &
linge.
I'ay re
petits, r
d'un fil

chauffer la coquille : car alors non seulement il démord, mais même abandonne sa maison & se sauve.

Des Scorpions de l'isle de la Guadeloupe.

§. XI.

IL y a dans la Guadeloupe vn grand nombre de Scorpions gris, & tous semblables à ceux qu'on trouue en France; mais, grâces à Dieu, les picqueres n'en sont pas mortelles. l'en ay esté picqué plusieurs fois; entr'autres, i'en fus picqué vn iour en dormant; vis à vis du cœur, ou ayant senty la douleur, i'y portay incontinent la main, i'en fus picqué pour vne seconde fois au bout du doigt; mais cette picqueure me fit beaucoup plus de mal, que celle que ie receu sur le cœur, laquelle ne me causa qu'une petite enflure large comme vn quart-d'escu: mais de l'autre, non seulement le doigt, mais tout le bras m'enfla iusques dessous l'aisselle, sous laquelle il se fit vne glande grosse comme vn œuf de pigeon, & le bras ne demeura tout tremblant l'espace de vingt quatre heures; après lesquelles tout se dissipa sans que i'y appliquasse aucun remède: ils sont ordinairement dans du bois pourry, dans les liures, & bien souuent dans les coffres où il y a du linge. J'ay remarqué que les femelles pour faire leurs petits, tissent vne petite toile large comme l'ongle, & vn fil qu'elles tirent de leurs corps comme les

arraignées, & y pondent onze œufs guere plus gros que des pointes d'épingles : elles portent cela par tout avec soy, iusqu'à ce que les petits soient éclos, & aussi-tost qu'ils sont au monde, si on les effarouche, ils gaignent le dos de la mere, laquelle recourbant sa queue par dessus eux, les deffend de son aiguillon.

Je ne sçay s'ils changent de peau comme les Crabes de coquilles, mais on trouue dans des liures quantité de peaux de Scorpions, vuides & toutes entieres.

Des Araignées & principalement d'une horrible & monstrueuse espèce, que j'ay veu dans l'isle de la Martinique.

S. XII.

IL se trouue vn grand nombre d'araignez de toutes sortes dans la Guadeloupe, aussi bien que dans la France. Elles ont presque toutes de petites bourses d'une estoffe qui semble estre d'un cuyr bien delicat. Là dedans elles pondent leurs œufs, & se tiennent dessus pour les couuer : Quoy qu'il s'en trouue qui les portent tousiours avec soy, iusqu'à ce qu'ils soient éclos, comme les Scorpions. J'en ay trouué plusieurs dans les bois qui ne sont pas communes : elles sont toutes plates, & pas plus espousses qu'un teston, larges d'un poulce, & longues d'un poulce & demy. Elles sont toutes grizes, & ont les

jambes & griffes d'

Mais la Martinique. Ca s'en trou te araign partie po presque d luë d'un p de deuan toute cou il y a vne rer vn po long que partie fort velus, & gnent au ce ou mon dents dan comme la comme d I'en ay Ananas, tes, & q corps tou cet animal gereux qu cherche f de se les fr de dents.

jambes fort courtes, dures, & herissées comme les griffes d'un cerf volant.

Mais sur tout celles que j'ay veu dans l'isle de la Martinique, doiuent estre épluchées de plus près. Car ie ne crois pas qu'au reste du monde, il s'en trouue de plus prodigieuses. Le corps de cette araignée est composé de deux parties, dont la partie postérieure, qui semble estre le ventre, est presque de la grosseur d'un œuf de poule, toute velu d'un poil noire, & herissé & assez long. La partie de deuant est vn peu plus courte, mais aussi grosse & toute couuverte du mesme poil. Au milieu du dos il y a vne petite ouuerture ronde, comme pour fou rer vn pois, toute enuironnée d'un poil vn peu plus long que celui du corps. De chaque costé de cette partie sortent cinq pieds plus longs que les doigts, velus, & a quatre iointures, sans celles qui les ioint au corps, & à chacun d'iceux vne petite pince ou mordan de corne rousse & fort dure, & deux dents dans la gueulle de la mesme estoffe, longues comme la moitié d'une épingle, courbées, & affilées comme des éguilles.

J'en ay trouué encore quelques vnes dans des Ananas, toutes semblables, mais vn peu plus petites, & qui auoient vne partie du poil de dessus le corps tout vert. Quelques habitans apprehendent cet animal, & assurent qu'il est autant ou plus dangereux que les viperes de la mesme isle. On en recherche fort curieusement les dents, & on dit que de se les frotter souuent avec celles, guarantir du mal de dents.

Des Fourmis.

§. XIII.

L'Ay remarqué quatre ou cinq sortes de fourmis dans la Guadeloupe, extrêmement importuns à ses habitans; car quoy qu'il n'y ayt point d'Hyuer qui les oblige à se pourvoir pendant le temps de la recolte pour cette saison, où il semble que non seulement toutes choses leur doiuent manquer; mais qu'ils soient contraincts sur peine de la vie de garder prison dans les entrailles de la terre, ou ils feroient bien mille siecles avant qu'on les secourut d'un seul grain de bled: si est-ce neantmoins que les fourmis de ces isles, travaillent avec autant de soin & de prevoyance tout le long de l'année, à faire amas & provision de toutes les graines qu'on sème, que s'ils estoient sujets aux mesmes rigueurs que ceux de l'Europe. Et quoy que cette incommodité ne soit pas la plus sensible de celles qu'ils causent, c'est pourtant la plus dommageable aux habitans; car qu'ils sement aujourdhuy un beau quarreau de plant de petun, si les fourmis y donnent, en une nuit tout est enlevé, sans qu'il y vienne vñe seule plante à bien. J'ay veu de pauvres habitans quasi reduits au desespoir à cette occasion; & cela n'arriue pas seulement au petun, mais à toute autre sorte de graine.

Ceux dont ie parle sont petits fourmis noirs, assez semblables à ceux que l'on voit le plus communément

munément de quantité sorte qu'ils meurs, d'huile tout remette, bien souestions cunité. S faire esta mir en r

Il y a ges, pas ne sont vne esp pour l'oge, en si g en deme on n'y p

Les au dents, n de dessus seul pou me; car se, il ne mordan tend & la main se, qu'o

munément dans l'Europe : mais ils sont en si grande quantité que cela est quasi inconceuable ; de sorte qu'on ne peut garder ny confitures, ny fruits meurs, ny viande cuite ou crüe, ny aucune sorte d'huile ou de graisse, qu'ils n'en soient incontinent tout remplis, & cela en quelque lieu qu'on les puisse mettre, quand se feroit au dessus du feu. l'en ay veu bien souuent nos tables si couuertes, que nous estions contraints de les abandonner à leur importunité. S'ils prennent vne fois la route du liêt, il faut faire estat de le changer de lieu, ou de ne iamais dormir en repos.

Il y a deux autres sortes de petits fourmis rouges, pas plus gros que des pointes d'épingles ; ils ne sont pas si communs que les autres. Il y en a vne espee qui ne mord point, mais ils se nichent pour l'ordinaire dans les coffres où il y a du linge, en si grande quantité, que bien souuent le linge en demeure tout taché, & se pourrit entierement, si on n'y prend garde.

Les autres qui sont tout semblables aux precedents, ne repairent que dans les bois, & tombent de dessus les feuilles des arbres ; il n'en faut qu'un seul pour donner bien de la pratique à un homme ; car s'il gaigne vne fois le collet de la chemise, il ne cesse de mordre en diuers endroits, & en mordant il fait glisser un certain venin, qui s'étend & se coule entre cuyr & chair, aussi large que la main, & cause vne démangeaison si douloureuse, qu'on auroit courage de se mettre en piéces à

force de se gratter; & cela dure quelquefois vne matinée entiere.

Vne troisieme sorte de fourmis tres-dangereux, sont ceux que les habitans appellent *Chiens*, à cause de leurs morsures. Ils sont longs comme vn grain d'auoine, mais deux fois aussi gros: ils ont deux petites dents comme des aiguillons d'abeilles, desquelles les morsures sont plus douloureuses que celles des Scorpions; mais cela ne dure qu'une heure au plus. Il y en a partout les endroits de l'isle, non toutefois en si grande quantité que les autres.

Des Poux de bois.

§. XIV.

ON pourroit encore mettre au nombre des fourmis certaines petites bestioles, que les habitans appellent *Poux de bois*, à raison de ce qu'elles rongent, minent, cauent, & font pourrir le bois où elles s'attachent. Ces poux approchent assez de la forme du fourmy: ils sont blancs, si tendres & si delicats, qu'ils sont recherchez avec grande auidité des petits oyseaux, des poulets, & de tous les petits lezards, comme les plus friands morceaux qu'ils puissent rencontrer, aussi ne vont-ils iamais qu'à couuert.

Ils bastissent avec de la terre certaines petites galleries, chemins, ou conduits vn peu plus amples que le tuyau d'une plume, auxquels ils font faire tant de milliers de tours & de destours confus,

qu'en fin
qu'un de
homme a
sogne, q
lieu de c

Au rest
tite Repu
dans vne p
embusche
leurs mur
public, &c
paration d
satisfaction
ouvrage. C
sans iamais
mestier de
triplex, ils
munication
mior ioint
de nouuea
ioint en io
restent, il
ment en re

C'est vn
min que d
lieux par ou
motte; car

En fin, c
leurs vien
ne; car ils

DES ANIMAUX DE LA TERRE. 387

qu'en fin ils en composent vne motte plus grosse qu'un demy baril, & ie crois que s'il y auoit vn homme assez expert pour déuider toute cette besogne, qu'il s'y trouueroit quelquefois plus d'une lieue de chemin.

Au reste, ils sont là dedans comme dans vne petite Republique où ils se multiplient, & comme dans vne petite forteresse, où ils sont à couuert des embusches de leurs ennemis. Si on fait bresche à leurs murailles, ils s'interessent tous pour le bien public, & trauaillent avec tant de diligence à la reparation de cette bresche, qu'en verité il y a de la satisfaction & du plaisir à les contempler dans cet ouvrage. On voit auancer leur trauail à veüe d'œil, sans iamais pouoir comprendre ny apprendre le mestier de ces ouuiers. S'estant vn peu trop multipliez, ils font vne petite galerie ou ligne de communication, tout le long de la Sote iusqu'au premier ioint qu'ils rencontrent, & y bastissent tout de nouueau, & allant ainsi de coing en coing, de ioint en ioint, pourriuant tous les lieux où ils s'arrestent, ils font en peu de temps tomber vn bastiment en ruyne.

C'est vn bon remede pour leurs couper le chemin que d'engraisser d'huile de vache de mer les lieux par où ils passent, & mesme d'en verser sur la motte; car ils la quittent incontinent.

En fin, ces petits animaux vieillissent, & les ailles leurs viennent comme aux fourmis, pour leur ruyne; car ils abandonnent leur demeure terrestre

pour se mettre dans l'air, au rang des oiseaux, où ils ne vivent qu'un iour ou deux pour le plus. Leur demeure estant abandonnée, noircit, desseiche, & brusle comme des allumettes. Les habitans appellent cette motte *teste de Negre*, à cause qu'elle est noire, ronde, & frisée comme la teste d'un Negre. J'ay veu quelques Chirurgiens qui faisoient suer des hydropiques à la fumée de cette motte ou teste de Negre, avec d'assez bons succez.

Des Chenilles.

§. XV.

Les Chenilles font icy des rasses generales deux ou trois fois l'année, & coupent les feuilles de manyoc, de patates, de petun, & d'autres herbages, aussi net que si le feu y auoit passé. Quelques habitans voyant dépouiller les jardins de leurs voisins, se garantissent du mesme dommage, faisant des lisieres de bois tout le long de leurs habitations, auxquelles ils mettent le feu, de sorte qu'il demeure une separation de cendre large de trois ou quatre pieds: & cela arreste les Chenilles tout court, car elles se laisseront plustost mourir de faim, que de passer par dessus la cendre.

CEs
Cbla
plus dur
dres. Il
deloupe
toute l'
nombre
iamais t
de tort
coffres,
manger
me salée
tort dan
lement
ment.

Tout
friandes
chose, au
qui les c
roient m

Des Rauets.

§. XVI.

CEs Rauets sont certains petits animaux semblables à des hannetons dépouillez de leurs plus dures aisles; mais vn peu plus plats & plus tendres. Il y en a vne si grande quantité dans la Guadeloupe, que ie ne crois pas qu'il y ayt vne isle dans toute l'Amerique, où il s'en trouue vn si grand nombre; au moins dans celles où i'ay esté, ie n'en ay iamais tant veu. Ces petits animaux font beaucoup de tort aux habitans, ils font à milliasse dans les coffres, si on ne les visite quasi tous les iours. Ils mangent la cassaue, la viande cuitte, cruë, & mesme salée: mais sur tout ils nous font beaucoup de tort dans nos Bibliothèques, où ils sont perpetuellement à ronger les liures, qu'ils gastent entiere-ment.

Toutes les poulles du pays sont extrêmement friandes de ces rauets, & ne viuent presque d'autre chose, aussi ce leur est vne tres-bonne nourriture, & qui les engraisse mieux que tout ce qu'elles pourroient manger.

Des Vermines : comme Poux & Pucel.

S. XVII.

Les Poux & les Pucel sont aussi rares dans toutes ces isles, comme ils sont communs dans les Hospitiaux, & dans les Corps de gardes de l'Europe; car pourueu qu'on se puisse tenir nettement, on n'en voit iamais sur soy, si ce n'est quelques-uns à la teste; mais cela est extrêmement rare.

Je croy que les Sauvages & les Negres se seruent d'une huile qu'ils tirent du Ricinus, ou Figuier d'epser, pour se garantir des poux.

Des Chiques.

S. XVIII.

JE ne sçay ce que la terre de toutes ces isles a de malin; mais il s'y engendre & se leue de la poussiere la plus volage & la plus échauffée du Soleil, certains (s'il faut ainsi dire) petits atomes animés, que les habitans appellent, *Chiques*, qui sont de petites bestes, guere plus grosses que des cirons, toutes semblables à de petites pucel, & qui sautent comme elles, & ie crois mesme que s'en est vne espece: cela se fiche dans la chair, avec vne démangeaison si douloureuse, qu'ils font perdre patience aux plus gens de bien. Ils s'attaquent pour l'ordinaire au dessous des ongles des pieds, qui est vn

DES A

endroit fort costé de la ment dans trois iours pour les tirer de la douleur avec des Chiques tirées postume & guarir.

Si on ne plissent de chiques, où elles sont taines, & restent vn & aller au pays à la plu & mesme me, quoy de m'en gmes pieds fesse franc pleu, & le c'est le fica se neglige les coudes vnes sur le forme de uis de l'esp

DES ANIMAUX DE LA TERRE. 391

endroit fort sensible, à l'entour des talons, & au costé de la plante des pieds, ils se cachent entièrement dans la chair, & y grossissent en deux ou trois iours, comme de petits pois; de sorte que pour les tirer, il faut decerner avec beaucoup de douleur la chair tout autour avec des épingles, avec des aiguilles, ou avec vn canif; si bien que la Chique tirée, il reste vn trou qui quelquefois s'apostume & se forme en vlcere malin tres-difficile à guarir.

Si on n'est fort diligent à les tirer, elles le remplissent de lentes, desquelles il se forme autant de chiques, qui toutes prennent place auprès du lieu où elles ont pris naissance, il s'y en amassent à centaines, & endomagent si bien les pieds qu'ils arrestent vn homme tout court, luy font tenir le liect, & aller au baston. J'ay veu mille fois maudire le pays à la pluspart des habitans, à cause des chiques, & mesme faire dessein de l'abandonner. Moy-mesme, quoy que j'aye toujours esté tres-soigneux de m'en guarantir, comme ayant trop besoin de mes pieds pour le service du pauvre peuple, ie confesse franchement que c'est ce qui m'a le plus desplu, & le plus incommode dans le pays. Sur tout c'est le fléau des paresseux; car si-tost qu'un homme se neglige, elles luy gagnent les genoux, les fesses, les coudes, les mains, & s'y entassent tellement les vnes sur les autres, qu'après s'y estre pourries, il s'y forme de vilains vlcères, qui sont quelquefois suivis de l'espian, qui est la verolle du pays.

392 DESCRIPTION DES ANIMAVX.

Les remedes generaux sont, aller bien chauffé, se laver souuent, tenir la case nette & bien arrousee, & s'il se peut faire, d'eau de mer : ne point frequenter le foyer où il y a des cendres.

Les particuliers sont, se frotter les pieds avec des feüilles de petun broyées, & d'autres herbes ameres : mais sur tout le roucou, est la peste aux chiques.

Fin de la quatriesme Partie.



CIN-

Des ha
Des A
bes,

Des F

Des E

AVX.
haussé, se
roulée, &
equenter
avec des
bes ame-
e aux chi-

CINQVIESME
PARTIE,
DIVISEE EN TROIS
CHAPITRES.

CHAPITRE I.

Des habitans naturels.

*Des Antisles de l'Amerique, appelez Karai-
bes, ou Sauvages.*

CHAPITRE II.

Des François de la Colonie.

CHAPITRE III.

Des Esclaves, tant Mores que Sauvages.

CIN-

ROYAUME DE FRANCE
PARTIE
 DIVISEE EN TROIS
 CHAPITRES

De la nature et des propriétés
 des métaux, et de leur usage
 en médecine.

CHAPITRE I.

De la nature et des propriétés
 des métaux, et de leur usage
 en médecine.

CHAPITRE II.

De la nature et des propriétés
 des métaux, et de leur usage
 en médecine.



P

Des hab



qui est l'
 estat des
 blable :
 te troisi
 mier ; i
 second,
 de la Co



CINQUIESME
PARTIE.

Diuisée en trois Chapitres.

CHAPITRE PREMIER.

*Des habitans naturels des Antilles de l'Amerique, ap-
pellez Karaibes, ou Sauvages.*



Le me reste maintenant, pour ne me point
départir de l'ordre que j'ay tenu iusques
icy, de traiter du plus noble des Animaux,
qui est l'homme : & d'autant que la condition ou
estat des habitans de toutes ces isles, est fort dissem-
blable : j'ay (pour ne rien confondre) diuisé cer-
te troisieme Partie en trois Chapitres. Au pre-
mier, ie traite des Sauvages naturels du pays : Au
second, des Esclaves; Et au troisieme, des François
de la Colonie.

Des Sauvages en general.

S. I.

Comme dans les siècles passez plusieurs ont creu, que l'air de la Zone torride n'estoit, s'il faut ainsi dire, composé que de feu, de flammes, & d'ardeurs; que la terre qui est dessous n'estoit qu'un desert affreux, si sterile, & si brûlé, qu'il ne seruoit qu'à ensevelir ceux qui le vouloient habiter, que toutes les eaux y estoient chaudes, croupies & envenimées: en un mot, que c'estoit plustost un séjour d'horreur & de supplices, qu'une demeure agreable & charmante. De mesme, à ce seul mot de Sauvage la pluspart du monde se figure dans leurs esprits une sorte d'hommes Barbares, cruels, inhumains, sans raison, contrefaits, grands comme des geants, velus comme des ours: En fin, plustost des monstres que des hommes raisonnables; quoy qu'en verité nos Sauvages ne soient Sauvages que de nom, ainsi que les plantes & les fruits que la nature produit sans aucune culture dans les forests & dans les deserts, lesquelles quoy que nous appellions Sauvages, possèdent pourtant les vrais vertus & les proprietés dans leur force & dans leur entière vigueur, lesquelles bien souuent nous corrompons par nos artifices, & alterons beaucoup, lors que nous les plantons dans nos jardins.

Or comme j'ay fait voir que l'air de la Zone torride est le plus pur, le plus sain & le plus tempe-

ré de tous
radis tous
les eaux
dans cette
ces illes se
moins vic
faits, & le
res les na
nature les
simplicité
sans aucun
& à peine
respect m
pere. Nul
compagne
desirs à ce
re, & mép
me chose

Ils n'ont
quel la na
cune polic
té, bonnet
travaillent
n'ont auc
mais du de
chassant q
pour le re
celuy qui
d'acheter
coup de r

ré de tous les airs, & que la terre y est vn petit Paradis tousiours verdoyant, & arrousé des plus belles eaux du monde : il est à propos de faire voir dans cette cinquième Partie, que les Sauvages de ces isles sont les plus contents, les plus heureux, les moins vicieux, les plus sociables, les moins contrefaits, & les moins tourmentez de maladies, de toutes les nations du monde. Car ils sont tels que la nature les a produit, c'est à dire, dans vne grande simplicité & naïfueté naturelle : ils sont tous égaux, sans aucune sorte de supériorité ny de seruitude, & à peine peut-on reconnoistre aucune sorte de respect mesme entre les parens, comme du fils au pere. Nul n'est plus riche, ny plus pauvre que son compagnon, & tous vnanimement bornent leurs desirs à ce qui leur est utile, & précisément nécessaire, & méprisent tout ce qu'ils ont de superflu, comme chose indigne d'estre possédée.

Ils n'ont aucun autre vestement que celui duquel la nature les a couuert. On ne remarque aucune police parmy eux : ils vivent tous à leur liberté, boient & mangent quand ils ont soif ou faim, travaillent & se reposent quand ils leur plaist : ils n'ont aucun soucy, ie ne dis pas du lendemain, mais du des-jéusner au disner, ne peschant ou ne chassant que ce qui leur est précisément nécessaire pour le repas present, sans se mettre en peine de celui qui suit, ayant mieur se passer de peu, que d'acheter le plaisir d'vne bonne chere avec beaucoup de travail.

Au reste, ils ne sont ny velus ny contrefaits; au contraire, ils sont d'une belle taille, d'un corsage bien proportionné, gras, puissans, forts & robustes, si dispos, & si sains, qu'on voit communément parmi eux des vieillards de cent ou six vingts ans, qui ne sçauent ce que c'est de se rendre ny de courber les espauls sous le faix des vieilles années, & qui à peine ont le poil de la teste mêlé, & le front marqué d'une seule ride.

Que si plusieurs ont le front plat & le nez camus, cela ne prouient pas d'un defaut de nature, mais de l'artifice de leurs meres, qui mettent leurs mains sur le front de leurs enfans, pour l'applattir & l'élargir tout ensemble, croyant que par cette imposition de mains, ces pauvres petits reçoient toute la beauté de leurs visages; & parce que cette premiere figure imprimée dès la naissance de l'enfant changeroit avec l'âge: Voila pourquoy les meres tiennent fort souuent leurs mains appliquées dessus le front de leurs petits.

Les Chassieux, les Chauues, les Boiteux, & les Bossus, y sont tres-rares. Ils y rencontrent peu de frisez, mais pas vn seul qui ayt les cheueux blonds ou roux: ils haïssent extrêmement ces deux sortes de poil. La seule couleur du cuyr les distingue d'avec nous; car ils ont la peau bazanée comme la couleur d'oliue, & mesme le blanc des yeux en tient vn peu.

Plusieurs ont asseuré que cette couleur ne leur estoit pas naturelle, & que naissans blancs comme les Europeens, ils ne deuiennent ainsi bazan-

nez qu'à
cou. Ma
cette pr
d'enfans
iamais ap
moins ils
les autres

Ils ont
subtil que
aucune r
subtilisez
bien sou
remplisse
que si nos
qu'ils son
qu'ils ne s
leur en ap

Ils sont
sages vne
Ils passent
la pointe
chez en te
mot. Ils n
rient à pla
plusieurs
min, ce q
sorises qu'

Ils se piquent
imitation
auons des

nez qu'à force de se peindre & se frotter de roucou. Mais vne preuue manifeste de la fausseté de cette proposition , est que nous auons quantité d'enfans Sauvages parmy nous , sur lesquels on n'a iamais appliqué aucune de ces couleurs , neantmoins ils ne laissent pas d'estre bazannez comme les autres.

Ils ont le raisonnement bon , & l'esprit autant subtil que le peuuent auoir des personnes qui n'ont aucune teinture des lettres, & qui n'ont iamais esté subtilisez & polis par les sciences humaines , qui bien souuent en nous subtilizant l'esprit , nous le remplissent de malice : Et ie puis dire avec verité, que si nos Sauvages sont plus ignorans que nous, qu'ils sont beaucoup moins vicieux , voire mesme qu'ils ne sçauent de malice que ce que nos François leur en apprennent.

Ils sont grands refueurs , & portent sur leurs visages vne physionomie triste & melancholique. Ils passent des demy iournées entieres assis sur la pointe d'un roch , ou sur la riué , les yeux fichez en terre ou dans la mer , sans sonner vn seul mot. Ils ne sçauent ce que c'est de se promener , & sient à plaine teste, lors qu'ils nous voyent aller par plusieurs fois d'un lieu . à l'autre sans auancer chemin , ce qu'ils estiment pour vne des plus hautes sorises qu'ils ayent pû remarquer en nous.

Ils se piquent d'honneur, mais ce n'est qu'à nostre imitation , & depuis qu'ils ont remarqué que nous auons des personnes parmy nous , auxquelles nous

portons beaucoup de respect, & deférons en tout. Ils sont bien aise d'en auoir de semblables pour Compères, c'est à dire, pour amis, desquels ils prennent en mesme temps le nom pour se rendre plus recommandables, & leur font porter le leur, ils tachent aussi pour cette mesme fin de les imiter en quelque chose.

Vn iour vn des plus anciens de la Dominique, nommé Amisson, ayant veu Monsieur le Gouverneur de la Martinique, avec vn grand mouchoir à la matelote autour de son col, il crut auoir chez soy de quoy se faire considerer, en imitant son compere, c'estoit là leze d'une vieille toille d'une voille de chaloupe, de laquelle il se fit deux ou 3. tours au col, laissant pendre le reste deuant soy. Il vint à la Guadeloupe en cet équipage, où il appresta à rire à tous ceux qui le virent en cette posture. Je m'enquis bien serieusement de luy, pourquoy il s'estoit ainsi ajusté, il me répondit d'un ton fort graue & serieux, que c'estoit comme son Compere du Parquet. En verité, quelques grands desirs qu'ils ayent d'estre honorez, il n'ont pas de point d'honneur que l'intérêt d'un petit cousteau, d'un grain de cristal, d'un verre de vin, ou du brusle ventre (c'est ainsi qu'ils appellent l'eau de vie) ne leur fasse fouler aux pieds.

Ils sont d'un naturel benin, doux, affable, & compatissent bien souuent, mesme iusqu'aux larmes, aux maux de nos François; n'estant cruels qu'à leurs ennemis nuyez.

De

N
petite
ce de la
my tan
croyan
ples qu
leurs pl
dire ny
leur ter
sez recu
mier pe
my sa na
les terre
auoir ve
Domin
en assez
dant le
nerent
sorte qu
vn poiss
man, &
Cette m
simples
S'il est
on peut

De leur Origine.

S. II.

NOs Sauvages sont remplis de tant de resueries touchant leur origine , que ce n'est pas vne petite difficulté de tirer mesme vne vray-semblance de la diuersité de leurs rapports. Toutefois, parmy tant de differentes opinions, ils ont tous cette croyance qu'ils sont descendus des Kalibis , peuples qui demeurent à la terre ferme , & qui sont leurs plus proches voisins : mais ils ne peuuent dire ny le temps, ny le sujet qui les a porté à quitter leur terre natale, pour s'espandre dans des isles assez reculées ; ils assurent seulement que leur premier pere nommé *Kalinago* , ennuyé de viure parmy sa nation, & desireux de conquerir de nouvelles terres, fit embarquer toute sa famille, & apres auoir vogué assez long-temps , qu'il s'establit à la Dominique (qui est vne isle où les Sauvages sont en assez grand nombre) mais que les enfans perdant le respect qu'ils deuoient à leur pere, luy donnerent du poison à boire, dont il mourut ; de telle sorte qu'il changea seulement de figure, & deuint vn poisson épouuentable, qu'ils appellent *Atraio-man*, & qui vit encore auourd'huy dans la riuiera. Cette metamorphose n'est approuuée que des plus simples; les autres l'estiment vne pure resuerie.

S'il est permis de tirer quelque verité d'une fable, on peut colliger de celle-cy, que nos Barbares sont

descendus des Kalibis , parce qu'outre qu'ils ont vne conformité de langage, leur religion & leurs mœurs ne sont pas différentes : outre que la plus commune opinion des meilleurs esprits est , que ces Sauvages ne sont que des parcelles des desbris, ou bien les réchapez des horribles massacres que les Espagnols ont fait dans les isles de Cuba de l'Espagniola, de S. Jean de Port-ric, & des autres dans lesquelles les Espagnols ont fait mourir des nombres inconceuaibles de Sauvages, pour s'emparer de leurs terres avec plus de seureté.

Au commencement, que l'isle de la Guadeloupe fut habitée, c'estoit vn commun bruit parmy les vieux habitans qu'il y auoit dans les montagnes, outre les Sauvages naturels, vne nation estrangere appelez *Ignoris*, qui leur faisoit beaucoup de tort, mais nos chasseurs qui ont trauersé l'isle de toute part, n'en ont iamais eu aucune connoissance.

De plus, dans le premier voyage que le Reuerend Pere Raymond fit aux Sauvages, il y auoit fort peu de temps qu'ils auoient surpris vne petite Negresse esclauée, de la peau de laquelle ils auoient reuestu vn arbre : Cette inhumaine cruauté mit les Kalibis dans la fureur, qui s'assembant en mesme temps, & grimpant par des rochers inaccessibles, arriuerent à vne case qu'ils inuestirent aussitost. Les assiegez qui estoient vn homme, vne femme, & vn petit enfant, apres quelques foibles resistances furent pris; le mary fut rosty & mangé,

& la femme
cinq an
vne de
feudar
s'estre
leurs ha
se que
croyoie
qu'il y
que non
tagnes
louagu
redout
prehen
ges, au
ont mu

C'EST
Cpa
l'aveug
lité, &
sans au
dit sain
mundo,
Dieu e
de cou
point

& la femme faite esclave avec son enfant. Apres cinq ans que ce mesme Pere y retourna, il y eut vne descente de ces montagnards, qui mirent le feu dans quelque case de leurs ennemis, & apres s'estre chargez de butin, ils firent leur retraite dans leurs habitations. Cette nouvelle équipée fut cause que nostre Pere s'enquit de nos Sauvages, s'ils croyoient, quand leur pere auoit occupé ces terres, qu'il y eut des habitans naturels. Ils respondirent que non, & que ceux qui viuoient dans leurs montagnes estoient des esclaves fugitifs, appelez Alouagues, qu'ils auoient pris dans la guerre, lesquels redoutant vne seruitude honteuse, & saisis d'aprehension de seruir de pasture à ces Antropophages, auoient gagné les bois & les montagnes, où ils ont multiplié, parce qu'ils auoient leurs femmes.

De la Religion des Sauvages.

§. III.

C'Est vne chose veritablement digne de compassion, de voir naistre ces hommes dans l'aveuglement de l'infidelité, viure dans la brutalité, & dans les ombres de la mort, & en fin mourir sans aucune esperance de salut; en vn mot, comme dit saint Paul aux Ephesiens: *Filij iræ sine Deo in hoc mundo*, enfans d'ire sans aucune connoissance de Dieu en ce monde. Car nous aurons plustost fait de couper court, & dire en vn mot, qu'ils n'ont point du tout de religion, que de faire passer leurs

badinerles enfantines pour vn culte de quelque diuinité. Il est toutefois veritable que par vne crainte seruile, & non par amour, ils rendent quelques deuoirs au Diable; car ils luy offrent toutes les premices, tant des fruiets qu'ils cueillent de la terre, que de leurs plus notables actions. S'ils font vn festin, le *Matoutou* est incontinent prest (c'est vne petite table faite de joncs ou de latanier, large d'un pied, ou pied & demy en quarré, & haute de huit à dix poulces) sur lequel comme sur vn Autel, ils offrent à *Maboya*, c'est à dire, au Diable, deux ou trois des plus belles cassauues qu'ils ayent, & du meilleur *Ouycou* dans des Callebasses toutes neuues: Ce beau sacrifice passe toute la nuit au milieu de la Case; & quoy que le lendemain ils le trouuent en essence & au mesme lieu, ils se persuadent que *Maboya* s'en est repeu, & que s'en sont d'autres qu'il a apporté à la place, & tiennent cela pour vn signalé benefice. Tous mangent de ces cassauues, & boient de ce *Ouycou* avec reuerence, & auant que de prendre aucun aliment.

Nonobstant tous ces sacrifices, ce *Maboya* ne laisse de les inquieter, de les battre, & de les traiter avec vne seuerité épouuentable, afin de les contenir dans la crainte, & que l'apprehension de ses rigueurs les retienne dans le respect & dans la soumission. J'en ay veu qui portoient des marques & des meurtrisseures plus larges que la main, sur les bras & sur les espaules, prouenant des coups que ce *Maboya* leur auoit donné.

Nos S
des hom
ré leur a
vne nou
Dieu. L
chante d
qui auoit
Yris, luy
auoit vnt
deux, qu
ge, & qu
son Dieu
femme,
uoit port
estre esb
mieres, q
découpée
des claires
Dieux des
trent dans
leurs bouc

Ils reco
pellent Ch
ils n'en tien
laisser là, p
cun tort. M
sacrifices, c
des Oürag
Ils croy
grand non

Nos Sauvages croyent que leurs Dieux ont esté des hommes, & les Diables abusant de leur credulité leur assurent que cela est veritable. Ils forgent vne nouvelle fable, quand ils adorent vn nouveau Dieu. La plus grande aussi bien que la plus meschante de leurs diuinitez est l'*Yris*: Vn de nos peres qui auoit fait connoissance avec le *Boiaïko* de cette *Yris*, luy demanda vn iour d'où prouenoit qu'il auoit vn tel Dieu; il répondit que son pere en auoit deux, qu'il luy en auoit laissé vn comme par heritage, & qu'il auoit donné vne Déesse à sa femme; que son Dieu estoit vn iour entré dans le corps d'une femme, qu'il auoit parlé par sa bouche, & qu'il l'auoit porté plusieurs fois par dessus le Soleil, sans estre esbloüye des esclatants rayons de ses lumieres, qu'il auoit veu de belles terres inhabitées, découpées par rochers, qui seruoient de sources à des claires fontaines; d'où on peut colliger que les Dieux des Sauvages sont des Diables, puis qu'ils entrent dans les corps des femmes, & qu'ils parlent par leurs bouches.

Ils reconnoissent tous vn autre Dieu, qu'ils appellent *Chemin*, qu'ils croyent resider au Ciel: mais ils n'en tiennent aucun conte, & disent qu'il le faut laisser là, parce qu'il est bon & qu'il ne leur fait aucun tort. Mais qu'il faut appaiser le *Maboya* par des sacrifices, de peur qu'ils ne les tuë, & ne leur enuoye des *Oüragans*.

Ils croyent de plus, que ces *Maboyas* sont en grand nombre, & qu'entr'eux il y a diuersité de sexe,

& qu'ils multiplient comme les hommes. Ils ont parmi eux certains charlatans, ou plustost sortiers & sorcières, par le moyen desquels ils consultent ces demons sur les éuenemens de leur guerre, de leurs combats, & des succez de leurs maladies, & reçoient de la bouche de ces ministres de Satan les responses, comme des oracles diuins.

Ces *Boyez* ou *Boimiko*, (c'est ainsi qu'ils appellent ces sortiers) sont dédiés & comme consacrez à ce detestable ministere dès leur tendre ieunesse, par des ieufnes & des effusions de sang de toutes les parties de leurs corps, en s'efgratignant la peau avec des dents d'Acouty.

Quand ils veulent sçauoir l'éuenement de quelque maladie, ils appellent vn Boyé, apres auoir au prealable bien purifié & nettoyé la case, & préparé au milieu d'icelle vn *Matouton*, avec des cassauës, & du ouÿcou, comme nous auons dit cy-dessus. Le Boyé vient la nuit, & comme il est enfant de tenebres, il a toutes lumieres en horreur, estant soigneusement le feu dans la Case, & ne permet aucunement qu'il y en ayt aux environs d'icelle.

A ce propos, ie ne puis passer icy sous silence, ce qui arriua à nostre Reuerend Pere Raymond. Vn iour il fut auerty qu'on deuoit faire venir le Diable dans vne case, qui estoit voisine à la sienne; il prit resolution d'y aller pour contraindre le Diable de s'enfuyr, & pour desabuser ce pauvre pou-

ple. C
faute de
l'usage,
duës, &
leurs pa
perdre,
qu'il ne
horreur
sement
& que l
en pure
d'un Dia
rent qu
leurs m
Pere s'en
re bien l
ge super
Pour
suis vn p
entré de
lieu de c
quatre f
les main
petun de
boya arr
Case dan
doigts c
leurs ma
interrog
à tout c

ple. Comme il marchoit vn tison dans la main, faute de flambeau ou de lampe, dont ils n'ont pas l'usage; Voicy les femmes qui sortent toutes esperduës, & viennent au deuant de luy, entrecoupant leurs paroles de colere, disant qu'il les vouloit perdre, que leur Dieu entroit desia dans la fureur, qu'il ne se plaisoit que dans les tenebres, & auoit en horreur la clarté. Ce bon pere respond courageusement qu'il ne redoutoit aucunement sa colere, & que la puissance d'un Dieu qu'il falloit adorer en pure verité, estoit plus fort que tous les arrifces d'un Diable qui les trompoit. Les femmes repartirent qu'il auançoit dauantage, il seroit cause que leurs maris & elles seroient mal-traitez. Nostre Pere s'en retourna, parce qu'il ne scauoit pas encore bien la langue pour les detromper d'une si étrange superstition.

Pour retourner à mon discours, duquel ie me suis vn peu esloigné; Apres donc que le Boyé est entré de nuict dans la Case, il prend seance au milieu de ceux qui l'ont appelé, & prenant trois ou quatre feuilles de petun seiches, il les broye dans ses mains, & les esleuant vers le Ciel, il souffle son petun dedans l'air, & aussi-tost le Diable ou le Maboya arriue, & on diroit qu'il tombe du haut de la Case dans le milieu d'icelle, faisant cliqueter leurs doigts comme les Barbiers qui secoient l'eau de leurs mains, apres auoir laué vne barbe. Là estant interrogé, il respond d'une voix claire & distincte à tout ce qu'on luy demande. Si le malade doit

mourir, il dit qu'il mourrera, & ne luy fait aucune chose, alors vn chacun l'abandonne comme vn homme mort. Si au contraire il doit guerir, le maistre & le valet, c'est à dire le Boyé & le Maboya, s'approchent du malade, tastent, pressent, & manient plusieurs fois la partie affligée, soufflant tousiours dessus; & en tirent quelquefois, ou font semblant de tirer des espines de palmiste longues comme les doigts, de petits os, des dents de serpent & des esclats de bois, persuadant au malade que que c'est ce qui luy caufoit la douleur. Souuent ils succent la partie malade, & sortent incontinent de la Case pour vomir, à ce qu'ils disent, le venin; ainsi le pauvre malade demeure guery plus par imagination qu'en effet, & plus enchanté que de sabulé. Toute cette ceremonie acheuée, le Diable de Medecin remuë tout ce qu'on luy a appresté, & semble qu'il fasse bonne chere, quoy que tout demeure, comme nous auons dit. Cela fait, il donne du pied contre la terre assez rudement, s'en va en secoüant les mains, & faisant cliqueter ses doigts.

S'il arriue qu'une personne inuite plusieurs Boyez, & qu'ils fassent venir chacun leur Dieu, c'est pire que la diablerie de Chaumont; car ces diables s'entredisputent, & se disent milles iniures, & mesme, au dire des Sauuages, s'entrebatent si rudement, qu'ils espouuentent si bien ces pauvres Barbares, qu'ils sont contrainsts de se sauuer, de peur d'estre de la partie, & d'y demeurer les plus forts en portant les coups.

Quand

Quar
Maboya
uer. A la
de avec
que le M

Vn ier
tre ans e
Boyé con
qu'il este
son bast
porter.

Les d
mort, qu
pe dans
on l'inter
parle.

Ils se
tous ceu
rancune
ce qui re
mis, ou q
quand il
si-tost qu
lente le
gueur sa
de pour
Raymon
meurtrie
cent pou
auoit est

Quand le malade est guery, il fait vn festin ou Maboya, & le Boyé ne manquent pas de se trouver. A la fin du festin tous deux noircissent le malade avec des pommes de Genipa, & le font aussi beau que le Medecin.

Vn ieune garçon François, qui a esté trois ou quatre ans esclaue parmy eux, demanda vn jour à vn Boyé comme estoit fait son Dieu; & il luy respondit qu'il estoit si vieil qu'il estoit tout courbé, & que son baston estoit deuenü tout luyfant à force de le porter.

Les diables se nichent encore dans les os d'un mort, qu'on tire de son sepulchre, & qu'on enuolope dans du coton, il rend des oracles de ces os quand on l'interroge, & dit que c'est l'ame du mort qui parle.

Ils se seruent de ces os parlans pour enforceler tous ceux contre lesquels ils ont conceu quelque rancune: cela se fait en cette sorte. Ils prennent ce qui reste du boire ou du manger de leurs ennemis, ou quelqu'autre meuble qui luy appartient: Et quand ils l'ont enuveloppé avec ces os, on voit aussitost qu'il perd sa vigueur ordinaire, vne fièvre lente le mine, l'ethique le saisit, & meurt en langue sans qu'on puisse apporter quelque remède pour le recourement de sa santé. Nostre Pere Raymond en a veu vn, lequel se voulant vanger du meurtrier de son frere, se mesprit, & tua vn innocent pour vn coupable: Les parens de celuy qui auoit esté si mal-heureusement assassiné, sans consi-

derer qu'il y auoit eu dans cette mort plus de malheur que de malice, se résolurent à la vengeance; ils rougissent du coton du sang du meurtry, & le mirent avec ces os de mort, & on vit aussi-tost celui qui auoit tué descheoir peu à peu de son embonpoint; de sorte qu'après auoir traîné vne vie languoureuse l'espace de deux ans, il mourut dans le dessein qu'il auoit de venir receuoir le baptême à la Guadeloupe, où le Pere Raymond estoit pour lors.

Ils ont aussi de certains marmousets de coton, qu'ils appellent *Rioches*, par la bouche desquels à ce qu'ils disent, le diable leur parle. Ils les jettent dans la mer, lors qu'ils veulent faire voyage; s'ils coulent à fond, c'est signe de la tempeste, & de risque; s'ils flotent sur l'eau, c'est vn pronostique assuré de beau temps.

Quand il se fait vne Eclypse de Lune, ils s'imaginent que Maboya la mange; ce qui fait qu'ils dansent toute la nuit tant les ieunes que les plus âgez, les femmes que les hommes, sautelant les deux pieds joints, vne main sur la teste, & l'autre sur la fesse, sans chanter; mais jettant de temps en temps dedans l'air certains cris lugubres & espouuentables. Ceux qui ont vne fois commencé, il faut qu'ils continuent iusqu'au point du iour, sans oser quitter pour quelque nécessité que ce soit. Cependant, vne fille tient en sa main vne callebasse, dans laquelle il y a quelques petits cailloux enfermez, & en la remuant elle tâche d'accorder sa voix

grossie
se est d
yurent
l'autre

Il faut

les ieux

Quand

vn garg

fans on

mary a

ry; qua

mis dan

ment m

fant, c

passent

ny boire

dant ne

soient c

nus pou

qu'ils s'

comme

poisson

Ils cr

nent qu

vne à la

se mani

sent-ils

bien-he

manifest

mouuer

grossiere auéc ce tintamarre importun. Cette danse est differente de celles qu'ils font quand ils s'en-yurent, parce que l'une procede de superstition, & l'autre de gaillardise.

Il faut aussi rapporter à une sorte de superstition les ieufnes qu'ils obseruent pour diuers sujets : Quand une fille a atteint l'âge de puberté, quand un garçon entre dans l'adolescence ; quand les enfans ont perdu leur pere, ou leur mere ; quand un mary a perdu sa femme, ou bien la femme son mary ; quand ils ont tué quelques-uns de leurs ennemis dans la guerre ; quand ceux qui sont nouvellement mariez ont un garçon pour leur premier enfant, c'est icy le plus solennel de leurs ieufnes, ils passent quelquefois cinq ou six iours sans manger, ny boire : d'autres plus robustes se contentent pendant neuf ou dix iours d'un peu d'eau ; s'ils ne faisoient ces rigoureuses abstinences, ils seroient tenus pour des lasches. Je ne sçay si c'est par religion qu'ils s'abstiennent de manger quelques animaux, comme poulles, œufs, porcs, & les plus delicieux poissons.

Ils croyent l'immortalité de l'ame, mais ils tiennent que chaque personne en a trois : une au cœur, une à la teste, & l'autre au bras. Celle du cœur, qui se manifeste par le battement d'iceluy : Va, ce disent-ils, droit au Ciel apres la mort pour y estre bien-heureuse : celles du bras & de la teste qui se manifestent par le battement des poulces, & par le mouvement des arteres, deuiennent Maboyas,

c'est à dire , esprits malins , auxquels ils imputent tout ce qui leur arriue de sinistre & de funeste.

De la naissance , education & mariage de leurs enfans.

§. I V.

COMME depuis la nature corrompuë par le peché de nos premiers peres , les loix ont esté absolument necessaires pour esclairer la raison , & la faire marcher sans erreur dans les droits sentiers de la verité ; il ne se faut pas estonner si la naissance, la vie & les mœurs de nos Sauvages , qui sont priuez de ces belles lumieres , ne sont remplies que de superstition, d'erreurs & de sottises, qui en donnant matiere de risée , tirent en même temps les larmes des yeux de ceux qui ont de veritables sentimens Chrestiens.

Vne de leur sottise qui me choque dauantage, est cette superstition que les hommes pratiquent à la naissance des enfans. Les femmes enfantent avec peu de douleur , & si les trauaux sont rudes en quelques vnes , elles les sçauent soulager par la racine d'un simple , qui a vne admirable vertu pour cet effet. I'en ay traité dans la troisieme Partie, chapitre premier , paragraphe quatriesme. Et tant s'en faut, qu'elles fassent les symagrées des femmes de l'Europe , l'enfant n'est pas plustost au monde, qu'apres l'auoir lauë & mis dans son petit liët de coton , elles trauaillent dans la Case, comme si rien

ne s'est
de la fe
ce à se
que si
pieces.

Cep
on luy
se , &
fait fair
la gross
ce. Por
tant jeu
fois les
aucune
boire de
bierre.
ger del
& s'abst
d'un mo
que le c
re est co
roit ost
saue po
quaran
Case.

Les c
rens &
rauant
pent la
d'Acou

ne s'estoit passé en leur endroit, & comme si le mal de la femme auoit passé iusqu'au mary, il commence à se plaindre & à jeter les hauts cris, de mesme que si on luy auoit arraché l'enfant du ventre par pieces & par morceaux.

Cependant, on se met en peine de le solliciter: on luy pend promptement vn liçt au haut de la Case, & là on le visite comme malade; mais on luy fait faire vne diette qui gueriroit des gouttes & de la grosse verolle, les plus replets hommes de France. Pour moy, ie m'estonne comme ils peuuent tant jeusner sans mourir; car ils passent quelquefois les cinq premiers iours, sans boire ny manger aucune chose, & iusqu'au dixième ils ne font que boire du oüycou, qui peut autant nourrir que de la bierre. Ces dix iours passez, ils commencent à manger de la cassaue seulement, & boient du oüycou, & s'abstiennent de toute autre chose par l'espace d'un mois entier: pendant ce temps ils ne mangent que le dedans de la cassaue, en sorte ce qui demeure est comme le bord d'un chapeau, duquel on auroit osté la forme: ils gardent tous ces bords de cassaue pour le iour du festin, qu'ils font au bout de quarante iours, les pendant avec vne corde dans la Case.

Les quarante iours expirez, ils inuitent leurs parens & meilleurs amis, lesquels estant arriuez auparavant que de se mettre à manger, vous decourent la peau de ce pauvre miserable avec des dents d'Acouty, & tirent du sang de toutes les parties de

son corps, en sorte que d'un malade par pure imagination, ils en font bien souvent un malade réel: cela n'est encore que le poisson, il luy faut faire la saulce, & voicy comme on laluy prepare. Ils prennent soixante ou 80. gros grains de piment, ou poyure d'inde le plus fort qu'ils peuvent trouuer, apres l'auoir bien broyé dans l'eau, ils lauent avec cette eau pimentée, les playes & les cicatrices de ce pauvre mal heureux; ie crois sincerement qu'il n'endure guère moins que si on le brusloit tout vif: cependant, il ne faut pas qu'il dise vn seul mot, s'il ne veut passer pour vn lasche & pour vn infame. Cette ceremonie acheuée, on le ramene à son liét où il demeure encore quelques iours, & les autres vont faire bonne chere, & se resiouyr dans le carbet à ses despens.

Ce n'est pas encore acheué, car par l'espace de six mois entiers, il ne mange ny oyseaux ny poissons, royant fermement que cela feroit mal au ventre de l'enfant, & qu'il participeroit aux deffauts naturels des animaux, desquels le pere se feroit repeu; par exemple, si le pere mangeoit de la tortuë, que l'enfant seroit sourd; & n'auroit point de ceruelle comme cet animal; si du Lamantin, qu'il auroit les yeux petits & ronds comme le Lamantin, & ainsi des autres.

Au reste, pendant tout ce temps ils gardent vne si estroite continence enuers leurs femmes, que la brutalité, mollesse, & concupiscence effrenée de la pluspart de nos Chrestiens, est suffisamment con-

fondu
gion.
qu'ell

Les
non ro
les s'es
d'appl
font e
le nez
tant pa
quilin
gois.

Six se
re inuite
parain d
lesquels
de, cor
reste de
l'entrede
croient
ter cette
se conter
ils luy d
vic, & en
fant oigr
raine, au

C'est
uages co
lottent ia
fort bien

fonduë par ces barbares, qui n'ont ny foy ny religion. Ils se separent aussi de leurs femmes, si tost qu'elles ont conceu.

Les femmes ieusnent aussi pendant ce temps, non toutefois si rigoureusement que leur mary : elles s'estudient pour lors, & prennent grand soin d'applatir le front de leurs enfans, pendant qu'ils sont encore tendrelets, & de leur poulcoyer le nez, afin de les rendre camus. Il ne laisse pourtant pas d'y en auoir quantité, qui ont le nez aquilin, & aussi bien fait que celui de nos François.

Six semaines ou deux mois s'estant passez, le pere inuite vn de ses plus intimes amis, pour estre le parain de l'enfant, ou vne maraine si c'est vne fille, lesquels apres auoir vn peu banquetez à leur mode, coupent vn peu de cheueux au deuant de la teste de l'enfant, luy percent le gras des oreilles, l'entre deux des narines, & la levre de dessous. S'ils croient que l'enfant soit trop foible pour supporter cette douleur, ils different iusqu'au bout de l'an, se contentant de luy couper les cheueux. Cela fait, ils luy donnent le nom qu'il doit porter toute sa vie, & en reconnoissance le pere & la mere de l'enfant oignent le col & la teste du parain ou de la maraine, avec de l'huille de palmitte.

C'est vne chose estrange de voir si peu de Sauvages contrefaits, veu que les meres ne les emmailloient iamais : & les femmes Sauvages se scauent fort bien mocquer de nos Françaises, qui dorlot-

rent tant leurs enfans. Quand les enfans sont vn peu robustes par le lait qu'ils ont succé des mamelles, on leur donne pour nourriture quelques patates ou bananes que les meres maschent premierement que de les mettre dans la bouche de leurs petits, lesquels à peine ont-ils atteint l'âge de 3. ou quatre mois, qu'ils marchent à quatre pattes dans toute la Case, comme de petits chiens, & qu'ils se veautrent dans la poussiere, se roulant incessamment sur la terre. Quand la force leur permet, ils se leuent tout de bout; mais ils font pour lors autant de cheutes que de démarchés; & ce qui est admirable, est qu'ils tombent tousiours dessus les mains ou sur leur derriere. Ils mangent tous de la terre, non seulement les enfans, mais encore les meres: la cause d'un si grand déreglement d'appetit ne peut proceder à mon aduis, que d'un excès de melancholie, qui est l'humeur predominante dans tous les Sauvages: ils semble qu'ils trouuent autant de delices & de satisfaction à manger de la craye que du sucre; ce n'est pas que les meres ne soient tousiours en allarme, pour tout ce qui peut arriuer de funeste à leurs enfans, & que leur amour ne destourne tous les accidens qui les menacent; c'est pour cela qu'elles s'en éloignent fort peu, & que dans tous les voyages qu'elles font, soit sur mer, soit sur terre, elles les portent avec elles sous leurs bras, avec vn petit liêt de coton, qu'elles ont en escharpe lié par dessus l'espaule, afin d'auoir tousiours deuant les yeux l'objet de leurs soucis.

Quand

Quand
garçon
des fille
sont él
bestes
ne leur
pas me
ceux qu
rent le
s'ils ob
mens, c
persuad
bertina
my les e
mesme
puis qu
action.

Ils n'
rent, pe
turelles
meres n
pescher
pannier

Quand
de pube
mois, &
coutys, c

Lors
pitaine,
aller à la

Quand ils sont deuenus plus âgez, s'ils sont des garçons, ils suivent le pere & mangent avec luy, si des filles, avec la mere. Tant les vns que les autres sont éleuez des peres & des meres, plustost en bestes brutes qu'en hommes raisonnables; car ils ne leur apprennent ny ciuilité, ny honneur, non pas mesme à dire bon iour, bon soir, ny remercier ceux qui leur font plaisir, d'où vient qu'ils n'honorent leurs parens ny de paroles ny de reuerence, & s'ils obeyssent quelquefois à leurs commandemens, cela vient plustost de leur caprice qui le leur persuade, que du respect qu'ils leurs portent. Le libertinage s'entretient d'autant plus facilement parmi les enfans, qu'ils sont moins corrigez, quand mesme ils mal-traitent leur pere ou leur mere, puis qu'on ne les reprend pas d'une si execrable action.

Ils n'ont aucune vergogne de leur nudité, ils rotent, pettent, & font toutes les autres necessitez naturelles sans aucune circonspection. Les peres & les meres ne leur apprennent choses aucunes sinon à pescher, à tirer de l'arc, à nager, à faire des petits panniens, & des liets de coton.

Quand les garçons & les filles ont atteint l'âge de puberté, on les fait ieufner trois semaines, ou vn mois, & on leur découpe la peau avec des dents d'acoutys, comme nous auons desia dit cy-dessus.

Lors qu'ils veulent faire vn de leurs garçons Capitaine, ou le mettre au rang de ceux qui peuuent aller à la guerre. Le garçon se munit quelque temps

auparavant , d'un certain oyseau de proye appellé *Mancefenil* , lequel il nourrit iusqu'au iour destiné à cette ceremonie , lequel estant venu , le pere inuite les plus signalez & les plus anciens de ses amis , lesquels estant assemblez , le pere fait seoir son fils sur vne sellette , & apres l'auoir encouragé à estre genereux dans les combats , & à se vanger de ses ennemis , il prend l'oyseau par les pieds , luy brise & esclase la teste sur celle de son fils ; & quoy qu'il l'estourdisse presque des coups qu'il luy dône , il ne faut pas qu'il fronce seulement le sourcil , s'il veut passer pour genereux soldat. Cela fait le pere broye , & froisse tout le corps de l'oyseau , le met tremper dans de l'eau avec quantité de piment ; & apres auoir découpé la peau de son fils par toutes les parties de son corps , & l'auoir lauë avec cette eau pimentée , il luy donne le cœur de ce *Mancefenil* à manger à fin , à ce qu'il disent , qu'il aye plus de courage.

Cela fait , on luy pend vn liët de coton au haut de la Case , dans lequel on le couche tout de son long , & faur qu'il demeure là iusqu'à ce qu'il n'en peuuent quasi plus , sans boire ny manger , ny remuer aucunement ; car ils croient fermement que si dans ce téps il se courboit , qu'il demeureroit dans cette posture le reste de ses iours. Quand le fils a passé par cette estamine , qui est si rude que quelques-vns en meurent , ils passent pour valeureux soldats , quoy que bien souuent ce ne soit qu'un lasche.

Qu
marc
c'est
Quan
pas ad
main
dema
tre le
confa
des pe
quell
font n
chose
de vo
quefe
Le
leur p
auant
peuue
mary
me, s
leur y
gran
lieu d
auqu
pour
l'ente
L
vien
quel

Quand à ce qui regarde leurs mariages, il faut remarquer que les ieunes gens ne sçauent ce que c'est que faire l'amour auant que de se marier. Quand ils veulent espouser vne fille qui ne leur est pas acquise de droit, comme sont les cousines germaines qui descendent de ligne feminines, ils la demandent au pere, & se marient rarement contre le gré de leurs parens. Ils n'ont aucun degré de consanguinité prohibé parmy eux: il s'est trouué des peres qui ont espousé leurs propres filles, desquelles ils ont eu des enfans, & des meres qui se sont mariez avec leurs fils: Quoy que cela soit vne chose tres-rare, c'est vne chose assez commune que de voir à vn mesme homme les deux sœurs, & quelquefois la mere & la fille.

Les femmes ne quittent iamais la maison de leur pere apres leur mariage, & en cela ils ont vn auantage par dessus leurs maris, qui est qu'elles peuuent parler à toutes sortes de personnes, mais le mary n'ose s'entretenir avec les parens de sa femme, s'il n'en est dispensé ou par leur bas âge, ou par leur yurogneries. Ils eurent leur rencontre par de grands circuits qu'ils font, s'ils sont surpris dans vn lieu dans lequel ils ne s'en peuuent dédire, celuy auquel on parle tourne son visage d'vn autre costé, pour n'estre pas obligé de le voir, s'il est obligé de l'entendre.

La Polygamie est commune parmy eux, d'où vient qu'ils ont presque tous plusieurs femmes, & quelquefois iusqu'à six ou sept, & mesme en plu-

ieurs isles où ils ont coustume de frequenter ; sur tous les Capitaines font gloire d'auoir vne famille nombreuse, pour auoir plus de credit parmy ceux de leur nation, & se rendre plus redoutables à leurs ennemis. Vn Sauvage qui a plusieurs femmes leur bastit à chacune vne petite Case, dans laquelle le mary les visite de telle sorte que durant vn mois (qu'ils content par Lunes) il demeure avec vne femme, & vn autre mois avec vn autre : En quoy il faut remarquer qu'il n'y a aucune sorte de ialousie entr'elles. Que les femmes de l'Europe crient miracle tant qu'il leur plaira.

La femme qu'il entretient pendant ce mois, est obligée de luy apprester toutes ses necessitez, elle luy fait du pain, elle le sert comme son maistre, elle le rougit & le peigne tous les iours, & s'il faut qu'il aille en traite, elle l'accompagne inseparablement dans son voyage.

Comme l'amour de leurs femmes n'est pas egal, leurs visites ne sont pas réglées; ils laissent écouler des années entieres sans en connoistre quelques vnes. Que si elles sont trompées & abusées par les artifices & promesses d'un amant, & que leur peché qui a esté fait en cachette vienne à la connoissance du mary, il pardonne rarement à la femme, & jamais à celuy qui l'a fait tomber en faute, sans que cette cruauté luy tourne à blasme.

Ils veulent estre aussi libres dans l'abandonnement de leurs femmes, que de leur choix; c'est pourquoy ils les quittent quand bon leur semble, quoy

que l
consc

Si
en gu
mes, e
souue
donne
de ma
& les e
recom

D
COMI
chou

TO
pl
quels
table,
re leur
on les
que c'e
uent d
mouue
ils cou
ils allu
bet,
pour f
les vn
tres io

que les femmes ne puissent faire le mesme sans le consentement de leurs maris.

Si vn homme épouse vne esclauue qu'il ayt pris en guerre, quoy qu'elle soit au nombre de ses femmes, elle est tousiours tonduë comme vn garçon, & souuent quand ils en ont pris leurs plaisirs, ils leurs donnent d'un coup de *Bouton* (qui est vne espece de massüe, & leur arme ordinaire) par la teste, & les enuoyent ainsi en l'autre monde pour toute recompense.

De l'exercice, negoce, & trafic des Sauuages.

§. V.

TOut ce que font les hommes Sauuages, sont plustost des diuertissemens necessaires, sans lesquels la vie mesme la plus douce seroit insupportable, que de penibles travaux; car ils passent toute leur vie dans vne si grande oysiuete, que quand on les voit mettre la main à l'œuvre, il faut croire que c'est plustost la tiedeur & l'ennuy qu'ils trouvent dans cette feneantise, qui les fait operer qu'un mouuement raisonnable. Si-tost qu'ils sont leuez, ils courent à la riuere pour se lauer tout le corps, ils allument apres vn grand feu dans leur carbet, autour duquel ils s'asseoient tous en rond, pour se chauffer. Là, chacun dit ce qu'il sçait; les vns s'entretiennent avec leurs amis, les autres iouient de la fluste, de sorte qu'ils remüent

tous ou la langue ou les doigts ; cependant le des-
 ieufner s'appreste.

Après ce repas , l'un va à la pesche sur la mer,
 l'autre à son habitation dans les bois pour y tra-
 uailer ; ceux cy s'occupent à faire des panners,
 ceux là des Hibichets (qui est vne espee de cri-
 ble pour passer leur farine.) On en voit qui font
 des lignes pour pescher en haute mer , quelques
 autres des ceintures du coton , ceux qui sont les
 plus faineans coupent leur barbe avec vn cousteau,
 ou bien l'arachent poil à poil : les autres font des
Boutous , des Arcs, des Flèches , des *Carolis* (qui est
 vne espee de hotte , dont se seruent les femmes
 Sauvages.) Les plus diligens s'occupent à faire des
 canots & des pirogues : Mais en tous ces ourages,
 ils n'y employent qu'une heure le iour, & encore si
 laschement qu'ils semblent qu'ils se moquent de
 la besogne. Tout le reste du temps, ils le consom-
 ment à se faire peigner & peindre par leurs fem-
 mes, à iouïr de la fluste & à resuer.

Quoy qu'on dise que les Indes sont le Paradis
 des femmes, cela n'a lieu que pour nos Françoises,
 & si ce n'est pas sans exception , comme nous di-
 rons dans son lieu ; mais pour ce qui regarde les
 femmes des Sauvages, elles sont plustost les esclaves
 de leurs maris que leurs compagnes : car elles
 ne sont iamais oyssiues. Dès qu'elles sont leuées el-
 les se vont baigner, puis se mettent à peigner & à
 ajuster les cheveux de leurs maris , & à les peindre
 de roucou. Cela acheué, elles mettent la main à la

paste, &
 ner (c
 les for
 leur on
 le leur
 saue.

Après
 & labor
 est com
 tout de
 ter leurs
 le grattr
 ue, &
 blée. A
 leurs en
 cupent à
 huilles
 teste, &
 ce seroit
 le trauai

Elles o
 de pense
 connoiss
 quels elle

Ils n'ou
 vendent
 liberalen
 uent (sa
 leurs con
 tion qui

paste, & trauaillent à faire du pain pour le des ieu-
ner (car elles n'en font qu'au iour le iour) puis el-
les font cuyre ce que leurs maris ou leurs enfans
leur ont apporté de la chasse où de la pesche, &
le leur apporte quand il est cuyt, avec de la Cas-
saue.

Après cela, elles s'en vont cultiuer leurs jardins
& labourer la terre avec vn gros baston pointu, qui
est comme vn épieu (elles ne se seruent point du
tout de nos houës.) Elles ont aussi le soin de plan-
ter leurs viures, les cultiuer, d'arracher le manyoc,
le gratter, presser, passer, & le faire cuyre en Cassa-
ue, & de faire le ouïcou dans leur grande assem-
blée. Adioustez à cela le soin & la nourriture de
leurs enfans : Celles qui demeurent à la Case s'oc-
cupent à faire des liets de coton, d'exprimer des
huilles de Couaheu & de Palmiste pour greffer la
teste, & les cheueux de leurs maris. Remarquez que
ce seroit vne infamie à vn homme d'auoir touché
le trauail d'vne femme.

Elles ont encore le soin de traiter les malades, &
de penser les blesez. Elles ont pour ce sujet vne
connoissance merueilleuse des simples, avec les-
quels elles guarissent vne infinité de maux.

Ils n'ont entr'eux aucune sorte de commerce, ne
vendent ny n'achetent rien, s'entredonnant fort
liberalement toutes les choses desquelles ils peu-
uent (sans se beaucoup incommoder) soulager
leurs compatriotes : mais n'y ayant iamais eu de na-
tion qui ayt esté plus necessiteuse dans toutes les

choses que l'art a rendu communes à toutes les nations de l'Europe : Ils ont tousiours esté fort desirieux du commerce des François, des Estrangers, & des autres Nations de l'Europe : car auant leur communication, s'il leur falloit abatre du bois pour faire vne habitation, ils n'auoient que des haches de pierres, s'ils vouloient aller à la pesche, ils n'auoient que des ameçons de Caret, s'ils auoient dessein de faire vne pirogue pour aller à la guerre contre leurs ennemis, ils souffroient toutes les peines imaginables pour couper vn arbre, pour le tailler, pour le creuser & luy donner la forme d'vne pirogue : neantmoins ils ne trafiquent pas en assurance avec les vaisseaux, à cause que quelques vns des leurs ont esté enleuez, à qui on a rauy la liberté & quelquefois la vie. Ceux qui leur font plus de mal, sont les Anglois contre lesquels ils ont la guerre, à cause qu'ils ont occupé vne de leur isle appelée Antigua, dans laquelle ils veulent s'entrer. Ils leurs ont liurez plusieurs combats, dans lesquels les Anglois ont tousiours eu du desauantage : ceux-cy en vengeance de ces mauuais traitemens, quand ils passent deuant la Dominique, ils changent de paillon pour se rendre mesconnoissables, & pour attrapper ces pauvres miserables par ce stratagemme dans leurs nauires, & les vendre comme la plus chere de leur trait, c'est à dire, marchandise.

Ces barbares voudroient bien faire avec nos François, comme avec leurs compatriotes, c'est à dire, donner quelques choses pour rien; mais com-

me

me nos
sont plus
gouster
le temps
loüable
desia a
n'auons p
main, &

Quand
affaire de
cousteau
faire des
tits miro
les qui so

Ils nou
ton, des
des poul
des arcs,
ret, qui
grand pri
peuvent
à leur vs
traite à b
çois y on
sante qu
vne hach
tage: ma
coton &

Com
droits qu

me nos gens ont beaucoup de marchandises , & sont plus attachez à leurs intereſts , ils ne peuvent gouſter cette façon de faire ; & ie crains qu'auſſi le temps nos François ne leur faſſent quitter cette loüable couſtume pour embrasser le trafic. Ils ont deſia aſſez bien commencé parmy nous ; car nous n'auons plus rien d'eux, ſi ce n'eſt en donnant d'une main, & en prenant de l'autre.

Quand ils nous viennent viſiter , c'eſt qu'ils ont affaire de nos denrées, comme des haches, ſerpes, couſteaux, aiguilles, épingles, ameçons, toille pour faire des voiles à leurs pirogues, du criſtal, des petits miroirs, de la rafaue, & autres petites bagatelles qui ſont de peu de prix.

Ils nous apportent en eſchange, des liſts de coton, des tortuës, des porcs, des lézards, du poiſſon, des poulles, des perroquets, des fruits du pays, des arcs, des flèches, des petits panniens, & du caret, qui eſt la meilleure marchandiſe, & de plus grand prix. Ils nous apportent auſſi tout ce qu'ils peuuent butiner ſur leurs ennemis, qui n'eſt pas à leur uſage, & quelques pierres vertes. On a leur traite à bon compte, & quelques-uns de nos François y ont beaucoup gagné. Vne tortuë pour uiſſante qu'elle uiſſe eſtre, ne vaut qu'une ſerpe ou une hache, un beau & gros porc ne vaut pas davantage: mais où il y a plus à profiter, eſt ſur les liſts de coton & ſur le caret.

Comme nos François ſont plus fins & plus adroits qu'eux, ils les duppent aſſez facilement : ils

HHh

ne marchandent iamais vn liſt au ſoir ; car comme ces bonnes gens voyent la neceſſité qu'ils en ont toute preſente , ils ne donneroient pas leurs liſts pourquoy que ce fut ; mais le matin ils le donnent à bon compte ſans penſer que le ſoir venu , ils en auront autant affaire que le ſoir precedent ; auſſi ils ne manquent point ſur le declin du iour de retourner & de rapporter ce qu'on leur a donné en eſchange , diſant tout ſimplement qu'ils ne peuuent coucher à terre ; quand ils voyent qu'on ne leur veut pas rendre , ils pleurent preſque de dépit. Ils ſont fort ſujets à ſe dédire dans tous les autres marchez qu'ils font : c'eſt pourquoy il faut cacher & éloigner tout ce qu'on a acheté d'eux. En vn mot, tout leur commerce & trafic n'eſt qu'vn jeu de petits enfans ; & bien ſouuent quand ils viennent parmy nous, ils couſtent plus à les nourrir que le gain que l'on a aux dentées qu'on achete d'eux, ne vaut. Ils ſont fort importuns à demander ce qui leur agréé : mais ie ne ſçay ſi cela procede ou d'orgueil ou de honte , de ne prier iamais d'vne choſe qu'on leur a vne fois refusée.

De leurs reſouyſſances , tant particulieres que generales.

S. VI.

NOs Sauvages font certaines aſſemblées, qu'ils appellent *Ouyrou*, & depuis la frequentation des François, *Vm* : ce ſont des reſouyſſances com-

munes,
fans s'y e
cou qu'i
C'eſt dan
iniures p
cholere
par des v
ces aſſer
ils les fo
lors que
dents d'A
mes: Qu
aux enf
ou qu'ils
capables
lors qu'il
a eſté fa
lors ils a
auoir tra
tout le r
tre vn ja
ration:
de gailla
tres cha
qui a b
tiennem
nes gen
que ce
tre des
tout le

munes, dans lesquelles hommes, femmes, & enfans s'y enyurent comme des porcs, avec du Ouy-cou qu'ils boient par excès sans rien manger. C'est dans ces desbauches qu'ils se souviennent des iniures passées, qu'ils entrent en cholere, que leur cholere passe en fureur, & que leur fureur éclatte par des vangeances horriblement funestes. Toutes ces assemblées ont plusieurs motifs differens; car ils les font quand ils ont dessein de faire la guerre, lors que les hommes sont déchiquetez avec des dents d'Acouty, apres l'accouchement de leurs femmes: Quand on coupe la premiere fois les cheveux aux enfans: Quand les peres font leurs fils soldats, ou qu'ils les mettent au nombre de ceux qui sont capables d'aller à la guerre. Ils font encore des vins, lors qu'ils veulent mettre vn canot à la mer, lequel a esté fait de nouveau dans les montagnes; pour lors ils appellent tous leurs voisins, lesquels apres auoir trauaillé pendant quelques heures, boient tout le reste du iour. En fin, lors qu'ils veulent abatre vn jardin nouveau, ou faire vne nouvelle habitation. Toutes ces assemblées sont accompagnées de gaillardises. Les vns iouent de la fluste, les autres chantent, ils forment vne espee de musique qui a bien de la douceur à leur goüst; les vieilles tiennent la basse avec vne voix enrouée, & les ieunes gens le dessus, avec vn ton éclatant. Pendant que ces violons animez fredonnent, trois ou quatre des plus adroits des conuiez, se font frotter par tout le corps d'une eau gommée & collante, pour

faire tenir des plumes sur eux, & paroistre comme des mascarades dans toute l'assemblée. Ils font milles postures, dansent d'une façon barbare, qui lasse plustost qu'elle ne récréé : après avoir bien fait rire toute l'assemblée par ce boufon spectacle, on leur fait apporter par des femmes à chacun vne callebasse de oüycou, qui tient environ deux quartes de Paris, & faut, quelques saols qu'ils puissent estre, qu'ils la voident ou qu'ils creuent : Quand ils n'en peuuent plus, vn des plus forts de la compagnie les embrasse par derriere, leur serrant si fort le ventre, qu'il leur fait voider ce qu'ils ont de trop par haut & par bas, & les contraint d'acheuer leur callebasse. Cela fait, ils recommencent à danser.

Ils ne croient pas que l'yurognerie soit vn crime, mais seulement vn diuertissement, d'où vient que les femmes boient aussi hardiment que les hommes. Ils n'ont qu'un banquet plus civil & plus honeste, qui est que s'il arrive qu'un Sauvage ait pris vne tortuë, ou fait quelque autre bonne pesche, il prie quelqu'un de ses plus proches, luy fait bonne reception & meilleure chere, apres laquelle il s'en retourne fort content.

Parmy les desordres de leurs desbauches, ils retiennent tousiours cette honnesteté, qui est qu'ils ne mangeront iamais rien, sans inviter tous ceux qui sont dans leur compagnie, & il arrive quelquefois qu'apres le partage de la viande, il n'en reste plus pour celuy qui traite, & parce que c'est la cou-

cume, ils

P. Raymo

trop à ch

Ces aff

en sorte d

s'en fasse

De leur no

IL n'y a

se tant

propres d

le manger

le voyent

cou & bo

saue masc

desquelle

retrait. Il

ge, sans a

sestonner

des cheue

& milles a

bon ny de

Ils pimen

gent, qu'il

Pour

plus en v

celles qu'

cime, ils se font souvent faschez contre nostre R. P. Raymond, qui refusoit son mest. de peur d'estre trop à charge.

Ces assemblées sont tres-frequentes parmy eux, en sorte qu'à peine se passe-il vne semaine, qui ne s'en fasse quelqu'une dans la Dominique.

De leur nourriture ordinaire, & du bon traitement qu'ils font à ceux qui les vont visiter.

S. VII.

IL n'y a rien où la rudesse de nos Sauvages paroisse tant que dans leur manger : car ils sont si mal propres en tout ce qu'ils font pour le boire & pour le manger, que cela fait bondir le cœur à ceux qui le voyent apprester. Je ne dis rien icy de leur Oüycou & boisson ordinaire, qu'ils font avec de la Cassaue maschée par de vieilles bauardes de femmes, desquelles la bouche püst bien souvent comme vn retrait. Ils rottent, pissent, & ie n'ose dire davantage, sans aucune honte, lors qu'ils mangent. Ils ne s'estonnent nullement de voir dans leur manger des cheveux, des pailles, des feuilles, des chenilles, & milles autres ordures; en vn mot, ils n'ont rien de bon ny de propre que le pain, qui est de la Cassaue. Ils pimentent si estrangement tout ce qu'ils mangent, qu'ils n'y a qu'eux qui en puissent vser.

Pour ce qui regarde les viandes qui leur sont le plus en vfrage, elles n'ont point de conuenance avec celles qu'on mange dans l'Europe. Ils ne se nour-

rissent que de *Burgaux* (qui est vn coquillage de la mer) de Crables, de soldats, de tortue, & de plusieurs sortes de poissons, tant de mer que de riuere. Ils ne mangent iamais de porage & point de chair, si ce n'est de quelques oyseaux qu'ils iettent dans le feu avec leurs plumes & leurs entrailles, & quand ils sont plustost grillez que plumez, ils les retirent, les boucanent & les mangent. Ils n'vsent ny de lait ny de fromage, ny de beurre, ils ont en horreur les œufs & l'huile: cela s'entend chez eux, car quand ils sont avec nous, ils s'aecoustument à manger à nostre mode: il y en a pourtant qui sont plus scrupuleux que les autres, & ne veulent point du tout enfreindre leur ancienne coustume.

Ils ne se seruent point de sel pour assaisonner leurs mets; S'ils rencontrent de la graisse, ils la iettent. Ils n'ont qu'une saulce generale qui est faite avec des arestes de poisson, grande quantité de piment, ils y adoustent l'eau de manyoc, qui perd son venin quand elle a bouilly; ils y meslent aussi de la *mouchache*, qui est comme la plus fine farine qui a esté tirée du manyoc, puis font bouillir tout ce beau tripotage, dans lequel ils faulcent leur pain avec tant de satisfaction de leur goust, qu'ils le preferent à toute la delicatesse des viandes les plus exquises.

Ils mangent ordinairement trois fois le iour; mais la pluspart du temps ils n'ont point de repas réglé, car il mangent quand ils ont faim, & quand

bon leur
dans le
sans, dan
leur der
(qui est
vaisselle
ger est ap
chats son
soin de le
quand ils

Parmy
ceuoir &
leurs amis
mies l'intr
ment vn l
fait aussi
té & siles
met en po
re à ce no
boire, vne
la cassac
que quan
laisser le r
en auoir m
le reste ch

Quand
hostes qu
duit luy an
luy faire to
apres les au

bon leur semble. Les hommes mangent à part dans le grand Carbet, les femmes & les petits enfans, dans leurs petites cases. Ils s'asseoient tous sur leur derrière, comme des singes autour du Coüy, (qui est la moitié d'une Callebasse) qui leur sert de vaisselle, dans laquelle tout ce qu'ils doivent manger est appresté. Pour l'ordinaire, les chiens & les chats sont de la partie; mais les enfans ont grand soin de les frapper avec vn petit baston sur le muse, quand ils vont trop viste au plar.

Parmy eux il y en a tousiours vn député, pour recevoir & traiter les hostes. Quand quelqu'un de leurs amis les vient visiter, le maistre des ceremonies l'introduit dans le Carbet, luy pend promptement vn liêt, sur lequel il le prie de s'asseoir: ce qu'il fait aussi-tost gardant ie ne sçay quelle gravité & silence. En mesme temps, tout le monde se met en peine d'apporter de quoy faire bonne chere à ce nouveau venu. Vne femme luy porte à boire, vne autre du pain, vne autre de la viande. Si la cassine est ployée, cela luy donne à connoistre que quand il aura mangé selon sa nécessité, il doit laisser le reste; que si elle est estendue, il peut apres en avoir mangé ce que bon luy semble, emporter le reste chez soy.

Quand il a bien beu & bien mangé, il auertit ses hostes qu'il est saoul; aussi-tost celuy qui l'a introduit luy amene tout le monde du Carbet, pour luy faire tous la bien-venue; tous le salient les vns apres les autres par vn seul mot de *Halentibou*, c'est à

dire, soit le bien-venu. Apres cette ciuilité il parle indifferemment avec vn chacun, & apres auoir fait boire & manger à la Compagnie, ce qui reste de son repas, il dit adieu à tous en particulier & en general. Ils obseruent cette ciuilité à tous ceux qui les visitent en faisant voyage. Si c'est vn ancien ou quelqu'un vn peu considéré, outre ce que dessus, les femmes le Roucouient & luy graissent la teste d'huile de palmier.

De leurs Ornaments.

S. VIII.

IL faut vn peu modifier icy ce que j'ay auancé dans le premier paragraphe de cette cinquieme Partie, sçauoir, que les Sauvages n'ont aucun vestement que celuy dont la nature les a couuert : car il est tres-certain qu'ils ont presque tous les iours vn bel habit d'escarlate, lequel quoy qu'aussi iuste que la peau, ne les empesche ny d'estre veus comme s'ils n'auoient rien, ny de courir. C'est vne certaine peinture qu'ils appellent *roucou*, qui est dissoute avec de l'huile, qui seiche comme de l'huile de lin ou de noix. Les femmes ne manquent pas presque tous les matins, principalement quand ils font voyage, de leur donner au lieu de chemise blanche, vn iuste au-corps de cette peinture, depuis la plante des pieds iusqu'au sommet de la teste. Plusieurs adioustent pour réchauffer cette couleur, de grandes moustaches noires recoquillées, & des cernes de

mesme couleur
bariolent
qu'ils sont
nent estre

Nous
blancs, ne
ils ont vn
quelques
rions cachés
seioient,
ques.

Il me s
uage vest
par Mad
dans l'isle
estoit de f
ne partie
Monsieur
mettre à
à s'y reso
rougiroit
ayât ieré l
instrumen
pieds pou
que pour
banc, & n
le monde
en choler
ne sçauoi
François,

mesme couleur autout des yeux, quelquefois ils se bariolent tout le corps de rayes noires; de sorte qu'ils sont autant laids & horribles, qu'ils s'imaginent estre beaux.

Nous autres Religieux qui portons des habits blancs, ne perdons jamais rien auprès d'eux, quand ils ont vn habit neuf; car nous attrapons souuent quelques pieces de leurs habits, que nous ne scaurions cacher. Par tout où ils se frottent ou s'asseoient, ils y laissent tousiours de leurs marques.

Il me souuient à ce propos, qu'un Capitaine Sauvage vestu tout de neuf, fut repris assez aigrement par Mademoiselle Aubert nostre Gouvernante dans l'isle, de ce qu'il s'estoit assis sur son liët, qui estoit de futeine blanche, où il auoit laissé vne bonne partie de ses hauts de-chausses: Incontinent Monsieur Aubert son mary inuita ce Sauvage à se mettre à table pour dîner. Il eut bien de la peine à s'y résoudre, preuoyant qu'inailliblement il rougiroit tout le banc sur lequel il s'assieroit: mais ayât ieré les yeux sur son assiete, il s'imagina que cét instrument rond, auquel il ne falloit plus que trois pieds pour faire vne selette, n'auoit esté mis là que pour poser ses fesses: Il le prit & la posa sur le banc, & mit son derriere dessus; & voyant que tout le monde s'estoit pris à rire de cette action, il se mit en cholere, & nous fit dire par vn truchement, qu'il ne scauoit en quelle posture se mettre parmy les François, & qu'il n'y reuiendrait plus de sa vie.

Ce vestement quoy que leger ne leur est pas inutile : car il les garantit non seulement du hale, mais encore du poudrain de la mer, duquel se forme vn sel acre, qui desseiche & brusle la peau : il les échauffe aussi dans les froidures de la nuit, & sur tout les preserue des picqueures fascheuses & importunes des Moustiques & des Maringoins.

Ils ne portent point de barbe, ils se l'arrachent poil à poil, comme j'ay desia dit, avec la pointe d'un cousteau, & se razent le peu qu'ils en ont, avec vne herbe qui coupe comme vn razoir. Ils portent tous les cheveux longs comme les femmes de l'Europe: ils en laissent pendre vne partie sur le front, qu'ils conparent en forme de garfette, & aussi deux moustaches aux deux costez des tempes : tout le reste, ils le tirent derriere, le peignent, & l'ajustent fort proprement avec des aiguillettes de coton, au bout desquelles il y a de petites houpes, des dez à coudre, du cristall, de petites parenottes blanches, & autres semblables bagatelles. Ils fichent dans cette trouffe de cheveux des plumes de toutes couleurs, & quelquefois s'en font des couronnes autour de la teste.

Ils ont tous les oreilles, la levre d'en bas, & l'entre-deux des naïnes percez; ils passent dans l'entre-deux des narines de longues plumes de perroquet, qui leur seruent comme de moustaches : ils y pendent quelquefois de petites lames de cuyure larges comme l'ongle. Ils se passent des ameçons dans les

etous d
la levre
Ils p
pende
ordina
de chat
propre
porten
des los

L'or
Caraco
pur qu
cette p
nis ou
l'ont en
ou leur

On a
d'Hispa
les Sau
les trait
louïagu
qu'ils p
leur en
reçoive
louïagu
les Die
dans de
gnes in
porter
leur son

trous des oreilles, & des épingles dans les trous de la lèvre.

Ils portent à leur col de grands coliers, qui leur pendent iusques sur l'estomach. Ces coliers sont ordinairement faits des dents d'Acourys, des dents de chats, & des dents de leopards. Ces dents sont fort proprement ajustées dans des tresses de coton : ils portent aussi pendus à leur col des filets, qu'ils font des os de leurs ennemis.

L'ornement duquel ils font plus de cas sont le *Caracolis*, qui sont certaines lames de métal plus pur que l'airain, & moins noble que l'argent ; il a cette propriété de n'estre point susceptible du vernis ou de la rouille. C'est ce qui fait que les Sauvages l'ont en grande estime. Il n'y a que les Capitaines ou leurs enfans qui en portent.

On a creu que ces *Caracolis* prouenoient de l'isle d'Hispaniola, autrement saint Domingue ; mais les Sauvages assurent du contraire, & disent qu'ils les traitent avec leurs ennemis, qui s'appellent *Alouagues*, par le moyen de quelques intelligences qu'ils pratiquent parmy ceux de cette nation, qui leur en font present en reconnoissance de ceux qui reçoivent reciproquement. De sçauoir d'où ces *Alouagues* les prennent, c'est la difficulté ; ils disent que les Dieux qu'ils adorent, lesquels font leur retraite dans des rochers sourcilleux, & dans des montagnes inaccessibles, leur donnent pour les obliger à porter plus d'honneur, & plus grande reuerence à leur souveraineté. S'il est vray le m'en rapporte, il



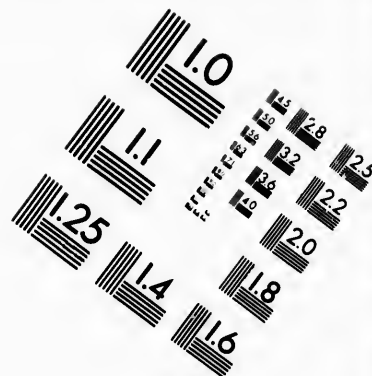
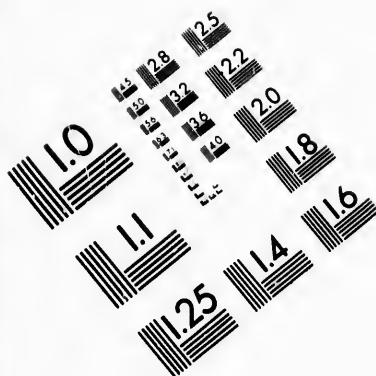
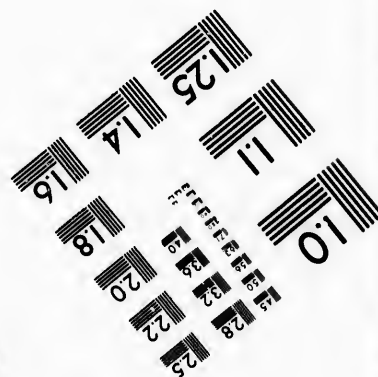
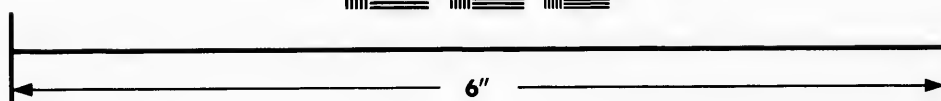
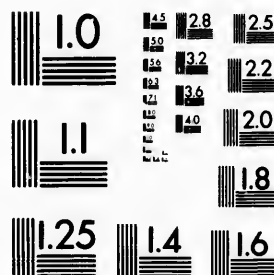
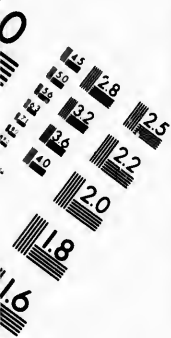


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14380
(716) 872-4503



peut-estre pourtant que le diable peut bien abuser les foibles esprits de ces ignorans par cet artifice. Quoy qu'il en soit ; ces *Caracolis* sont très-rares parmy eux, & les apportent de la terre ferme.

Il y en a de diuerses grandeurs, les plus grands le sont deux fois comme vne piastra. Ils ont la forme de croissant, & les portent pendus à leur col, en-chauffez dans du bois.

Ils portent des brasselets de raffaue blanche, large comme la main, non au poignet, mais au gros du bras proche l'espaule : ils en ont autant aux iambes au lieu de iaretieres.

La coiffure des femmes est semblable à celle des hommes, hormis qu'elles ne fichent point de plumes, & ne portent iamais de couronnes. Elles se peignent de roucou comme les hommes, portent aussi des brasselets comme eux, non au gros du bras, mais au poignet. Elles portent des coliers de diuerses pierreries, comme de pierres vertes, d'ambre, de cristal, & de raffaue. J'en ay veu qui en auoient plus de six liures pendus au col.

Elles ont dans leurs grandes assemblées des ceintures tressées de fil de coton, & de chaisnes de raffaue blanche. Elles pendent en diuers endroits de cette ceinture de petites trouffes de six ou sept chaisnes de raffaue, longs comme le doigt, & grand nombre de petites sonnettes, afin de faire plus de bruit en dansant.

Toutes les filles & les femmes, excepté les esclaves, portent dès leur tendre ieunesse vne certaine

denny-
pieds it
de qua
nouil:
vne esp
tissuë de
bas de d
tondes
la jamb
Holland

De le

Q Va
Ou
re que ch
Pere de
fans qui
les autres
ménage
de famil
Au mili
de comm
iours soix
& est cor
huit ou v
douze pi
nier, ou

demy-chaussé, qui prend depuis la cheuille des pieds jusqu'au gras de la jambe; & vne autre large de quatre doigts, entre le gras de la jambe & le genouil. Au haut de la chaussure d'en bas est attaché vne espee de rotonde, plus large qu'une assiette, tissüe de jonc & de coton, & vn peu plus petite au bas de celle d'en-haut. De sorte, que ces deux rondes serrent & font si bien rebondir le molet de la jambe, qu'il semble que ce soit vn fromage de Hollande pressé entre deux assiettes.

De leurs Carbets, Cases, Liets, Pirogues & Canots.

§. IX.

Quant à ce qui regarde les demeures, les cases ou les habitations de nos Sauvages: il faut dire que chaque famille compose son hameau: car le Pere de famille a sa case, où il reside avec ses enfans qui ne sont pas mariez, & avec ses femmes; tous les autres enfans qui sont mariez, ont chacun leur ménage & leur case à part, autour de celle du Pere de famille.

Au milieu de toutes ces cases, ils en font vne grande commune qu'ils appellent *Carbet*, lequel a tousiours soixante ou quatre vingt pieds de longueur, & est composé de grandes fourches hautes de dix-huit ou vingt pieds, plantées en terre de douze en douze pieds. Ils posent sur ces fourches vn Latanier, ou vn autre arbre fort droit qui sert de faist,

sur lequel ils ajustent des chevrons qui viennent toucher la terre, & les couvrent de roseaux ou de feuilles de Latanier; de sorte qu'il fait fort obscur dans ces carbets, car il n'y entre aucune clarré que par la porte, qui est si basse, qu'on n'y scauroit entrer sans se courber. Les gargons ont le soin de le nettoyer & baillayer, & mesme tout autour d'iceluy. Les filles & les femmes les petites cases: Au costé de ce Carbet, il y a vne petite porte particuliere, par laquelle le Diable entre quand leur Boyé l'a appelé. Il n'y a que luy seul qui passe par cette porte,

Nos Sauvages n'ont aucun vſage de couches, mais ils ont des lits de coton qu'ils portent par tout avec eux. Leurs femmes employent quelquefois vn an entier à faire vn de ces lits. Lors qu'elles ont filé sept à huit liures du fil de coton vn peu gros; mais très vny & bien tords, elles ourdissent cela sur vn mestier, comme pour faire de la toille, & puis elles tissent cela comme les Tisserans: mais en façon de creseau. Elles laissent à chaque bout de la piece vn bon pied de filers sans les tisser. Le tout porte enuiron dix à douze pieds de large, & six ou sept de longueur. Pour se seruir de ces lits, ils prennent dix ou douze brasses de corde de pites vn peu plus grosses que du foit, & ayant lié huit ou dix de ces filers, ils font vn ply de cette corde long de deux pieds, puis repassent cette corde dans huit ou dix autres filers; & refont encore vn ply, & ainsi continuellement iusqu'à la fin. Cela fait, ils pren-

nent v
doigt
miere
bout.
lits pa
deux fo
beauco

Ces
est tou
dant la
sous des
uent, p
car pou
ne faut,

Ces li
ils sont
rustique
peintur
les graiss
les guar

Les S
lits; car
des Mar
Maboya

Nos
leur mo
differe
grands
en Sauu
pellons

nent vne autre corde de pite, grosse comme le doigt, avec laquelle ils lient les plis de cette premiere corde ensemble, & en font autant à l'autre bout. Quand ils s'en vont coucher, ils pendent ces liëts par ces deux grosses cordes à des arbres, ou à deux fourches de la case, sans toutefois le bander beaucoup, mais le laissant vn peu courbé.

Ces liëts sont assez commodes & fort sains, on y est tousiours à l'air. Il y a du plaisir à se reposer pendant la chaleur du iour dans ces liëts, à la fraischeur sous des arbres. Presque tous nos François s'en seruent, principalement ceux qui ne sont pas mariez; car pour dormir à son aise dans vn lië de coton, il ne faut ny compagnon ny compagne.

Ces liëts sont blancs comme de la neige, quand ils sont neufs: mais les Sauvages les peignent de rustiquer & de morasques à leur mode, avec vne peinture noire qui ne desteint iamais; & en fin, ils les graissent d'huile & les peignent de roucou, pour les garantir de la pluye.

Les Sauvages font tousiours du feu sous leurs liëts; car ils sont fort frilleux. Cela les garantit aussi des Maringoins: mais sur tout, à ce qu'ils disent, des Maboyas & des malins esprits.

Nos barbares font deux sortes de bastimens à leur mode pour nauiger sur la mer, qui sont bien differents de nos bateaux & chaloupes. Les plus grands sont ceux que nous appellons Pirogues, & en Sauvage *Canouas*; & les plus petits nous les appellons Canots, & eux *Conliala*. Orant les vns que

les autres sont des arbres creusez avec des haches & du feu.

Les Pirogues semblent n'estre autre chose que deux grandes planches iointes ensemble par le bas, & ouuertes de six à sept pieds de large par le haut, & bouchées par les deux extremités, avec des morceaux de planches. Or comme pour l'ordinaire elles ne sont pas assez hautes de cette premiere structure : ils les rehuuent & rehaussent tout de bout en bout, avec des planches de quinze à seize poulces de large : comme ils ne se seruent point de clous, ils cousent & ajustent ces planches sur la Pirogue, avec des éguillettes de mahot ; Et apres auoir bien calfadé les iointures avec des estoupes faites d'écorce de mahot battüe, ils cousent par dessus cette estoupe des gaulletes, avec des éguillettes de mahot. Cela à la verité est assez estanche, mais il ne dure guère, & s'il y a tousiours à refaire. Ils cousent aux deux costez d'icelle à demy pied du bord, des perches, sur lesquelles ils attachent de deux pieds en deux pieds, des bastons en trauers de la Pirogue, en dedans, lesquels leur seruent de torse ou de siege pour s'asseoir en ramant.

Ces Pirogues sont pour l'ordinaire de trente-cinq à quarante-cinq pieds de long, les plus grâdes de cinquante à soixante pieds. Elles portent quelquefois cinquante personnes & tout leur bagage. Elles vont à la voile & à la rame, mais ils rament tout d'une autre façon que nous : car ils ont le nez tourné vers le deuant de la Pirogue, & en poussant l'eau

en

en arri
lialas, q
vingt p
sont po
peine à
huuent
dans le
si petit
ceux là

Ils n
c'est po
terre.
nent su
du Sol

Celu
ge port
& don
queme
des aut

Qua
ils font

Aloupa
ou de
couven

De tout

ou de

ou de

ou de

Es

Leu

en arriere, ils poussent la Pirogue en avant. Les *Cou-lialas*, que nous appellons Canots, n'excedent iamais vingt pieds de long, & trois ou quatre de large : ils sont pointuës par les deux bouts, de sorte qu'on a peine à discerner la poupe ou la prouë. Ils les re-huuent rarement ; ils rament dedans comme dans leurs Pirogues. Il y en a de toutes façons & de si petits qu'ils ne peuuent porter qu'un homme : ceux là ne servent qu'à la pesche.

Ils n'ont ny Boussolle, ny Aymant, ny Cadrant : c'est pourquoy ils ne s'esloignent pas beaucoup de terre. Quand ils la perdent de veüe, ils se gouvernent sur les Estoiles de nuict, & de iour sur la route du Soleil.

Celuy qui entreprend de faire quelque voyage porte le nom de Capitaine, & gouverne la Pirogue, & donne ordre à tout ce qu'il faut pour l'embarquement, sans pourtant qu'il en soit plus considéré des autres.

Quand ils prennent terre ailleurs que chez eux, ils font de petits toits ou auvents qu'ils appellent, *Aionpa*, les couurent de feuilles de Latanier, ou de Baliziers, & pendent leurs liets dessous à couuert.

De tout ce qui se passe dans leurs guerres : & des armes dont ils se servent.

S. X.

Les Sauvages ont trois sortes de Capitaines qui leur commandent. Les premiers sont ceux

KKk

qui sont les maîtres de quelques Canots ou Pirogues : les autres sont ceux qui ont des habitations en propre : les troisièmes ceux qui sont élus tels par suffrages, ou bien parce qu'ils ont fait paroître un grand courage dans leurs guerres, ou bien pour avoir tué plusieurs de leurs ennemis. Ils ne font jamais election de ieunes gens, quoy qu'ils soient fils de leurs Capitaines, de crainte que le peu d'expérience qu'ils ont, & beaucoup de temerité qui les transporte, ne leur soient préjudiciables : Mais bien des personnes âgées, afin qu'elles ne soient pas moins suivies par la maturité de leurs conseils, que pour la longue connoissance qu'elles ont des armes.

Quand ces vieillards connoissent qu'ils ne sont plus capables de supporter le fardeau de leurs charges, ny des courses pénibles qu'il faut faire allés souvent dans ces emplois, ils s'en déportent, & n'acquierent pas moins d'honneur par cette ingénue confession de leur foiblesse, que s'ils avoient remporté des victoires, Afin que la pluralité de ces Capitaines ne fasse mourir le respect qu'on leur doit; il n'y en a quelquefois qu'un seul dans une île. Dans celle de la Dominique, il y en a deux qui y demeurent fort éloignez l'un de l'autre, de peur que leur autorité ne se choque, & que la jalousie ne les perde. Leur puissance est pourtant limitée en ce qu'ils ne commandent que dans les affaires qui concernent la guerre.

Comme nos Sauvages ont de vieilles guerres,

tant co
contre
nomm
nes en
guerre
de leur
tout le
mettre
luy ob
ment :
rez.

L'un
d'aller
nerale
bien da
vieilles
mence
elles se
qu'elles
L'une r
mangé
son fre
confuse
blée au
les autr
ce Cap
hola, &
deuant
ué entr
dent ri

tant contre quelques nations des Europeans, que contre les nations Sauvages de la terre ferme, nommément contre les Aloüagues : ces Capitaines en tant qu'experimentez aux affaires de la guerre, ayant donné des preuues irreprochables de leur generosité & de leur courage, souleuent tout le peuple, leur font prendre les armes, & les mettent en campagne quand il leur plaist. Tous luy obeyssent en ce qui concerne la guerre seulement : car hors de là ils ne sont nullement confiderrez.

L'vn de ces Capitaines ayant donc fait de Tein d'aller à la guerre, fait vn vin, ou vne assemblée generale chez soy, où apres s'estre bien resioüis, auoir bien dansé à leur mode, & beu iusqu'à creuer ; les vieilles femmes toutes saoules qu'elles sont, commencent à se souuenir du dessein de l'assemblée : elles se mettent à raconter les outrages & les torts qu'elles pretendent auoir receu de leurs ennemis. L'vne regrette son mary tûé ; l'autre dit qu'ils ont mangé son pere, vne mere plaid son fils, vne sœur son frere ; bref, ils font vn *Caramema* de plaintes confuses si estranges, qu'ils émeuent toute l'assemblée aux larmes, s'excitant vnanimement les vns les autres à la vengeance de leurs ennemis. Alors ce Capitaine qui a fait le projet de la guerre fait le hola, & cette rumeur estant apaisée, il harangue deuant toute l'assemblée ; mais d'vn langage si releué entr'eux, que les femmes & les enfans ny entendent rien.

Dans cette harangue il leur représente leurs pères massacrés, leurs frères égorgés, & leurs enfans dans l'esclavage. Après il vante hautement toutes ses proïesses, leur faisant vn grand narré de toutes les victoires qu'il a emporté sur leurs ennemis, lesquelles bien souvent sont plus imaginaires, que réelles: il les exhorte à se confier en sa valeur, & à combattre généreusement. Tous vnanimement applaudissent à son discours, car il le prononce avec tant de ferueur, que le dernier de leurs ennemis passe desia pour exterminé dans leur esprit. Pour conclusion, ils leur assignent le iour du départ, & leur donne le rendez-vous. Aussi-tost tous les Capitaines qui doivent conduire des Pirogues, donnent ordre aux viures & aux munitions de guerre. Toutes les femmes trauaillent à faire de la farine pour le voyage, laquelle elles enueloppent dans des feuilles de Balisiers, si proprement que l'eau n'y peut entrer.

Quand le Capitaine ne fait point d'assemblée, il depute vn des plus considerables dans les habitations. Celuy-cy estant arriué parle au maistre du Carbet, vne grosse demy-heure entiere. Après certains ennuyeux discours, le Maistre répond avec autant de prolixité que l'autre, approuue ou des-approuue le dessein de la guerre, à laquelle il va si bon luy semble; car ils n'y forcent iamais personne. S'il est tout à fait persuadé, soit par la necessité, soit par l'vtilité de cette entreprise, il promet de se trouuer au rendez-vous au iour assigné pour le départ.

Cependant les soldats qu'ils appellent parmy eux *Marsiens*, qui sont de l'entreprise le munif-
font de *bars* (qui est une façon de massue faite de
brosil ou de bois verd, ou de quel qu'autre bois mas-
sis pesant comme plomb.) Cette massue est longue
de trois pieds ou environ, et large comme la main,
jusques sur la fin où elle s'élargit un peu: elle est
platte, espoisse d'un poulce, & graue à la façon des
Savages: ils remplissent cette graueure d'une
peinture blanche faite avec de la *mouchache*; c'est
à dire, la fleur de manyoc. Quoy que cet *ou-
ne* soit pas trop en main, il n'y a beuf qu'il ne ter-
rassé d'un seul coup.

Ils font un grand amas de flèches, qu'ils ont pré-
parées de longue main. Elles sont faites d'un cer-
tain tuyau qui croist à la sommité des roseaux (&
c'est ce qui porte la graine) cela est gros comme le
petit doigt, long de quatre à cinq pieds, poly &
sans aucun nœud; laune comme de l'or, & léger
comme une plume. Dans le gros bout de ce tuyau,
ils y ajustent au lieu de fer, une verge de bois vert,
ou de quel qu'autre bois fort & pesant, & y font
avec des couteaux quantité de petits dardillons ou
harpons, afin qu'on ne puisse les retirer sans y gran-
dir la playe: ils empoisonnent le bout de ces flèches
avec du lait de Mançentille; de sorte que toutes
les blessures, ne fussent-elles qu'au bout du doigt,
en sont mortelles. Ils mettent aussi à quelques-
uns de leurs flèches certaines arêtes longues com-
me la main, lesquelles on arque au dessus de la

queuë d'vne sorte de tige assez commune dans toutes les Indes: cette arbrisseau porte son venin avec soy, & est aussi dangereuse sans artifice, que les autres avec le poison. Quelques vns de leurs flèches sont enpennées au bout comme les nostres, avec des plumes de Perroquet. Leurs arcs sont tous semblables aux nostres, ils les font de bresil, de palmiste ou de bois del'estre.

Ils portent aussi quelquefois des Sagayes de bois de bresil ou del'estre, qui sont comme des demy-piques, avec vn dard au bout du mesme bois: il les dardent fort adroitement.

Lors que tout est préparé, le conducteur de l'armée fait encore vn vin, ou vne assemblée, dans laquelle il determine d'erechef le lieu où ils doiuent aller, & l'ordre qu'on doit tenir dans le combat. Ils consultent dans cette mesme assemblée le diable par le moyen d'un Boyé, touchant le succès de la guerre, & apres auoir troyé les oracles qu'il a à leur dire, qui au sentiment mesme de nos barbares, sont le plus fouue des mensonges, ils acheuent de boire leur ouycon, & partent tous yures, n'estimant avec eux de femmes, que ce qu'il leur en faut pour les semer & faire leur cuisine.

Estant arriuez aux environs des terres ennemies, ils ne vont pas les attaquer de prime face, & à l'estourdy: mais ils se vont cacher dans quelque riuere ou dans quelque ile deserte, dans laquelle les autres Sauvages leurs ennemis ne s'aduisent pas d'aller; enuyant cependant leurs espions dans les

terres
semen
est plu
taquen
dant q
ils son
conno
la guer
ils plie
font to
qu'vn d
iamais
SY
ennem
vn Can
peuach
de men
prenne
garde
quelle
vils ab
les plus
Si ce
non d
elloig
bles: &
Ay
As affe
quo la
le pante
jue

terres de leurs ennemis, qui obseruent soigneusement leurs deportemens, & le temps auquel il est plus facile de les surprendre: car iamais ils n'attaquent leurs ennemis qu'au depourueu. Si pendant qu'ils sont dans leurs positions embuscades, ils sont decouverts de leurs ennemis, & qu'ils reconnoissent qu'ils se preparent à la deffense, dès là la guerre se termine, & sans autre forme de procez, ils plient bagage & s'en retournent chez eux. Ils sont tous si lâches, qu'es ils scauoient assurément qu'un d'eux deût perir dans le combat, ils n'iroient iamais à la guerre.

Si par malheur quelques miserables Sauvages ennemis, descendent en mer pour pescher dans un Canot, ils les laissent passer; & lors qu'ils ne s'en peuvent plus dedire, ils fondent tous sur eux, criant & menaçant comme des taureaux enragez: ils les prennent, les lient, & garottent si bien qu'ils n'ont garde de leur échapper. Avec cette infame conduite, ils s'en retournent plus enflés d'orgueil, que s'ils avoient rendu de grands combats, & remporté les plus glorieuses victoires du monde.

Si cette auanture ne se rencontre pas, ils appréhendent de leurs espions ou font les Caribers les plus éloignez, les plus aises à surprendre, & les plus faibles: & c'est ceux là qu'ils vont attaquer.

Ayant donc fait dessein d'attaquer un Cariber, ils attendent ordinairement (je ne sçay pourquoy) que la Lune soit à pic, c'est à dire, dans son plein. A la petite pointe du iour ils enuironnent les Caribers.

où il y aura peut-estre cinquante ou soixante hommes de defense, quelquefois plus, quelquefois moins; pour eux ils ne sont pas moins de mille ou quinze cens hommes: ils font tout ce qu'ils peuvent pour les surprendre dans leurs lits & sans coup frapper, ce qui arrive assez souvent; que s'ils sont découverts, & que les autres se defendent avec ardeur: ils assiegent le Carbet, & tirent tant de coups perdus, que les jardins sont tous remplis & lardez de flèches. Si les ennemis font trop de resistance, ils taschent de les bruster dans leurs cases: pour cet effet, ils attachent gros comme le poing de coton bien cardé à une flèche, & y mettent le feu, & tirent incontinent sur la couverture du Carbet, laquelle pour n'estre faite que de feuilles, de roseaux, de lataniers ou de palmistes, est fort susceptible du feu, & brulle comme des alimettes: si celle-là n'a pas l'effet qu'ils pretendent, ils en tirent tant d'autres, qu'en fin le feu prend au Carbet, dans lequel leurs ennemis (ce sont des Sauvages & non pas des Européens) se laissent plustost bruster que de se rendre à la mercy de ces Antropophages.

S'ils se defendent courageusement, à mesure que le Soleil se hausse, le courage de nos Sauvages se ralentit; & jamais leurs sieges ne durent que jusqu'à midy.

S'ils perdent des hommes dans le combat, ils ne laissent les blesez, ou les morts à la disposition de leurs ennemis, quand mesme la plus

part

part d'
questi
rue r
tion;
pourt
raillon
ils iette
jetter
leurs e
remp
chent
des lyo
ils perc
ché de

Qu

pillent
tin luy
jamais
guerre
en ven
ceus. l
ils des
mission
bien se
mais d
femme
porter
des. M
la hain
leur e

part d'eux deuroient perir en les sauuant. Sil est question de combatre en bataille rangée, ce qui arriue tres-rarement, & tousiours contre leur intention; ils se diuisent en trois bandes, sans obseruer pourtant ny files, ny rang, ny aucune forme de bataillon. Auant que de tirer vn seul coup de fleche, ils iettent des cris affreux & épouuantables, pour jetter de la terreur & de l'effroy dans le cœur de leurs ennemis: ils les redoublent de temps en temps pendant les combats. Si leurs ennemis lâchent le pied, le courage leur enfle & deuiennent des lyons; mais si on leur resiste courageusement, ils perdent cœur, font teste des talons, & bon marché de leur vie.

Quand ils ont remporté quelque victoire, ils pillent les cases; & ce que chacun peut auoir de butin luy appartient en particulier. Ils ne s'emparent iamais des terres de leurs ennemis, toutes leurs guerres n'ayant d'autre but que de les exterminer en vengeance des iniures qu'ils croyent auoir receues. Ils prennent hommes & femmes prisonniers, ils destinent les hommes à la mort sans aucune remission, & les femmes à l'esclavage. Quoy que bien souuent ils les épousent, elles ne portent iamais de brodequains ou chaussure, dont les autres femmes Sauvages se seruent; de plus, ils leurs font porter les cheveux courts en signe de leurs seruitudes. Mais yne cruauté estrange, & qui fait bien voir la haine implacable & immortelle qu'ils portent à leurs ennemis, c'est qu'ils ruent & mangent les en-

fans masses qu'ils ont de ces femmes, & mesme ils mangent iusqu'aux enfans masses, qui naissent des filles de ces femmes esclaves.

S'il y a de leurs ennemis morts sur la place, ils les mangent sur les lieux après les auoir bien boucan-
né à leur mode, c'est à dire, rostis bien sec. Mais
ceux qui sont viuans, ils les emmeinent en triom-
phe en leur pays; & après les auoir bien fait ieu-
ner, ils font vne assemblée generale, dans laquelle
ils les font comparoistre tous liez, ou après leur
auoir dit milles iniures, & fait milles bravaques, fai-
sant à tout moment semblant de leur descharger
le boutou sur la teste. Ce que ces pauvres mal-
heureux & victimes infortunez, endurent pour
l'ordinaire d'un visage serain & constant, sans s'é-
tonner en façon quelconque; mesme les desient &
se vantent hautement d'auoir mangé de la chair de
leur pere, leur disent qu'ils ne mangeront que ce
qu'ils ont mangé, & qu'ils ont des parens & amis
qui scauront bien vanger leur mort. En fin le plus
ancien leur donne vn coup de boutou par la teste,
& les autres les acheuent. Ils s'abstiennent mainte-
nant de mille cruautéz, qu'ils auoient accoustumé
de leur faire auant que de les tuer, non du consen-
tement de leurs femmes, lesquelles leur seroient
endurer tous les tourmens de l'Enfer, s'ils estoient
en leur puissance.

Après les auoir ruez, ils les demembrent, cou-
pant la chair avec des couteaux, & les os avec
vne serpe, puis jettent tous ces membres coupez

sur vn
brazier
mour
l'asson

Apr
valeu
femm
tous le
serem
non p
paistre
gouste
excre

Sur
nante
mes, p
malch
& ont
chent
goute

Ap
sembl
pour
i estoit
dans v
dure q
vn cha
mange
cette
Ceux

sur un grand boucan, sous lequel il y a un grand brazier, qu'ils ont fait voir au patient pour le faire mourir par ce spectacle effroyable, avant que de l'assommer.

Après que cette bonne viande est cuite, les plus valeureux font griller le cœur & le mangent: les femmes ont pour partage les jambes & les cuisses, tous les autres mangent de toutes les parties indifféremment. Ils mangent cette viande par rage & non par appetit, pour se vanger & non pour se repaître, ny pour le plaisir qu'ils trouvent en son goust; car la plupart deviennent malades après cet execrable repas.

Sur tout c'est vne chose prodigieuse & estonnante, de voir la manie, ou plustost la rage des femmes, en mangeant la chair de leurs ennemis; elles la machent, remachent, la serrent entre leurs dents, & ont si peur d'en perdre quelque chose, qu'ils leschent les bastons sur lesquels il a tombé quelques gouttes de graisse.

Après qu'ils ont mangé de cette chair dans l'assemblée, chacun en remporte chez soy & la garde pour en manger de fois à autres. Du temps que j'estois dans la Martinique, un Sauvage apporta dans vne Case vne jambe rostie, aussi seiche & aussi dure que du bois, de laquelle il mangea, & invita un chacun à faire le mesme, disant que s'ils auoient mangé de l'Aloüague (c'est ainsi qu'ils appellent cette viande cuite) ils seroient très-courageux. Ceux qui en mangent le plus d'antreux, sont les

plus estimez. Ils ont fait donner goust de toutes les nations qui les frequentent. Le leur ayoy dire plusieurs fois que de tous les Chrestiens, les François estoient les meilleurs & les plus delicats à manger, que les Espagnols estoient si durs qu'ils auoient de la peine à en manger. Quelque temps auparavant que les François habitassent l'isle de saint Christophe, ils firent vne descente dans saint Iean de Port-ric, où ils firent vn grand desordre, entr'autres choses, ils tuèrent & boucanerent vn de nos Religieux, duquel apres auoir mangé, plusieurs d'entr'eux moururent, & furent en suite affligez de tres grandes maladies. Plusieurs Sauvages qui viuent encore, disent qu'ils n'en mangerent point du tout, mais qu'ils le laisserent tout sur le rosty boucan sans y pouuoir toucher; ie crois qu'ils ne disent cela que par vain respect, car les plus simples d'entr'eux, auoient ingenuement qu'ils le deuoreroient. Depuis ce temps là, ils n'ont plus voulu manger de Chrestiens, se contentant de les tuer & de les laisser dans le mesme lieu.

Quant à ce qui regarde leurs differents particuliers, ils les terminent par des combats singuliers à coups de boutou, & c'est bien tost fait; car d'un seul coup bien assené, on enuoye vn homme en l'autre monde. Celuy qui a tué doit gagner la colone, ou s'exposer à autant de combats, que le mort a de parens, si ce n'est qu'à force de presens il les adoucisse. & si encore il n'y a point d'assurance, car au premier vin ou assemblée qui se fera, vn

d'eu
par la

CO

Une
pas inf
graphie
qu'il n'y
jets à re
l'Europ
res que
prend
plustost
ture, qu
fait. Q
ont de t
mède d
maladie
te que
non plu
peu en
Pour le
que de
tre les d
en plei
Si co
rien & l

deux luy donnera par un filon un coup de bouton
par la teste.

De leurs maladies, mort, & funeraillles.

Comme il n'y a point de reigle si generale, qui
ne souffre quelque exception, aussi ne faut-il
pas inferer de ce que j'ay dit dans le premier para-
graphe, touchant la disposition de nos barbares,
qu'il n'y ayt plusieurs Sauvages dans les Indes, su-
jets à toutes les maladies qui nous travaillent dans
l'Europe: mais il faut dire qu'elles y sont aussi ra-
res qu'elles sont icy communes, & de bien leur en
prend, car ils réchappent de leurs maladies, il faut
plustost attribuer cela aux puissans efforts de la na-
ture, qu'aux remedes & bons traitemens qu'on leur
fait. Quant aux remedes, il est constant qu'ils en
ont de tres-souuerains; mais ils se serviroient d'un re-
mede de quel ils ont veu un bon succes dans une
maladie, comme d'une selle à tous cheuaux; de for-
te que ne connoissant pas les causes des maladies,
non plus que les qualitez des remedes, ils leurs
peuvent aussi tost nuire que profiter & soulager.
Pour le bon traitement, ils ne savent que c'est
que de les deliquer: quand ils ayroient la mort en-
tre les dents, ils sonnoient comme ceux qui sont
en pleine santé.

Si tost qu'ils sont tombez malades, les gens mae-
ris & leurs proches parens s'en eloignent, & se dé-

portent entièrement de les visiter, disant pour leurs raisons qu'il sort de leurs corps certaine qualité capable, non seulement d'affliger & d'empirer le malade, mais de le faire mourir; quoy que plusieurs s'abstiennent de les voir par ces motifs, neantmoins la nature n'est pas tellement assoupie & pervertie en eux, qu'ils n'ayent quelque compassion & douleur de voir leurs parents & amis malades. Un iour le Reuerend Pere Raymond demanda à un idoine garçon Sauvage, pourquoy il ne visitoit pas son pere affligé & malade à mourir. Ce pauvre jeune homme se mit à soupirer & à verser un cueillean de larmes, assurant qu'il auoit le cuer si touché de compassion à l'endroir de son pere, qu'il luy estoit du tout impossible d'y penser sans s'affliger de pitié: mais que pour le voir en ce pitoyable estat, il ne le pouuoit, sans mourir aussy tost. En quoy nous prouuons remarquer qu'ils ne sont pas d'un naturel si barbare qu'on imagine.

Dans leurs maladies ils consultent le diable par le moyen d'un Bouc, qu'ils guerib ou leur prononcent un Arrest de mort, comme ie l'ay décrit au sixiesme. S'ils sont peu tourmentés de maladies, ils sont en eschange & comme hereditaires cette detestable & infame maladie, qu'ils appellent Epyas, qui est en françois, la grosse uermelle, & dans le plus haut degré de sa malignité: ils ne la guaignent pas par la contagion seulement, mais elle leur vient d'eux, qu'ils se gaignent dans mille ordures & im-

mondes, & des viandes dont ils se seruent. Les enfans l'apportent quelquefois du ventre de la mere en naissant. Au reste, nous sçauons de science certaine qu'ils l'ont communiquée aux soldats Espagnols, qui retournerent du premier voyage de Christophe Colomb, que de ceux-là elle passa aux Neapolitains & Italiens, & de ceux-là aux François, qui l'ont porté par toute la terre. Ils nomment les pustules & les vicires de cette maladie *Yuyu*, & ne manquent point d'excellents remèdes pour les guerir: car vn homme fut-il prest à tomber par pieces, est nettoyé & entièrement guery en dix iours, c'est à dire, à l'exterieur; car ils ne vont iamais à la cause qui est la corruption du sang, d'où vient que la plupart d'eux naissent avec cette maladie, de laquelle ils ne guerissent iamais.

Si tost qu'ils sont decodez, les femmes prennent le corps, le lauent & le nettoient avec beaucoup de soin. Elles le peignent de rougeot depuis les pieds jusqu'à la teste, luy graissent les cheueux d'huile de palmiste, le peignent, le coiffent, & le ajustent aussi proprement qu'il se pouroit paroistre dans vne assemblée solennelle, puis elles l'enveloppent dans vn liet de coton tout neuf, qui n'a iamais seruy à personne. Ils font la fosse où il doit estre enterré, dans la mesme case où il est mort, ou bien luy en bastissent vne tout exprez, n'enterrant iamais leurs morts à decouuert, & n'obmettant iamais aucune ceremonie (qu'ils ont accoustumée de practiquer) en quel que lieu qu'ils se puissent enterrer.

Vn jour vn Capitaine Sauvage de la Dominique, avec sa famille composée de quatre ou cinq personnes, nous apportoit vn de ses enfans malade pour le faire baptiser deuant sa mort. Cét enfant ayant expiré à deux lieues de nostre Conuient, ils arrivèrent chez nous fort affligés, tesmoignant beaucoup de regret de ce qu'il n'auoit pas receu le Sacrement de Baptême auant sa mort. Ils nous firent instance pour auoir vne petite case abandonnée, que nous auions dans vn jardin au bord de la mer, pour servir de sepulture à leurs enfans. Nous la leur accordasmes fort volontiers. Aussi tost ils se mirent tous à travailler à cette case, & la remirent en vn aussi bon estat, quasi elle eust esté toute neuue. Ils y firent la sepulture de leur enfant en cette façon, & avec ces ceremonies.

Ils firent vne fosse dans le milieu de la case, ronde & profonde de trois ou quatre pieds. Ils y posèrent l'enfant accommodé & ajusté comme ie viens de dire, & enucloppé dans son lit de coton. Ils le mirent en son seant sur ses talons, les deux coudes sur ses deux genoux, & les bras appuyés sur les paulmes de ses deux mains. Puis toutes les femmes se mirent sur leur seant autour de la fosse, & comme elles étoient si estrangement occupées à leur priere, elles enroulerent vn certain chant lugubre & lamentable. Cette chanson estoit interrompée de soupirs, & bien souuent de grands cris palloient les yeux vers le Ciel. Elles verserent vne si grande quantité de larmes, qu'il les eussent con-

contre
elles.
en lar
main
l'autre
Penda
la fosse
terent
ces ce
femm
confis
autres

Qu
ses fem
les por
an ent
pain &
profite
ne ieu
veue l
& com
Si le de
n'vsem
fuite;

Les
nerail
faut q
bien l
quelq
lamen

contraint les cœurs les plus endurecis à pleurer avec elles. Leurs maris sont assis derrieres elles, fondant en larmes à leur imitation ; ils les embrassent d'une main comme pour les consoler, & les caressent de l'autre, leur passant souvent la main sur le bras. Pendant ce temps là, vn homme d'entr'eux bouche la fosse avec vn bout de planche, & les femmes jetterent de la terre dessus de temps en temps. Apres ces ceremonies (qui durent vne bonne heure) les femmes brûlent toutes les hardes du deffunct, qui consistent en certains petits panniens, coton filé, & autres petites bagatelles, sur la fosse.

Quand c'est vn chef de famille qui est decédé, ses femmes & ses enfans se coupent les cheveux, & les portent courts comme les esclaves l'espace d'un an entier : ils ieusient tous l'espace d'une Lune au pain & à l'eau ; ce n'est pas qu'ils croyent que cela profite à l'ame du trespasé, mais ils disent que s'ils ne ieusnoient à la mort d'un de leurs parens, la veue leur affoibliroit, ils deviendroient tremblans, & tomberoient dans les mains de leurs ennemis. Si le deffunct a des esclaves, ses parens les tuent, s'ils n'usent de precaution, & ne se garantissent par la fuite, & on ne les poursuit point.

Les parens qui ne se sont point trouvez aux funerailles, viennent par apres visiter le tombeau, & faut qu'ils pleurent comme les autres, quoy que bien souvent ils n'en ayent point d'enuie. Ils sont quelquefois vn bon quart-d'heure à soupirer, se lamenter, & faire mille grimasses avant que de jet-

ter vne larme: mais quand ils sont vne fois en train on ne les en scauroit retirer.

Conclusion de ce Chapitre, où il est traité de quelques obstacles qui se rencontrent la conuersion des Sauvages.

§. XII.

IVge maintenant, mon cher Lecteur, avec combien d'avantage & moins de destourbier, que les Chrestiens de ce temps, ce pauvre peuple coureroit dans la carrière du Ciel, s'il estoit esclairé des belles lumieres de la foy; Qui doute que cette generation ne se leue au iour du Iugement pour les condamner, de ce qu'apres tant de si belles connoissances, l'ambition, le luxe, l'avarice, les plaisirs sensuels, les supercheries, les trahisons, l'enuie, & milles autres vices, qui ne sont pas mesme nommés parmy eux, ils se precipitent à million dans les Enfers? que seroit-ce de ces pauvres barbares, qui n'ayant pour lumiere dans l'entendement que les tenebres & l'erreur; pour maistre, que le Demon, duquel ils reconnoissent & auoient tous les iours les fourbes & les impostures; & pour conduite, que les mouuemens d'une nature corrompue? puis que nonobstant tous ces des-avantages; ils obseruent avec tant de promptitude & de ponctualité leurs superstitieuses ceremonies, pratiquent des austerez effroyables, des ieusnes si penibles, des mortifications si estranges, des effusions de sang si cruelles,

que beaucoup de Saints qui possèdent aujour-
d'huy la gloire , n'en ont point exercé de sembla-
ble dans cette vie mortelle: cependant nos Sauua-
ges les obseruent tres-exactement , sans aucune
esperance de salaire , ny de posséder vn iour vne
gloire immortelle. En vn mot , si tout ce qui se
trouue de plus difficile dans la pratique de la vertu,
& qui met plus d'obstacle à nostre auancement
spirituel , n'a point de prise sur leurs esprits, quelle
coniecture auantageuse n'en deuroit-on pas tirer,
si au lieu de mille resueries qui embarrassent & con-
fondent entierement leurs esprits , ils auoient la
connoissance des mysteres également ineffables
& adorables de nostre salut; si au lieu d'un demon
qui les tyrannise, ils auoient vn Dieu incarné pour
Maistre & Prototype de leurs actions & de leurs
mœurs, & vne felicité eternelle pour recompense
de leurs travaux.

Ces pensées nous tiennent en haleine , & nous
font reputer heureux dans des fatigues, qui ne soi-
ent point conceuables à ceux qui ne les voyent pas;
voire mesme estimer nos vies tres-heureusement
& vtilement employées à nostre mort glorieuse,
pourceu que nous puissions contribuer à l'éduca-
tion & à la conuersion de ce peuple barbare.

Si tu me demande, mon cher Lecteur, d'où vient
que depuis tant d'années, on voit si peu de progres
parmy les Sauvages; le te respond , quoy que le
progrez ne soit pas apparent, veu les obstacles qui
se sont rencontrez , tant de la part des Sauvages,

que de diuers éuenemens , desquels l'histoire succincte que i'ay cy-deuant écrite , donnera vne assez ample connoissance , il est plus grand que nous ne l'auions esperé ; car apres que tu auras bien considéré les obstacles , qui se sont rencontrez de la part des Chefs , il faut que tu sçache qu'il y en a deux principaux de la part des Sauvages , sans autres milles petites pailles de difficultez , que le feu de la charité consume. Je laisse aussi à part ceux que tu peux bien t'imaginer , que Satan nous suscite tous les iours.

Premier obstacle , qui se rencontre à la conuersion des Sauvages.

Le premier est , que nos Sauvages qui ne sont , comme nous auons dit , que le reste des innombrables barbares , que les Chrestiens Espagnols ont exterminé ; & dont vne partie des plus vieux d'entre eux ont esté témoins oculaires des extrêmes cruautéz , que les Chrestiens ont exercé sur eux & sur leurs peres , de là est venu qu'ils ont conçu vne horreur si grande du nom de Chrestien , que l'injure la plus atroce qu'ils puissent faire à vn homme , est de l'appeller de ce nom venerable : de sorte que quelque bon mine qu'ils fassent , quand on leur demande s'ils veulent estre Chrestiens , s'ils respondent qu'ouïy , ce n'est que par complaisance , & pour tirer de nous ce dont ils ont besoin ; mais en leur particulier ce seul nom de Chrestien leur fait bon-

dir le
rer q
uages
répon
sonne
d'vne
Enfer
dis ,
comm
nicale
se ser
moins
forme
ayent
saint N
de leur
nous c
dans v
nous s
qui ne
ou pou
que pa
dre che

Le s
plus gr
auons
ligieux

dir le cœur & grincer les dents. De là il faut inferer qu'encore bien que plus des deux tiers des Sauvages de la Dominique, soient instruits iusqu'à répondre qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois Personnes, qu'il a fait le Ciel & la Terre, qu'il punit d'une eternité de supplices les méchans dans les Enfers, & qu'il recompense les bons dans le Paradis, qu'ils sçachent les prieres les plus communes, comme le Symbole des Apostres, l'Oraison Dominicale, la Salutation Angelique, & que mesme ils se seruent du signe adorable de la Croix : neantmoins, iusqu'à ce qu'ils soient plus plainement informez du Mystere de nostre Redemption, & qu'ils ayent osté de leur cœur la haine qu'ils portent au saint Nom de Chrestien, ce seroit trop risquer que de leur donner le Baptême. C'est pourquoy nous nous donnons bien de garde de rien precipiter dans vne affaire de si grande importance, outre que nous sçavons tres-bien qu'il n'y a point de Sauvage, qui ne reçoive le Baptême pour vn petit cousteau, ou pour quelqu'autre bagatelle, & qui ne se mocque par apres de ce Sacrement adorable, à la moindre chose qu'on luy refuse.

Second obstacle.

Le second est la langue des Sauvages, & c'est le plus grand que i'y reconnoisse ; car comme nous auons tousiours esté dans vne grande disette de Religieux, n'en ayant precisément que ce qui nous

en falloit pour subuenir à l'adminiftration des Sacremens, & foulagement fpirituel des Chreftiens de cette ifle, nous ne pouuons ny ne deuons quitter les domeftiques de la foy pour la prefcher aux Infidels, & tenir des Religieux des cinq ou fix mois entiers dans l'ifle de la Dominique, pour apprendre la langue des Sauuages. Tout ce que nous auons pû faire dans les occasions, a eſté d'y enuoyer vn des noſtres, à ſçauoir le R. P. Raymond, qui s'y eſt comporté avec tant de zele, d'affection & de courage, que ſa memoire ne perira iamais dans le ſouuenir de ces Barbares.

C'eſt vne choſe qui n'eſt pas peu difficile, que la langue des Sauuages, ſoit pour ſa prononciation, ſoit pour ſa diſette, ſoit en fin pour ſa connoiſſance: comme les choſes ſe changent dans la ſuite des temps, auſſi leur langage d'apreſent n'eſt pas tout à fait ſemblable à celui de leurs Anceſtres. De plus, quoy que pluſieurs mots ſe rapportent dans vn meſme ſon, ils ne ſe rapportent pas pourtant dans vn meſme ſens; pluſieurs la ſçauent pourtant parfaitement, & n'employent pas dauantage que ſept ou huit mois à l'apprendre. Les femmes ont vn langage tout different de celui des hommes; & comme ce ſeroit vn crime entr'elles de parler autrement, quand elles ne ſont pas obligées à conuerſer parmy les hommes; auſſi elles ſe moquent d'eux quand ils ſe ſeruent de leur façon de parler. Les vieillards auſſi uſurpent vne façon de parler toute autre que celle des ieunes gens. Quand ils

ont d
pour l
diffici
Il n
là: il
ne ton
rels; il
de vol
puiffan
que pa
ne ve
n'ont
en ſoi
paroiſ
leurs p
ſoit da
dient c
quelqu
fables
certain
les hon
blic, n
fans.

Ils
gue, da
Franç
ont eu
que lo
Nor
avec d

ont dessein de faire la guerre, ils ont vn baragoin pour la persuader à ceux de leur nation, qui est fort difficile à apprendre.

Il n'y a pas de langue plus disetteuse que celle-là : ils n'ont point de mots pour exprimer ce qui ne tombe pas sur la grossiereté de nos sens corporels; ils ne sçauent ce que c'est que d'entendement, de volonté, & de memoire, parce que ce sont des puissances cachées qui ne se produisent au dehors que par leurs effets. Ils ne peuuent nommer aucune vertu, parce qu'ils n'en pratiquent aucune. Ils n'ont aucune connoissance des lettres, quoy qu'ils en soient capables ayant l'esprit assez subtil, ce qui paroist dans leur adresse, soit dans la structure de leurs petits panniers, qu'ils font avec tant d'artifice, soit dans toutes leurs autres vstensilles, qui regardent ou leur nauigation ou leur ménage. Ils ont quelque grossiere connoissance des Astres, mais les fables qu'ils mellent avec la verité en oste toute la certitude. Il faut remarquer que le langage duquel les hommes se seruent quand ils haranguent en public, n'est pas entendu des femmes ny des petits enfans.

Ils ont composé eux-mesmes vne sorte de langue, dans laquelle il s'y rencontre de l'Espagnol, du François & du Flamand, depuis que ces nations ont eu commerce avec eux, mais ils ne s'en seruent que lors qu'ils negotient.

Nostre Reuerend Pere Raymond a composé avec des peines & des soins qui se peuuent mieux

penſer qu'exprimer, vn tres-ample Diſtionnaire de tous leurs mots, & vne Grammaire pour decliner & conjuguer, & vn Catechiſme de leur langue; ce qui ſeruira beaucoup à la conuerſion de ces peuples barbares, puis que ſans s'expoſer à tous les travaux auxquels ce bon Pere ſ'eſt ſoumis, on pourra ſans beaucoup de difficulté apprendre leur langage, & leur enſeigner les myſteres adorables de noſtre Foy.

Maintenant les Sauuages l'entendent parler de la Creation du monde, de la Mort d'un Dieu, de la ſainteté de nos Sacremens, de la ſublimité de nos Myſteres, & de noſtre Religion, avec beaucoup de ſatisfaction: les peres ſouffrent qu'on inſtruiſe leurs enfans, & parce qu'ils ſ'apperçoient que quelques inſolens de leur nation mépriſent les ceremonies qu'ils voyent faire dans nos Eglises lors qu'ils viennent en traite à la Guadeloupe, ils ont honte d'apprendre, de peur d'eſtre moquez de leurs amis. Ce n'eſt pas que noſtre Pere Raymond n'en ayt baptisé vne grande quantité, puis que pendant ſon ſejour parmy les Sauuages, pluſieurs enfans ont reçu le Baptême, & quelques vieillards ont auſſi eſté baptizez auant leur mort.

Sans doute, mon cher Lecteur, ces obſtacles que ie viens de te mettre deuant les yeux, ſont grands ſ'ils ſont meſurez à l'aülne de nos foibleſſes, & de la puiffance humaine; mais c'eſt tres-peu de choſe à l'égard de la bonté de celui qui dans ſon temps diſpoſera toutes choſes pour la plus grande gloire, & pour

& po
eſpera
la gra
mens.

Qu
ges au
ils les
fin le
nos R
ſiter,
ſens q
l'ardeu
leur c
leur hu
erreur

Pou
mond
le à ſur
faire l
ueaux
ſ'y ren
& de l
nos Sa
cent d
que ta
plus n
pables

Re
ioigne
ble no

& pour le bien de ces pauvres mal-heureux. Il y a
 espérance que qu'on pourra avec le temps vaincre avec
 la grace de Dieu , ces deux principaux empesche-
 mens.

Quant au premier , la frequentation des Sauva-
 ges avec nos Chrestiens , la douceur avec laquelle
 ils les traitent , la charité qu'ils leurs témoignent , en
 fin le bon traitement , & l'affable reception que
 nos Religieux leur font , quand ils les viennent vi-
 siter , ce qui arriue presque tous les iours , & les pre-
 sents qu'ils leur donnent , ioint à l'empressement &
 l'ardeur incroyable qu'ils leur témoignent pour
 leur conuersion , pourront avec le temps adoucir
 leur humeur barbare , & leur faire connoistre leurs
 erreurs.

Pour le second obstacle , le Reuerend Pere Ray-
 mond par ses soins infatigables , l'a rendu tres-faci-
 le à surmonter ; car outre qu'il pourra maintenant
 faire leçon de cette langue Sauvagesse aux nou-
 veaux Missionnaires , ils y pourront d'eux-mesmes
 s'y rendre parfaits par le moyen de son Dictionnaire ,
 & de sa Grammaire qu'il a composée. Dauantage
 nos Sauvages , au moins vne bonne partie commen-
 cent desia à baragoiner François ; il y a apparence
 que tant plus ils frequenteront parmy nous , tant
 plus nous nous rendrons intelligibles à eux , & ca-
 pables de les instruire d'as les mysteres de nôtre foy.

Reste maintenant , mon cher Lecteur , que tu
 ioigne tes prieres aux nostres , & que tousensem-
 ble nous supplions infiniment la souueraine Ma-

jesté de nostre Dieu , qu'il jette ses regards fauorables sur ce pauvre peuple , qu'il leur éclaire l'entendement , & le rende capable des mysteres adorables de nostre sainte Religion.

Des François de nostre Colonie.

CHAPITRE SECOND.

QVoy que j'aye bien de la peine à me resoudre à traiter vne matiere si épineuse , & qui sans doute sera épluchée de bien près , & plus exactement syndiquée que toutes celles que j'ay cy-deuant déduites , & dans laquelle ie dois auoir autant de parties aduerses, qu'il y a d'habitans dans les isles, qui tous infailliblement prendront interest dans cette affaire : il faut neantmoins pour ne rien omettre de ce qui peut contribuer à vne autant parfaite connoissance du pays qu'elle se peut donner, faire voir qu'ils sont les habitans de la Colonie, sans toutefois interesser aucun particulier.

Il est vray que nos Colonies Françoises , ont esté composées comme toutes les autres Colonies, c'est à dire , de toute sorte de gens ramassez : De toutes les nations de la terre , de tous estats , de tous âges, & tout dissemblables en leurs religions & en leurs mœurs : l'aduouie encore qu'il s'y est rencontré quelques impies, quelques athées, & plusieurs libertins, lesquels apres auoir fait quelques petites

fortu
pour
dans
petit
ont f
faut
touff
des g
Dieu
Pres
coup
ces,
On y
tion
en v
lider
C
l'esta
les a
esté
guer
dela
main
mira
loier
trou
pou
gné
leur

fortunes qui les pouuoient mettre à leurs aises pour le reste de leurs iours, sont venus manger dans les ports, & dans les avres de France tout leur petit fait, avec des desbauches & des scandales qui ont fait décrier & les isles & leurs habitans. Mais il faut donner ce témoignage à la verité, que i'y ay tousiours remarqué plusieurs bonnes familles, & des gens d'honneur qui viuoient dans la crainte de Dieu, & dans la pratique d'une tres-solide vertu. Presque tout le commun peuple y vit avec beaucoup de franchise, la vertu y est estimée, & les vices, & les vicieux y sont haïs & blasmes de tous. On y frequente les Eglises avec beaucoup de deuotion, & la pratique des Sacremens y est ordinaire; en vn mot, le Christianisme y est autant & aussi solidement estably comme dans la France.

C'est vne chose tres-difficile de bien décrire l'estat dans lequel a esté cette Colonie, iusques dans les années cinquante & cinquante-vn; car elle a esté affligée de tant de mal-heurs, de famines, de guerres Ciuiles & Estrangeres, d'oppressions & de delaissemens, que l'estat florissant auquel ie la vois maintenant, passée dans mon esprit pour vn grand miracle.

De tout le grand nombre d'hommes qui alloient dans ces isles pour les peupler, à peine en trouuoit-on vn seul qui pretendit de s'y establi pour le reste de ses iours, aussi-tost qu'ils auoient gagné quelque peu de choses, ils se retiroient dans leurs pays natal, & en leur place il y en reuenoit des

autres qui en faisoient autant , si bien qu'ils ont tousiours tiré du pays tout ce qu'ils ont pû , sans se mettre en peine de le cultiuer, ny de l'embellir. La pluspart n'ont iamais basty que pour le temps qu'ils ont eu dessein d'y demeurer; & mesme ils dédaignoient de planter vn arbre duquel ils n'esperoient pas de manger du fruit : Mais les choses ont tellement changé de face, que ceux qui connoissent maintenant l'estat de la France, s'estiment trop heureux de se pouuoir establir dans ces isles; car elles sont pour le moins autant polies & peuplées que les plus belles Prouinces de l'Europe.

Le Roy a estably en l'année mil six cens quarante-cinq , vne Iustice souueraine dans les Isles de sainct Christophe, de la Guadeloupe, & de la Martinique, de laquelle les Arrests, (tant pour le Ciuil que pour le crime) sont sans appel. Le Gouverneur de chaque isle preside dans cette Iustice, & luy-mesme crée les Conseillers, & les peut changer selon qu'il le trouue à propos, si bien qu'il est non seulement sur cette iustice, mais encore sur tout le peuple de son isle, ce que le premier mobile est à l'égard des autres Cieux; de sorte que le plus grand bonheur qui puisse arriuer dans toutes ces isles, est d'auoir vn homme de bien pour Gouverneur. Car comme son exemple peut causer beaucoup de bien quand il est vertueux; il est aussi capable de causer vne infinité de maux, lors qu'il a quitté la crainte de Dieu.

Regis ad exemplum totius componitur orbis.

Les Se
rique,
cipale
nant
habita
desqu
quoy
droits
Ils on
ayant
pre
sujets
plus re

Il n
tes ces
pagnie
temps
ses, ou
neur.

Les
iouysse
ption
leurs se
ce qua
honor
leurs se

Le
qu'ont
ils n'ont
cabare

Les Seigneurs de la Compagnie des isles de l'Amerique, ont depuis trois ou quatre ans vendu les principales isles aux Gouverneurs qui y sont maintenant, & ie crois que c'est vn grand bien pour les habitans qui n'auront plus à faire à tant de maistres, desquels ils receuoient tres peu de soulagement, quoy qu'il leur falloit payer fort exactement les droits de cent liures de petun & plus par chacun an. Ils ont maintenant leur Seigneur present, qui ayant le soin de conseruer la terre comme son propre, & les habitans comme ses bons & veritables sujets, sera sans doute plus cordialement aymé, & plus respectueusement honoré d'eux.

Il n'y a point de garnison entretenüe dans toutes ces isles, mais les habitans sont diuisés par compagnie, & chacun d'eux fait la garde de temps en temps au logis du Gouverneur dans les forteresses, ou aux lieux destinés à ce sujet par le Gouverneur.

Les Capitaines & Officiers de ces Compagnies iouissent de plusieurs priuileges, comme d'exemption de droit, tant pour leurs personnes que pour leurs seruiteurs & esclaués. Ils ont aussi la preference quand il arriue des Negres. Tous les habitans les honorent, & leurs obeyssent comme s'ils estoient leurs soldats.

Ie ne puis assez exalter vne loüable coustume qu'ont les habitans de toutes ces isles; car comme ils n'ont aucun vsage d'argent, aussi n'y a-il aucun cabaret ny hostellerie parmy eux; si bien que quand

ils veulent faire voyage, chacun prend son liç de coton sur son espaule, & se mettent en chemin plus qu'en demy Apostre. Car si ce n'est, *sine virga*; c'est tousiours *sine pera*, & bien souuent *sine calceamentis*. En quelque lieu que midy les prenne, ils entrent dans la premiere case, dans laquelle on leur donne fort liberalement dequoy se substenter, & apres qu'ils ont bien beu & bien mangé, ils payent leurs hostes par vn grand mercy.

Il ne faut pourtant pas inferer de ce que i'ay dit, qu'il n'y a ny tauerne ny cabaret, que les habitans en soient plus sobres & moins sujets à l'yurognerie; car la desbauche des Allemans n'est que l'ombre des excez: de vin & d'eau de vie, que font les habitans de ces isles: Il est vray que ce n'est pas souuent, mais seulement quand les nauires arriuent chargés de boissons.

L'on ne se sert point du tout d'argent monnoyé, mais tout le negoce du commerce de nos habitans se fait par troc. Le Iuge met la taxe à toutes les denrées, lesquels on achete donnant en échange du perun, du sucre, du gingembre, du coton, de l'indigo, & autres marchandises du pays, selon que la taxe le porte.

Les Seigneurs de la compagnie se sont aduifés, pour arrester les François dans ces isles, & y affermir l'estat de leur Colonie, d'y faire passer des filles pour les marier aux habitans, & cela a merueilleusement reüssi, & y a arresté plusieurs François, qui ont peuplé le pays, en sorte que l'on y voit mainte-

nant
de ieu
ans, c
Lo
grand
vertu
dre, &
que d
tout
agréé
il com
a la co
& dan
Ma
que l'
Franç
source
loy da
sonne
à serui
trois a
toutes
aux fra
gées e
ans de
épouse
d'où v
fille, l
passage
plus vi

nant très-grand nombre de ieunes garçons , & de ieunes filles de douze, de quinze & de dix-huit ans, qui n'ont iamais veu la France.

Lors qu'il arriue des filles dans le pays , on a vn grand soin de les loger chez quelque personne vertueuse , en sorte qu'il ne s'y passe aucun desordre, & aussi tost plusieurs habitans qui ne respirent que des femmes courent à l'amour & au marché tout ensemble. Chacun considere celle qui luy agrée le plus, & apres en auoir fait vn choix arresté, il conuient du prix de cette fille avec celle qui en a la conduite. Puis on passe le contract sur le champ, & dans peu de iours on les marie.

Mais comme le mot de vendre & d'acheter choque l'esprit d'une nation libre , comme sont les François; il faut sçauoir que ce commerce prend sa source d'une ancienne coustume , qui tient lieu de loy dans toutes les isles , & qui obligent toutes personnes, qui a passé aux frais d'autrui dans les Indes, à seruir celuy qui a payé son passage, par l'espace de trois ans entiers comme vn esclau : si bien que toutes ces filles n'ayant pas eu de quoy subuenir aux frais de leurs passages , elles demeurent obligées enuers ceux qui les ont fait passer de trois ans de seruitude, & il faut que ceux qui les veulent épouser achètent non les filles , mais leur liberté, d'où vient que c'est vn grand bon-heur pour vne fille , lors qu'elle peut trouuer de quoy payer son passage, qui n'est que cinquante liures, ou tout au plus vingt escus , elles en sont beaucoup mieux

pourueuës , & elles rencontrent des partis assez auantageux.

Toutes ces femmes y sont autant fecondes, comme dans l'Europe , & esleuent leurs enfans avec beaucoup de facilité , iusqu'à l'âge de sept à huit ans, auquel âge la pluspart semblent estre arrestés tout court, le tin leur pâlit, ils deuiennent languissans, & plusieurs meurent en cet âge. Pour moy, ie crois que cela vient des viures du pays , & principalement des figues, Bananes, & patates qui engendrent beaucoup de vers : car i'en ay fait ouurir plusieurs dans l'estomach, desquels i'ay trouué grand nombre de vers enlassez ensemble, ausquels i'impute avec beaucoup de probabilité la cause de ce languissement , & mesme de leur mort. Quand ils vont iusqu'à l'âge de douze ou treize ans , ils se délient tout à coup & croissent à merueille.

Il y a beaucoup de chose que le Lecteur curieux pourroit souhaiter dans ce Chapitre , touchant les habitans François : mais comme ie les ay écrits en diuers endroits de ce liure , ce seroit vne chose superflüe de les repeter icy.

Des

Des Esclaues, tant Mores que Sauvages.

CHAPITRE TROISIEME.

PLaton a beau dire, parlant des serfs & esclaues; que c'est vne chose tres-difficile que la possession d'un homme; & que mesme le Christianisme se preuale tant qu'il voudra de la douce liberte des enfans de Dieu, qui rejette & abhorre tout esclavage; on persuadera plustost aux riches du monde de renoncer à leurs moyens, qu'aux habitans des Indes de ne point tenir d'esclaues, & d'abolir le honteux commerce, vendition & achapt de leurs semblables, ie dis mesme des Chrestiens, & regneriez des eaux salutaires du Sacrement de Baptême comme eux; car c'est en cela que consistent toutes les richesses du pays, & vn homme n'est puissant, riche & honoré dans ces lieux, qu'à proportion du nombre de ses esclaues & seruiteurs.

Les esclaues desquels se seruent ordinairement nos habitans, sont de deux sortes, sçauoir les Negres, que nous appellons en France, Mores ou Ethiopiens; & les Sauvages de la terre ferme, & non ceux des isles camercanes: car à moins que de leur creuer cruellement les yeux, comme a fait de mon temps vn Gouverneur de Montsarat à quelques Sauvages de la Dominique, il est impossible de les retenir.

Pour ce qui regarde les Negres, ils sont amenez dans toutes les Indes des costés d'Angole, de Guy-née, ou du Cap vert, par des marchands qui les vont traiter le long de la coste, pour du fer, de l'eau de vie, des thoiles, & semblables denrées qu'on leur porte de l'Europe, & bien souuent pour rien; car s'ils les peuuent attirer dans leurs nauires à force de caresses, de boisson & de presens, ils leuent l'ancre, les emmeinent, & encor bien qu'ils soient libres, ils en font des esclaves, ayant ainsi bien souuent pour rien, les marchands & la marchandise.

Les Espagnols nous en amènent aussi bien sou- uent, mais contre leur intention; car quand ils vien- nent à approcher des terres, rencontrant des vais- seaux plus fort qu'eux, qui les achètent à grands coups de canons, presque tous ceux cy viennent de la coste d'Angole, & sont baptisez, soit par les Espagnols (qui ne font aucune difficulté de les ba- ptiser sans aucune instructiō, sous l'esperance qu'ils ont de les instruire avec le temps) soit par des Pré- tres Chrestiens de leur nation mesme: car plusieurs d'entre eux m'ont asseuré qu'ils ont des Prestres qui font les mesmes choses que nous.

Ceux qui viennent du Cap-vert sont Mahome- tans, mais si stupides & ignorans, que tout ce qu'ils ont de connoissance & d'observation de leurs loix, n'est pas à peine suffisant pour faire connoistre qu'ils en sont.

Tant les uns que les autres nous donnent beau- coup de peine à les instruire, à raison de leur igno-

rand
nos
carl
bap
Chr
de p
N
d'A
ce d
trep
pas
frais
car
ou
my
ver
plus
tion
sem
loci
plus
Fran
leur
mal
val
aye
cel
leur
ten

rance & stupidité : mais ce qui nous console dans nos travaux est qu'ils ne sont pas employez en vain, car la plupart d'entr'eux, après avoir esté instruits & baptisez, sont tres-constants en la foy, tres-bons Chresttiens, & qui bien souvent servent d'exemple de pieté à nos François.

Nos habitans estiment beaucoup plus les Negres d'Angole que ceux du Cap-vert, tant pour la force du corps, que pour l'adresse en tout ce qu'ils entreprennent. Lors qu'ils sont échauffez, il ne faut pas estre trop bon questeur pour en ouenter le frais, & les suivre à la piste par tout où ils ont passé; car ils sentent si fort le boucain, que les lieux par où ils ont cheminé, l'air en est infecté plus de demy-heure après leur passage : les Negres du Cap-vert ne sentent pas la mortie si fort. Ils ont la peau plus noire, les membres du corps mieux proportionnez, & les traits du visage plus délicats, & il me semble qu'ils sont d'un naturel plus doux & plus sociable.

Nos habitans traitent ces pauvres misérables, ny plus ny moins que nous traitons les chevaux en France : ils en tirent du travail autant que la nature leur en peut permettre, s'ils les sollicitent dans leurs maladies, c'est plustost de peur de perdre ce qu'ils valent & leur service, que par compassion qu'ils ayent de leurs maux. Ils tiennent pour maxime excellente dans le gouvernement des Negres, de ne leur jamais remolgher l'affection qu'ils leurs portent, de ne les point frapper à tort, non plus que de

ne leur pardonner iamais aucune faute ; d'où vient qu'à la moindre qu'ils commettent, ils les battent sur la chair nuë avec des liannes, qui font plus de mal que les nerfs de bœufs, ne plus ne moins que les Turcs donnent des bastonnades à leurs esclaves. Plusieurs les battent tous pour les fautes d'un particulier. Apres qu'ils ont tout le corps meurtry & deschiré, ils les lauent avec de l'eau, du sel, & du piment, ce qui leur cause autant de douleur que les coups qu'ils ont receu.

C'est veritablement en ces mal-heureux que se verifie le dire d'un Poëte chez Platon : *Dimidium mentis Iupiter illis aufert* (lib. 6. leg. cap. 6.) comme ie l'ay remarqué en mille rencontres, sçavoir que Dieu oste la moitié du iugement aux esclaves, de peur que reconnoissans le miserable estat de leur condition, ils ne se jettent dans le desespoir : car encore bien qu'ils soient grands railleurs, vains, & adroits en tout ce qu'ils font ; ils sont pourtant si stupides, qu'ils n'ont pas plus de ressentiment de leur esclavage, que s'ils n'auoient iamais eu aucune connoissance du bon-heur de la liberté. Ils font de toute terre leur patrie, pourueu qu'ils y trouuent à boire & à manger ; & bien éloignez qu'ils sont des sentimens des filles de Sion, qui disoient se voyant dans vne terre estrangere ; *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ?* Quand il arriue vne Feste ou vn Dimanche, ils s'oignent tout le corps d'une huile qui les fait paroistre plus noirs & plus beaux ; ils se rasent la teste, laissant des couronnes de leurs

cheu
port
mes
& cre
ils da
la ca
estoi
boun
fê, su
peau
jamb
bour
semb
alter

M
font
d'ext
mesm
comm
cens.
Ces p
la plu
de l'a
trou
luren
de la
mour
ils se
de se
ils co

cheueux, à la façon que nous autres Religieux la portons, ou des chaperons, ou des estoiles: les femmes se tressent les cheueux, quoy que tres-courts & crepus comme laine: ils font des assemblées où ils dansent à leur mode au son du tambourin, ou de la callebasse, avec autant d'allegresse que s'ils estoient les plus heureuses gens du monde. Ce tambourin n'est autre chose qu'un tronc d'arbre creusé, sur lequel est estendu & lié avec vne corde, vne peau de loup marin. L'un d'eux le tient entre ses jambes, & iouë avec ses doigts comme sur vn tambourin de basque; quand il a ioué vn verset, l'assemblée en chante vn autre, & ainsi ils continuent alternatiuement.

Mais si le boire ou le manger leur manquent, ils sont bien-tost reduits au desespoir, n'y ayant point d'extremité qu'ils ne choisissent pour s'en deliurer, mesme iusqu'à s'otter la vie de leurs propres mains, comme il arriva à cinq pauvres Negres, l'an mil six cens quarante-sept, dans l'isle de saint Eustache. Ces pauvres mal-heureux se voyant dans vne terre la plus ingratte & moins seconde de toutes les isles de l'Amerique, dans laquelle ils ne pouuoient trouver vn verre d'eau pour se rafraischir, se resolurent de s'en retourner dans leur pays par la porte de la mort, (car la pluspart d'entr'eux croyent qu'en mourant ils s'en retournent dans leur terre natale) ils se firent tous les vns apres les autres la charité de se pendre à des arbres, avec des cordes de mahor; ils commencerent par les plus ieunes, & la dernière

DES ESCLAVES,

fut vne vieille femme âgée de plus de octante ans, laquelle apres auoir rendu ce bon seruice aux autres, prit la peine de se le faire à elle-mesme.

Puisque ce malheur leur arriva dans vne isle si necessiteuse; il ne sera pas desagrecable au Lecteur, que i'en dise deux mots,

Cette isle donc, appellée saint Eustache, n'est à proprement parler qu'une montagne de roches, raboteuse, & couuerte d'autant de terre qu'il en faut pour nourrir les arbres qui croissent dessus, contenant environ trois ou quatre lieues de circuit: elle est située à seize & demy ou dix-sept degrez de la ligne, & dépend des Estats de Hollande, lesquels y auoient desia fait eriger vn fort & plusieurs bastimens de brique, qui valent mieux que toute l'isle; elle estoit habitée, quand i'y passay & y fis vne residence de six semaines en habit seculier & inconnu, de toute sorte de nations; mais sur tout d'un grand nombre de renégats & d'apostats & de foy & de religion, de quantité de criminels, de plusieurs fugitifs de l'isle de saint Christophe, & autres circonuoisines, & de beaucoup de banqueroutiers d'Hollande: ie ne m'en estonne nullement, cette terre n'estant propre qu'à retirer semblables canailles, ou des gens qui sont las de leur vie, ou contraincts d'en mener vne plus miserable que celle des Forçats & des Galériens; car dans toute cette isle il n'y a pas vne seule fontaine, riuere, ny puits, d'où on puisse tirer vne seule goutte d'eau douce, De sorte que la condition des habitans de cette isle

estoit
illust
de C
vn tr
langu
cette
nès, i
dant
faim
vie.
gres.
ticuli
Negr
ans, &
de leu
march
rendu
re a
delou
de la
me.
en la
par h
nous
sieur
greff
dure
estoi
sans
quel

estoit pour lors plus mal-heureuse que celle de ces illustres Confesseurs releguez dans les solitudes de Cherson, qui estoient contraincts d'acheter par vn travail de douze lieues, dequoy se motiller la langue. En l'an 1648. que i'y passay, les plus aisez de cette isle commençoient à y faire bastir des cisternes, ie crois que cela les aura soulagez, au reste pendant le tēps que i'y demeuray, i'y enduray plus de faim & plus de soif, que ie n'auois fait en toute ma vie. Cela soit dit en passant; retournons à nos Negres. Je ne puis passer sous silence vn trait bien particulier de leur brutale insensibilité. Deux sœurs Negresses du Cap-vert, vne âgée de onze à douze ans, & l'autre de quatorze à quinze, furent enleuées de leurs pays en diuers temps, & par de differents marchands & emmenées dans les Indes. Vne fut rendue dans l'isle d'Antigoa au Gouverneur, & l'autre à Monsieur le General de Thonny dans la Guadeloupe, depuis emmenée dans la Martinique & de là en France, par Madame la Generale sa femme. Comme ie m'en retournois en sa compagnie en la France, il arriva que nous fumes contraincts par hazard de prendre terre dans l'isle d'Antigoa: nous fumes dîner & nous rafraichir chez Monsieur le Gouverneur, où estoit la sœur de cette Negresse que nous conduisions en France. O strange dureté de cœur & insensible stupidité, celle qui estoit avec nous ayant reconnu la sœur, l'acosta sans s'émouuoir aucunement: elles s'entretenrent quelque peu de temps avec autant de froideur &

d'indifference, que ie ferois avec vne personne que i'aurois quitté depuis demy-heure. Leur separation fut toute semblable: Juge, mon cher Lecteur, quelles larmes de tendresse & d'amour auroient versé nos François en semblable rencontre? Quels sanglots & quels regrets leur auroient percé le cœur, quand il auroit fallu se separer pour ne se iamais re-voir en ce monde.

Il faut en fin que i'aduoüe ingenuëment, & que j'adore avec toute humilité les profonds & inconceuable secrets de Dieu; car ie ne sçay ce qu'a fait certe mal-heureuse nation, à laquelle Dieu a attaché comme vne malediction particuliere & hereditaire, aussi bien que la noirceur & laideur du corps, l'esclavage & la seruitude. C'est assez d'estre noir, pour estre pris, vendu, & reduit à l'esclavage par toutes les nations du monde. Mais ce qui est de plus estrange, c'est qu'eux mesmes ne se contentent pas de faire esclaves leurs ennemis pris en guerre; mais au moindre larcin que commet vn d'entr'eux, il est rendu esclave & sujet à estre vendu aux estrangers, luy & tous ses parens. Plusieurs personnes qui frequentent ces costes, m'ont asseuré qu'ils vendent iusqu'à leurs propres enfans, & ce qui est horrible, eux mesmes pour des bouteilles d'eau de vie, s'engagent pour toute leur vie à vne dure seruitude, pour auoir de quoy s'enyurer vne fois.

Quant aux Sauvages esclaves, ils ne sont pour l'ordinaire pas gens de grand traual; mais ils sont
fort

fort
seul
car i
fami
qu'o
les fl
vn N
vn S
mou
& tr
emb
poin
de m

F

fort adroits à la pesche & à la chasse ; en ce cas vn seul, vaut bien souuent mieux que deux Negres, car il n'en faut qu'un pour nourrir vne assez ample famille. Ils sont pour l'ordinaire si melancholiques, qu'on n'en scauroit tirer du seruice, si ce n'est en les flatant, & c'est vn Prouerbe dans le pays, battre vn Negre c'est le nourrir ; mais au contraire, crier vn Sauvage c'est le battre, & le battre c'est le faire mourir. Ils sont d'un naturel fort bonasse, simples, & tres-constans en la foy, quand ils l'ont vne fois embrassée, pourueu toutefois qu'ils ne retournent point dans leur pays ; car en ce cas ils feroient tout de mesme que les autres.

Fin de cette cinquiesme Partie, & de tout le Liure.





L'IMPRESSION DE CE LIVRE

estant acheué, j'ay heureusement rencontré la concession du Roy, touchant les Isles de l'Amerique, en faueur des Cheualiers de Malte: l'ay creu que c'estoit une piece à estre icy inserée, afin que tous ceux qui connoistront par la lecture de ce Liure l'estat de toute ces isles, apprennent en mesme temps en quelle façon elles sont tombées en la possession des Cheualiers de Malte, & pareillement le grand bien que l'on doit esperer d'une acquisition si glorieuse & si utile à toute la Chrestienté, & à l'estat de la France.



OVIS par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre: A tous presens & à venir, Salut. L'Ordre de S. Iean de Hierusalem s'est monstré si utile à l'Eglise par ses seruices & sa continuelle resistance aux entreprises des Mahometans ennemis de la Foy, dont les victoires frequentes qu'il a sur eux remportées en tant de combats sont des marques certaines, esquels grand nombre de Cheualiers ont espanché leur sang & prodigué leur vie pour le salut commun, & les Hospitaux ont esté si dignement & charitablement administrez par iceluy depuis son institution, qu'il seroit utile qu'il eust son siege non seulement en l'Isle de Malte, mais aussi en d'autres & plusieurs endroits, afin que ce fussent autant de stations, fortresses & remparts pour la Chrestien-

te, &
tion
exer
ont
qui
cher
Iean
ler e
Amb
prés
fieur
apre
enuc
& Pe
Illes
peu
duite
en q
espar
& la
basti
form
qu'il
cét e
plus
il iou
de po
dant
gieu
forte

té, & d'azilles aux fidels. Ces considerations & l'affec-
tion que les Roys nos predecesseurs, & nous à leur
exemple auons tousiours portée audit Ordre, nous
ont fait fauorablement entendre aux supplications
qui nous ont esté faites de la part de nostre tres-
cher Cousin le Grand Maistre dudit Ordre de saint
Iean de Hierusalem, par nostre amé & feal Conseil-
ler en nos Conseils Cheualier & Bailly d'iceluy, &
Ambassadeur de nostredit Cousin le Grand Maistre
prés nostre personne le sieur de Souvré ; Que le
sieur Bailly de Poincy Grand Croix dudit Ordre,
après plusieurs beaux emplois en France, auroit esté
enuoyé par le feu Roy nostre tres-honoré Seigneur
& Pere, son Gouverneur & Lieutenant general és
Isles de S. Christophe, & autres Isles de l'Amerique
peu connues pour lors, lesquelles depuis sous sa con-
duite sont habitées de grand nombre de François,
en quoy ledit sieur Bailly de Poincy n'auroit rien
espargné pour y maintenir nostre autorité, l'éclat
& la dignité du nom François, Mesmes auroit fait
bastir plusieurs forts à ses despens, & se seroit aussi
formé vn reuenu considerable par acquisitions
qu'il a faites dans lesdites Isles, ayant employé pour
cét effet le reuenu de plusieurs années de deux des
plus belles Commanderies dudit Ordre, desquelles
il iouyssoit en France, lesquels Domaines par droit
de pecul appartiennent à son Ordre, auquel d'abon-
dant ledit sieur Bailly de Poincy comme bon Reli-
gieux en a donné toutes les seuretez necessaires; En
sorte que nostredit Cousin le Grand Maistre & le-

dit Ordre s'en peut dire dès à present le vray propriétaire, sans attendre qu'ils luy reuiennent apres le deceds par droit de despoüille, à quoy nostredit Cousin le Grand Maistre a desiré ioindre la propriété entiere desdites Isles de S. Christophe, par l'acquisition d'icelles, pour laquelle nostredit Cousin a enuoyé ses ordres & pouuoir audit sieur de Souvré, afin de traiter avec ceux de la Compagnie desdites Isles sous nostre bon plaisir, & sous l'esperance que nous aurions le traité agreable, & que nous y ioindrions en outre ce qui nous appartient esdites Isles, afin de pouuoir par nostredit Cousin & son Ordre y former vn establissement pour le seruice & la deffense de la Chrestienté, & pour la conuersion des Sauvages à la Religion Catholique. A CES CAUSES, & apres auoir fait voir en nostredit Conseil les Lettres de concession par nous cydeuant faites à ladite Compagnie des Isles de l'Amerique du mois de Mars 1642. L'acte de deliberation de l'assemblée de ladite Compagnie de l'Amerique, pour la cession vente & alienation de tout ce qu'ils pourroient pretendre en icelles sous nostre bon plaisir, aux charges & conditions portées par le resultat du deux May 1651. Le traité fait par ledit sieur de Souvré avec ceux de ladite Compagnie, le 24. desdits mois & an, attachez sous le contre-sel de nostre Chancellerie. De l'aduis de nostredit Conseil où estoient la Reyne nostre tres-honorée Dame & Mere, nostre tres-cher frere le Duc d'Anjou, plusieurs Princes, Duës, Pairs & Officiers de nostre

Co
ges
me
son
lest
né
occ
gio
tres
con
mar
grac
auth
agre
sign
te à
moi
May
droi
riqu
fin l
Hier
par d
à no
octr
Chri
conf
tout
tenu
Sept

Couronne, & autres grands & notables personna-
ges de nostre Royaume ; Nous desirans fauorable-
ment traiter nostredit Cousin le Grand Maistre &
son Ordre , & tesmoigner à toute la Chrestienté
l'estime que nous en faisons, & que comme fils aî-
né de l'Eglise nous ne laissons eschapper aucune
occasion pour le bien & l'augmentation de la Reli-
gion Chrestienne , & par ce moyen inuiter les au-
tres Princes Chrestiens de faire le semblable, & de
contribuer de leur part ainsi que nous faisons à la
manutention & propagation de la Foy , de nostre
grace speciale, certaine science, plaine puissance &
autorité Royale; Auons loüé, agréé, ratifié, loüons,
agréons , ratifions & confirmons par ces presentes
signées de nostre main la concession cy-deuant fai-
te à ladite Compagnie des Isles de l'Amerique du
mois de Mars 1642. Ensemble ledit contract du 24.
May 1651. Portant l'alienation vente & cession des
droits de ladite Compagnie dans les Isles de l'Ame-
rique, à eux concedées au profit de nostredit Cou-
sin le Grand Maistre & dudit Ordre de S. Jean de
Hierusalem : Et adioustant aux concessions faites
par cy-deuant , auons de nouveau donné & octroyé
à nostredit Cousin & à son Ordre , donnons &
octroyons par celsdites presentes ladite Isle de S.
Christophe , & autres en general en dependantes
conformement audit contract du 24. May , avec
toutes leurs consistances, à la reserve des Isles con-
tenües & spécifiées aux contracts de vente des 4.
Sept. 1649. & 27. Septembre 1650. Pour ladite Isle

de S. Christophe & autres Isles de l'Amerique en
general à la reserve cy-dessus, estre tenuës par nô-
tre dit Cousin le grand Maistre & son Ordre en plain
Domaine, Seigneurie directe & vtile propriété in-
commutable: Ensemble les Places & Forts estans en
icelles, droit de Patronage Laique de tous Benefices
& Dignitez Ecclesiastiques, qui sont ou pourront
estre cy-apres fondez, & qui nous peut de present
& pourroit appartenir, avec tous droits Royaux, &
pouuoir de remettre & commuer les peines, créer,
instituer & destituer Officiers & Ministres de Iusti-
ce, & Jurisdiction tant volontaires que contentieu-
ses pour passer tous Actes, iuger toutes matieres
tant ciuiles que criminelles en premiere instance;
& par apel en dernier ressort, & en tous cas le tout
à perpetuité en plain fief, & amorty, & sous tel til-
tre, & y faire tels establissemens que bon luy sem-
blera, à la seule reserve de la souveraineté qui con-
siste en l'hommage d'une Couronne d'or de rede-
uance à chaque mutation de Roy de la valeur de
mil escus, qui sera présentée par l'Ambassadeur du-
dit Ordre vers cette Couronne, ou par autre Offi-
cier d'iceluy en son absence, à la charge que nostre
dit Cousin le Grand Maistre, & l'Ordre ne pour-
ront mettre lesdites Isles hors de leur main, ny y
donner commandement à autres qu'aux Cheua-
liers des Langues Françoises nos Sujets, sans nous le
faire sçauoir & pris sur ce nostre consentement. Si
donnons en mandement à nos amez & feaux Con-
seillers les gens tenans nostre Cour de Parlement

de P.
Offic
fasser
nostr
plain
souffr
ble n
des p
temp
pies d
comm
plaisir
jours
sentes
en tou
grace
Loy
Visa M
sur lac

de Paris, Chambre de nos Comptes & autres nos
Officiers qu'il appartiendra, que ces presentes ils
fassent registrer, & du contenu en icelles faire iouir
nostredit Cousin le Grand Maistre & ledit Ordre
plainement, paisiblement & perpetuellement, sans
souffrir qu'il luy soit fait, mis ny donné aucun trou-
ble ny empeschement au contraire: Et dautant que
des presentes l'on peut auoir besoin en mesme
temps en plusieurs lieux, Nous voulons qu'aux co-
pies deuement collationnées, foy soit adioustée
comme à l'Original des presentes. Car tel est nostre
plaisir: Et afin que ce soit chose constante pour tou-
jours, Nous auons fait mettre nostre seel à ces pre-
sentes, sauf en autres choses nostre droit & l'autrui
en toutes. Donné à Paris au mois de Mars, l'an de
grace 1653. Et de nostre regne le dixième: Signé
LOUIS. Et sur le reply, Par le Roy DE LOMENIE,
Visa MOLE: Et scellée du grand sceau de cire verte
sur lacs de soye.

*Collationné à l'Original, par moy Conseiller,
Secretaire du Roy, & de ses Finances.*

Table des surcroûts en l'impression

page	ligne	lisez	page	ligne	lisez
15	14	coste	276	15	longueur
15	20	reculer	277	9	griffent
18	3	verre	279	11	frequentées
18	23	Rosley	281	21	vestie
24	20	commun	281	10	chargée
26	30	font	284	1	tant des pannes que de la graisse super-
29	18	à nostris			flue qu'on
29	23	ex	285	1	des
30	9	vineam	288	17	sortent
31	25	à Christianissime		21	mett
32	3	Parisiansi	292	21	remontant
77	21	traversées	295	1	gentillesse
79	23	bacanale	296	5	tout de bon
80	17	dunette	333	9	labour
91	5	estanche	339	3	a'y
		<i>Seconde Partie.</i>	340	14	nourissant
109	30	ce	343	8	ne
129		titre vmbilics	343	27	vermis
		<i>Troisième Partie.</i>	370	26	reculan
153	6	la	372	16	cés
156	6	qui	373	1	&
165	4	jaques à	405	16	quel
165	9	bout	408	1	moura
168	19	l'esperge	413	2	que
170	17	sul	414	19	croyant
189	13	Illes	443	21	plaid
196	5	impossible	446	4	vnes
196	6	elle	452	15	tout rosty
224	18	bastard	457	7	iettant
229	18	euable	459	13	de
234	13	Rayé	462	5	havres
259	10	debrouillez	467	3	passé
260	13	recherchées	469	7	salut
274	14	qu'il	474	14	Ils rencontrent
			479	17	venduë

Lisez dans la traduction du Sauvage de nous au lieu d'acause de nous, & du saint Esprit au lieu de par le, & le reuancher de la honte & malice des hommes. Le Pere Raymond a esté contraint de se seruir de ces termes pour exprimer nos mysteres d'autant qu'il n'en a peu trouuer de plus propre dans leur langue.

graille super.

is, & du saint
mmes. Le Pere
nos mysteres

